# LES VIES

DES

# HOMMES ILLUSTRES

## DE PLUTARQUE.

TOME NEUVIEME.

*Chez* DESAINT & SAILLANT,
NYON,
DAVID,
SAVOYE,
BAUCHE,
DURAND,
CAVELIER,
KNAPEN,
BABUTY fils,
AUMONT.

# LES VIES
## DES
# HOMMES ILLUSTRES
## DE PLUTARQUE,

*Traduites en François ; avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.*

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

*TOME NEUVIEME;*

*CONTENANT*

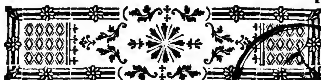
*Les Vies* { D'ALEXANDRE, DE JULE CESAR.





A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# ALEXANDRE.

AYANT dessein d'écrire dans ce volume la vie d'Alexandre le Grand & celle de César, qui défit Pompée, à la vûe de cette quantité de faits importans & mémorables qui se présentent à moi de tous côtés, je ne ferai d'autre préface à cet ouvrage que de prier ceux qui le liront, que s'ils trouvent que je n'aie pas exposé toutes ces grandes actions dans un grand détail, & avec une extrême & scrupuleuse exactitude, & que je les aie abregées pour la plûpart, & n'en aie donné qu'une espece de sommaire, ils ne viennent pas me chicaner sur cela; [a] car je n'écris pas une histoire, mais des vies. Et ce n'est pas toujours dans les exploits les plus éclatans & les plus signalés que paroissent le plus la vertu ou le vice de ceux qui les exécutent, [b] mais souvent

[a] *Car je n'écris pas une histoire, mais des vies.*) La fidélité de l'histoire demande un détail exact & circonstancié de toutes les actions des hommes; mais les vies ne demandent que les traits principaux, & ceux qui peuvent le plus contribuer à la ressemblance. Plutarque les compare fort bien aux portraits, où l'on ne recherche pas tous les linéamens d'un visage, mais seulement ceux qui le caractérisent le plus.

[b] *Mais souvent la moindre petite action, une simple parole, un jeu, font beaucoup mieux connoître les mœurs.*) C'est aussi en cela que ces vies de Plutarque sont admirables; il peint si bien ces grands hommes d'après nature, qu'il semble qu'on les voie & qu'on vive avec eux.



[a] Qu'A-

vent la moindre petite action, une simple parole, un jeu, font beaucoup mieux connoître les mœurs des hommes que les combats les plus sanglans, les batailles rangées, & les prises de villes. Comme donc les peintres qui font des portraits, recherchent sur-tout la ressemblance dans les traits du visage, & particulierement dans les yeux, où éclatent les signes les plus sensibles des mœurs & du naturel, & négligent les autres parties, il faut qu'on me permette de même de rechercher dans l'ame les principaux traits, les traits les plus marqués, afin qu'en les rassemblant je fasse de la vie de ces grands hommes un portrait vivant & animé, & qui leur ressemble, laissant à d'autres le détail des siéges, des batailles, & de toutes ces autres grandes actions.

C'est une chose généralement reçue pour constante, [c] qu'Alexandre du côté de son pere descendoit d'Hercule par Caranus, [d] & que du côté de sa mere il descendoit d'Achille par Neoptoleme. On dit que Philippe, encore très-jeune, étant à Samothrace, fut initié aux mysteres de cette isle [e] avec Olympias, qui étoit encore

[c] *Qu'Alexandre, du côté de son pere, descendoit d'Hercule par Caranus.*) Ce Caranus étoit le seizieme descendant d'Hercule; il s'empara de la Macédoine, & Alexandre le Grand étoit le vingt-deuxieme descendant de Caranus; de sorte que depuis Hercule jusqu'à Alexandre, voilà trente-huit générations.

[d] *Et que, du côté de sa mere, il descendoit d'Achille par Néoptoleme.*) De ce côté-là les générations ne sont pas si bien suivies, car il manque plusieurs races. Il suffit de savoir qu'Olympias étoit fille de Néoptoleme & sœur d'Arymbas ou Arybbas.

[e] *Avec Olympias qui étoit encore enfant.*) Les femmes se faisoient initier à ces mysteres comme les hommes, & dès leur enfance, comme on le voit ici, & dans la premiere scene du Phomion de Térence, où Davus dit:

*—— Porro*

encore enfant, & que là il devint amoureux de cette princesse, qui étoit orpheline de pere & de mere, & qu'il l'obtint enfin en mariage de son frere Arymbas. La nuit qui préceda celle où les mariés devoient être enfermés ensemble dans leur chambre nuptiale, Olympias songea qu'elle entendoit un furieux tonnerre, que la foudre tomba sur son ventre; que de ce coup il s'alluma un grand feu, & que ce feu s'étant partagé en plusieurs brandons, qui se répandirent de côté & d'autre, se dissipa & s'évanouit. Et Philippe quelque tems après son mariage songea qu'il cachetoit d'un anneau le ventre de la reine, & que la gravure de cet anneau étoit un lion.

Tous les autres devins tenoient ce songe pour fort suspect, & disoient qu'il avertissoit Philippe de prendre garde de fort près à sa femme, & de veiller à sa conduite. f Mais Aristandre de Telmese dit que ce songe marquoit seulement que la reine étoit grosse; car on ne cachete point les vaisseaux vuides, & qu'elle accoucheroit d'un fils qui seroit très-courageux, & qui tiendroit de la nature du lion. On dit aussi qu'on avoit vu quelquefois dans le lit d'Olympias un grand

——— *Porro autem Geta*
*Ferietur alio munere ubi hera pepererit.*
*Porro alio autem ubi erit puero natalis dies,*
*Ubi initiabunt.*

*f Mais Aristandre de Telmese.*) C'est celui qui accompagna Alexandre dans ses expéditions, & qui lui servit de devin & de sacrificateur. C'étoit le Calchas d'Alexandre. L'explication qu'il donna au songe du roi, marque un homme d'esprit qui veut éloigner de l'imagination du prince toutes les idées fâcheuses que l'explication des autres devins y pouvoient faire naître. Telmese, ville de la Lycie.

 g Soit

grand serpent étendu auprès d'elle. L'on assure même que ce fut cela principalement qui refroidit l'amour & les caresses de Philippe ; de sorte qu'il n'alloit plus si souvent coucher avec elle, [g] soit que ce serpent lui fit craindre que sa femme n'essayât sur lui quelques sorcelleries & quelques drogues, ou que par respect il s'éloignât de sa couche, qu'il croyoit occupée par un être plus grand que lui.

On conte aussi la chose d'une autre maniere. On dit que toutes les femmes de ces quartiers-là de toute ancienneté sont sujettes à être saisies de l'esprit d'Orphée, & de la fureur divine qui s'empare des Bacchantes aux orgies de Bacchus ; que de-là on les appelle *Clodones* & *Mimallones* [h] ; qu'elles courent avec de grands cris, & qu'elles font plusieurs choses semblables à celles que font les femmes Hédoniennes & les Thraciennes qui habitent autour du mont Hémus. Il semble même que de ce que font ces Thraciennes, on a tiré le mot grec *threscevein* [i], pour dire vaquer curieusement & superstitieusement au culte des dieux. Or Olympias étoit plus adonnée à ces sortes de superstitions que toutes les autres ; & se mettant souvent à la tête de ces furieuses & de ces enthousiastes, elle les promenoit d'une maniere plus étrange & plus effroyable ; car elle traînoit après elle dans les chœurs de ces bacchantes de grands serpens

*g Soit que ce serpent lui fît craindre que sa femme n'essayât sur lui.*) C'est plûtôt par le soupçon qu'il eut de quelque infidélité d'Olympias ; car Philippe n'étoit pas assez ignorant des affaires du monde, pour ne pas savoir que ces serpens & autres fictions semblables couvroient d'ordinaire des commerces secrets.

h C'est-à-dire *furieuses*.

i *Threscevein*, faire comme les Thraciennes.

k Sur-

ſerpens privés, qui ſe gliſſant ſouvent hors des corbeilles & des vans myſtiques où on les portoit, & s'entortillant autour des thyrſes de ces femmes & de leurs couronnes, épouvantoient les aſſiſtans.

Cependant Philippe après ſon ſonge ayant envoyé à Delphes Cheron de Mégalopolis, on dit qu'il lui rapporta un oracle de la part du dieu, qui lui ordonnoit d'offrir des ſacrifices à Jupiter Ammon, & d'honorer particulierement ce dieu. On ajoute qu'il perdit un œil, & juſtement celui qu'il avoit mis au trou de la porte, & dont il avoit vu ce dieu couché avec ſa femme ſous la forme d'un ſerpent. Olympias, au rapport d'Eratoſthene, lorſqu'elle envoya ſon fils Alexandre à l'armée, lui découvrit à lui ſeul le ſecret de ſa naiſſance, & l'exhorta ſur cela à n'avoir que des penſées dignes du fils d'un ſi grand dieu. D'autres aſſurent qu'elle rejettoit ces contes comme une impiété, & qu'elle diſoit d'ordinaire, *Alexandre ne ceſſera-t-il donc jamais de me mettre mal avec Junon ?*

Alexandre naquit le ſixieme jour du mois d'Août, que les Macédoniens appellent *Loïs ;* & ce même jour-là le temple de Diane d'Epheſe fut brûlé & réduit en cendres; [k] ſur quoi Hégéſias

[k] *Surquoi Hégéſias de Magnéſie fait une réflexion ſi froide, qu'elle auroit ſuffi à éteindre ce grand embraſement.*) Hégéſias étoit un hiſtorien qui vivoit du tems de Ptolemée, fils de Lagus. Ce mot, que Plutarque lui attribue & qu'il trouve ſi froid, Cicéron l'attribue à Timée, & il le trouve fort bon. *Concinneque ut multa Timæus, qui cum in hiſtoria dixiſſet, qua nocte natus Alexander eſſet, eadem Dianæ Epheſiæ templum deflagraviſſe adjunxit, minime id eſſe mirandum, quod Diana, cum in partu Olympiadis adeſſe voluiſſet, abſuiſſet domo.* Voilà

 deux

ſias de Magnéſie fait une réflexion ſi froide, qu'elle auroit ſuffi à éteindre cet embraſement; car il dit, *qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple eût été brûlé, parce que ce jour-là Diane étoit occupée aux couches d'Olympias, pour faciliter la naiſſance d'Alexandre.*

Tous les mages qui ſe trouverent alors à Epheſe, frappés de cet incendie & le prenant pour un ſigne d'un plus grand malheur, couroient par toutes les rues en ſe frappant le viſage, & en criant que ce jour-là avoit enfanté à l'Aſie le plus grand de tous les fléaux & le malheur le plus épouvantable. Et le même jour il arriva trois couriers à Philippe qui venoit de prendre la ville de Potidée. Le premier lui apportoit la nouvelle que les Illyriens avoient été défaits dans une grande bataille par ſon lieutenant Parmenion; le ſecond, qu'il avoit remporté le prix de la courſe des chevaux de ſelle aux jeux olympiques; & le troiſieme, que la reine étoit accouchée d'un fils.

Toutes ces grandes nouvelles arrivées en même tems, lui cauſerent une grande joie, comme on peut penſer; mais les devins augmenterent infiniment cette joie, & lui firent concevoir de grandes eſpérances, en lui déclarant, qu'*un enfant né dans le tems de ces trois victoires, ſeroit invincible.*

Pour ce qui eſt de ſon viſage & de la forme de

deux jugemens bien oppoſés. Pour moi je croi celui de Plutarque le meilleur & le plus ſolide. Ce mot eſt froid de quelque maniere qu'on le prenne. Et Longin nous a fort bien avertis que Timée eſt plein de ce ſtyle froid & puérile qu'il reprend. La pente que Cicéron avoit à la raillerie, le rendoit peut-être peu difficile ſur ces ſortes de traits, que des gens plus ſérieux condamnent,

de ſon corps, les ſtatues de Lyſippe ſont celles qui le repréſentent le plus au naturel. Auſſi voulut-il que ce ſculpteur fût le ſeul qui fit ſa figure. Pluſieurs de ſes éleves dans la ſuite, & pluſieurs de ſes amis tâcherent bien de l'imiter ; mais aucun ne réuſſit comme Lyſippe à rendre parfaitement le port de ſon cou, qui penchoit un peu ſur l'épaule gauche, & le feu & la vivacité de ſes yeux.

Apelle le peignit auſſi en Jupiter armé de la foudre ; mais il ne rendit pas bien la couleur de ſon teint, qu'il fit un peu trop brun & trop chargé ; car il étoit blanc & d'une blancheur relevée par un peu d'incarnat, qui éclatoit particulierement ſur ſon eſtomac & ſur ſon viſage. On lit dans les mémoires d'Ariſtoxene, qu'il ſentoit fort bon, & que de ſa bouche & de tout ſon corps il en ſortoit une odeur charmante qui parfumoit tous ſes habits. Cela venoit peut-être de l'excellence de ſon tempérament qui étoit très-chaud, & plein de feu ; car, ſelon Théophraſte, la bonne odeur vient de la coction des humeurs par la chaleur naturelle ; c'eſt pourquoi on voit que les pays les plus ſecs & les plus chauds ſont ceux qui portent les plus excellens aromates, & en plus grande quantité, le Soleil attirant toute l'humidité qui fait la matiere de la corruption, & qui nage ſur la ſuperficie des corps. Et c'étoit cette même chaleur naturelle d'Alexandre qui le rendoit ſi ſujet à boire, & ſi courageux.

Dès ſon enfance il fit connoître qu'il ſeroit fort ſage & fort tempérant avec les femmes ; car étant très-impétueux & très-ardent pour toutes les autres choſes, il étoit preſque inſenſible aux plaiſirs du corps, & n'en uſoit qu'avec beaucoup de ſobriété & de retenue. Mais pour l'ambition,

ou plûtôt pour la convoitiſe d'honneur dont il étoit enflammé, il la portoit à un degré de hauteur & à une magnanimité fort au-deſſus de ſon âge. Il n'aimoit pas toute ſorte de gloire, ni celle qui vient de toutes ſortes de ſujets, comme ſon pere Philippe, qui, comme un ſophiſte, ſe piquoit d'éloquence & de bien parler, & qui avoit la vanité de faire graver ſur ſes monnoies les victoires qu'il avoit remportées aux jeux olympiques à la courſe des chars. Au contraire, comme ſes amis lui demandoient un jour s'il ne ſe préſenteroit pas à ces mêmes jeux pour y diſputer le prix de la courſe, car il étoit très-léger, il répondit, *qu'il s'y préſenteroit, s'il devoit avoir des rois pour antagoniſtes.*

En général il paroît qu'il avoit beaucoup d'éloignement pour tous ces exercices d'athlete ; car ayant ſouvent donné des fêtes où il propoſoit des prix aux poëtes tragiques, aux joueurs de flûte, aux joueurs de lyre, & juſqu'aux rhapſodes mêmes, & donné des chaſſes de toutes ſortes de bêtes & des combats de gladiateurs au fleuret, jamais il ne propoſa des combats ni du ceſte ; ni du pancrace, ou s'il le fit, ce fut par maniere d'acquit, & ſans témoigner y prendre le moindre plaiſir.

Un jour des ambaſſadeurs du roi de Perſe étant arrivés à la cour pendant l'abſence de Philippe, Alexandre les reçut, & les traita avec tant de bonté & de politeſſe & leur fit ſi bonne chere, qu'ils en furent charmés. Mais ce qui les ſurprit plus que toutes choſes, c'eſt qu'il ne leur fit aucune queſtion ni puérile, ni petite ; car en s'entretenant avec eux, il leur demandoit les diſtances des lieux, quel chemin il falloit tenir pour monter en Aſie ; & les interrogeant ſur le

roi

roi même, il leur demandoit quel il étoit envers ses ennemis, & en quoi consistoient principalement la force & la puissance des Perses. De sorte que ces ambassadeurs ne pouvoient se lasser de l'admirer, & qu'ils étoient convaincus que toute la grande habileté de Philippe n'étoit rien au prix de la vivacité, de la vaste étendue d'esprit de son fils, & de ses grandes vûes. Aussi toutes les fois qu'on lui apportoit quelque nouvelle que Philippe avoit pris quelque ville, ou gagné quelque grande bataille, il n'en paroissoit pas fort joyeux, & disoit aux jeunes enfans qui étoient élevés avec lui : *Mes amis, mon pere prendra tout, & ne me laissera rien de beau, d'éclatant & de mémorable que je puisse faire avec vous.* Car comme il ne recherchoit ni la volupté, ni les richesses, mais la vertu & la gloire, il estimoit que plus l'empire que son pere lui laisseroit, seroit grand, moins il auroit d'occasions d'exercer son courage, & de l'étendre lui-même par ses exploits. Et dans la pensée que son pere acheveroit de consommer tout ce qu'il y avoit de plus grand, il souhaitoit, non de vivre dans les richesses, dans le luxe, & dans les plaisirs, [1] mais de recueillir un empire où il y auroit des guerres à faire, des batailles à donner, & beaucoup de gloire à acquérir.

Il y avoit auprès de lui plusieurs gouverneurs & précepteurs, qui étoient chargés du soin de son

[1] *Mais de recueillir un empire où il y auroit des guerres à faire, des batailles à donner.*) Voilà le souhait d'un jeune prince fougueux, *quem circumtonuit gaudens Bellona cruentis*, pour me servir des termes d'Horace. Ne valoit-il pas mieux souhaiter un empire qu'il pût gouverner en paix, & où il pût faire beaucoup de bien aux hommes par sa justice & par sa bonté?

 Léoni-

ſon éducation. Tous ces gens-là avoient au-deſſus d'eux Léonidas, qui étoit parent de la reine, & d'une grande auſtérité de mœurs. Ce [m] Léonidas haïſſoit le titre de précepteur, comme un titre deshonorant, quoique ce ſoit un emploi très-beau & très-conſidérable ; mais à cauſe de ſa dignité & de ſa naiſſance, tout le monde l'appelloit le gouverneur & le conducteur d'Alexandre. Celui qui avoit le titre de précepteur, & qui en faiſoit les fonctions, étoit Lyſimachus d'Acarnanie, qui n'avoit nul mérite ni aucune ſorte de politeſſe ; mais parce qu'il s'appelloit lui-même Phœnix, & qu'il donnoit à Alexandre le nom d'Achille, & à Philippe celui de Pelée, il étoit vu de fort bon œil, & il avoit la ſeconde place auprès du prince.

Un certain Philonicus de Theſſalie ayant amené à Philippe un cheval, nommé Bucéphale, qu'il vouloit lui vendre treize talens, le roi, avec ſes courtiſans & ſes écuyers deſcendit dans la plaine pour le faire eſſayer. Ce cheval parut très-rebours & très-difficile, & les écuyers aſſûrerent qu'on

[m] *Léonidas haïſſoit le titre de précepteur, comme un titre deshonorant.*) Il y a donc long-tems que ce titre de précepteur a paru peu convenable aux hommes d'une grande naiſſance. Cependant qu'y a-t-il de plus beau que de jetter les ſemences des vertus dans l'ame d'un jeune prince, & d'en chaſſer l'ignorance, ſource de toute ſorte de maux ?

[n] *Qu'il vouloit lui vendre treize talens.*) C'eſt treize mille écus. Ce prix paroîtra modique à ceux qui auront lû ce que Varron écrit dans le troiſieme livre *de re ruſt.* chap. 9. que Q. Axius ſénateur avoit acheté un âne quatre cent mille ſeſterces, qui font cinquante mille livres ; & plus modique encore à ceux qui auront lû ce que Tavernier rapporte, qu'en Arabie il y avoit des chevaux qu'on eſtimoit & qu'on vendoit cent mille écus, tom. I, pag. 157.

qu'on ne pouvoit efpérer de s'en fervir, parce qu'il ne vouloit pas fouffrir qu'on le montât, qu'il ne pouvoit fupporter la voix de perfonne, & qu'il fe cabroit dès qu'on l'approchoit. Philippe, fâché qu'on lui préfentât un cheval fi farouche & fi indomptable, commanda qu'on l'emmenât. Alexandre qui étoit préfent, entendant cet ordre, dit, *quel cheval ils perdent là, parce qu'ils ne fauroient s'en fervir faute de hardieffe & d'expérience!* Philippe, qui l'entendit, ne dit rien d'abord; mais comme Alexandre répéta plufieurs fois la même chofe, & qu'il parut véritablement affligé qu'on renvoyât ce cheval, il lui dit: *Jeune homme, tu reprends tes anciens comme fi tu en favois plus qu'eux, & que tu puffes mieux qu'eux te fervir de ce cheval. Oui, fans doute, feigneur, je m'en fervirois mieux qu'eux*, répondit le prince. *Mais fi tu ne t'en fers pas mieux*, repartit Philippe, *que payeras-tu pour la peine de ta folle témérité? Je payerai le prix du cheval*, répondit Alexandre.

Cette réponfe vive fit rire toute l'affemblée; & le roi & le prince étant convenus que celui qui perdroit payeroit les treize talens, Alexandre s'approcha du cheval, prit les rênes & lui tourna la tête au foleil, ayant remarqué fans doute que ce qui l'effrayoit & l'effarouchoit, c'étoit fon ombre qu'il voyoit tomber devant lui, & fe remuer à mefure qu'il s'agitoit. Pendant qu'il le vit encore plein de colere ronfler & fouffler de toute fa force, il le careffoit tout doucement de la voix & de la main. Enfuite prenant adroitement fon tems, il laiffa tomber fon manteau à terre, & s'élançant légérement il fauta deffus, lui tint d'abord la bride haute fans le frapper ni le tourmenter; & quand il vit que fa férocité étoit domptée, qu'il n'étoit plus fi furieux ni fi

menaçant, & qu'il ne demandoit qu'à courir, il lui baissa la main & le poussa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude & en lui appuyant les talons.

D'abord Philippe & toute sa cour étoient dans des transes mortelles & gardoient un profond silence ; mais quand le prince, après avoir fourni sa carriere, revint la tête haute tout fier & plein de joie d'avoir réduit ce cheval qui avoit paru si indomptable ; tous les courtisans se mirent à lui applaudir & à le féliciter, & l'on assûre que Philippe versa des larmes de joie ; & que l'embrassant après qu'il fut descendu de cheval, & lui baisant la tête, il lui dit : *Mon fils, cherche un autre royaume qui soit plus digne de toi ; car la Macédoine est trop petite.* Et ayant remarqué qu'il étoit d'un naturel inflexible, qui ne cédoit jamais à la force, mais qu'on ramenoit aisément au devoir par la raison, il tâcha lui-même en toutes choses de le persuader plûtôt que de le contraindre. Comme il ne se fioit pas trop du soin de ses études & de son éducation à tous les maîtres qu'il avoit mis auprès de lui pour lui enseigner la musique & les belles lettres, estimant que cette instruction étoit au-dessus de leurs forces & de leur portée, & *qu'elle demandoit*, pour me servir des termes de Sophocle, *plusieurs mords & plusieurs timons*, il fit venir Aristote, le plus célebre & le plus savant de tous les philosophes. Il lui établit de gros appointemens, & lui paya encore un très-digne prix de cette éducation. Car, ayant ruiné & détruit la ville de Stagire qui étoit la patrie de ce philosophe, il la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit ses habitans qui s'en étoient fuis ou qui avoient été réduits en servitude, & leur donna, pour le lieu de leurs études & de leurs assem-

blées,

blées, un beau parc au fauxbourg de Stagire, appellé *Mieza*. On y montre encore aujourd'hui des siéges de pierre qu'Aristote fit faire, & de grandes allées couvertes d'arbres pour se promener à l'ombre.

Alexandre voulut apprendre d'Aristote, non-seulement la morale & la politique, mais aussi les autres sciences plus secrettes, * qu'on appelloit *acroamatiques* & *époptiques*, & qu'il ne communiquoit point au commun des hommes. Etant déja passé en Asie, & ayant appris qu'il avoit publié des écrits où il traitoit de ces sciences, il lui écrivit une lettre très-forte où il le blâmoit ouvertement pour l'intérêt de la philosophie. Et voici sa lettre que l'on a conservée.

ALEXANDRE A ARISTOTE.
SALUT ET PROSPERITE'.

*Tu n'as pas bien fait de donner au public les traités acroamatiques. En quoi différerai-je des autres hommes, si les hautes sciences dont tu m'as instruit deviennent communes ? Ne sais-tu pas que j'aimerois beaucoup mieux être au-dessus des autres hommes par la science des choses sublimes & excellentes, que par le puissance ? Adieu.*

Aristote, pour consoler son ambition & pour se

* *Qu'on appelloit acroamatiques & époptiques.*) C'est-à-dire qu'il falloit apprendre en particulier de la bouche du maître, & dans lesquelles il falloit être initié par l'inspection, comme dans les mysteres. Ces sciences *acroamatiques* étoient ainsi appellées, à la différence de celles qu'on appelloit *exotériques*. Il ne communiquoit les premieres qu'à des gens choisis, & dont le bon esprit lui étoit connu, au lieu que les autres il les enseignoit publiquement à tous ceux qui vouloient l'entendre. On peut voir Aulugelle, liv. xx. chap. 5.

* Et

ſe juſtifier en même tems, lui fit réponſe qu'il avoit publié ces traités ſans les publier. En effet, on peut dire que ſes livres de métaphyſique ſont écrits de maniere qu'on ne peut ni les apprendre ſeul ni les enſeigner aux autres, [p] & qu'ils ne ſont propres qu'à ceux qui ſont déja inſtruits, dont ils réveillent les idées. Il me ſemble auſſi que ce fut Ariſtote, plus que nul autre, qui inſpira à Alexandre un ardent amour pour la médecine. Car il n'en aima pas la théorie ſeulement, mais auſſi la pratique; il ſecourut pluſieurs de ſes amis dans leurs maladies, & leur ordonna les remedes & les régimes dont ils avoient beſoin, comme on peut le recueillir de ſes lettres mêmes. Il aimoit beaucoup auſſi les belles-lettres, & étoit fort ſtudieux & aimoit à lire. [q] Il admiroit ſur-tout l'Iliade d'Homere, qu'il appelloit *la meilleure proviſion de l'art militaire*, & il le ſentoit comme il le diſoit. Il eut toujours avec lui l'édition qui avoit été revue & corrigée par Ariſtote, qu'on appelloit l'*édition de la caſſette*, & il la mettoit toutes les nuits avec ſon épée ſous ſon chevet, [r] ſelon le rapport d'Onéſicrate. Comme

[p] *Et qu'ils ne ſont propres qu'à ceux qui ſont déja inſtruits.*) Ceux qui les liſent & qui les entendent, en font le même jugement que Plutarque; il n'y a que ceux qui ne les liſent point, ou qui ne peuvent les comprendre, qui les condamnent, & qui s'imaginent qu'Ariſtote étoit un méchant philoſophe qui ne mérite aucune conſidération.

[q] *Il admiroit ſur-tout l'Iliade d'Homere.*) Elle ſera toujours admirée par tout ce qu'il y aura de grands hommes dans tous les tems. Plus on aura d'eſprit, plus on l'admirera.

[r] *Selon le rapport d'Onéſicrate.*) Onéſicrate d'Aſtypalée, une des iſles Sporades, dans la mer de Crete. Il avoit ſuivi Alexandre à ſon expédition d'Aſie, dont il fit même une relation. Il étoit le pilote de la galere d'Ale-

Comme dans les hautes provinces de l'Asie, il n'avoit pas la commodité de recouvrer beaucoup de livres, il écrivit à Harpalus de lui en envoyer, & Harpalus lui envoya les œuvres de Philistus, beaucoup de tragédies d'Euripide, de Sophocle & d'Eschyle, & les Dithyrambes de Télestes & de Philoxenes.

Dans les commencemens, Alexandre n'admiroit qu'Aristote; & comme il le disoit lui-même, il n'avoit pas moins d'amour pour lui que pour son propre pere, *parce qu'il n'avoit reçu de l'un que la vie, & qu'il avoit reçu de l'autre la bonne vie.* [s] Mais dans les suites cet amour se refroidit, & il l'eut pour suspect, non pas jusqu'à lui faire aucun mal, mais ses caresses n'étant plus si fréquentes ni accompagnées de ces marques excessives d'affection, faisoient assez voir l'éloignement qu'il avoit pour lui. Ce refroidissement ne bannit point de son ame l'amour de la philosophie qu'il avoit, pour ainsi dire, sucé avec le lait, & dans le sein de laquelle il avoit été élevé. Au contraire cette passion se fortifia toujours en lui, comme le témoignent les honneurs qu'il fit à

d'Alexandre; & dans son histoire il vouloit faire croire qu'il avoit commandé la flotte. La vérité n'étoit pas ce qui régnoit le plus dans ses écrits; il tâchoit d'imiter le style de Xénophon, mais il ne put attraper sa simplicité ni son élégance.

[s] *Mais dans les suites cet amour se refroidit, & il l'eut pour suspect.*) On ne sait pas trop la cause de ce refroidissement. On a cru que c'étoit parce qu'Aristote étoit plus porté pour les intérêts d'Olympias, que pour ceux d'Alexandre; ou bien parce qu'il avoit recommandé à Alexandre le philosophe Callisthene, homme d'une humeur trop brusque, & trop ennemi de la flatterie pour plaire long-tems à un prince qui vouloit passer pour fils de Jupiter.

t Les

à Anaxarque, [a] les cinquante talens qu'il envoya à Xénocrate, & le grand cas qu'il fit toujours de Dandamis & de Calanus.

Pendant que Philippe faisoit la guerre aux Byzantins, Alexandre, qui n'avoit alors que seize ans, laissé seul régent du royaume & maître du sceau royal, [b] subjugua les Médares qui s'étoient révoltés; & ayant pris leur ville d'assaut, il en chassa les Barbares, y établit des peuples mêlés de plusieurs nations, & nomma la ville *Alexandropolis*. Il se trouva à la bataille de Chéronée que son pere donna contre les Grecs, & on dit qu'il enfonça le premier le bataillon des Thébains, appellé Sacré. Et encore de mon tems on montroit près du Cephise un vieux chêne qu'on appelloit *le chêne d'Alexandre*, parce qu'on y avoit tendu son pavillon; & non loin de-là est le cimetiere des Macédoniens qui furent tués à cette bataille.

Tant de grandes choses donnoient à Philippe une extrême tendresse pour son fils, jusques-là qu'il étoit ravi d'entendre les Macédoniens appeller Alexandre *le roi*, & l'appeller lui simplement *le général*. Mais les troubles, que ses nouvelles noces & ses amours causerent dans sa maison, la jalousie des femmes entraînant & partageant

[a] *Les cinquante talens qu'il envoya à Xénocrate.*) De ces cinquante talens, ou cinquante mille écus, Xénocrate n'en prit que trois mille drachmes, c'est-à-dire cinq cent écus, & lui renvoya le reste, disant qu'il en avoit plus besoin que lui, parce qu'il avoit plus de gens à nourrir & à payer.

[b] *Il subjugua les Médares.*) D'autres lisent *les Médarores*. Ces Médares ou Médarores étoient des peuples de Thrace, sujets de la Macédoine, & ils étoient appellés *Médares*, parce qu'ils descendoient des Medes, qui long-tems auparavant s'étoient établis dans ce pays-là.

geant tout le royaume, exciterent entr'eux de grandes plaintes & de grandes divisions, que la mauvaise humeur d'Olympias, qui étoit naturellement jalouse, colere & vindicative, fomenta encore & rendit beaucoup plus grandes en irritant Alexandre contre son pere.

Attalus donna à ce jeune prince une grande occasion de faire éclater son ressentiment aux noces de Cléopatre que Philippe épousa toute jeune, étant devenu malgré son âge éperduement amoureux de cette princesse; car Attalus, qui étoit l'oncle de la mariée, s'étant enyvré dans le festin, exhorta les Macédoniens à demander aux dieux, *que Philippe pût avoir de Cléopatre un légitime héritier de son royaume.* Alexandre, piqué de cet outrage, lui dit: *Eh quoi, scélérat, me prends-tu donc pour bâtard?* & lui jetta à la tête la coupe qu'il avoit à la main. En même tems Philippe, qui étoit à une autre table, se leve furieux & va contre lui l'épée au poing; mais par bonheur pour l'un & pour l'autre, la colere dont il étoit transporté & les fumées du vin le firent tomber; & Alexandre l'insultant & le brocardant sur sa chûte: *Macédoniens*, dit-il, *voilà cet homme qui se preparoit à passer d'Europe en Asie, il n'a pu passer d'une table à l'autre sans se laisser cheoir.* Après cette insulte faite dans la débauche & dans la chaleur du vin, il prit sa mere Olympias à qui on faisoit un si grand affront, & l'ayant menée en Epire, il alla passer quelque tems chez les Illyriens.

Cependant Démaratus de Corinthe, qui étoit lié avec Philippe par les nœuds de l'hospitalité, & qui étoit très-familier & très-libre avec lui, arriva à sa cour. Après les premieres civilités & les premieres caresses, Philippe lui demanda, *si*

*les Grecs étoient en bonne intelligence entr'eux. Vraiment, Seigneur,* lui répondit Demaratus, *il vous sied bien de vous mettre tant en peine de la Grece, à vous qui avez rempli votre propre maison de tant de querelles & de dissensions.* Philippe, sentant jusqu'au vif ce reproche, revint à lui, reconnut sa faute, & rappella Alexandre, en lui envoyant ce même Démaratus pour lui persuader de revenir.

Mais après que Pexodore, satrape de la Carie, qui cherchoit secrettement à faire une ligue offensive & défensive avec Philippe par le moyen d'une alliance, eut envoyé Aristocrite en Macédoine pour offrir l'aînée de ses filles au prince Aridée, fils de Philippe, voilà d'abord les amis d'Alexandre & sa mere Olympias, qui lui font de nouveaux rapports & qui cherchent encore à l'aigrir par de nouveaux soupçons. Ils lui disent que Philippe destine Aridée à l'empire par le grand mariage qu'il lui fait faire, & par le traité avantageux qu'il vient de conclure avec le satrape de la Carie.

Alexandre, troublé de cette nouvelle, dépêche promptement en Carie le comédien Thessalus, pour faire entendre à Pexodore qu'il devoit laisser-là Aridée qui étoit bâtard, & qui d'ailleurs avoit l'esprit un peu troublé, & prendre plûtôt Alexandre pour gendre. Cette derniere proposition plut infiniment davantage à Pexodore que la premiere. Mais Philippe, en ayant été averti, alla d'abord à l'appartement d'Alexandre, accompagné d'un de ses plus intimes amis & de ses plus secrets confidens, de Philotas, fils de Parménion, & en sa présence il le gronda très-fortement & lui fit des réprimandes très-aigres, accompagnées d'injures, le traitant d'homme lâche

che & ſans cœur, & indigne des grands biens qu'il lui deſtinoit, puiſqu'il avoit la baſſeſſe de vouloir devenir le gendre d'un Carien & d'un vaſſal d'un roi Barbare. En même tems il écrivit aux Corinthiens de lui renvoyer Theſſalus chargé de chaînes, & bannit de la Macédoine quatre des principaux confidens de ſon fils, Harpalus, Néarque, Phrygius & Ptolemée, qu'Alexandre fit revenir dans la ſuite, & qui furent dans une très-grande faveur auprès de lui.

* Quelque tems après, Pauſanias, ayant reçu le plus grand de tous les outrages par le commandement d'Attalus & de Cléopatre, & n'en ayant pu obtenir juſtice, aſſaſſina Philippe qui avoit refuſé de le venger. Olympias fut d'abord accuſée d'avoir eu la plus grande part à ce meurtre, en incitant & pouſſant ce jeune homme que la colere & un violent deſir de vengeance n'animoient que trop. Alexandre même ne fut pas entierement exempt de ſoupçon ; car on dit que Pauſanias l'ayant rencontré un moment après qu'il eut reçu cet horrible affront, & lui en faiſant des plaintes très-ameres, Alexandre lui cita ce paſſage de la Medée d'Euripide : y *l'époux, l'épouſe & celui qui l'a donnée, doivent être les*

* *Quelque tems après, Pauſanias, &c.*) Juſtin appelle ce Pauſanias, *nobilis ex Macedonibus adoleſcens.* C'étoit un des gardes-du-corps de Philippe : Attalus avoit abuſé de ſa perſonne, & non content de lui avoir fait cet outrage, il le proſtitua enſuite dans un feſtin à tous les conviés, comme il étoit noyé de vin. Juſtin, liv. jx. chap. 7.

y *L'époux, l'épouſe & celui qui l'a donnée, doivent être les victimes de ton reſſentiment.*) Alexandre ne lui cite que le vers 288. de la Medée,

Τὸν δόντα καὶ γήμαντα, καὶ γαμουμένην.

que

*les victimes de ton ressentiment.* Cependant il fit rechercher & punir très-sévérement les complices de la conjuration, & fut très-fâché contre sa mere Olympias de ce que, pendant qu'il étoit absent, elle s'étoit cruellement vengée de Cléopatre. [1]

Alexandre n'avoit que vingt ans quand il parvint à l'empire, & il trouva d'abord son royaume déchiré par des envies, des haines, des querelles, & environné de dangers de tous côtés. Car les nations Barbares, même les plus voisines de la Macédoine, ne pouvoient supporter ce joug étranger, & soupiroient après leurs rois naturels. Philippe, après avoir conquis la Grece par les armes, n'avoit pas eu le tems de l'apprivoiser & de l'accoutumer à sa domination; mais y ayant seulement remué & changé toutes les affaires, il l'avoit laissée dans une extrême agitation & comme dans une espece de tourmente, les esprits n'y étant pas encore calmes ni pliés à la servitude. C'est pourquoi les Macédoniens, craignant cette conjoncture qui étoit délicate, conseilloient à Alexandre d'abandonner la Grece, & de ne pas s'opiniâtrer à la retenir par la force, de faire revenir par la douceur les Barbares qui avoient pris les armes, & de flatter, pour ainsi dire, ces commencemens de révoltes & de

que Créon dit à Medée: *On m'a averti que tu veux faire punir l'époux, l'épouse & celui qui l'a donnée*, c'est-à-dire Jason, Créuse & Créon. Alexandre applique ce vers à son sujet, pour faire entendre à Pausanias qu'il doit sacrifier à son ressentiment l'*époux*, c'est-à-dire Philippe, l'*épouse*, c'est-à-dire sa femme Cléopatre, & *celui qui l'a donnée*, c'est-à-dire Attalus, qui avoit fait le mariage de Philippe avec sa mere.

[1] Car, après avoir tué sa fille entre ses bras, elle l'obligea à se pendre.

[2] *Persuadé*

de nouveautés. Mais il n'écouta point ces conseils timides, au contraire il prit le parti de tirer la sûreté & le salut de ses affaires, de l'audace & de la magnanimité, * persuadé que, s'il mollissoit en la moindre chose, & qu'il rabaissât tant soit peu cette hauteur de courage, tout le monde lui courroit sus & viendroit lui mettre le pied sur la gorge. Il appaisa donc très-promptement les mouvemens & les guerres des Barbares, en menant en toute diligence son armée jusques sur les bords du Danube où il défit dans un grand combat Syrmus roi des Triballes ᵃ.

Quelque tems après, ayant eu nouvelles que les Thébains s'étoient révoltés, & que les Athéniens étoient entrés dans cette ligue, il voulut leur faire voir qu'il étoit homme. Il passa donc d'abord le détroit des Thermopyles, & dit à ceux qui l'accompagnoient : *L'orateur Démosthene, dans ses Oraisons, m'a appellé enfant pendant que j'ai été en Illyrie & dans le pays des Triballes ; il m'a appellé jeune homme quand j'ai été en Thessalie ; il faut donc lui montrer, au pied des murailles d'Athenes, que je suis homme fait.*

Quand il fut devant les murs de Thebes, il voulut donner le tems aux Thébains de se repentir; il demanda seulement qu'on lui livrât Phœnix & Prothutes, les deux principaux auteurs de la révolte,

* *Persuadé que s'il mollissoit en la moindre chose, & qu'il rabaissât tant soit peu cette hauteur de courage.*) Cela est vrai, sur-tout dans un commencement de regne. Un jeune prince qui en montant sur le throne souffre l'audace & le mépris de ses voisins, n'en revient qu'avec beaucoup de peine. Il doit d'abord tirer la sûreté & le salut de ses affaires, de son courage & de sa magnanimité.

ᵃ Peuple de Thrace au-delà du mont Hémus.

révolte, & fit publier à son de trompe une amnistie & une sureté entiere pour tous ceux qui reviendroient à lui. Les Thébains imiterent la même conduite; ils demanderent à leur tour qu'il leur livrât Philotas & Antipater, & firent publier de même que ceux qui voudroient contribuer à la liberté de la Grece vinssent se joindre à eux.

Alexandre, voyant cette opiniâtreté & cette audace, ne pensa qu'à la guerre, & lâcha la main à ses Macédoniens. Il se donna là un grand combat où les Thébains combattirent avec une ardeur & un courage bien au-delà de leurs forces, car leurs ennemis étoient plusieurs contre un. Mais après une longue & vigoureuse résistance, la garnison que les Macédoniens avoient dans le château de Thebes, appellé la Cadmée, étant descendue, & les ayant chargés par derriere, alors enveloppés de tous côtés ils furent presque tous taillés en pieces, & la ville fut prise, pillée & détruite.

Alexandre s'attendoit que les autres Grecs, étonnés & effrayés de ce grand exemple, se tiendroient en repos, & cependaut il ne laissoit pas de donner à cette affreuse exécution un prétexte honnête. Il disoit qu'il avoit accordé cela aux plaintes de ses alliés, parce qu'en effet les peuples de la Phocide & les Platéens, ceux de Thespies & ceux d'Orchomene, se plaignoient hautement de la cruauté & de la tyrannie des Thébains. Après que la ville fut détruite il conserva la liberté aux prêtres, à tous ceux qui avoient droit d'hospitalité avec les Macédoniens, aux descendans de Pindare & à ceux qui s'étoient opposés à la rébellion, & vendit tous les autres, dont le nombre monta environ à trente mille,

mille, & il y avoit eu un peu plus de ſix mille hommes tués dans le combat.

On ne ſauroit exprimer les choſes horribles & les affreuſes calamités que cette pauvre ville eut à eſſuyer dans ce ſaccagement. Il y eut des Thraces qui, ayant abattu la maiſon d'une dame de qualité & de vertu, nommée Timocléa, pillerent tous ſes meubles & tous ſes tréſors; & leur capitaine, l'ayant priſe elle-même par force & violée, lui demanda ſi elle n'avoit point de l'or & de l'argent caché. Timocléa, avide de vengeance, lui répondit qu'elle en avoit; le mena ſeul dans ſon jardin, lui montra un puits, & lui dit que, dès qu'elle avoit vu la ville forcée, elle avoit jetté là elle-même tout ce qu'elle avoit de plus précieux.

L'officier, ravi, s'approcha du puits, ſe baiſſa pour regarder dedans & en examiner la profondeur; Timocléa, qui étoit derriere, le pouſſa de toute ſa force, le précipita dans le puits & jetta deſſus quantité de pierres dont elle l'aſſomma. En même tems elle fut priſe par les Thraces & menée à Alexandre, liée & garrottée. A ſa contenance & à ſa démarche, Alexandre connut d'abord que c'étoit une femme de qualité & d'un grand courage; car elle ſuivoit fierement ces brutaux ſans témoigner aucun étonnement ni la moindre crainte. Le roi lui ayant demandé qui elle étoit, elle lui répondit, *qu'elle étoit ſœur de Théagene qui avoit combattu contre Philippe pour la liberté de la Grece, & qui avoit été tué à la bataille de Cheronée où il commandoit.* Alexandre admira la réponſe généreuſe de cette femme, & l'action qu'elle avoit faite, & commanda qu'on la laiſſât aller en liberté avec ſes enfans.

Enſuite il pardonna aux Athéniens, quoiqu'ils pa-

paruſſent fort touchés du malheur de Thebes ; car, étant ſur le point de célébrer la fête des grands myſteres, ils y renoncerent à cauſe du grand deuil où ils étoient, & reçurent avec toute ſorte d'humanité tous ceux qui, s'étant ſauvés de la bataille & du ſac de Thebes, s'étoient réfugiés dans leur ville. Mais, ſoit qu'il eût aſſouvi ſa colere, comme les lions, ſoit qu'il voulût effacer, s'il étoit poſſible, par un acte de douceur, l'action ſi atroce, ſi barbare & ſi dénaturée qu'il venoit de faire, non-ſeulement il leur remit tous les ſujets de plainte qu'il avoit contr'eux, mais il les exhorta à s'appliquer fortement aux affaires, & à avoir l'œil à tout ce qui ſe paſſeroit, parce que c'étoit leur ville qui devoit donner la loi à toute la Grece s'il venoit à manquer.

On dit que, long-tems après cette expédition, le malheur des Thébains lui cauſa de cuiſans repentirs, & que cela le rendit plus doux & plus humain envers beaucoup d'autres. Il eſt certain que le meurtre de Clitus, qu'il tua dans le vin, & la lâche déſertion des Macédoniens qui refuſerent de le ſuivre pour la conquête du reſte des Indes, & qui par-là laiſſerent ſon entrepriſe imparfaite & ſa gloire trahie, il les attribua à la colere & à la vengeance de Bacchus qui avoit voulu le punir de la barbarie qu'il avoit exercée contre Thebes. Auſſi n'y eut-il depuis aucun Thébain de ceux qui étoient échappés de cette défaite, qui eût affaire à lui, & qui lui demandât quelque grace, qui n'obtînt ſur le champ tout ce qu'il demandoit. En voilà aſſez ſur la guerre de Thebes.

Les Grecs, s'étant rendus dans l'iſthme de Corinthe pour y tenir leur aſſemblée, ordonnerent

par

par un decret qu'on suivroit Alexandre à la guerre contre les Perses, & ce prince fut élu général des Grecs pour cette expédition. En même tems plusieurs officiers & gouverneurs de villes, & plusieurs philosophes allerent le visiter pour le féliciter & pour se réjouir avec lui de cette élection. Il se flattoit que Diogene de Sinope y viendroit comme les autres; car il étoit alors à Corinthe; [b] mais voyant qu'il faisoit peu de compte de lui, & qu'il passoit tranquillement son loisir dans le fauxbourg appellé *Cranium*, il alla lui-même pour le voir.

Diogene étoit alors couché au soleil; mais voyant approcher cette foule de gens, il se mit en son séant & attacha sa vûe sur Alexandre. Ce prince, après l'avoir salué très-gracieusement, lui demanda s'il n'avoit pas besoin de quelque chose: *Oui*, lui répondit Diogene, *c'est que tu t'ôtes un peu de mon soleil.* On dit qu'Alexandre fut si frappé de cette réponse, & que ce mépris que Diogene lui témoignoit, lui donna une si grande admiration pour la magnanimité & la grandeur de courage de cet homme, que, comme ses courtisans en s'en retournant se mocquoient de lui & le brocardoient, il leur dit: *Mais moi, si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogene.*

Avant que de partir pour l'Asie il voulut consulter

[b] *Mais voyant qu'il faisoit fort peu de compte de lui.*) Car Diogene faisoit peu de cas des grandeurs; il croyoit que ce n'étoit pas le tems d'aller féliciter les hommes quand ils viennent d'être élevés à quelque grande dignité, & qu'il faut attendre qu'ils aient bien rempli tout ce que ces dignités demandent. On peut voir le beau portrait qu'Epictete fait de Diogene dans son second manuel, liv. iij. art. xlij.



c Dans

ſulter Apollon ſur cette guerre. Il alla donc à Delphes; mais il ſe rencontra par hazard que c'étoit pendant les jours qu'on appelle *malheureux*, dans leſquels il n'eſt pas permis de conſulter l'oracle. D'abord il envoya vers la prophéteſſe pour la prier de venir; mais, comme elle refuſoit & qu'elle oppoſoit la loi qui lui défendoit de faire ſes fonctions, il monta lui-même à ſa chambre & la mena par force dans le temple. Alors, comme vaincue par cette violence à laquelle elle ne pouvoit réſiſter, elle s'écria; *tu es invincible, mon fils*. Alexandre, ayant entendu ce mot, dit, *qu'il ne demandoit plus d'autre oracle & qu'il avoit celui qu'il deſiroit*.

Quand il fut ſur le point de partir, il eut pluſieurs autres ſignes que les dieux lui envoyerent, entr'autres, [c] dans la ville de Libethres, la ſtatue d'Orphée, qui étoit d'un bois de Cyprès, fut vue, quelques jours durant, toute dégouttante de ſueur. Tout le monde étoit allarmé de ce préſage; mais le devin Ariſtandre déclara qu'on devoit bien eſpérer: *Car*, dit-il, *cette ſueur du poëte Orphée préſage qu'Alexandre fera des actions ſi dignes d'être célébrées & chantées dans tout le monde, qu'elles donneront beaucoup de peine & causeront une grande ſueur aux poëtes & aux muſiciens qui les chanteront.*

Pour ce qui eſt du nombre des troupes dont ſon armée étoit compoſée, ceux qui en mettent le

[c] *Dans la ville des Libethres.*) Dans le pays des Odryſiens en Thrace, il y avoit une ville & une montagne de ce nom. Dans le mont Hélicon en Béotie, il y avoit un antre qu'on appelloit l'*antre des Nymphes Libéthrides*. Surquoi Strabon conjecture que ce furent les Thraces qui conſacrerent tous ces lieux-là aux muſes. Orphée étoit de Libethres.

le moins difent qu'elle étoit de trente mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux; & ceux qui en mettent le plus comptent quatre mille chevaux & trente-quatre mille hommes de pied. Le tréfor pour l'entretien & la paye de cette armée n'étoit, felon Ariftobule, que de foixante-dix talens; & Duris affûre qu'il n'y avoit pas de quoi la nourrir plus d'un mois. Mais, fi l'on en croit Onefícrite, Alexandre avoit emprunté deux cent talens.

Cependant, quoiqu'il entreprît cette guerre avec des moyens fi petits & fi courts, avant que de s'embarquer, il voulut examiner les affaires domeftiques de fes amis, & donna à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les droits d'un port. Et comme tous les revenus de fon domaine étoient déja employés & confumés par ces largeffes, Perdiccas lui demanda, *Seigneur, que réfervez-vous donc pour vous?* Et Alexandre ayant repondu, *l'efpérance:* *Et bien*, lui repàrtit Perdiccas, *nous partagerons donc votre efpérance, nous qui partagerons vos travaux;* & refufa généreufement le don que le roi lui avoit affigné. Quelques autres de fes amis fuivirent fon exemple; mais tous ceux qui voulurent recevoir fes préfens, ou même qui dans leur befoin lui en demanderent, lui firent un très-grand plaifir. Et il confuma dans ces fortes de libéralités la plus grande partie du bien qu'il avoit en Macédoine.

Avec cette générofité & cette difpofition d'efprit, il traverfa l'Hellefpont; & étant monté à Ilion, il fit un facrifice à Minerve, & des libations aux héros. [d] Et après avoir frotté d'huile la

[d] *Et après avoir frotté d'huile la colomne, qui étoit* *fur*

la colonne qui étoit sur le tombeau d'Achille ; & fait des courses tout-autour avec ses compagnons, tout nud, comme c'est la coutume, il la couronna, exaltant le bonheur d'Achille de ce que pendant sa vie il avoit trouvé un ami fidele, & après sa mort un grand héraut de sa vertu. Comme il alloit çà & là par la ville pour visiter toutes les curiosités qui y étoient, quelqu'un lui demanda s'il ne seroit pas curieux de voir la lyre de Pâris : *Je me soucie fort peu de cette lyre*, répondit-il ; *mais je verrois avec grand plaisir celle d'Achille, sur laquelle il chantoit les grandes actions & la gloire des héros.*

Pendant ce tems-là les lieutenans de Darius avoient assemblé de grandes forces & s'étoient campés sur la riviere du Granique pour en disputer le passage ; de sorte que c'étoit une nécessité à Alexandre de donner là un grand combat pour s'ouvrir les portes de l'Asie. La plûpart de ses capitaines craignoient la profondeur de ce fleuve, & ses bords escarpés où il étoit obligé de tenter le passage, & où il falloit grimper en combattant. Il y en avoit d'autres qui disoient qu'il falloit éviter sur-tout de mépriser & de violer les observations religieuses que l'on avoit faites sur les mois, & que ce n'étoit pas la coutume des rois de Macédoine de faire marcher leur armée pendant le mois de *Daisius* ; mais Alexandre guérit cette superstition en ordonnant * que ce mois de *Daisius* seroit appellé desormais *le second*

(*sur le tombeau d'Achille.*) C'étoit un acte de religion, & une espece de culte, de frotter d'huile les colonnes & les statues de ceux que l'on honoroit.

* *Que ce mois de Daisius seroit appellé desormais le second Artémisius.*) Ce mois de Daisius répondoit au mois grec Thargélion, qui est notre

*second Artémisius.* Et comme Parménion insistoit qu'au moins on ne hazardât pas le passage ce jour là, parce qu'il étoit tard, & qu'on attendit au lendemain, il se mocqua de cette précaution, & dit, *que ce seroit faire un affront insigne à l'Hellespont, si, après l'avoir passé, on craignoit de passer le Granique.* En même tems il se jetta dans le fleuve, suivi de treize compagnies de cavalerie; & poussant toujours sa troupe au-travers d'une grêle de traits vers l'autre rive qui étoit escarpée & droite & toute bordée d'armes & de chevaux; & malgré la rapidité du fleuve qui l'entrainoit souvent & le couvroit souvent de ses ondes, il parut plûtôt agir en homme furieux & desespéré, qu'en homme qui a du sens & de la conduite. Cependant il gagna enfin le bord & se rendit maître du passage, quoiqu'avec des peines infinies & d'extrêmes difficultés, ce rivage étant d'ailleurs humide & glissant à cause de la fange dont il étoit rempli. A peine l'eut-il gagné, qu'il fut obligé de combattre péle-méle & d'homme à homme, comme on se trouvoit, avant qu'il pût ranger en quelque ordre de bataille ceux qui passoient; car les Perses l'assaillirent de tous côtés avec de grands cris en tombant sur sa cavalerie; & la joignant de près, à grands coups de lances; & les lances étant rompues, à grands coups d'épées.

Le péril fut le plus grand de son côté; car, comme il étoit remarquable à son bouclier & au pennache qui ombrageoit son casque, aux deux côtés duquel s'élevoient comme deux ailes d'une grandeur merveilleuse & d'une blancheur qui

tre mois de Juin. Et il fut appellé *le second Artémisius*, parce que le mois de Mai étoit appellé *Artémisius.*

qui éblouiſſoit, il fut attaqué en même tems par le plus grand nombre. D'abord il reçut au défaut de ſa cuiraſſe une javeline qui heureuſement ne le bleſſa point. Rœſacès & Spithridate, deux des principaux lieutenans de Darius, l'ayant joint enſemble, il évita ce dernier par ſon adreſſe, & appuya ſa javeline ſur la cuiraſſe de Rœſacès avec tant de force, qu'elle vola en éclats. Il met d'abord l'épée à la main, & ils ſe chargent tous deux avec furie. Spithridate, profitant de ce moment, s'approche de lui par le flanc, & s'élevant ſur ſon cheval, il lui décharge ſur la tête un grand coup de ſa hache qui lui abat le pennache & une des aîles qui étoient aux deux côtés. Le caſque ſoutint à grand'peine le plus grand effort du coup; mais il ne put empêcher que le tranchant n'entrât & ne pénétrât juſqu'à ſes cheveux. Comme il alloit redoubler & frapper un ſecond coup ſur ſa tête que l'armet briſé faiſoit voir à nud, le grand Clitus le prévint & le perça de ſa javeline. En même tems Rœſacès tomba mort aux pieds de ſon cheval d'un coup d'épée qu'Alexandre lui donna.

Pendant que la cavalerie combattoit avec tant d'acharnement, la phalange Macédonienne paſſa la riviere, & les bataillons commencerent à ſe charger. Ceux des ennemis ne firent ni une forte ni une longue réſiſtance, & furent bientôt mis en fuite, excepté l'infanterie Greque qui étoit à la ſolde de Darius. Cette infanterie, s'étant retirée enſemble ſur une colline, demandoit qu'Alexandre leur donnât ſa parole; mais ce prince, ſuivant plûtôt l'impétuoſité de ſa colere, que ſa raiſon, ſe jetta au milieu de ces bataillons, & perdit d'abord ſon cheval qui fut percé d'un coup d'épée; c'étoit un autre cheval que

Bucé-

Bucéphale. La mêlée fut si rude autour de lui, que tous ceux qui furent tués ou blessés de son côté le furent en cet endroit; car ils combattoient contre des hommes très-aguerris, très-braves, & qui se battoient en desespérés. On dit que dans cette bataille il y mourut du côté des Barbares vingt mille hommes de pied & deux mille cinq cent chevaux. Et Aristobule assûre que du côté d'Alexandre il n'y eut en tout que trente-quatre morts, dont neuf étoient de l'infanterie. *f* Et Alexandre, pour éterniser leur valeur, leur fit ériger à tous des statues de bronze de la main de Lysippe. Il associa à l'honneur de cette victoire les Grecs, & en particulier il envoya aux Athéniens trois cent boucliers des dépouilles ennemies, & voulut que sur le reste du butin on mît cette inscription ambitieuse: *Alexandre, fils de Philippe; & les Grecs, excepté les seuls Lacédémoniens, ont remporté ces dépouilles sur les Barbares qui habitent l'Asie.* Et pour la vaisselle d'or & d'argent, les tapis de pourpre & autres meubles du luxe des Perses, il les envoya à sa mere, au moins la plus grande partie.

Cet

*f Et Alexandre, pour éterniser leur valeur, leur fit ériger à tous des statues de bronze.*) Quinte-Curce écrit qu'il ne fit cet honneur qu'à vingt-cinq cavaliers qui avoient été accablés d'abord par la multitude des Perses. Ces statues furent mises dans une ville de Macédoine appellée Die, d'où long-tems après Q. Métellus les fit toutes porter à Rome Mais comment Lysippe peut-il avoir achevé assez promptement ces trente-quatre, ou si l'on veut ces vingt-cinq statues, pour qu'Alexandre ait pu les faire ériger de son vivant. Je sai bien que des statues en bronze sont plûtôt finies que des statues de marbre, mais il falloit toujours bien des années à un seul sculpteur pour achever un pareil travail, & Alexandre ne vécut que dix ans après la bataille du Granique.



g C'é-

Cet heureux ſuccès produiſit un grand changement dans les affaires de ce prince, juſques-là que Sardis, qui étoit comme le boulevard de l'empire des Barbares du côté de la mer, ſe rendit à lui, & toutes les autres villes ſuivirent ſon exemple. Milet & Halicarnaſſe furent les ſeules qui oſerent réſiſter; mais il les prit de vive force: & après avoir aſſujetti tous les environs, il ſe trouva fort combattu ſur ce qu'il devoit faire enſuite. Tantôt il vouloit marcher droit à Darius, & mettre le tout au hazard d'une bataille. Tantôt il trouvoit plus à propos de s'exercer à ſubjuguer toutes les provinces maritimes, & après s'être fortifié par tous ces combats, & enrichi de toutes les richeſſes de ces pays, de marcher en cet état contre ce prince.

Dans la Lycie près de la ville [g] des Xanthiens, il y a une fontaine qui, ayant détourné ſon cours d'elle-même, & ſurmonté ſes bords ſans aucune cauſe apparente, [h] jetta une table de cuivre où étoient gravés d'anciens caracteres qui diſoient, *que l'empire des Perſes étoit prêt à finir, & que les Grecs alloient le détruire.* Alexandre, encouragé par cette grande promeſſe dont il ſe fit ſur l'heure l'application, ſe hâta de nettoyer toute la côte de la mer, & de ſoumettre tout juſqu'à la Phœnicie & la Cilicie.

La courſe qu'il fit dans la Pamphylie a donné matiere à pluſieurs hiſtoriens d'amplifier les choſes & de les convertir en miracles ſurprenans, [i] comme-

[g] C'étoit la plus grande ville de la Lycie. Elle étoit ſur le fleuve Xanthus, à deux lieues & demie de la mer.

[h] *Jetta une table de cuivre.*) Il y a bien de l'apparence que cette table étoit de l'invention d'Alexandre pour encourager ſes troupes.

[i] Comme

[i] comme si par une faveur divine la mer s'étoit volontairement soumise à Alexandre, & que pour lui faire sa cour elle eût retiré ses ondes, elle qui est ordinairement si farouche & si orageuse, & dont les vagues vont battre la côte avec tant de furie, qu'assez souvent elles la couvrent & cachent plusieurs pointes de roc qui se trouvent plantées tout du long au pied des sommes droits & escarpés de la montagne. C'est sur ce prétendu miracle que le poëte Menandre joue fort plaisamment dans une de ses comédies, où il introduit quelqu'un qui dit : *J'ai cela d'Alexandre, si je cherche quelqu'un, il vient de lui-même à ma rencontre ; & si je veux passer en quelque endroit par mer, aussi-tôt la mer se retire & je passe à pied sec.* Mais Alexandre lui-même dans ses lettres, sans rien exagérer & sans faire mention d'aucun miracle,

[i] *Comme si par une faveur divine la mer s'étoit volontairement soumise à Alexandre, & que pour lui faire sa cour, elle eût retiré ses ondes.*) Voici un passage de Strabon qui éclaircit merveilleusement tout cet endroit, & qui fait voir sur quoi on avoit bâti ce prétendu miracle de la complaisance de la mer, qui fut si peu complaisante, qu'elle couvrit tout le chemin depuis le rivage jusqu'au pied de la montagne ; de sorte qu'il fallut que les troupes d'Alexandre marchassent dans l'eau jusqu'à la ceinture. *Près de la ville de Phasélis, entre la Lycie & la Pamphylie, est un défilé le long de la mer, par où Alexandre fit passer son armée. Le mont Climax qui domine sur la mer de Pamphylie, laisse entre le rivage & lui ce défilé fort étroit, qui est à sec pendant que la mer est basse, & qui laisse un passage libre aux voyageurs ; mais quand la mer est haute, il est tout couvert d'eau. Comme on étoit alors en hiver, Alexandre, qui donnoit beaucoup à la fortune, voulut partir avant que les eaux se fussent retirées ; ainsi il fallut que ses troupes marchassent tout un jour dans l'eau jusqu'à la ceinture.* Voilà ce que dit Strabon, livre xjv. Quinte Curce a fait un mélange de miracle & de vérité pour orner son récit.

 k Poëte

miracle, écrit simplement, *qu'il passa à pied le pas de la montagne, appellée Climax, étant parti de la ville de Phaselis.* Il avoit séjourné plusieurs jours dans cette ville à cause de la saison.

Pendant son séjour, ayant vu à la place publique la statue de Théodecte [k] qui étoit mort, il y alla après souper en débauche comme ceux qui vont en masque aux momons du dieu Comus, & jetta sur cette statue plusieurs couronnes de fleurs, rendant avec beaucoup de gentillesse & de grace par maniere de jeu cet honneur à la mémoire de ce personnage, & au commerce qu'il avoit eu autrefois avec lui par le moyen d'Aristote & de la philosophie.

De-là il alla soumettre ceux des Pisidiens qui s'étoient révoltés, subjugua la Phrygie; & ayant pris la ville de Gordium qui en étoit la capitale, & où étoit le palais de l'ancien Midas, il vit là le char si célebre de Gordius, dont le joug étoit lié d'une écorce de cormier avec un merveilleux artifice; & on lui dit une ancienne tradition qui couroit depuis long-tems parmi ces Barbares, & qu'ils croyoient comme un point de religion, *que les destins promettoient l'empire de la terre à celui qui délieroit ce nœud.* Voilà d'abord Alexandre persuadé que c'est lui que cette aventure regarde. [l] Ce nœud étoit fait avec tant d'adresse,

[k] Poëte tragique de la ville de Phasélis, contemporain d'Aristote.

[l] *Ce nœud étoit fait avec tant d'adresse.)* Dans ces anciens tems on étoit fort curieux de faire des nœuds d'un merveilleux artifice, & dont on ne pût trouver le secret. Dans le huitieme livre de l'Odyssée, Ulysse, pour fermer le coffre où étoient tous les présens que les Phéniciens lui avoient faits, & pour empêcher qu'on ne le volât pendant son sommeil, y fait un nœud des plus ingénieux, que la déesse Circé lui avoit enseigné.

m Lors-

dresse, & le lien faisoit tant de tours & de retours, qu'il étoit impossible de découvrir ni où il commençoit ni où il finissoit, ni d'appercevoir les deux têtes de la courroie. Alexandre, après plusieurs tentatives, voyant qu'il ne pouvoit le délier, le coupa avec son épée; & au lieu de deux bouts il en fit voir plusieurs. Mais Aristobule écrit qu'il le délia très-facilement, après avoir ôté la cheville qui attachoit le joug au timon, & tiré ensuite à lui le joug.

Etant parti de Gordium il alla soumettre la Paphlagonie & la Cappadoce. Là il apprit la mort de Memnon qui, de tous les lieutenans que Darius avoit du côté de la mer, étoit le plus redoutable, & celui qui pouvoit lui donner le plus d'affaires & l'arrêter plus long-tems. Cette nouvelle le confirma dans la résolution de marcher sans délai vers les hautes provinces de l'Asie.

Déja Darius étoit parti de Suse plein de confiance dans le grand nombre de ses troupes, car il avoit une armée de six cent mille combattans, & encouragé encore par un songe que ses mages expliquerent plus pour lui plaire, que pour lui dire la vérité. Il songea, *qu'il voyoit la phalange des Macédoniens en proie aux flammes, & Alexandre qui, vêtu d'une robe que lui-même avoit portée autrefois,* [m] *lorsqu'il n'étoit que simple courier du feu roi,*

[m] *Lorsqu'il n'étoit que simple courier du feu roi.*) Le grec dit, ἀσγάνδης ὢν βασιλέως, *asgondes*, *ascandes* ou *astandes*, est sans doute un mot persan; la question est de savoir ce qu'il signifie. Hesychius l'explique, ἄγγελος, ἀσκάνδης ἄγγελος, *ascandes*, *courier*; dans un autre endroit il écrit, ἀστάνδης ἡμεροδρόμος; il est défini ailleurs, ὁ ἐκ διαδοχῆς γραμματοφόρος; le véritable mot est *astandes*, comme je l'ai appris de M. l'abbé Renaudot;

*roi, le servoit comme son domestique; & qu'étant entré dans le temple de Bélus, il étoit disparu tout-d'un-coup.* Par cette vision il semble que le dieu vouloit faire entendre que les affaires des Macédoniens seroient éclatantes & florissantes, & qu'Alexandre soumettroit toute l'Asie, comme Darius l'avoit soumise, étant devenu roi, de simple courier qu'il étoit auparavant, mais aussi qu'il disparoîtroit & mourroit bientôt au milieu d'une très-grande gloire.

La confiance & l'audace que ce songe avoit inspirées à Darius, s'accrurent considérablement sur ce qu'il se figura que le long séjour qu'Alexandre faisoit dans la Cilicie étoit un effet de sa peur. Mais ce long séjour étoit causé par une grande maladie qui, selon les uns, lui étoit venue de ses travaux & de ses grandes fatigues; & selon les autres, de s'être baigné dans le Cydne dont l'eau est froide comme la glace. Aucun de ses médecins n'osoit entreprendre de le secourir; * car persuadés que le mal étoit plus fort que

dot, très-versé dans les langues orientales, & qui par ses savans ouvrages rend les connoissances si utiles aux lettres & à la religion. En persan, dit il, *staden* à l'infinitif signifie *stare*, *istanda*, *stator*; de-là les Grecs ont fait *astandes*, car la prononciation de la premiere syllabe est indifférente. *Astandes* est le même que Cicéron appelle *stator*. *Litteras à te mihi stator tuus reddidit Tarsi.* « Votre courier m'a rendu » vos lettres à Tarse ». Darius étoit donc ce que nous appellons *courier de cabinet*, ou peut-être que les persans donnoient ce titre à un homme plus considérable, & qu'ils marquoient par-là le maître des couriers, le général des postes.

* *Car persuadés que le mal étoit plus fort que tous les remedes, ils craignoient les reproches.*) Voilà une malheureuse considération qui, encore aujourd'hui, retient souvent les medecins, & les empêche de secourir les malades

que tous les remedes, ils craignoient les reproches & le ressentiment des Macédoniens, s'ils avoient le malheur de ne le pas guérir. Mais Philippe, son premier médecin, Acarnanien de nation, voyant que le roi étoit en très-grand danger, & se confiant en l'amitié que ce prince lui témoignoit, & d'ailleurs faisant reflexion qu'il y avoit de la honte & de l'ingratitude à refuser, pour secourir un si bon maître dans un extrême péril, de s'exposer à quelque danger en éprouvant les plus extrêmes remedes, & en le secourant jusqu'au dernier moment de sa vie, au hazard même de se perdre & de périr avec lui, il entreprit de lui donner une médecine qui feroit un prompt & puissant effet. Il l'exhorta donc à attendre avec patience, car il falloit trois jours pour la préparer, & à la prendre quand elle seroit prête. Il n'eut pas de peine à le persuader, tant ce prince avoit d'impatience de guérir pour se rendre à la tête de son armée.

Sur ces entrefaites, il reçoit une lettre de Parménion qui lui écrivoit du camp pour l'avertir *de se donner bien garde de confier sa santé à Philippe, parce que gagné & corrompu par les grands présens de Darius, & par la promesse qu'il lui avoit faite de lui donner sa fille en mariage, il avoit promis de l'empoisonner.* Alexandre, ayant lu cette lettre, ne la communiqua à aucun de ses amis, & la mit sous son chevet.

Le

lades qui sont d'une grande conséquence, & sur lesquels le public a les yeux, comme si leur devoir & la charité même ne les obligeoient pas à tenter tout ce que leur art peut fournir, sans aucun égard pour eux-mêmes. Hippocrate n'auroit pas approuvé cette lâche & cruelle timidité. Philippe enseigne ici aux medecins ce qu'ils doivent faire dans ces rencontres.

*Il*

Le tems étant venu, Philippe arrive dans la chambre du prince avec tous les autres médecins, portant la médecine dans une grande coupe. Alexandre tire la lettre de-dessous son chevet, la donne à lire à Philippe, & en même tems prend la coupe & l'avale sans hésiter & sans témoigner ni le moindre soupçon ni la plus légere inquiétude. C'étoit véritablement un spectacle admirable & aussi touchant qu'aucun dénouement de tragédie, de voir d'un côté Alexandre boire la médecine, & de l'autre Philippe lire la lettre, & de les voir se regarder tous deux, mais d'un air bien différent. Le roi, avec un visage gai & ouvert, marquoit à son médecin l'amitié dont il l'honoroit, & la confiance qu'il avoit en lui; & le médecin s'élevoit contre cette calomnie atroce, tantôt appellant les dieux à témoin & tendant les mains au ciel, & tantôt se jettant sur le lit de son maître, & le conjurant d'avoir bonne espérance & de s'abandonner à ses soins.

Le remede s'étant rendu d'abord le plus fort, abattit à tel point les forces du malade, qu'il perdit la parole, & tomba dans de si grandes foiblesses, qu'il n'avoit presque plus ni poux ni sentiment. Mais il fut si promptement & si efficacement secouru par son médecin, qu'il reprit peu-à-peu ses forces; de sorte qu'en trois jours il fut en état de se faire voir aux Macédoniens, dont les frayeurs ne cesserent que quand ils l'eurent vu de leurs propres yeux.

* Il y avoit dans l'armée de Darius un Macédonien,

* *Il y avoit dans l'armée de Darius un Macédonien nommé Amyntas.*) C'étoit Amyntas, fils d'Antiochus; il s'étoit retiré de la Macédoine sans avoir reçu aucun mauvais

donien, nommé Amyntas, qui s'étoit retiré de Macédoine pour embrasser le parti de Darius, & qui connoissoit parfaitement le naturel d'Alexandre. Cet Amyntas, voyant Darius se préparer à passer les détroits pour marcher à ce prince, le conjura d'attendre plûtôt dans le lieu où il étoit pour combattre dans ces vastes & spacieuses campagnes un ennemi qui lui étoit si inférieur en nombre. Darius lui ayant répondu, *que s'il prenoit ce parti il craignoit que les ennemis ne se hâtassent de prendre la fuite, & qu'Alexandre ne lui échappât : Ah, seigneur*, lui repartit Amyntas, *si ce n'est que cela que vous craignez, rassûrez-vous sur ma parole, il viendra bientôt à votre rencontre, & il marche déja.* Mais il eut beau dire, il ne persuada pas Darius qui, levant son camp, marcha droit en Cilicie.

En même tems Alexandre s'avança vers la Syrie au-devant de lui. Mais dans les ténebres de la nuit ils se manquerent & retournerent chacun sur leurs pas. Alexandre, ravi de cette bonne fortune, se hâtoit de joindre son ennemi dans les détroits ; mais Darius ne cherchoit qu'à reprendre son premier camp, & à retirer son armée des défilés où il l'avoit engagée ; car il avoit déja compris la grande faute qu'il avoit faite de se jetter ainsi dans des lieux serrés d'un côté par la mer, de l'autre par les montagnes, & traversés au milieu par la riviere du Pinare [p] ; de sorte qu'ils étoient impraticables pour la cavalerie, & si

mauvais traitement, mais seulement parce qu'il craignoit le roi, & que haïssant Alexandre, il croyoit aussi en être haï.

[p] C'est ainsi qu'il faut lire, *Pinare*, & non pas *Pindare*, comme il y a dans le texte.

ſi coupés, que ſes troupes ne pourroient ni s'entre-ſecourir ni ſe communiquer, & qu'ils n'étoient propres & commodes que pour un ennemi inférieur en nombre, & dont le fort étoit l'infanterie.

La Fortune donna à Alexandre un champ de bataille très-avantageux. Mais cette faveur de la Fortune contribua moins à ſa victoire que ſa grande habileté, par le bel ordre où il rangea ſes troupes. Car, voyant que les forces de ſon ennemi étoient infiniment ſupérieures aux ſiennes, il ſongea ſur-tout à ne pas lui laiſſer les moyens de l'envelopper. Etendant donc ſon aîle droite de maniere qu'elle débordoit l'aîle gauche des ennemis, & ſe mettant lui-même à la tête de cette aîle, il renverſa d'abord les Barbares qui lui étoient oppoſés, & les mit en fuite. Dans cette charge il fut bleſſé d'un coup d'épée à la cuiſſe, & Chares écrit que ce fut de la main même de Darius, car ils ſe joignirent & en vinrent aux mains l'un contre l'autre. Mais Alexandre, dans une lettre qu'il écrivit à Antipater, & dans laquelle il lui faiſoit le détail de cette bataille, ne dit point qui fut celui qui le bleſſa; il dit ſeulement qu'il reçut un coup d'épée à la cuiſſe, & que ſa bleſſure ne lui avoit cauſé aucun accident fâcheux. Cette victoire fut des plus éclatantes. Il y tua plus de cent dix mille des ennemis; mais il ne put prendre Darius qui avoit pris les devans & gagné quatre ou cinq ſtades, il prit ſeulement ſon arc & ſon char, & ſe retira de la pourſuite.

En rentrant dans le camp, il trouva ſes Macédoniens chargés de richeſſes infinies qu'ils emportoient, quoique Darius eût évité de charger ſes troupes d'un grand bagage pour les rendre plus

plus propres au combat, & qu'il eût laissé dans la ville de Damas la plus grande partie des équipages. Il trouva aussi qu'ils lui avoient réservé la tente de Darius, qui étoit remplie d'officiers de sa maison magnifiquement vêtus, de meubles très-riches & de quantité d'or & d'argent.

Dès qu'il se fut fait dépouiller de ses armes, il alla se mettre au bain, en disant, *allons laver cette sueur de la bataille dans le bain de Darius*. Sur quoi un de ses courtisans repartit : *ne dites point dans le bain de Darius, seigneur, dites plûtôt dans le bain d'Alexandre ; car les biens du vaincu appartiennent au vainqueur, & c'est ainsi qu'il faut les appeller*. Mais quand il fut entré dans la chambre du bain, & qu'il eût vu les bassins, les urnes, les buires, les phioles & autres ustensiles du bain, tous d'or massif & parfaitement bien travaillés, & qu'il sentit l'odeur délicieuse d'une infinité d'aromates & d'essences précieuses dont la chambre étoit parfumée, & que de-là il fut passé dans la tente qui par sa grandeur & par son exhaussement, par la magnificence de ses meubles, de ses lits & de ses tables, & par la somptuosité & la délicatesse du souper qu'on y avoit préparé, causoit l'étonnement & attiroit l'admiration ; alors se tournant vers ses amis, [q] *il me semble*, leur dit-il, *que c'étoit-là être roi*. Comme il alloit se mettre à table, quelqu'un vint lui rapporter qu'on menoit parmi les autres prisonniers la

[q] *Il me semble que c'étoit-là être roi.*) Ce mot ne me paroît pas digne d'Alexandre, & semble témoigner qu'il començoit déja à être gâté par le luxe des peuples qu'il avoit vaincus. Est-ce être roi, que d'être un roi énervé par le luxe & par les délices, & tout prêt à être la proie d'une poignée d'hommes qui vont l'attaquer?

la mere & la femme de Darius, & ses deux filles qui n'étoient pas encore mariées, & qu'ayant apperçu le char & l'arc de Darius, elles s'étoient mises à faire des cris & des gémissemens horribles, & à se déchirer la poitrine, dans la pensée que Darius étoit mort.

A cette nouvelle, Alexandre fut quelque tems sans parler, plus touché des malheurs de ces princesses, que sensible à son bonheur; enfin il rompt le silence & donne ordre à Léonatus d'aller leur apprendre, *que Darius étoit vivant, & les assûrer qu'elles n'avoient rien à craindre d'Alexandre; car il ne faisoit la guerre à Darius que pour la gloire de régner; qu'elles seroient traitées en reines, & qu'elles recevroient de lui tout ce qu'elles auroient pu attendre de Darius même dans l'état le plus florissant.*

Si ces paroles parurent douces & consolantes à ces princesses, les effets les surpasserent; car elles furent servies avec tant de respect, qu'à leur captivité près, elles ne pouvoient s'appercevoir de leur infortune, & elles éprouverent une humanité, une générosité & une politesse qu'elles n'auroient jamais osé espérer. Car Alexandre leur permit d'enterrer à la maniere de leur pays tous les Perses qu'elles voudroient, & de prendre parmi les dépouilles tous les habits & tous les ornemens dont elles auroient besoin pour honorer ces funérailles. Il leur donna autant d'officiers pour les servir, qu'elles en avoient auparavant, ne leur retrancha rien des honneurs qu'on avoit accoutumé de leur rendre, ni de l'état de leurs maisons, & leur assigna des pensions plus fortes que celles dont elles jouissoient dans leur plus grande fortune.

Mais

Mais la faveur la plus agréable, la plus grande & la plus royale qu'elles reçurent de lui, fut qu'étant captives & ayant toujours vécu avec beauoup de sagesse & de pudeur, elles n'entendirent jamais une seule parole deshonnête, & n'eurent pas lieu un seul moment de soupçonner ou de craindre la moindre chose qui fût contre leur honneur. Elles eurent la consolation d'être dans le camp d'Alexandre, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans un saint temple ou dans quelque lieu sacré destiné à être l'asyle des vierges, & de vivre retirées sans être vues de personne, & sans que qui que ce fût osât approcher de leurs appartemens.

Cependant on dit que la femme de Darius étoit la plus belle princesse du monde, comme Darius étoit le plus beau de tous les princes, & de la taille la plus grande & la plus majestueuse, & que les princesses leurs filles leur ressembloient. Mais Alexandre, trouvant sans doute qu'il étoit plus royal de se vaincre soi-même, que de vaincre ses ennemis, ne leur toucha point. Sa continence étoit même si grande encore en ce tems-là, qu'il ne connut aucune femme avant le mariage, excepté Barsine, qui, étant devenu veuve par la mort de son mari Memnon, fut prise près de Damas. Comme elle étoit fort belle, très-savante dans les lettres grecques, qu'elle avoit des mœurs douces & polies, & d'ailleurs beaucoup de naissance, étant fille d'Artabaze qui étoit du sang royal, Alexandre s'attacha à elle par la suggestion de Parménion qui, comme l'écrit Aristobule, lui représenta qu'il ne devoit pas laisser perdre l'occasion d'avoir les bonnes graces d'une dame si accomplie, & dont la beauté étoit la moindre de ses perfections. Mais pour toutes

les

les autres captives, [r] Alexandre, les voyant si belles & d'une taille si noble, se contentoit de dire en badinant, *que les Persiennes étoient le mal des yeux*. Et opposant à leur beauté & à leur bonne grace la beauté de la continence & de la sagesse, il passoit auprès d'elles comme auprès de belles statues inanimées sans en être ému.

Philoxene, qui commandoit les troupes qu'il avoit laissées dans les provinces maritimes, lui écrivit un jour qu'il avoit chez lui un certain Théodore de Tarente qui avoit deux beaux garçons à vendre, & lui demandoit s'il vouloit qu'il les achetât. Alexandre fut très-irrité de cette lettre, & s'emporta extrêmement, criant tout haut à ses amis : *Quelle vilaine action Philoxene m'a-t-il jamais vu commettre, pour oser me proposer une telle infamie, & m'y exciter ?* Et dans la réponse qu'il lui fit, après l'avoir fort maltraité, il lui

r *Alexandre les voyant si belles & d'une taille si noble, se contentoit de dire en badinant, que les Persiennes étoient le mal des yeux.*) C'est le même mot que les Perses avoient dit à Amyntas, en parlant des femmes qu'il avoit fait venir au festin qu'il leur donnoit, & qu'il avoit fait asseoir vis-à-vis d'eux ; ils les appellerent de même, ἀλγηδόνας ὀφθαλμῶν, & ce mot rapporté par Hérodote est fort maltraité par Longin, qui dit, dans le chapitre iij. *Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Hérodote, quand il appelle les belles femmes*, le mal des yeux ; *ceci néanmoins semble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il est, parce que ce sont des Barbares qui le disent, & qui le disent dans le vin & dans la débauche ; mais ces personnages vils & méprisables n'excusent pas la bassesse de la chose, & il ne falloit pas, pour rapporter un méchant mot, se mettre au hazard de déplaire à toute la postérité.* C'est ici bien pis, ce ne sont pas des Barbares, c'est Alexandre, & il ne le dit point dans le vin & dans la débauche, mais de sens rassis. Plutarque sauve la chose, en ajoutant qu'Alexandre le dit *en badinant*. J'ai assez parlé de ce mot dans mes remarques sur Longin.

s *A*

lui ordonna de renvoyer à la mal'heure ce marchand Tarentin avec son infame marchandise. Il fit aussi de rudes reprimandes à un jeune homme, nommé Agnon, qui lui avoit écrit qu'il y avoit à Corinthe un jeune homme très-célebre pour sa beauté, nommé Crobule, & qu'il vouloit l'acheter pour le lui mener.

Ayant été informé que deux de ces Macédoniens, qui étoient dans les troupes de Parménion, avoient violé les femmes de quelques soldats étrangers qu'il avoit à sa solde, il écrivit à Parménion d'en faire informer, & s'il se trouvoit qu'ils fussent coupables, de les faire mourir sans rémission, comme bêtes féroces, nées pour être le fléau des hommes. Et dans cette lettre on lisoit ces propres paroles : *Car pour moi on ne trouvera pas que j'aie seulement vu ni voulu voir la femme de Darius, je n'ai pas même voulu souffrir que l'on parlât de sa beauté devant moi.*

Il disoit ordinairement, *qu'il se reconnoissoit mortel, sur-tout à deux choses, au sommeil & à l'amour*, comme la lassitude & la volupté étant deux effets naturels de notre foiblesse. Il étoit aussi très-sobre & très tempérant sur sa bouche, comme il le fit paroître par beaucoup d'autres marques [s], mais sur-tout parce qu'il dit à la reine Ada

[s] *A la reine Ada, qu'il appelloit sa mere, & qu'il avoit rétablie dans son royaume de Carie.*) Cette princesse étoit fille d'Hécatomne, roi de Carie. Après la mort de Mausole son frere aîné, & d'Artémise sa femme, morts sans enfans, elle succéda au royaume avec son frere Hidrée qu'elle avoit épousé. Hidrée mort, elle fut dépouillée de son royaume par son troisieme frere, appellé Pexodare, & après la mort de celui-ci, son gendre Orontobate retenoit la couronne. Alexandre la remit en possession de ses états.

Ada qu'il appelloit sa mere, & qu'il avoit rétablie dans son royaume de Carie. Cette princesse ne sachant quelle chere lui faire pour lui marquer sa reconnoissance, lui envoyoit tous les jours des viandes délicatement préparées & toutes sortes de pâtisseries les plus délicieuses; & enfin elle lui envoya les plus excellens cuisiniers, & les boulangers & les pâtissiers les plus habiles. Mais il lui répondit, *qu'il n'avoit que faire de tout cela, & qu'il avoit des cuisiniers beaucoup plus excellens; qui lui avoient été donnés par son gouverneur Léonidas, dont l'un, qui lui préparoit un bon dîner, c'étoit de beaucoup marcher dès le matin avant le point du jour; & l'autre, qui lui apprêtoit un meilleur souper, c'étoit un dîner fort sobre.* Il ajoûta que ce même Léonidas alloit souvent visiter lui-même les coffres & les males où l'on serroit ses lits & ses habits, pour voir si sa mere Olympias n'y auroit rien fourré de superflu, & qui ne fût que pour la délicatesse & pour le luxe.

Il étoit aussi beaucoup moins adonné au vin qu'il ne paroissoit; il eut la réputation de l'aimer, à cause qu'il se plaisoit à être long-tems à table; mais tout ce tems-là il le passoit moins à boire qu'à discourir: car à chaque fois qu'il buvoit il proposoit quelque question qui n'étoit pas inutile. Encore ne faisoit-il jamais ces longs repas que lorsqu'il se trouvoit dans un grand loisir. Car jamais ni le vin, ni le sommeil, ni le plaisir, ni l'amour même le plus légitime, ni aucun spectacle, ne retarderent un seul moment ses affaires, & ne lui firent perdre la moindre occasion, comme cela est arrivé à beaucoup d'autres capitaines. Sa vie même est une preuve très-suffisante de cette vérité; car ayant été des plus cour-

courtes, elle eſt pourtant toute pleine de grandes & de glorieuſes actions.

Dans ſon loiſir, dès qu'il étoit levé, ſon premier ſoin étoit de ſacrifier aux dieux, enſuite il dinoit légérement & aſſis; & le reſte du jour il le paſſoit ou à chaſſer, ou à juger & terminer les différends qui arrivoient parmi ſes troupes, ou à lire ou à compoſer quelque écrit. Quand il étoit en marche & qu'il n'étoit pas fort preſſé, il s'exerçoit toujours chemin faiſant, ou à lancer le javelot, ou à monter ſur un char pendant qu'il couroit le plus rapidement, & à en deſcendre de même. Souvent il ſe divertiſſoit à chaſſer au renard ou aux oiſeaux, comme on peut le recueillir du journal qu'il a fait lui-même de ſa vie.

Quand il étoit arrivé, & qu'il ſe préparoit à ſe mettre au bain ou à ſe faire frotter d'huile, il demandoit aux chefs des panetiers & aux maîtres-d'hôtel, *s'ils avoient donné ordre au ſouper & s'il lui feroient faire bonne chere.* Il ne ſe mettoit jamais à table que tard & après la nuit cloſe, * & ſoupoit toujours couché. Il avoit un très-grand ſoin de ſa table & une attention merveilleuſe à faire enſorte que tous ceux qui mangeoient avec lui fuſſent ſervis également, qu'il n'y eût aucune négligence & que tout le monde fût ſatisfait; & il tenoit longuement table, parce qu'il aimoit à diſcourir. Dans tout le reſte il n'y avoit

* *Et ſoupoit toujours couché*) Il vient de dire qu'il dînoit aſſis. D'où vient cette différence? C'eſt de ce qu'il dînoit legerement, & qu'il avoit encore à agir après dîner; mais il ſoupe couché; parce que débarraſſé de toutes ſes affaires, il ſoupoit à ſon aiſe & long-tems. Ces deux mots ne devoient pas être oubliés.

* Il

avoit point de roi dans le monde dont le commerce fût si doux & si agréable ; car il ne manquoit d'aucune des graces qui peuvent rendre un commerce charmant. Son unique défaut étoit qu'il se rendoit souvent importun par ses vanteries, en quoi il tenoit beaucoup du soldat fanfaron ; car non-seulement il se laissoit emporter lui-même à cette vanité de parler magnifiquement de ses exploits, mais * il se livroit encore aux flatteurs qui le faisoient danser tant qu'ils vouloient sur cette matiere. De quoi les plus honnêtes gens qui se trouvoient à sa table souffroient souvent, ne voulant ni enchérir sur ses flatteurs, ni demeurer non plus en arriere sur ses louanges ; car l'un étoit plein de honte, & l'autre plein de péril. Après le souper il se baignoit encore, se couchoit & dormoit souvent jusqu'à midi, quelquefois même tout le jour.

Il étoit si tempérant sur les viandes & si peu curieux de mets exquis, que, quand on lui apportoit des pays éloignés & de la mer ce qu'il y avoit de plus rare & de plus excellent parmi les fruits & les poissons, il les envoyoit à ses amis, & le plus souvent il n'en retenoit rien pour lui. Sa table étoit toujours magnifique, & sa magnificence augmenta toujours avec sa fortune. Enfin

* *Il se livroit encore aux flateurs, qui le faisoient danser tant qu'ils vouloient sur cette matiere.* ) Je n'aurois peut-être pas hazardé cette expression, en parlant d'un grand personnage comme Alexandre, si celle dont Plutarque s'est servi ne l'amenoit naturellement. Cette expression est très-remarquable, καὶ τοῖς κόλαξιν ἑαυτὸν ἀνεικῶς ἱππάσιμον, mot à mot, *& se adulatoribus inequitandum submittens*, par une figure empruntée des écuyers qui menent comme ils veulent le cheval qu'ils montent.

* *Firent*

Enfin la dépense de chaque souper fut réglée à dix mille drachmes ; elle en demeura là, & ce fut là la regle de tous ceux qui avoient l'honneur de le traiter.

Après la bataille qu'il donna près de la ville d'Issus, il envoya des troupes à Damas où il prit tout l'argent, les équipages, les femmes & les enfans des Perses. La cavalerie Thessalienne fut celle qui profita le plus de ce butin ; car, comme elle s'étoit extrêmement distinguée dans le combat, Alexandre fut très-aise de lui donner cette occasion de s'enrichir. Le reste de son armée ne laissa pas d'y amasser aussi de grands biens ; & les Macédoniens, ayant goûté là pour la premiere fois de l'or, de l'argent, des femmes & du luxe des Barbares, * firent ensuite comme les chiens qui ont tâté de la curée, ils alloient sur toutes les voies pour chercher & découvrir l'or des Perses.

Cependant Alexandre trouva que ce qu'il y avoit de plus pressé pour lui, c'étoit de s'assûrer des principaux postes de la mer. Les rois vinrent donc d'abord remettre en sa puissance l'isle de Cypre & la Phénicie, à l'exception de Tyr qui prit le parti de se défendre. Alexandre fut sept mois entiers au siége de cette place ; pendant qu'il la battoit avec toute sorte de machines, qu'il élevoit contre elle une digue formidable, & qu'il la tenoit investie avec deux cent galeres

* *Firent ensuite comme les chiens qui ont tâté de la curée.*) C'est la comparaison dont Horace s'est servi avant Plutarque.

*Ut canis à corio numquam absterrebitur uncto.*
Sat. V. liv. ij.

galeres qui lui étoient venues de Cypre, il vit en songe Hercule, que les Tyriens révéroient particulierement, qui lui tendoit la main de dessus les murailles, & qui l'appelloit. Il y eut dans le même tems plusieurs Tyriens qui songerent la nuit, *qu'Apollon leur déclaroit qu'il alloit se retirer vers Alexandre, parce que ce qu'on avoit fait dans la ville lui déplaisoit.* Mais eux traitant ce dieu comme un homme qu'ils auroient pris sur le fait, desertant & allant se rendre aux ennemis, y ils chargerent son colosse de chaînes, & à grands coups de maillets ils le clouerent sur son piédestal, en l'appellant *Alexandriste.*

Alexandre eut encore un autre songe; il lui sembla *qu'il voyoit un satyre qui jouoit & badinoit avec lui d'assez loin; qu'ensuite l'ayant approché & ayant voulu le prendre, il lui échappa; & qu'enfin, après l'avoir beaucoup prié & bien couru tout-autour, il fit tant qu'il l'obligea à se livrer entre ses mains.* z Les devins, consultés sur ce songe, répondirent très-naturellement & avec beaucoup d'apparence de raison, qu'il ne falloit que partager ce mot *Satyre* en deux, *Sa Tyros*, qui signifioient bien visiblement, *Tyr sera à toi.* Et l'on montre encore la fontaine auprès de laquelle on prétend que ce prince vit en songe ce satyre.

Vers

y *Ils chargerent son colosse de chaînes.*) Quinte-Curce dit qu'ils lierent la statue d'Apollon avec une chaîne d'or, & qu'ils attacherent la chaîne à l'autel d'Hercule à qui la ville étoit dédiée, pensant le retenir par le moyen de ce dieu. Cette idée de faire retenir Apollon par Hercule est assez plaisante.

z *Les devins consultés répondirent très-naturellement & avec beaucoup d'apparence de raison.*) En effet rien n'est plus naturel que cette réponse qui partage le mot σάτυρος, *satyrus*, en deux, σὰ Τύρος, *tua erit Tyrus.* Mais ce sont-là des rêves forgés après-coup.

a Disant

Vers le milieu du siége, Alexandre, ennuyé d'être si long-tems devant une place sans rien faire, laissa à Cratere & à Perdiccas la conduite du siége; & avec un camp volant il alla faire une course dans le pays des Arabes qui habitent l'Antiliban. Là il courut risque de la vie, à cause de son précepteur Lysimachus qui avoit voulu le suivre, [a] disant qu'il n'étoit ni plus vieux, ni plus lâche que Phœnix qui avoit bien suivi Achille. Quand le roi fut au pied de la montagne, il quitta les chevaux & commença à monter à pied; mais ses troupes le devancerent considérablement; car, comme il étoit déja tard, il n'avoit pas le courage d'abandonner son précepteur qui étoit pesant & qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine; & l'encourageant & le portant à demi, il ne se donna point de garde qu'il se trouva séparé de son armée avec très peu de gens auprès de lui, & engagé pendant une nuit fort obscure & un froid fort violent à passer la nuit dans ces passages difficiles.

Dans cette extrémité il vit de loin sur la montagne les feux que les ennemis avoient allumés çà & là. Se confiant donc à la légéreté de son corps, & accoutumé qu'il étoit à soutenir toujours par ses travaux ses Macédoniens dans toutes leurs peines, & à les tirer de tous les périls, il courut à ceux qui avoient allumé les feux les plus prochains. Il tua d'abord à coups d'épée

[a] *Disant qu'il n'étoit ni plus vieux ni plus lâche que Phœnix.*) C'est une suite de la vanité de ce précepteur, qui, comme Plutarque nous l'a dit, s'appelloit lui-même Phœnix, & donnoit à Alexandre le nom d'Achille; il avoit raison d'être fidélement attaché à cette idée, qui avoit été la seule cause de son avancement.

d'épée deux Barbares qui étoient assis près de leur feu; & ayant pris un tison allumé, il le porta à ses gens qui allumerent d'abord de grands feux, dont les Barbares furent si surpris, que les uns prirent la fuite; & les autres, étant venus le charger en desordre, furent repoussés. Ainsi Alexandre par son audace passa la nuit dans ces montagnes plus à son aise & sans danger, comme Charès le raconte dans son histoire.

Pour ce qui est du siége, voici l'issue qu'il eut: Alexandre laissoit reposer la plus grande partie de son armée, qui avoit beaucoup fatigué & livré de grands combats, & n'envoyoit plus à l'assaut que peu de troupes, seulement pour tenir toujours les Tyriens en allarme, & pour les empêcher de se reposer. Cependant le devin Aristandre faisoit des sacrifices; & un jour ayant trouvé les signes favorables, il dit d'un ton ferme & très-affirmatif à ceux qui étoient présens, *que la ville seroit prise dans ce mois là même.* Sur cette promesse voilà de grandes risées & de grands brocards, car ce jour-là étoit justement le dernier du mois.

Le roi, qui vit la peine que cela faisoit au devin, & qui vouloit à quelque prix que ce fût que les prophéties eussent leur accomplissement, [b] pour aider à celle-là, ordonna que ce jour-là ne seroit plus le trentieme du mois, mais le vingt-huitieme; & faisant en même tems sonner les

b *Pour aider à celle-là, ordonna que ce jour-là ne seroit plus le trentieme du mois, mais le vingt-huitieme.*) Mais puisqu'il avoit dessein de donner ce jour-là même l'assaut général, ne valoit-il pas mieux qu'il attendît le succès, sans faire cette violence au mois, pour gagner deux jours qui lui furent inutiles? C'étoit douter de la prophétie en voulant la confirmer.

les trompettes, il donna un plus grand assaut qu'il n'avoit résolu d'abord. L'attaque fut des plus vives ; ceux qui étoient dans le camp & qui n'avoient pas été commandés, ne purent se retenir, mais coururent soutenir leurs camarades & partager le péril. Les Tyriens, pressés de toutes parts, furent emportés ce jour-là même, comme Aristandre l'avoit prédit.

Après la prise de Tyr, Alexandre alla assiéger la ville de Gaza, capitale de la Syrie ; & à ce siége, comme il offroit un sacrifice, un oiseau volant sur sa tête laissa tomber sur son épaule une motte de terre qui se brisa & s'épandit devant lui ; & l'oiseau alla se percher sur une de ses batteries où il fut pris, empêtré dans les réseaux de nerfs dont on se servoit pour faire tourner les cordages de ces machines.

L'événement répondit à la prédiction qu'Aristandre fit sur ce signe ; Alexandre fut blessé à l'épaule, & il prit la ville. Il envoya la plus granée partie du butin à Olympias, à Cléopatre & à ses amis ; & il envoya à son gouverneur Léonidas cinq cent quintaux d'encens & cent quintaux de myrrhe, se souvenant de l'espérance dont il lui avoit donné les premieres lueurs, lorsqu'il n'étoit encore qu'un enfant. Car Léonidas ayant vu un jour Alexandre à un sacrifice prendre de l'encens à pleines mains, & le jetter dans le feu, il lui dit : *Alexandre, quand vous aurez conquis la région qui porte ces aromates, alors vous pourrez prodiguer l'encens tant qu'il vous plaira ; mais en attendant, épargnez celui que vous avez.* Alors donc il lui écrivit : *Je t'envoie une bonne provision d'encens & de myrrhe, afin que tu cesses d'être mesquin envers les dieux.*

Un jour on lui apporta une cassette qui étoit

ce qu'on avoit trouvé de plus précieux parmi tous les trésors & dans tout l'équipage de Darius. Quand il l'eut considérée & admirée, il demanda à ses amis ce qu'ils croyoient de plus digne d'être enfermé dans cette cassette si merveilleuse. Les uns ayant dit une chose & les autres une autre : *pour moi*, dit-il, *j'y enfermerai l'Iliade d'Homere*, & il l'y mit effectivement. C'est une particularité que rapportent la plûpart des historiens les plus dignes de foi.

Que si ce que les peuples d'Alexandrie rapportent après Héraclide est véritable, il paroit qu'Homere ne lui fut pas inutile dans ce voyage, [c] & que ce prince ne se trouva pas mal de ses conseils. Car on dit qu'après avoir subjugué l'Egypte, il voulut y bâtir une grande & belle ville, la peupler d'habitans Grecs, & lui donner son nom. Déja de l'avis de ses architectes il en traçoit le plan & en marquoit l'enceinte ; mais la nuit suivante il eut dans son lit une vision merveilleuse : il lui sembla qu'un personnage à la tête chenue & d'une mine vénérable s'approcha de lui, & lui dit ces vers : [d] *Il y a une isle dans la vaste mer vis-à-vis de l'Egypte, on l'appelle le Phare.* En même tems il se leva & alla voir ce Phare qui étoit encore alors une isle un peu audessus de l'embouchure du Nil, appellée Canobique.

[c] *Et que ce prince ne se trouva pas mal de ses conseils.*) Le mot ἀσύμβουλος du texte peut fort bien être employé ici dans ce sens là ; cependant un manuscrit présente une leçon qui me plairoit davantage, ἀσύμβολος. Selon cette leçon il faudroit traduire, *& qu'il ne contribua pas peu de sa part à ce que ce prince y exécuta* ; ἀσύμβολος est emprunté des festins où chacun paye son écot, *symbolam dedit*. Ter.

[d] C'est le vers 354. du quatrieme livre de l'Odyssée.

*e Car*

bique. Aujourd'hui elle eſt jointe à la terre ferme par une chauſſée qu'on y a faite à la main.

Quand il eut vu la ſituation merveilleuſe de cette iſle, [e] car c'eſt une langue de terre plus longue que large, ſemblable à un long iſthme, qui, oppoſée au continent de toute ſa longueur, fait avec lui un grand & double port, & ſépare un vaſte étang de la mer, qui aboutit au grand port ; il s'écria, *qu'Homere étoit admirable en tout, mais qu'il étoit encore un merveilleux architecte ;* & ordonna en même tems qu'on lui traçât le plan de la ville, par rapport à la ſituation du lieu qu'il avoit choiſi. Mais, comme les architectes n'avoient point de craie, ils prirent de la farine destinée pour la nourriture des ouvriers ; & avec cette farine [f] ils tracerent ſur le terrein qui eſt noir

[e] *Car c'eſt une langue de terre plus longue que large, ſemblable à un long iſthme, qui, oppoſée au continent de toute ſa longueur.*) C'eſt le ſens le plus naturel que j'ai pu donner à ce paſſage qui eſt très-difficile, & dont les interpretes ne donnent aucune idée nette. A mille pas d'Alexandrie eſt cette iſle du Phare, qui, s'étendant vis-à-vis de toute ſa longueur, fait le port d'Alexandrie qui eſt fort grand & qui eſt double ; car il ſert & à l'iſle & à Alexandrie, & d'ailleurs il a deux entrées, car on y entre des deux côtés ; c'eſt pourquoi Strabon l'appelle λιμένα ἀμφίστομον. Virgile l'a fort bien décrit en deux mots :

—— *Inſula portum*
*Efficit objectu laterum.*

Et avant lui Céſar, dans le troiſieme livre de la guerre civile : *Hæc inſula objecta Alexandriæ portum efficit.* Ce vaſte étang qu'elle ſépare de la mer, c'eſt la mer du midi, qui eſt appellée Μαρεία λίμνη, *le lac Maréa* ou *Maréotis*, qui eſt ſéparé de la mer du ſeptentrion, ou de la mer d'Egypte, par cette iſle. Je ne croi pas qu'il reſte aucune difficulté.

[f] *Ils tracerent ſur le terrein, qui eſt noir, une enceinte en forme de croiſſant,* dont

noir une enceinte en forme de croissant, dont les deux bras longs & droits renfermoient tout l'espace compris dans cette enceinte [g] en forme d'un manteau à la Macédonienne qui va peu-à-peu en s'étréciffant également.

Le roi prit grand plaisir à voir ce plan ; [h] mais tout-d'un-coup des troupes infinies d'oiseaux de toutes sortes, & fort grands, venant fondre sur ce lieu comme des nuées, mangerent toute cette farine sans en rien laisser, de sorte qu'Alexandre fut troublé de ce présage. Mais les devins l'ayant rassûré, & lui ayant dit qu'il devoit avoir bonne espé-

*dont les deux bras longs & droits renfermoient tout l'espace.*) Le rivage d'Alexandrie, dit Strabon, fait une espece de golfe qui avance deux grandes pointes, deux grands bras ἄκρας δύο dans la mer, & au milieu de ces deux bras est l'isle qui fait le port.

g *En forme d'un manteau à la Macédonienne, qui va peu-à-peu en s'étréciffant également.*) C'est l'explication du texte de Strabon. *Le plan de la ville*, dit-il, *a la figure d'un manteau.* ἔστι δὲ χλαμυδοειδὲς τὸ σχῆμα τῦ ἐδάφους τῆς πόλεως, &c. livre xvij. Pline, livre v. chap. xj. en parlant d'Alexandrie, écrit, *Metatus est eam Dinochares* (ou plûtôt *Dinocrates*) *architectus pluribus modis memorabili ingenio XV. M. passuum laxitate insessa ad effigiem Macedonicæ Chlamydis orbe gyrato laciniosam dextra lævaque angulosô procursu.* Cette description fait voir que ce manteau Macédonien ressembloit à peu-près à nos chapes d'église. On peut voir sur cela la savante remarque du P. Hardouin.

h *Mais tout-d'un-coup des troupes infinies d'oiseaux de toutes sortes & fort grands.*) C'est sur cela qu'est fondée la prophétie des devins, qui dirent que la ville suffiroit à nourrir tous ceux qui viendroient s'y habituer. Mais Strabon, qui a rapporté cette particularité du plan tracé avec de la farine, ne dit pas un mot de ces oiseaux; il tire seulement l'heureux présage de ce que les maîtres des vivres avoient fourni une partie des farines destinées aux ouvriers: l'un est plus naturel, & l'autre plus merveilleux.

eſpérance, parce que c'étoit au contraire un ſigne que la ville qu'il bâtiſſoit auroit toute ſorte de biens en abondance, & ſuffiroit à nourrir tous ceux qui viendroient s'y établir, il ordonna aux architectes de faire mettre inceſſamment la main à l'œuvre.

Cependant il ſe mit en marche pour aller à l'oracle de Jupiter Ammon, par un chemin très-long & très-difficile, où il falloit eſſuyer d'extrêmes fatigues, & courir ſur-tout deux grands dangers; l'un celui de manquer d'eau, qui fait que ce pays-là eſt abſolument deſert pendant pluſieurs journées de chemin; & l'autre, encore plus grand, celui d'être ſurpris par le vent du midi dans ces ſables profonds & immenſes, comme on dit que cela arriva à l'armée de Cambyſe; car ce vent étant venu à ſouffler éleva de hautes montagnes d'arene; & faiſant tout-d'un-coup de cette vaſte plaine une mer orageuſe dont les monceaux de ſable étoient les flots, il engloutit en un moment cinquante mille hommes. Il n'y avoit perſonne qui ne pensât d'abord à tous ces grands dangers; mais il étoit difficile de détourner Alexandre de quoi que ce fût qu'il eût réſolu. Car la Fortune, en cédant à toutes ſes entrepriſes, l'avoit rendu entier & ferme dans toutes ſes réſolutions; & ſon grand courage lui inſpiroit dans toutes les affaires une opiniâtreté invincible qui venoit à bout de forcer non-ſeulement les ennemis, mais les lieux & les tems même.

Dans ce voyage, les merveilleux ſecours que le dieu lui envoya contre tous ces périls trouverent plus de créance parmi les hommes, que tous les oracles qu'il en reçut enſuite. On peut dire même que ce furent ces ſecours qui firent qu'on

ajouta foi à ces oracles. Premierement Jupiter versa sur la terre des pluies si abondantes, qu'elles chasserent toute crainte de la soif, & qu'en humectant & détrempant la sécheresse de ce sable qui devint humide & s'affermit en s'affaissant, elles rendirent l'air plus pur & la respiration plus aisée. Ensuite toutes les bornes qui servoient aux voyageurs comme de guides pour leur marquer les chemins, étant confondues, & les gens d'Alexandre errant çà & là à l'aventure sans tenir de route certaine, tout-d'un-coup des corbeaux vinrent se mettre à la tête de ces voyageurs, les précédant quand ils marchoient, les attendant quand ils s'arrêtoient ou qu'ils demeuroient derriere; & ce qui est encore de plus admirable & plus miraculeux, comme l'écrit Callisthene, les rappellant la nuit par leurs croassemens quand ils s'égaroient, & les remettant dans leur route.

Quand il eut passé tout le desert, & qu'il fut arrivé à la ville, le prophete d'Ammon vint le saluer de la part du dieu comme de la part de son pere. Alexandre lui demanda d'abord si quelqu'un des meurtriers de son pere n'étoit point échappé à sa vengeance : *Ne blasphemе point*, lui répondit le prophete, *tu n'as point un pere mortel.* Alors Alexandre, changeant d'expression, lui demanda, *si tous les meurtriers de Philippe avoient été punis*. Ensuite il l'interrogea sur l'empire, & le pria de lui dire, *si le dieu lui feroit la grace de devenir le maître absolu de tous les hommes*. Le dieu lui répondit par la bouche de son prophete, *qu'il lui feroit cette grace*, & que *Philippe étoit entierement vengé*. Après cette réponse, Alexandre fit au dieu des offrandes magnifiques, & combla les prêtres de présens. Voilà ce que la plûpart

part des historiens écrivent sur les oracles qui lui furent rendus. Mais Alexandre lui-même, dans une lettre qu'il écrit à sa mere, dit qu'il avoit reçu plusieurs prophéties secrettes qu'il ne revéleroit qu'à elle seule à son retour.

Il y a des auteurs qui disent que le prophete, pour saluer Alexandre en langage grec avec quelque sorte de caresse, voulut lui dire, *ô paidion*, qui signifie *mon enfant;* mais, comme c'étoit une langue étrangere pour lui, il se trompa à la prononciation; & au-lieu de la derniere lettre qui est une *n*, il mit une *s*, & prononça *ô pai dios*, qui signifie *ô fils de Jupiter*. Alexandre fut ravi de ce défaut de prononciation; & sur cela on bâtit cette fable que le dieu lui-même l'avoit appellé *son fils*.

On rapporte aussi que, s'étant entretenu en Egypte avec le philosophe Psammon, [i] il goûta sur-tout une chose que ce philosophe lui dit, *que tous les hommes sont gouvernés par Dieu même, parce que tout ce qui excelle & qui domine dans quelespece que ce soit, est toujours divin.* Mais lui-même il avoit sur cela une opinion plus philosophique & plus vraie, quand il disoit, *que Dieu étoit le pere commun de tous les hommes, mais qu'il avouoit & reconnoissoit particulierement pour ses enfans les plus gens de bien.* En un mot, avec les Barbares il étoit d'une fierté & d'une hauteur que rien n'égaloit, voulant paroître entierement convaincu de sa naissance divine; mais avec les Grecs il gardoit beaucoup plus de modestie & de retenue, & ne se divinisoit qu'avec beaucoup de circonspection. Il s'émancipa pourtant un jour plus que de coutume dans une lettre qu'il écrivit aux

[i] Psammon, philosophe Egyptien.

 [k] Voyez

aux Athéniens sur la ville de Samos : *Ce n'est pas moi*, leur dit-il, *qui vous ai donné cette ville libre & si célebre, vous la tenez de la libéralité du prince qu'on appelloit alors mon seigneur & mon pere*, voulant parler de Philippe.

Dans les derniers tems, ayant été blessé d'un trait qui lui causoit beaucoup de douleur, il dit à ceux qui étoient autour de lui : *Mes amis, voilà un véritable sang qui coule de ma plaie, & non pas cette liqueur divine qui, selon Homere,* [k] *coule des plaies des bienheureux immortels.* Un jour qu'il fit un grand tonnerre dont tout le monde fut étonné & effrayé, le sophiste Anaxarque, qui étoit présent, lui dit : *& toi, fils de Jupiter, en pourrois-tu bien faire autant?* Alexandre ne fit que rire de cette demande, & lui répondit : *Mais je ne veux pas faire peur à mes amis, comme tu voudrois que je le fisse, toi qui méprises ma table, parce que tu vois qu'on y sert des poissons, & non pas des têtes de satrapes.* [l] Car en effet on dit qu'Alexandre,

[k] Voyez le cinquieme livre de l'Iliade.

[l] *Car en effet on dit qu'Alexandre ayant envoyé un jour quelques petits poissons à Ephestion, Anaxarque avoit laissé échapper ce mot.*) Le mot d'Anaxarque n'est pas si bien ici que dans Diogene, & le sens que Plutarque lui donne est un sens très-forcé, qui ne convient point du tout. Il y en a un plus naturel & plus véritable, on en jugera, le voici : Anaxarque haïssoit mortellement Nicocréon, tyran de Salamine. Un jour Alexandre ayant prié ce philosophe à dîner, il lui demanda à table ce qu'il disoit de ce repas. *Il est très-bon*, répondit Anaxarque, *voilà la plus grande chere du monde, il y manque seulement un mets fort délicat, la tête d'un satrape :* voulant parler de Nicocréon. Il n'y a point-là de mystere, le sens est droit. Ce mot coûta cher au philosophe ; car, après la mort d'Alexandre, ayant été jetté par les vents sur les côtes de Cypre, le tyran le prit & le fit mourir.

dre, ayant envoyé un jour quelques petits poissons à Ephestion, Anaxarque avoit laissé échapper ce mot, *qu'il eût mieux valu qu'il eût envoyé des têtes de satrapes*. Ce qu'il disoit pour mépriser ceux qui cherchent la fortune par tant de travaux & tant de dangers, & pour s'en mocquer, comme de gens qui, avec toutes leurs peines, n'ont dans les plaisirs & dans les délices de la vie, rien du tout ou que très-peu de chose, au-dessus des autres mortels.

Ce que nous venons de dire suffit pour faire voir qu'Alexandre ne s'en faisoit point accroire, & qu'il ne s'enorgueillissoit pas lui-même de cette prétendue naissance divine, comme s'il l'avoit cru véritable, mais qu'il s'en servoit pour s'assujettir plus facilement les hommes par cette opinion de sa divinité.

A son retour d'Egypte en Phénicie, il fit des sacrifices & des processions en l'honneur des dieux; il donna des chœurs de danse & de musique, & célébra des jeux où l'on disputoit le prix de la tragédie, qui furent non-seulement magnifiques par leur appareil, mais éclatans par l'émulation de ceux qui en firent la dépense; car ce furent les rois même des villes de Cypre qui en firent les frais, comme à Athenes ceux qui sont élus par sort dans chaque tribu pour fournir les chœurs, & qui, avec une merveilleuse ambition, tâcherent de se surpasser les uns les autres en magnificence. Les deux qui se piquerent le plus & qui se distinguerent par-dessus tous les autres, furent Nicocréon, roi de Salamine [m], & Pasicrate, roi de Soles [m]; car ils furent les deux à qui il échut d'équipper les acteurs de la

[m] Villes de Cypre.

la plus grande réputation. Car Paſicrate eut à équipper Athénodore, & Nicocréon eut Theſſalus. Alexandre s'intéreſſoit particulierement pour ce dernier ; mais il ne fit connoitre la faveur qu'il lui portoit, qu'après que son rival Athénodore eut été déclaré vainqueur par tous les ſuffrages. Car alors, en ſortant du théatre, il dit, *qu'il louoit les juges, mais* [n] *qu'il auroit volontiers donné la moitié de ſon royaume pour ne pas voir Theſſalus vaincu.*

[o] Ce même Athénodore, ayant été condamné à l'amende par les Athéniens, parce qu'il avoit manqué de ſe trouver aux fêtes de Bacchus, eut recours à Alexandre pour le prier d'écrire en ſa faveur. Alexandre refuſa d'écrire, & envoya l'amende de ſes deniers. Un autre excellent acteur, nommé Lycon, qui étoit de la ville de Scarphie [p], ayant extrêmement réuſſi, coula adroitement dans la piece comique un vers par lequel il demandoit à Alexandre dix talens ; Alexandre ſe mit à rire & les lui donna.

Pendant que le roi paſſoit ainſi ſon tems en Phénicie, Darius lui écrivit une grande lettre, &

[n] *Qu'il auroit volontiers donné la moitié de ſon royaume, pour ne pas voir Theſſalus vaincu.*) Cela eſt un peu fort pour un ſujet ſi mépriſable ; mais cela fait voir toujours avec quelle ardeur Alexandre ſe portoit à tout ce qu'il affectionnoit.

[o] *Ce même Athénodore ayant été condamné à l'amende par les Athéniens, parce qu'il avoit manqué de ſe trouver aux fêtes de Bacchus.*) Ce paſſage eſt remarquable, car il nous apprend que tous les comédiens étoient obligés de ſe rendre à Athenes pour les fêtes de Bacchus, & que s'ils y manquoient, ils étoient condamnés à l'amende ; cela marque bien la paſſion que les Athéniens avoient pour les ſpectacles.

[p] Au-haut de la Phocide, vis-à-vis du ſinus Maliacus.

q Et

& lui envoya plusieurs de ses amis pour le prier de recevoir de lui dix mille talens pour la rançon des prisonniers, & pour lui offrir sa fille en mariage, avec toutes les terres & seigneuries qui sont entre l'Hellespont & l'Euphrate, pourvû qu'il voulût devenir son ami, & faire avec lui une ligue offensive & défensive. Alexandre communiqua ces propositions à ses amis en plein conseil. Parménion, qui parla le premier, dit : *pour moi, si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres.* [q] *Et moi aussi*, repartit brusquement Alexandre, *si j'étois Parménion.* En même tems il écrivit à Darius, *que, s'il venoit se rendre à lui, il recevroit toutes sortes de bons traitemens, sinon, qu'il alloit se mettre en marche pour le combattre.*

En effet il leva son camp ; mais à peine étoit-il parti, qu'il fut averti par un eunuque que la femme de Darius venoit de mourir en travail d'enfant. Il retourna d'abord sur ses pas, & alla au pavillon de Sisigambis, où il donna toutes les marques d'une vive douleur, comme perdant une grande occasion de faire paroître son humanité & sa clémence. Il fit à la reine des funérailles très-magnifiques, où rien ne fut épargné. Un des eunuques qui gardoient la chambre, & qui avoient été pris avec les reines, nommé Tirée [r], s'enfuit du camp, & alla à toute bride apprendre

[q] *Et moi aussi, repartit brusquement Alexandre, si j'étois Parménion.*) Longin, dans le chap. vij. pour faire voir que c'est particulierement aux grands hommes qu'il échappe de dire des choses extraordinaires, même dans le discours familier, rapporte cette réponse d'Alexandre à Parménion : *N'est-il pas vrai*, dit-il, *qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?* Voilà un sublime bien simple, ce qui fait bien voir que le sublime ne consiste pas toujours dans les grands mots.

[r] Quinte-Curce l'appelle *Tyriotes.*

s *Que*

apprendre à Darius la mort de sa femme.

A cette nouvelle, Darius, pénétré de douleur, se frappe la tête; & versant un torrent de larmes, il s'écrie : *O malheureux destin des Perses! faut-il que Statira, femme & sœur du roi, non-seulement ait été prisonniere pendant sa vie, mais encore qu'après sa mort elle soit privée des obseques dûes à son rang? Pour ce qui est des obseques, seigneur,* repartit promptement l'eunuque, *& de tous les honneurs, en un mot de tout ce qui étoit dû à une si grande reine, vous n'avez pas sujet d'accuser le destin des Perses; car ni pendant que ma maitresse Statira a vécu, ni elle, ni la reine votre mere, ni les princesses vos filles, ni le jeune prince votre fils, n'ont manqué d'aucun des biens ni des honneurs dont elles jouissoient dans leur plus grande fortune, excepté de celui de voir la lumiere de vos yeux, que notre seigneur, le grand Oromasde, sera luire encore avec plus d'éclat sur celles qui restent; ni après sa mort, elle n'a été privée d'aucun des ornemens dont les funérailles d'une si grande reine devoient être décorées. Elle a même été honorée des larmes de ses ennemis. Car Alexandre est aussi généreux dans la victoire, que terrible dans les combats.*

Darius entendant ces paroles, le trouble qu'elles jettent dans son ame, & l'amour dont il est possédé, lui remplissent l'esprit de soupçons étranges. Il prend l'eunuque & le mene dans le lieu le plus retiré de sa tente; là : *Si tu n'es pas devenu Macédonien comme la Fortune des Perses*, lui dit-il,

[1] *Que notre seigneur, le grand Oromasde.*) C'est ainsi que les Perses appelloient le dieu qui étoit le principe du bien, comme ils appelloient *Arimanius* celui qu'ils regardoient comme le principe du mal. Ils faisoient le premier fils de la plus pure lumiere, & l'autre fils des ténebres. On peut voir ce que Plutarque rapporte dans le traité d'Isis & d'Osiris.

A

dit-il, *& si tu reconnois encore Darius pour ton maître & ton roi, dis-moi, par le respect que tu dois* * *à cette grande lumiere de Mithres qui nous éclaire, & à cette main que ton roi te tend, dis-moi si, en pleurant la mort de Statira, je ne pleure pas le moindre de ses maux; si nous n'en avons pas souffert de plus lamentables pendant sa vie, & si nous n'aurions pas été malheureux avec plus d'honneur, si nous avions eu affaire à un ennemi plus cruel & plus barbare. En effet, quelle décente familiarité & quel commerce honnête auroient pu porter un jeune prince à rendre de si grands honneurs à la femme de son ennemi?*

Pendant qu'il parloit encore, Tirée, se jettant à ses pieds, le conjure de changer de langage, de ne pas faire ce tort à la vertu d'Alexandre, de ne pas deshonorer ainsi sa femme & sa sœur après sa mort, & de ne pas se priver lui-même de la plus grande des consolations qu'il pouvoit avoir dans ses malheurs, qui étoit de croire qu'il avoit été vaincu par un homme fort au-dessus de la nature humaine; qu'il devoit plûtôt admirer Alexandre de ce qu'il avoit donné aux femmes des Perses de plus grandes preuves de sa continence, qu'il n'en avoit donné aux Perses mêmes de sa valeur. Et avec des sermens & des exécrations horribles, il lui confirme tout ce qu'il vient de déposer, & lui fait le détail de toute l'honnêteté, de toute la tempérance & de la magnanimité d'Alexandre.

Alors Darius, rentrant dans la salle où étoient ses amis, & levant les mains au ciel, fit aux dieux

* *A cette grande lumiere de Mithres.*) Les Perses adoroient le soleil sous le nom de Mithres. *Strab.* Et il paroît par Hérodote qu'ils donnoient le nom de *Mithra* à la lune.

*u Sur*

dieux cette priere : *Dieux, qui présidez à la naissance des hommes, & qui tenez les rois & les empires sous votre protection, faites-moi la grace qu'après avoir rétabli la fortune des Perses, je la transmette à mes descendans dans le même éclat que je l'ai reçue, afin que, vainqueur de mes ennemis, je puisse reconnoître les graces dont Alexandre m'a prévenu dans mon malheur envers les personnes du monde qui me sont les plus cheres. Ou si le tems ordonné par les destinées est enfin venu où il faut nécessairement que, par la colere & la vengeance des dieux, ou par la vicissitude ordinaire des choses humaines, cet empire des Perses finisse, faites, grands dieux, qu'il n'y ait que le seul Alexandre assis* [u] *sur le throne de Cyrus.* Voilà comme la plûpart des historiens rapportent les choses qui arriverent en cette rencontre, & les propres discours qui furent tenus.

Alexandre, après avoir réduit en sa puissance tout ce qui est en-deçà de l'Euphrate, marcha contre Darius qui s'avançoit avec une armée d'un million de combattans. Dans sa marche, quelqu'un de ses amis vint lui rapporter, comme une plaisanterie capable de le divertir, que les valets de son armée par maniere de jeu s'étoient partagés en deux troupes, & qu'à la tête de chacune ils avoient mis un chef; qu'ils avoient nommé l'un Alexandre, & l'autre Darius; qu'ils avoient commencé à escarmouchet à coups de mottes de terre; qu'ils en étoient venus ensuite aux coups

[u] *Sur le throne de Cyrus.*) Car le throne des Perses étoit toujours appellé le *throne de Cyrus*, tant à cause des grandes qualités de ce prince, que parce qu'il étoit regardé comme le fondateur de ce vaste empire par ses grandes conquêtes. C'est pourquoi Horace dit *redditum Cyri solio Phraatem.*

x La

coups de poings ; & qu'enfin échauffés par l'envie de vaincre, ils s'étoient si fort acharnés les uns contre les autres à grands coups de pierres & à grands coups de bâtons, qu'on ne pouvoit les séparer. Sur ce rapport, Alexandre ordonna que les deux chefs combattissent l'un contre l'autre en combat singulier, & arma lui-même celui qui portoit le nom d'Alexandre, pendant que Philotas de son côté armoit celui qui portoit le nom de Darius. Toute l'armée étoit spectatrice de ce combat, qu'elle regardoit comme un présage de ce qui devoit arriver. Le combat fut très-rude entre ces deux champions qui se chargeoient sans se ménager. Mais enfin celui qui étoit honoré du nom d'Alexandre fut vainqueur ; & Alexandre, pour récompenser son courage, lui fit don de douze villages, & lui donna encore le privilége de porter l'habit des Perses, comme Eratosthene l'a écrit.

* La grande bataille d'Alexandre contre Darius ne fut point donnée à Arbeles, comme la plûpart des historiens l'ont écrit, mais près du bourg de Gaugameles, ainsi appellé dans la langue

* *La grande bataille d'Alexandre contre Darius ne fut pas donnée à Arbeles, mais près du bourg de Gaugameles.*) Dans la plaine d'Aturie, près d'Arbeles, est le bourg de Gaugameles, où Darius perdit l'empire. *Gaugameles* signifie proprement *la maison du chameau*, & c'est Darius, fils d'Hystaspe, qui nomma ainsi ce bourg, en le donnant pour l'entretien du chameau qui avoit beaucoup souffert en traversant avec lui le desert de la Scythie avec sa charge, où étoient les provisions pour sa bouche. Mais les Macédoniens voyant que ce bourg étoit chétif, & qu'il y avoit près de là un lieu considérable appellé Arbeles, & bâti par Arbele, fils d'Athmonée, ils aimerent mieux marquer leur bataille & leur victoire par ce nom. Strabon, liv. xv.

langue des Perses, comme nous dirions *la maison du chameau*, en mémoire de ce qu'un ancien roi de Perse, s'étant sauvé des mains de ses ennemis par le secours d'un chameau fort vîte, voulut qu'il fût nourri dans ce bourg, & lui assigna quelques villages & quelques revenus pour son entretien.

Au mois d'Octobre, lorsque la fête des grands mysteres commence à Athenes, [y] il y eut une grande éclipse de Lune; & l'onzieme nuit après l'éclipse les deux armées étant en présence, Darius tint toutes ses troupes sous les armes, & visita tous les rangs à la clarté des flambeaux. Mais Alexandre laissant reposer ses Macédoniens, étoit devant sa tente avec le devin Aristandre, & faisoit quelques sacrifices secrets, [z] immolant des victimes à la Peur. Les plus âgés des

[y] *Il y eut une grande éclipse de lune.*) Les astronomes assurent que cette éclipse de lune arriva à Babylone, selon le calendrier Julien, le 20. de Septembre; ainsi la bataille d'Arbeles, ou de Gaugameles, fut donnée le premier d'Octobre.

[z] *Immolant des victimes à la Peur.*) C'est ainsi qu'il faut lire Φόβῳ, *à la Peur*, & non pas Φοίβῳ, *au Soleil.* Car Alexandre immoloit ces victimes à la Peur, afin qu'elle empêchât ses troupes de prendre l'épouvante à la vûe de cette armée formidable, composée de huit cent mille hommes de pied, & de deux cent mille chevaux; c'est pourquoi Plutarque a dit, qu'*il faisoit quelques sacrifices secrets.* La Peur avoit ses autels; Thesée lui-même lui sacrifia, comme nous l'avons vu dans sa vie, vol. I. pag. 31. & Plutarque nous a appris, dans la vie d'Agis & de Cléomene, que la Peur avoit une chapelle à Sparte, & que les Lacédémoniens honoroient la Peur, non comme ces démons que l'on abhorre & que l'on déteste, ni comme la croyant nuisible & pernicieuse, mais au contraire persuadés que la peur est le lien de toute bonne police, & que la valeur est la crainte de tout reproche, & la peur de l'infamie, &

des amis du roi, & entre autres Parmenion, voyant la plaine qui est entre le mont Niphate & les montagnes Gordyennes, toute éclairée par les flambeaux des Barbares, & entendant en même tems un mêlange confus de voix inarticulées, un tumulte horrible & un bruit capable d'inspirer la terreur partir de leur camp, comme le mugissement d'une mer immense, étonnés de cette multitude innombrable d'hommes, ils commencerent à parler ensemble.

Ils convinrent que c'étoit une affaire très-grande & très-difficile que d'attaquer cette formidable armée en plein jour, & qu'il étoit impossible de la repousser & de la vaincre. C'est pourquoi allant trouver Alexandre dès qu'il eut achevé ses sacrifices, ils tâchoient de lui persuader d'attaquer les ennemis pendant la nuit, & de cacher dans l'obscurité des ténebres ce que le combat qu'il alloit donner, avoit de plus terrible. Mais Alexandre leur répondit ce mot, qui a été si célebre depuis, *je ne dérobe pas la victoire.*

Il est vrai qu'il y a eu des gens qui ont trouvé cette réponse vaine & puérile, de s'être ainsi joué & mocqué d'un si grand danger; mais il y en a eu d'autres au contraire qui l'ont trouvé pleine, non-seulement de magnanimité & de confiance sur le présent, mais encore d'un jugement très-sain sur l'avenir, de n'avoir pas voulu donner à Darius, s'il eût été vaincu pendant la nuit, le prétexte de reprendre courage, & de tenter une autre fois la fortune du combat, en accusant de sa derniere défaite la nuit & les ténebres,

& que là où est la peur, là est aussi la honte. On peut tirer de-là les raisons qui portoient les plus vaillans hommes à sacrifier à la Peur.

nebres, comme il avoit déja accusé de la premiere les montagnes, les détroits, & le voisinage de la mer. Car il savoit bien que Darius avec une si grande puissance ne seroit jamais réduit faute d'armes & d'hommes à renoncer à la guerre, & qu'il n'en viendroit là que lorsque l'on auroit rabattu sa fierté & ruiné ses espérances en gagnant contre lui une grande bataille en plein jour.

Quand ils furent retirés, Alexandre se coucha dans sa tente, & l'on dit que contre sa coutume il dormit le reste de la nuit d'un sommeil très-profond, de sorte que ses capitaines s'étant assemblés à la pointe du jour devant son pavillon pour prendre ses ordres, furent fort surpris de ce qu'il n'étoit pas encore éveillé, & que d'eux-mêmes ils donnerent aux troupes l'ordre de repaitre. Après quoi, comme le tems pressoit, Parmenion étant entré & s'étant approché de son lit, l'appella deux ou trois fois par son nom. Et l'ayant éveillé de cette maniere, il lui demanda : *Seigneur, comment se peut il que vous dormiez si tard, comme si vous aviez déja vaincu, & que vous ne suffiez pas sur le point de donner la plus grande bataille dont on ait peut-être jamais oui parler? Eh quoi*, lui répondit Alexandre en souriant, *ne trouves-tu pas que nous avons déja vaincu, puisque nous sommes délivrés de la fatigue d'aller errans çà & là, & de poursuivre Darius fuyant dans de vastes campagnes toutes ruinées, & qu'il brûle lui-même devant nous?* Et non-seulement avant le combat, mais au plus fort de la mêlée, & dans le plus grand danger il se fit voir véritablement grand par la ferme assurance qu'il fit paroître, & par le jugement qu'il conserva jusqu'à la fin. Car la victoire fut long-tems douteuse, & l'aile

gauche

gauche que commandoit Parmenion, fut enfoncée, & plia enfin, la cavalerie Bactriane étant venu fondre avec impétuosité sur les Macédoniens, & Mazée ayant détaché en même tems quelques trois mille chevaux pour aller par les derrieres tomber sur le corps qui gardoit les bagages & le camp.

Parmenion, étonné & troublé, envoye promptement à Alexandre lui dire que tout son camp est perdu, & ses bagages enlevés, s'il n'y envoye un puissant secours du front de la bataille. Alexandre, qui dans ce moment venoit de donner le signal de la charge à son aîle droite qu'il commandoit, ayant oui ces nouvelles, dit à l'envoyé de Parmenion : *Va dire à Parmenion qu'il n'est pas sage, qu'il raisonne très-mal, & que le trouble où il est lui a fait oublier* [a] *que si nous remportons la victoire, nous serons maîtres de tout ce qui est à l'ennemi, & que si nous la perdons, nous ne devons nous mettre en peine ni de bagages, ni de prisonniers, mais penser seulement à bien vendre notre vie, & à mourir glorieusement.*

Le roi en envoyant cette réponse & cet ordre à Parmenion, mit son casque ; car il avoit déja mis dans sa tente le reste de son armure, qui étoit un sayon de Sicile, qu'on mettoit avec une ceinture, & par-dessus une double cuirasse de lin bien picquée qu'il avoit gagnée à la bataille d'Issus. Son casque étoit de fer, mais plus brillant

[a] *Que si nous remportons la victoire, nous serons maitres de tout ce qui est à l'ennemi.*) Cela est d'un grand sens. Alexandre auroit trop hasardé, s'il avoit fait un détachement du front de sa bataille, pour l'envoyer au secours de ses bagages ; ce qu'il dit ici, c'est un précepte qu'il avoit tiré d'Homere.

[b] *C'étoit*

lant que l'argent le plus pur. [b] C'étoit l'ouvrage de l'armurier Théophile. Le hausse-col étoit aussi de fer, mais tout semé de pierreries; il avoit une épée très-légere à la main & d'une trempe merveilleuse, que le roi des Citiens lui avoit donnée, & qu'il portoit dans les combats; car il aimoit particulierement à se servir de l'épée. Il portoit une cotte-d'armes, qui s'attachoit avec une agrasse d'un travail exquis & d'une magnificence fort au-dessus de celle du reste de son armure. C'étoit l'ouvrage de l'ancien Hélicon, & un présent que la ville de Rhodes lui avoit fait pour donner une marque publique de l'admiration qu'elle avoit pour lui, & il s'en servoit les jours de combat.

Pendant qu'il rangeoit ses troupes en bataille, & qu'il parcouroit tous les rangs pour faire ses dispositions & donner ses ordres, il montoit un autre cheval que Bucéphale, qu'il épargnoit, parce qu'il étoit déja vieux; mais dès qu'il n'étoit plus question que de combattre, on lui amenoit Bucéphale, & il n'étoit pas plûtôt dessus, qu'il faisoit donner le signal de la charge.

En cette occasion il s'arrêta plus long-tems à haranguer ses bandes Thessaliennes & les autres Grecs. Toutes ces troupes augmenterent encore sa confiance, en lui criant avec une allégresse extrême, *qu'il les menât à l'ennemi.* Et Alexandre voyant cette ardeur change de main sa javeline qu'il prend de la gauche, & tendant la droite vers

[b] *C'étoit l'ouvrage de l'armurier Théophile.*) Plutarque en parlant du casque, de l'épée, & de l'agrasse de la cotte-d'armes qu'Alexandre avoit ce jour-là, marque les ouvriers & ceux qui en avoient fait présent à ce prince, & l'on peut reconnoître à cela la maniere d'Homere.

[c] *Fit*

vers le ciel, comme l'écrit Callisthene, il fit aux dieux cette priere, *que s'il étoit véritablement fils de Jupiter, ils daignassent défendre & fortifier les Grecs.*

Le devin Aristandre, vêtu d'une robe blanche avec une couronne d'or sur la tête, marchant à cheval près de lui, [c] fit voir aux troupes un aigle qui voloit au-dessus de la tête d'Alexandre, & qui par son vol le menoit droit à l'ennemi. Ce prodige remplit d'ardeur & d'espérance tous ceux qui le voyent; de sorte que s'encourageant & s'exhortant les uns les autres, la cavalerie se met au galop pour aller charger l'ennemi. La phalange Macédonienne s'ébranle en même tems, & déploye ses bataillons dans la plaine comme des flots agités; mais avant que les premiers rangs fussent à portée d'en venir aux mains, les Barbares prirent la fuite. La poursuite fut vive & ardente, Alexandre poussant les fuyards jusqu'au milieu de leur corps de bataille où étoit Darius. Car il le voyoit de loin par-dessus toutes ses bandes au fond de son escadron royal, où il se faisoit remarquer par sa beauté, sa bonne mine, & par le magnifique char qu'il montoit, & qui de tous côtés étoit environné & défendu par l'élite de la cavalerie couverte d'armes éclatantes, & qui paroissoit très-bien disposée à recevoir l'ennemi. Mais quand ils apperçurent de près Alexandre si terrible,

[c] *Fit voir aux troupes un aigle qui voloit au-dessus de la tête d'Alexandre, & qui par son vol le menoit droit à l'ennemi.*) Ces prodiges placés dans une histoire, fondent bien la vrai-semblance de ceux qu'Homere employe dans ses fictions, où il fait voir des aigles envoyés par Jupiter pour encourager les troupes.



[d] En

ble, qui renverſoit les fuyards ſur ceux qui faiſoient encore ferme, & qui paſſoit ſur le ventre à ces derniers; alors ſaiſis d'épouvante, ils ſe débandent pour la plûpart, & fuient à vauderoute. Il n'y a que les plus gens de bien & les plus braves qui ſe faiſant tuer devant le char de leur roi, & tombant les uns ſur les autres, arrêtent l'ennemi, & l'empêchent de les pourſuivre; car dans leur chûte ils ſaiſiſſent les Macédoniens au corps, & à terre même ils embraſſent les jambes des chevaux, & les empêtrent de maniere qu'ils demeurent comme immobiles.

Darius voit alors devant ſes yeux tout ce que la guerre a de plus terrible, & ſe trouve dans le plus grand de tous les dangers; car ſa cavalerie, qui eſt rangée devant ſon char pour le défendre, ſe renverſe ſur lui, & tombe à ſes pieds. Comme il n'eſt donc plus poſſible de faire tourner ſon char pour ſe retirer, les roues étant embarraſſées par tous ces cadavres, & ſes chevaux enveloppés & cachés par ces monceaux de morts, ſe cabrant & n'obéiſſant plus à la main du cocher, il abandonne ſon char & ſes armes, & montant, à ce qu'on aſſure, ſur une jument qui venoit de mettre bas, il prend la fuite. Il ne ſe ſeroit pourtant pas ſauvé, ſi Parmenion n'eût envoyé encore quelques cavaliers prier Alexandre de le venir ſecourir, parce qu'il y avoit encore-là une grande partie de l'armée ennemie qui faiſoit ferme, & qui ne paroiſſoit pas devoir ſi tôt plier. [d] En général on accuſe Parmenion de n'avoir pas bien fait ſon devoir dans cette jour-

[d] *En général on accuſe Parménion de n'avoir pas fait ſon devoir dans cette journée, & d'avoir marqué ou beaucoup de lâcheté*, &c.) Il eſt difficile de croire cela d'un

journée, & d'avoir marqué ou beaucoup de lâcheté, ou beaucoup de lenteur, soit que la vieillesse eût éteint son courage & son audace, [e] soit, comme l'écrit Callisthene, qu'il regardât comme un fardeau insupportable la grande puissance & l'orgueil d'Alexandre, & qu'il portât envie à son élévation, qui à son gré devenoit trop grande.

Alexandre, affligé de ce second message de Parmenion, qui l'appelloit à son secours, n'en dit pourtant rien à ses troupes; mais comme s'il étoit las de poursuivre & de tuer, & que la nuit vînt l'avertir de cesser le combat, il fit battre la retraite. Comme il marchoit à son aîle gauche, qu'il croyoit en péril, il apprit en chemin que les ennemis étoient entierement défaits, & qu'ils avoient pris la fuite.

Cette bataille ayant eu une telle issue, personne ne douta que l'empire des Perses ne fût entierement ruiné & détruit, & Alexandre fut généralement reconnu roi de toute l'Asie. Son premier soin fut d'en rendre graces aux dieux par des sacrifices magnifiques; ensuite il récompensa ses amis, les combla de richesses, & leur donna à tous des maisons, des charges, des gouvernemens. Mais se piquant sur-tout de reconnoissance

d'un homme d'une aussi grande réputation, qui avoit eu part à tout ce qu'Alexandre avoit fait de grand, qui avoit fait en son particulier de très-grandes choses, & qui par-tout s'étoi acquitté non-seulement du devoir de capitaine, mais aussi de celui de soldat.

[e] *Soit, comme l'écrit Callisthene, qu'il regardât comme un fardeau insupportable la grande puissance.*) Cela n'est pas sans exemple. On a vu quelquefois des officiers principaux faire mal leur devoir, pour ne pas servir à la gloire d'un général qui leur étoit insupportable.



f Pen-

noissance envers les Grecs, il ordonna que toutes les tyrannies qui s'étoient élevées en Grece, seroient abolies, & les villes remises en liberté & rétablies dans leurs droits & priviléges. Et en particulier il écrivit aux Platéens qu'il vouloit que leur ville fût rebâtie, en considération de ce que leurs ancêtres avoient autrefois [f] donné leur territoire aux Grecs, afin qu'ils y combattissent dans leur propre pays pour la liberté de la Grece. Il envoya aussi aux Crotoniates en Italie une partie des dépouilles pour honorer encore, tant d'années après, [g] la bonne volonté & le courage de l'athlete Phaylle leur citoyen, qui du tems des guerres des Medes, lorsque tous les autres Grecs établis en Italie avoient abandonné les véritables Grecs, les croyant entierement perdus, équipa lui-même une galere à ses frais, & vint à Salamine pour partager le péril avec ceux de sa nation; tant Alexandre étoit ami & remunérateur de toute vertu, & gardien fidele & soigneux de toutes les actions belles & honnêtes, pour en conserver la mémoire, & les proposer en exemple à la postérité.

En parcourant le pays de Babylone qui se rendit d'abord à lui, [h] il admira sur tout un gouffre qui

f Pendant la guerre des Medes. Voyez la vie d'Aristide.

g *La bonne volonté & le courage de l'athlete Phaylle leur citoyen.*) Hérodote touche cette histoire en deux mots, liv. viij. 47. *De ceux qui habitent au-delà*, dit-il, *les Crotoniates furent les seuls qui vinrent au secours de la Grece, sur un vaisseau que commandoit Phaylle qui avoit été couronné trois fois dans les jeux Pythiques.*

h *Il admira sur-tout un gouffre qui étoit dans la province d'Ecbatane, & d'où couloient continuellement des ruisseaux de feu.*) Ecbatane est dans la Médie, & ce gouffre est près d'Arbeles. *Près d'Ar-*

qui étoit dans la province d'Ecbatane, & d'où couloient continuellement des ruisseaux de feu comme d'une source inépuisable. Il admira aussi un torrent de naphte, qui se débordant à cause de sa grande abondance, faisoit un grand lac assez près de ce gouffre. Cette naphte ressemble parfaitement au bitume; mais elle a cela de plus, qu'elle est si prompte & si facile à s'enflammer, qu'avant que de toucher à la flamme, elle prend feu à la simple lueur qui environne cette flamme, & embrase tout l'air qui est entre deux. Les Barbares voulant faire voir au roi la force & la subtilité de cette matiere, en répandirent des gouttes çà & là dans la rue qui conduisoit à son logement; ensuite se tenant au bout de la rue, ils approcherent des flambeaux des endroits où il étoit tombé de ces gouttes, car il étoit déja nuit; ces premieres gouttes ayant d'abord pris feu, en un clin d'œil, [i] & aussi vite que la pensée, la flamme eut gagné l'autre bout; de sorte que la rue entiere parut un embrasement continu.

Il y avoit alors auprès d'Alexandre un Athénien, nommé Athénophane; il étoit un des valets

*d'Arbeles*, dit Strabon, *est la ville de Démétrius; ensuite on trouve la fontaine de Naphte, & les feux & le temple de la déesse Anaitide;* & il dit que tout ce pays-là est appellé *Arctacene*, & peut-être faut-il restituer ce mot *Arctacene* au lieu d'*Ecbatane*, ou même lire, comme Scaliger, *Aractene*, qui est le pays appellé *Arec* dans le dixieme chapitre de la Genese. *Ejus regni caput fuit Babylon, Arec, Acad*, &c. Car tout cela étoit autour de Babylone. Plin. *Campus Babyloniæ flagrat, quadam veluti piscina jugeri magnitudine.* Il semble qu'il manque là un mot, & qu'il faut lire, *quadam veluti ignis piscina.*

i *Et aussi vite que la pensée.*) Plutarque se sert ici de la comparaison d'Homere, ce qu'il dit ἅμα νοήματι, c'est ce qu'Homere a dit εὖτε νόημα.

lets de chambre qui avoient soin de le baigner & de le frotter d'huile, & il réussissoit mieux que tous les autres à l'égayer & à le divertir, en dissipant les pensées sérieuses que lui donnoient ses affaires, & en portant son esprit à des passe-tems pour le délasser. Un jour qu'on avoit fait entrer dans la chambre du bain un jeune garçon, nommé Stéphanus, fort mal fait & fort laid de visage, mais qui chantoit parfaitement, Athénophane dit au roi : *Seigneur, voulez vous que nous fassions sur ce jeune garçon l'épreuve de notre naphte ? k car si elle prend feu sur lui, & qu'elle ne s'éteigne point, il faudra avouer que sa force est terrible, & que rien n'en sauroit empêcher l'effet.*

Le jeune garçon s'étant d'abord offert très-volontiers à cette épreuve, on ne l'eut pas plûtôt frotté de cette matiere, & elle n'eut pas plûtôt approché de sa peau, que de tout son corps il s'éleva une flamme si grande qu'il parut tout en feu ; de sorte qu'Alexandre en fut dans une peine extrême & dans une frayeur mortelle ; car si heureusement il ne se fût trouvé-là des gens qui avoient en main des cruches pleines d'eau pour le bain du roi, le secours n'auroit pû prévenir le rapide effet de la flamme, & empêcher le jeune garçon d'être entierement brûlé. Encore eut-on beaucoup de peine à le sauver, & à éteindre

k *Car si elle prend feu sur lui, & qu'elle ne s'éteigne point, il faudra avouer que sa force est terrible.*) Ce mot ne me paroît pas assez fondé ; tombe-t-il sur la laideur de Stéphanus, dont la naphte même devroit avoir peur ? Cela ne peut être, la plaisanterie seroit trop froide. Apparemment Athénophane veut faire entendre que ce Stéphanus étoit d'un froid à glacer, & que tout le feu du monde n'auroit pu l'échauffer ; mais il me semble que la pensée devoit être plus développée.

l *Assurent*

éteindre ce feu, qui en un moment eut gagné tout son corps, & il en fut incommodé le reste de sa vie.

C'est donc avec beaucoup de vrai-semblance que certains auteurs, pour conserver à la fable quelque fondement de vérité, [l] assurent que cette naphte étoit la drogue dont Medée se servit pour frotter la robe & la couronne si célebres dans les tragédies. Car le feu ne vint point de cette robe, ni de cette couronne, & il ne s'y alluma point de lui-même; [m] mais la lueur de la flamme s'en étant approchée, le feu prit d'abord par un attrait

*l Assurent que cette naphte étoit la drogue dont Médée se servit pour frotter la robe & la couronne si célebres dans les tragédies.*) Il y a une description admirable de cette naphte dans la Médée d'Euripide:

> Χρυσοῦς μὲν ἀμφὶ κρατὶ κείμενος πλόκος
> Θαυμαστὸν ἵει νᾶμα παμφάγου πυρός.
> Πέπλοι δὲ λεπτοὶ, σῶν τέκνων δωρήματα.
> Λευκὴν ἔδαπτον σάρκα τῆς δυσδαίμονος.

*La couronne d'or qu'elle a sur sa tête jettoit un ruisseau de feu dévorant, & la magnifique robe que vos enfans lui ont apportée, devoroit le beau corps de cette malheureuse princesse.*

*m Mais la lueur de la flamme s'en étant approchée.*) Mais d'où venoit cette flamme, puisque c'étoit en plein jour, & qu'il n'y avoit ni feu ni flambeaux? Le feu ne vint point du-tout de la lueur d'aucune flamme qu'on eût approchée de la princesse, il venoit de la seule chaleur de son corps; dès que cette couronne & cette robe furent échauffées par la chaleur du corps, elles s'enflammerent, comme Plutarque vient de le dire lui-même du jeune garçon Stéphanus: *la naphte n'eut pas plûtôt approché de sa peau, que de tout son corps il s'éleva une flamme terrible*, &c. C'est la seule chaleur du corps qui fit cet effet; quoique Strabon en racontant cette même histoire, livre xvj. dise qu'on approcha un flambeau: mais Plutarque n'en dit rien, & cela n'étoit pas nécessaire.



*Si

trait si vif, & par une communication si prompte, qu'on n'eut pas le tems de s'en appercevoir. Car les rayons & les écoulemens des parcelles de feu venant de loin, portent seulement leur lumiere & leur chaleur sur les autres corps; mais pour ceux qui ont une sécheresse pleine d'esprits & une espece d'onctuosité grasse & abondante, ces rayons & ces écoulemens venant à se réunir sur eux avec cette vertu ignée & imprégnés de feu, ils changent en un moment & enflamment cette matiere, qu'ils trouvent disposée à les recevoir & à s'embraser. Mais ce qui fait de la peine, & qui n'est pas encore bien éclairci, c'est de savoir comment s'engendre cette matiere; [a] *si ce n'est qu'une sorte de bitume liquide*, ou plûtôt si ce n'est point une autre sorte de liqueur extrêmement agitée par des esprits volatils & sulphureux très-disposés à s'enflammer, qu'elle tire de cette terre naturellement grasse & ignée. Car la terre de Babylone est ardente & pleine de feu, jusques-là que les grains d'orge dans l'aire sautent & bondissent plusieurs fois, comme si la terre échauffée par la violence de l'inflammation avoit un mouvement & une sorte de pouls qui les fît ainsi pétiller & jaillir, & que les hommes pendant

[a] *Si ce n'est qu'une sorte de bitume liquide.*) Les interpretes se sont bien apperçus qu'il manque ici quelque chose au texte. J'ai rempli cette lacune, en ajoutant cette ligne qui manquoit certainement, & qui me paroît seule pouvoir suppléer à ce qui manque; car sur cette naphte il y avoit deux avis principaux, l'un de ceux qui croyoient que c'étoit une espece de bitume liquide, & l'autre de ceux qui pensoient que c'étoit une autre espece de liqueur. C'est le premier avis qui manquoit. *Le bitume liquide qu'on appelle naphte*, dit Strabon, *est d'une nature bien admirable.* Et Pline, *sunt qui & naphtam bituminis generi adscribant.* Livre xxxv. 15.

dant les chaleurs sont obligés de coucher sur des outres remplies d'eau. Harpalus, qu'Alexandre laissa dans le pays pour gouverneur, s'étant fait honneur d'orner & d'embellir le palais du roi & les promenades publiques des plus beaux arbres qu'il y eût en Grece, y en planta de toutes les sortes qui réussirent parfaitement; * le lierre fut le seul qui ne put jamais y venir & que la terre refusa, parce qu'il ne peut supporter un climat si chaud; car cette terre est ardente, & cet arbre aime le froid. Peut-être que ces sortes de digressions, pourvu qu'elles ne soient pas trop longues, ne déplairont point aux lecteurs les plus difficiles & les plus délicats.

Alexandre s'étant rendu maître de Suse, *p* trouva dans le château quarante mille talens d'argent

* *Le lierre fut le seul qui ne put jamais y venir.*) C'est ce que Théophraste écrit dans le quatrieme livre de l'histoire des plantes. *Harpalus se piqua de faire venir du lierre dans les jardins autour de Babylone, il en planta plusieurs fois, & n'oublia rien pour en venir à-bout; mais tous ses efforts furent inutiles, car cette plante ne peut vivre dans ce terroir comme les autres qui viennent de Grece, le climat ne souffrant point cette plante à cause de la qualité de l'air.* Et il en donne la raison dans le second livre des causes des plantes, chap. 4. *Il y a d'autres plantes qui aiment le froid, comme le lierre & le pin, qui ne viennent nullement dans les pays ardens, & la cause de cela, c'est la chaleur & la secheresse de la plante*; car c'est *comme si l'on ajoutoit du feu au feu*. Cependant Pline écrit que de son tems le lierre venoit en Asie, quoique Théophraste l'eût nié. *Edera jam dicitur in Asia nasci, negaverat Theophrastus.* Liv. xvj. ch. 34. Si cela est vrai, il faut que ce soit en d'autres endroits que dans le terroir de Babylone, car ni le climat ni la plante n'ont changé.

*p* *Trouva dans le château quarante mille talens.*) Six-vingt millions. Quinte Curce en met cinquante mille, qui font cent cinquante millions. Plusieurs rois, durant une longue suite d'années, avoient

d'argent monnoyé, & toutes ſortes de meubles & d'autres richeſſes dans une quantité ſi grande, qu'on ne ſauroit les nombrer. Entre autres on y trouva [q] cinq mille quintaux de pourpre d'Hermione [r], qui étoit la plus précieuſe, qu'on y avoit amaſſée pendant l'eſpace de cent quatre-vingt-dix ans, & qui conſervoit encore toute la fleur & tout ſon luſtre; & la cauſe, dit-on, de ce qu'elle s'étoit ſi bien conſervée, c'eſt que la teinture de celle qui étoit en écarlate, ſe faiſoit avec du miel, & que celle qui étoit en blanc ſe faiſoit avec de l'huile la plus blanche. Et l'on aſſure que l'on en voit de pareilles & d'auſſi anciennes qui conſervent encore tout leur éclat, & qui ont l'œil auſſi beau & auſſi brillant que ſi elles ne faiſoient que de ſortir tout fraichement de la teinture. L'hiſtorien Dinon [s] écrit que les rois de Perſe faiſoient venir de l'eau du Nil & du Danube, & qu'ils la mettoient dans la ville de Gaza avec leurs autres thréſors, comme pour faire voir par-là la grandeur de leur empire, & prouver qu'ils étoient ſeigneurs & maitres du monde entier.

Comme la Perſe eſt un pays fort rude, l'entrée en étoit fort difficile, outre que les paſſages étoient gardés par les plus vaillans des Perſes,

avoient amaſſé ces tréſors immenſes pour leurs enfans & pour leur poſtérité, ajouſte ce même hiſtorien, & une ſeule heure mit tout cela entre les mains d'un prince étranger.

[q] *Cinq mille quintaux de pourpre d'Hermione, qui étoit la plus précieuſe.*) On comprendra quelle immenſe richeſſe c'étoit, quand on ſaura que cette pourpre ſe vendoit juſqu'à cent écus la livre.

[r] Ville de l'Argolide.

[s] Pere de Clitarque qui ſuivoit Alexandre. Il avoit fait l'hiſtoire de ce qui s'étoit paſſé en Perſe.

[t] Quinte-

ſes, car Darius s'y étoit retiré. Mais un homme [a] qui parloit fort bien les deux langues, la Grecque & la Perſienne, comme étant né d'un pere Lycien & d'une mere de Perſe, ſervit de guide à Alexandre, & le mena par un chemin dont le détour n'étoit pas fort long ; & c'eſt le même guide que la Pythie lui avoit annoncé, lorſqu'il étoit encore enfant, en lui prédiſant, *qu'un Lycien le conduiroit dans le royaume de Perſe.* Dès qu'Alexandre y fut entré, il ſe fit-là un carnage horrible de tous ceux qui tomberent entre ſes mains ; car il écrit lui-même que dans la penſée que cela avanceroit conſidérablement ſes affaires, il donna ordre que l'on paſſât tous les hommes au fil de l'épée ſans aucun quartier. On dit qu'il trouva là autant d'or & d'argent monnoyé qu'il en avoit trouvé à Suſe [a], & que tous ces thréſors avec tous les autres meubles & autres richeſſes furent emportés ſur vingt mille mulets, & cinq mille chameaux.

Alexandre voyant dans la cour du palais de Perſépolis une grande ſtatue de Xerxès, qui avoit été renverſée par la foule de ceux qui étoient entrés avec lui, s'arrêta ; & lui adreſſant la parole, comme ſi elle eût été vivante & animée, il lui dit : * *Parle, di-moi, dois je paſſer outre, & te laiſſer-là renverſé & couché à terre à cauſe de la guerre que tu as faite aux Grecs ? ou dois-je plûtôt*

[a] Quinte-Curce écrit que c'étoit un des prisonniers qu'on avoit faits.

[a] Quinte-Curce écrit qu'il y trouva juſqu'à ſix-vingt mille talens, trois cent ſoixante millions.

* *Parle, dis-moi, dois-je paſſer outre.*) Voici Alexandre qui parle à une ſtatue de Xerxès. Le ſouvenir de la guerre que Xerxès avoit fait aux Grecs, excite Alexandre & le jette dans la paſſion, & c'eſt ce qui lui arrache ces paroles.

*plûtôt te relever à cause de ta magnanimité & de ton courage?* Et après avoir été long-tems à penser en lui-même sans dire une seule parole, enfin il passa. Et pour donner le tems à ses troupes de se rafraîchir, il séjourna là quatre mois, car on étoit dans la saison de l'hiver.

On dit que la premiere fois qu'il s'assit sur le thrône des rois de Perse sous un dais d'or, Démaratus de Corinthe, qui étoit plein de zele & d'affection pour Alexandre, & qui ayant été ami particulier de son pere Philippe, avoit conservé pour lui la même amitié, se prit à pleurer comme un bon vieillard, & dit avec de grands soupirs, *que les Grecs qui avoient été tués, étoient privés d'une grande volupté & d'une grande joie, d'être morts avant que d'avoir vu Alexandre assis sur le thrône de Xerxès.*

Comme il étoit sur le point de partir pour marcher contre Darius, il se trouva à un festin avec ses amis, où il s'abandonna à une grande débauche, à laquelle les femmes même se trouverent, étant allées en masque trouver leurs amans pour boire & se réjouir avec eux. La plus célebre de ces femmes étoit la courtisane Thaïs, née dans l'Attique, & alors maîtresse de Ptolemée, qui fut roi après la mort d'Alexandre. Cette courtisane s'étant mise à louer adroitement le roi & à badiner avec lui, s'avança dans la chaleur du vin jusqu'à lui tenir un discours assez conforme à l'esprit & aux mœurs de sa patrie, mais plus grand & d'un plus grand poids qu'il n'appartenoit à une personne de sa sorte. Car elle lui dit, *que de toutes les peines & de toutes les fatigues qu'elle avoit souffertes en errant çà & là par toute l'Asie à la suite de son armée, elle s'en tenoit magnifiquement & heureusement récompensée*

*pensée dans ce jour, où elle avoit le plaisir d'insulter au luxe, à la magnificence, & à l'insolence des rois de Perse. Mais qu'elle auroit infiniment plus de plaisir si en masque, comme elle étoit, & pour finir noblement cette fête, elle pouvoit brûler le magnifique palais de Xerxès, qui avoit brûlé Athenes, & le flambeau à la main y mettre elle-même le feu en sa présence, afin qu'on dit par toute la terre que les femmes qui avoient suivi Alexandre à son expédition d'Asie, avoient bien mieux vengé la Grece de tous les maux que les Perses lui avoient faits, que tous les généraux qui avoient combattu pour elle, & par terre & par mer.*

Elle n'eut pas plûtôt fini ce discours, que voilà d'abord un grand bruit & de grands battemens de mains. Tous les convives, chargés de vin, se mettent à s'exhorter & à s'exciter les uns les autres à qui mieux mieux, & à exciter le roi, qui se laissant aller à ces instigations, se leve de table, & la couronne de débauche sur la tête, & le flambeau à la main, s'avance pour exécuter ce grand exploit. Toute sa troupe le suit avec de grands cris en dansant & en sautant, & environne le palais. Tous les autres Macédoniens entendant ce bruit, accourent en foule avec des flambeaux allumés & avec toutes les marques de la plus grande joie; car ils se flatoient qu'Alexandre ne pensoit qu'à s'en retourner, & qu'il ne vouloit plus demeurer parmi les Barbares, puisqu'il brûloit & ruinoit lui-même le palais des Perses.

Voilà comme les uns racontent cet évenement; les autres disent que ce ne fut point la débauche qui causa cet incendie, & que cela se fit de propos délibéré & par des raisons d'état. Il est pourtant certain qu'Alexandre se repentit

très-

très-promptement, & qu'il donna ordre qu'on éteignit le feu, mais cet ordre fut inutile.

Comme il étoit naturellement très libéral, ses grands succès augmenterent encore en lui cette inclination bienfaisante, & il accompagnoit ses présens de gaieté, de caresses & de marques de bienveillance, qui seule fait que ceux qui donnent, obligent véritablement, & j'en rapporterai ici quelques exemples. Ariston, qui commandoit la cavalerie Péonienne, ayant tué le chef de la cavalerie des Perses, & lui ayant coupé la tête, il la porta aux pieds du roi & lui dit : *Seigneur, ce présent que je vous fais est récompensé parmi nous d'une coupe d'or.* Alexandre lui répondit en riant, *oui, d'une coupe vuide, mais moi je te la donne pleine de bon vin, & je bois à toi.*

Un jour un pauvre Macédonien conduisoit devant lui un mulet chargé d'or pour le roi. Le mulet étoit si las qu'il ne pouvoit plus ni marcher ni se soutenir ; le muletier prenant la charge, la porta avec beaucoup de peine un assez long espace de chemin. Le roi le voyant accablé sous le poids, & prêt à jetter le fardeau à terre pour se soulager : *ne te lasse pas encore, mon ami*, lui dit-il, *tâche de fournir le reste du chemin, & de porter cette charge dans ta maison, car je te la donne.* En un mot il se fâchoit plus contre ceux qui ne recevoient pas ses présens, que contre ceux qui les demandoient ; & il écrivit un jour à Phocion [y], *qu'il ne seroit plus desormais son ami, s'il refusoit les graces qu'il vouloit lui faire.*

Il y avoit un jeune garçon, nommé Sérapion, qui étoit un de ceux qui servoient à ramasser & à jetter les bales quand il jouoit à la paume ; Ale-

[y] C'est le même Phocion dont Plutarque a écrit la vie.

z Et

Alexandre ne lui donnoit rien, parce qu'il ne demandoit rien. Un jour Alexandre étant venu jouer, ce jeune garçon jettoit toujours la bale aux autres joueurs; le roi fâché lui cria: *Tu ne me la donnes donc point à moi? Non ſeigneur, car vous ne me la demandez pas*, lui répondit vivement le jeune garçon. Le roi rit de ſa gentilleſſe, & lui fit de grands préſens.

Un certain Protéas, qui étoit un aſſez fin railleur, & un de ces plaiſans de profeſſion qui divertiſſent à table, avoit déplu au roi, qui lui faiſoit froid; ſes amis s'empreſſoient pour obtenir ſon pardon, & il le demandoit avec larmes. Enfin le roi fléchi dit qu'il lui pardonnoit, & qu'il lui rendoit ſes bonnes graces. *Commencez donc, ſeigneur*, lui répondit le bouffon, *par m'en donner un gage qui m'en aſſure*, & le roi lui fit donner ſur l'heure cinq talens.

Quant aux préſens qu'il faiſoit à ſes amis [z] & à ſes gardes du-corps, on peut juger de leur magnificence & de leur grandeur exceſſive, par une lettre que ſa mere Olympias lui écrivoit ſur ce ſujet: *Je ne vous blâme point de faire du bien à vos amis, vous faites fort bien de leur montrer votre grandeur & votre magnificence; mais il y a des bornes qu'il faut garder; vous les faites tous égaux aux rois, & en les enrichiſſant, vous leur donnez les moyens de faire beaucoup d'amis, que vous vous ôtez à vous-même.* Et comme elle lui écrivoit ſouvent la

[z] *Et à ſes gardes-du-corps.*) Il parle particulierement de ces cinquante jeunes hommes qu'Amyntas avoit amenés au roi. Ils étoient fils des plus grands ſeigneurs de Macédoine, ils le ſervoient à table, lui menoient ſes chevaux quand il alloit au combat, le ſuivoient à la chaſſe, & faiſoient la garde jour & nuit à la porte de ſa chambre. Quinte-Curce, livre V.

la même chose, il tenoit ses lettres secretes, & ne les montroit à personne, hors un jour qu'en ayant ouvert une, qu'il venoit de recevoir, & s'étant mis à la lire, Ephestion s'approcha, & lisoit avec lui par-dessus son épaule; il ne l'empêcha point, mais tirant seulement son anneau de son doigt, il en mit le cachet à la bouche de son favori, pour lui recommander le secret.

Le fils de Mazée, le plus grand seigneur de la cour de Darius, & un de ses plus grands capitaines, étoit pourvu d'un gouvernement considérable; Alexandre y en ajoûta un plus considérable encore; de sorte que ce jeune seigneur le refusa, en lui disant : *Grand roi, ci-devant nous n'avions qu'un Darius, & aujourd'hui vous faites plusieurs Alexandres.* Il donna à Ephestion la maison de Bagoas, où l'on dit qu'il trouva des meubles de Suse pour mille talens; il écrivit à Antipater, & l'avertit de prendre des gardes pour sa sureté, parce qu'on lui dressoit des embuches; il envoya aussi de magnifiques présens à sa mere, mais il ne voulut jamais souffrir ni qu'elle se mêlât de ses affaires, ni qu'elle s'ingerât en aucune maniere du gouvernement. Comme elle s'en plaignit en des termes fort aigres, il supporta fort doucement sa mauvaise humeur; & Antipater lui ayant écrit un jour une grande lettre contre elle, après l'avoir lue, il dit : *Antipater ignore qu'une seule larme d'une mere efface dix mille lettres comme celle-là.*

S'étant apperçu que toute sa cour étoit devenue si dissolue en délices, si somptueuse dans ses repas, & si excessive en toutes sortes de vaines dépenses, qu'un certain Agnon de Téos portoit des clouds d'argent à ses pantoufles; que Léonatus faisoit venir sur plusieurs chameaux de la

poussiere

poussiere d'Egypte, pour s'en servir à la lutte & à ses autres exercices ; que Philotas traînoit après lui dans son équipage de chasse des toiles pour enfermer un terrein de cent stades [a] ; que le nombre de ceux qui employoient les essences les plus précieuses pour se frotter avant que d'aller aux étuves & se baigner, étoit beaucoup plus grand que de ceux qui se servoient d'huile toute simple, & que la plûpart menoient avec eux des baigneurs adroits & des valets-de-chambre fort entendus à bien faire les lits ; il les en reprit doucement & sagement, en leur disant, qu'*il s'étonnoit comment ceux qui s'étoient trouvés à tant de combats, & qui avoient donné des marques de leur valeur dans de grandes batailles, ne se ressouvenoient plus que ceux qui avoient beaucoup travaillé & fatigué, dormoient beaucoup mieux & d'un meilleur somme que les lâches & les paresseux ; & comment en venant à comparer leur maniere de vivre avec celle des Perses, ils ne s'appercevoient point qu'il n'y avoit rien de si servile, que de vivre dans la paresse & dans les délices, & rien de si royal, que de travailler. Eh peut-on s'imaginer*, ajoûta-t-il, *que celui-ci prendra la peine de panser lui-même son cheval, de nettoyer sa pique, & de fourbir son casque, qui par une fainéantise délicate & dédaigneuse, s'est desaccoutumé d'employer ses mains à nettoyer son propre corps, qui lui est pourtant plus cher que tout le reste ? Ne savez-vous pas que ce qui assure le plus nos victoires, c'est de ne pas faire ce que font les peuples que nous avons vaincus ?* Et pour les piquer d'honneur, il s'évertuoit encore davantage, & augmentoit ses travaux & ses fatigues, soit à la guerre ou à la chasse, en s'épargnant moins & en s'exposant aux

[a] De douze mille cinq cent pas.

aux plus grands périls avec moins de retenue ; si bien qu'un ambassadeur de Lacédémone s'étant trouvé présent un jour qu'il terrassa un furieux lion, lui dit : *Alexandre, vous avez généreusement combattu contre ce lion pour la royauté.* Cratere consacra cette chasse dans le temple de Delphes, où il plaça les statues du lion, des chiens, d'Alexandre qui terrassoit le lion, & la sienne, comme il couroit au secours de son maître. Toutes ces statues étoient de bronze, les unes de la main de Lysippe, & les autres de la main de Léocharès.

C'est ainsi qu'Alexandre s'exposoit aux plus grands dangers, pour s'exercer & se former lui-même, & pour exciter par son exemple les autres à la vertu. Mais ses courtisans, gorgés de biens & de richesses, & ne voulant plus vivre que dans le luxe, dans les délices & dans le repos, ne pouvoient supporter la fatigue des voyages & des campagnes ; & peu-à-peu ils en vinrent à ce degré d'insolence de murmurer & de mal parler de lui. Au commencement il supporta ces mutineries avec beaucoup de patience, disant *que c'étoit une chose très-royale d'entendre dire du mal de soi en faisant du bien.* Et pendant tout ce tems-là les moindres démonstrations & les moindres caresses qu'il leur faisoit, étoient des marques sensibles de la bienveillance dont il les honoroit, & de la grande considération qu'il avoit pour eux, & j'en rapporterai ici quelques exemples.

Il écrivit un jour à Peucestas pour se plaindre *de ce qu'ayant été mordu par un ours, il l'avoit écrit à tous ses amis, & ne lui en avoit rien mandé à lui ; mais au moins,* ajoutoit-il, *mande-moi présentement comment tu te portes, & si quelques-uns de ceux qui*

*qui étoient à la chasse avec toi ne t'ont point abandonné dans ce péril, afin que je les punisse comme ils le méritent.*

Epheſtion étoit abſent pour quelque expédition dont il étoit chargé ; le roi lui écrivit qu'un jour qu'il ſe divertiſſoit avec ſes amis[b] à la chaſſe de l'ichneumon, Cratere s'étoit malheureuſement trouvé devant la javeline de Perdiceas, & qu'il avoit eu les deux cuiſſes percées.

Peuceſtas étant relevé d'une grande maladie, dont il avoit penſé mourir, Alexandre écrivit de ſa main à ſon medecin Alexippe, pour le remercier de cette guériſon ; & Cratere étant tombé dangereuſement malade, le roi eut quelque viſion en ſonge ; ſur quoi il fit lui-même quelques ſacrifices pour ſa convaleſcence, & lui ordonna d'en faire de même. Non content de cela, ayant appris que ſon médecin Pauſanias ſe préparoit à le purger avec de l'hellebore, il lui écrivit pour lui marquer l'extrême inquiétude où il étoit, & pour lui recommander de prendre

[b] *A la chaſſe de l'ichneumon.*) L'ichneumon eſt un petit animal fort commun en Egypte. Il eſt célèbre par la guerre mortelle qu'il a avec l'aſpic & avec le crocodile, & par les ruſes dont il ſe ſert pour venir à-bout de deux ennemis ſi dangereux. Contre l'aſpic, il ſe vautre pluſieurs fois dans la fange, & à chaque fois il fait ſecher au ſoleil la boue & le limon dont il s'eſt couvert, & après qu'il s'eſt fait ainſi pluſieurs croutes, comme autant de cuiraſſes, il l'attaque hardiment & ſe jette à ſa gorge ; & contre le crocodile il obſerve le moment qu'un petit oiſeau, appellé trochylus, entre dans la gueule de cet animal, qu'il lui nettoye la bouche & lui cure les dents pour ſe nourrir de ce qu'il y trouve ; & que le crocodile qui prend un ſingulier plaiſir à cela, s'endort la gueule béante : alors l'ichneumon ſe lance dans ſon goſier comme un trait, & lui déchire le ventre. Pline, l. viij. c. 24. 25.

dre bien garde à la médecine qu'il lui donneroit.

Ephialte & Ciſſus étant venus les premiers lui apprendre la fuite & l'infidélité d'Harpalus, à qui il avoit confié la garde des thréſors & des revenus de Babylone, il les fit mettre en priſon, les traitant de menteurs & de calomniateurs. Comme il renvoyoit les invalides & les vieillards dans leurs maiſons, il y eut un Euryloque d'Egée [c], qui ſe fit comprendre dans le rolle des invalides. Bien-tôt après on avéra qu'il n'avoit aucune incommodité, & il avoua qu'il étoit amoureux d'une femme, nommée Téléſippa, & que ſa maîtreſſe s'en retournant, il n'avoit imaginé que ce moyen pour la ſuivre. Sur cela Alexandre s'informa qui étoit cette femme, & ayant appris que c'étoit une courtiſane de condition libre, il fit venir Euryloque, & lui dit : *Mon ami, je veux bien te ſervir dans tes amours, aviſe donc comment nous pourrons faire ou par nos prieres, ou par nos préſens, pour perſuader à Téléſippa de demeurer avec nous, car pour la force, je ne puis l'employer contre une perſonne libre.*

Certainement on ne ſauroit s'empêcher d'admirer ce prince, en voyant juſqu'à quelles petites choſes il portoit l'attention pour ſes amis dans les lettres qu'il écrivoit ; comme lorſqu'il ordonne qu'on faſſe une exacte recherche d'un eſclave de Seleucus, qui s'en étoit fui en Cilicie ; qu'il loue Peuceſtas de ce qu'il a fait arrêter Nicon, eſclave de Cratere, & qu'en écrivant à Megabyze au ſujet d'un autre eſclave, qui s'étoit refugié dans un temple, il lui donne ordre de

[c] C'eſt pour le diſtinguer d'Euryloque, frere d'Epimenes, qui avoit conſpiré contre Alexandre.

*d Car*

de tâcher de le prendre, s'il peut l'obliger à sortir de son asyle, mais de ne pas mettre la main sur lui, pendant qu'il s'y tiendra renfermé.

On dit qu'au commencement quand il jugeoit des procès criminels où il s'agissoit de la vie, pendant que l'accusateur déduisoit les chefs d'accusation, il bouchoit d'une main une de ses oreilles, afin de la garder pure & non prévenue, pour entendre les défenses & la justification de l'accusé. Mais dans les derniers tems la quantité d'accusations que l'on porta devant lui, effaroucherent & aigrirent son naturel, en répandant sur le mensonge par le moyen de certaines circonstances véritables tout l'air & toutes les apparences de la vérité. Sur-tout il n'étoit plus maître de lui-même quand on lui déféroit des gens qui avoient mal parlé de lui; alors il devenoit cruel & inexorable, comme un homme à qui sa réputation étoit plus chere que l'empire & que la vie même.

Dans ce tems-là il se mit en marche pour poursuivre Darius & pour le combattre encore. Mais ayant appris que Bessus s'étoit saisi de sa personne; il congédia ses Thessaliens, & les renvoya chez eux après leur avoir donné deux mille talens de gratification, outre leur paye ordinaire. Dans cette poursuite, qui fut longue & pénible, [d] car en onze jours il fit à cheval trois mille

[d] *Car en onze jours il fit trois mille trois cent stades.*) C'est quatre cent douze mille cinq cent pas, ce qui, à vingt-cinq stades ou trois mille six cent vingt-cinq pas par lieue, fait cent trente-deux lieues ou environ. A ce compte, Alexandre auroit fait faire à sa cavalerie plus de douze lieues par jour. Or il est inoui que de la cavalerie fasse de si longues traites, sur-tout onze jours de suite, & dans un pays aride. Si l'on met quatre milles

mille trois cent ſtades ; la plûpart de ſes cavaliers furent ſi recrus, qu'ils ne pouvoient plus le ſuivre, ſouffrant encore plus de la diſette d'eau, que de la longueur du chemin, & de leur marche précipitée.

En marchant, Alexandre rencontra quelques Macédoniens, qui portoient ſur des mulets, de l'eau dans des peaux de chevre. Ces Macédoniens ayant vu ce prince demi mort de la chaleur extrême, & de la ſoif ardente qui le conſumoient, car c'étoit vers l'heure de midi, remplirent promptement un caſque d'eau, & coururent la lui préſenter. Alexandre s'informa d'abord à qui ils portoient cette eau. Ils répondirent : *nous la portons à nos enfans ; mais ne vous en inquiétez point, Seigneur, pourvu que vous viviez, nous en aurons aſſez d'autres, ſi nous perdons ceux-ci.* A ces mots Alexandre prend le caſque ; & regardant tout-autour de lui, il voit tous ſes cavaliers, qui la tête penchée, & les yeux avidement attachés ſur cette boiſſon, la dévoroient par leurs regards ; il la rend à ceux qui la lui avoient préſentée, en les remerciant, & ſans en boire une goutte. *Il n'y en a pas aſſez pour tous mes gens*, leur dit-il, *& ſi je buvois ſeul, les autres en ſeroient encore plus altérés, & mourroient de langueur & de défaillance.* Ses cavaliers voyant cette magnanimité & cette tempérance, lui crierent de les mener par-tout où il voudroit avec

les à la lieue, ce qui eſt la meſure la plus ordinaire, cela ne fera que cent trois lieues ; c'eſt encore beaucoup, car c'eſt près de neuf lieues & demie par jour. Un petit corps de cavalerie a pu faire une marche étonnante un jour, deux jours, mais onze jours de ſuite, je doute qu'on l'ait vu.

avec une entiere confiance & ſans les ménager, & ſe mirent à piquer en même tems, en diſant, *qu'ils n'étoient plus las, qu'ils n'avoient plus ſoif, & qu'ils ne ſe croyoient plus des hommes mortels pendant qu'ils auroient un tel roi.*

Cette affection & cette bonne volonté étoient égales dans tous; il n'y en eut pourtant que ſoixante qui purent le ſuivre, & qui arriverent avec lui dans le camp ennemi. Là ils fouloient aux pieds des monceaux d'or & d'argent répandus à terre; & paſſant à travers quantité de chariots remplis de femmes & d'enfans qui fuyoient à l'avanture, emportés par les chevaux, ſans cocher qui les conduisît, ils pouſſoient à toute bride vers les eſcadrons les plus avancés, ne doutant point qu'ils ne trouvaſſent-là Darius. Enfin après pluſieurs recherches on le trouva par hazard dans un lieu écarté, le corps tout percé de javelots, couché ſur ſon char, & tournant à ſa fin. Cependant avant que d'expirer il eut encore la force de demander à boire; & après avoir bû de l'eau fraîche, que lui apporta un Macédonien nommé Polyſtrate : *mon ami*, lui dit-il, *voilà le comble de mes malheurs, qu'ayant reçu ce plaiſir de toi, je n'aye pas le moyen de le reconnoître, mais Alexandre t'en rendra la récompenſe, & les dieux la rendront à Alexandre à cauſe de la douceur, de l'humanité & de la générosité dont il a uſé envers ma mere, ma femme & mes enfans. Touche-lui pour moi dans la main, comme je touche dans la tienne, & porte-lui de ma part ce ſeul gage que je puis lui donner de mon affection & de ma reconnoiſſance.* En finiſſant ces mots il mit la main dans celle de Polyſtrate, & rendit l'eſprit. Alexandre arrive auprès de lui dans ce moment, & par les marques de la douleur la plus ſenſible, il fait voir combien

bien il est touché de son malheur. Il détacha d'abord sa cotte d'armes, la jetta sur le corps de ce prince, & l'en enveloppa.

Quelque tems après, Bessus étant tombé entre ses mains, [e] voici le supplice dont il le punit: il fit courber par force des arbres l'un vers l'autre, attacha à chacun de ces arbres un des membres du corps de ce parricide, & leur laissant ensuite la liberté de retourner à leur naturel, ils se redresserent avec tant de violence, qu'ils emporterent chacun le membre qui y étoit attaché, & l'écartelerent de cette maniere. Mais longtems auparavant, Alexandre, après avoir embaumé le corps de Darius, & orné son cercueil avec une magnificence royale, l'avoit envoyé à sa mere Sisigambis, afin qu'elle l'enterrât à la maniere de son pays dans le tombeau de ses ancêtres, & il avoit reçu son frere Oxathres au nombre de ses amis.

Ensuite avec l'élite de son armée il passa dans l'Hyrcanie où il vit la mer Caspienne, qui ne lui parut pas moins grande que le Pont Euxin, mais dont l'eau est plus douce que celle de toutes les autres mers. Il ne put rien apprendre de certain sur la nature de cette mer; [f] il conjectura seulement

[e] *Voici le supplice dont il le punit: Il fit courber par force des arbres.*) Quinte-Curce écrit qu'Alexandre remit ce scélérat entre les mains d'Oxathres, frere de Darius, afin qu'après qu'on lui auroit coupé le nez & les oreilles, & qu'il seroit attaché en croix, les Barbares le tuassent à coups de fleches, & qu'ils gardassent si bien le corps, que les oiseaux mêmes n'en pussent approcher.

[f] *Il conjectura seulement que c'étoit un étang formé par l'écoulement du Palus Méotide.*) La mer Caspienne, dit Quinte-Curce, l. vj. *a l'eau plus douce que les autres. —Quelques-uns l'appellent*

lement que c'étoit un étang formé par l'écoulement du Palus Méotide. Il est pourtant hors de doute que les anciens physiciens ont connu sur cela la vérité ; car plusieurs années avant l'expédition d'Alexandre en Asie, ils avoient écrit que des quatre golfes qui viennent de la mer extérieure [g], le plus boréal est cette mer d'Hyrcanie, qui est aussi appellée mer Caspienne.

Ce fut près de-là que quelques Barbares ayant rencontré par hazard ceux qui menoient le cheval d'Alexandre, Bucéphale, le prirent & l'emmenerent. Ce prince ne supporta pas modérément cette perte, mais envoya par-tout des hérauts menacer qu'il feroit tout passer au fil de l'épée, hommes, femmes, & enfans, si on ne lui ramenoit son cheval. Quand on le lui eut ramené, & qu'on eut remis entre ses mains les principales villes, il les traita tous avec beaucoup de douceur & d'humanité, & paya une grosse

*pellent la mer d'Hyrcanie, & il y en a qui tiennent que le Palus Méotide s'écoule dedans, & ils se fondent sur ce qu'elle n'est pas si salée que les autres mers, elle s'adoucit par le mélange de ces eaux.* Strabon écrit de même qu'on a cru que la mer Caspienne, appellée aussi la mer d'Hyrcanie, étoit un écoulement du Palus Méotide, qui la remplissoit par des conduits soûterrains, & il dit que Polyclete rapportoit des raisons pour prouver que cette mer étoit un lac, parce que son eau est douce, & qu'elle étoit la même que le Palus Méotide, parce que, comme ce Palus, elle reçoit le fleuve Tanaïs, car ils ont donné le nom de Tanaïs au fleuve Jaxarte ; mais ce sont de pures rêveries. Comment la mer Caspienne seroit-elle la même que le Palus Méotide dont elle est si éloignée ? Hérodote n'a pas fait cette faute, car il écrit *que la mer Caspienne est par elle-même, & ne se mêle point avec aucune autre mer :* ἡ δὲ Κασπίη θάλασσα ἐστὶ ἐπ' ἑαυτῆς, οὐ συμμίσγουσα τῇ ἑτέρῃ θαλάσσῃ.

[g] C'est-à-dire de l'océan.



[h] C'est

grosse rançon de son cheval à ceux qui l'avoient pris.

De l'Hyrcanie il entra dans la Parthienne [a]; & se trouvant-là d'un grand loisir, il prit pour la premiere fois la robe barbare, soit qu'il voulût s'accoutumer aux loix & aux manieres du pays, dans la pensée que la conformité des mœurs & des usages est un grand attrait pour gagner les cœurs, & un puissant moyen pour adoucir & apprivoiser les hommes; soit qu'il n'eût en vue que de tâter les Macédoniens, & de leur proposer comme un essai & un apprentissage d'adoration pour lui en les accoutumant peu-à-peu à son changement d'habit, & aux manieres barbares qu'il avoit prises. Cependant il ne prit pas d'abord entierement les usages des Medes, qui lui parurent trop étranges, car il ne mit ni le haut-de-chausses qui descend jusqu'au bas des jambes, ni la robe trainante, ni la tiare; mais tenant le milieu, il fit un mêlange de la mode Persienne avec la Médoise, & composa une maniere de vêtement moins fastueux que celui des Medes, & aussi plus noble & plus majestueux que celui des Perses. Il ne le mit d'abord que quand il devoit parler aux Barbares, ou devant ses amis particuliers dans sa maison, mais ensuite il parut avec cet habit devant tout le monde & dehors, & chez lui dans ses audiences publiques.

Ce spectacle déplaisoit fort aux Macédoniens; mais comme ils admiroient ses autres vertus, ils estimoient tous qu'il falloit bien permettre qu'il donnât quelque chose à son plaisir &

[a] C'est le pays que les Parthes, venus de Scythie, occuperent depuis.

• Fleuve

& à sa vanité, lui qui, après toutes les blessures dont il étoit couvert, avoit encore depuis peu reçu à la jambe un coup de fleche qui lui avoit cassé le petit os, & l'avoit fait tomber; qui, une autre fois, fut atteint d'une grosse pierre sur le cou si rudement, qu'elle lui causa un éblouissement pendant un assez long-tems, & qui malgré ces avantures, ne laissoit pas de s'exposer toujours aux plus grands périls sans aucun ménagement. Car encore en dernier lieu il passa le fleuve Orexartes [i], qu'il croyoit le même que le Tanaïs; & après avoir défait & renversé les Barbares qui l'attendoient en bataille de l'autre côté, il les mena battant plus de cent stades [k], quoiqu'il fût travaillé d'un dévoiement qui l'avoit fort affoibli.

Ce fut-là que la reine des Amazones vint le trouver, comme le rapportent la plûpart des historiens, entre autres Clitarque, Polycrite, Onésicrite, Antigene, & Ister. Il est vrai qu'Aristobule, [l] Charès de la ville de Théangéla, Ptole-

[i] Fleuve de la Sogdiane, autrement Jaxartes.

[k] Douze mille cinq cent pas.

[l] *Charès de la ville de Théangela.*) Le texte étoit corrompu ici en deux endroits; il y a Χάρης ὁ εἰσαγγελεὺς & Φίλιππος ὁ εἰσαγγελεύς. Amiot a traduit *rapporteur*, ce qui est ridicule. Nous savons par Diodore qu'εἰσαγγελεὺς étoit à la cour du roi de Perse un officier, dont la fonction étoit d'aller annoncer au prince ceux qui venoient pour le voir ou pour lui parler, & de les introduire, que nous appellons *introducteur*; mais cela ne peut avoir lieu ici, car ni Charès ni Philippe n'avoient point cet office. J'ai suivi la correction de Holsténius & de Reinésius, qui ont fait voir que Plutarque avoit écrit Χάρης ὁ Θεαγγελεὺς & Φίλιππος ὁ Θεαγγελεύς, c'est-à-dire *Charès de la ville de Théangela*, & *Philippe de la même ville de Théangela.* Théangela est une ville de la Carie.

Ptolemée, Anticlide, Philon le Thébain, Philippe de la même ville de Théangéla, & encore Hécatée d'Erétrie, & Philippe de Chalcis, & Duris de Samos, [m] soutiennent que cette particularité de l'Amazone est une pure fiction. Et il semble qu'Alexandre même est sur cela d'accord avec eux ; car en écrivant à Antipater, à qui il envoyoit un détail exact de tout ce qui se passoit, il lui mande que le roi des Scythes lui offroit sa fille en mariage, mais il ne dit pas un seul mot de l'Amazone. Et l'on ajoute à ce propos que plusieurs années après, Onésicrite lisant un jour à Lysimachus, qui étoit déja sur le throne, le quatrieme livre de son histoire, où étoit l'avanture de l'Amazone, Lysimachus en soûriant doucement lui dit : *Où étois-je donc en ce tems-là ?* Mais quant à cette particularité, ni ceux qui la croiront n'en auront plus d'admiration pour Alexandre, ni ceux qui la rejetteront, ne

Carie. Cette correction est d'autant plus certaine, que ceux que Plutarque nomme ici, & parmi lesquels il met ce Charès & ce Philippe, sont désignés par leur patrie, *Philon le Thébain*, *Hécatée d'Erétrie*, *Duris de Samos.* Il n'auroit donc pas designé les deux autres par leur emploi. Mais ce qui met encore cette vérité hors de tout doute, c'est que ce même Philippe est cité dans Athénée, l. vj. p. 271. sous ce nom de sa patrie. Φίλιππος ὁ Θεαγγελεὺς ἐν τῷ περὶ Καρῶν καὶ Λελέγων συγγράμματι. *Philippe de la ville de Théangela dans son traité des Cariens & des Leleges.* Le savant pere Hardouin a confirmé cette correction dans sa remarque sur un passage de Pline, livre v. ch. 29. & il ajoute que dans Strabon, liv. xiij. pag. 611. on lit συναγέλα pour Θεάγγελα.

m *Soutiennent que cette particularité de l'Amazone est une pure fiction.* ) Il est certain que cette histoire des Amazones est une fable, comme Strabon l'a fort bien vû. On peut voir les remarques sur la vie de Thesée, tom. I. pag. 59.

ne rabattront rien de l'eſtime qu'on lui doit.

Comme il craignoit que ſes Macédoniens, las de tant de guerres & de fatigues, ne refuſaſſent de le ſuivre pour le reſte de ſon expédition, il laiſſa dans le pays les troupes qui lui parurent les plus rebutées ; & prenant avec lui la fleur de ſon armée & les plus réſolus, au nombre de vingt mille hommes de pied, & de trois mille chevaux, * il ſe jetta dans l'Hyrcanie. Mais avant que de partir il les aſſembla, & leur fit un long diſcours, où il leur repréſenta, *que juſqu'à ce jour les Barbares ne les avoient vus que comme en ſonge, & que ſi après n'avoir fait que donner l'alarme à l'Aſie, ils prenoient le parti de s'en retourner, ces mêmes Barbares leur courroient ſus comme à des femmes ; que cependant il donnoit congé à ceux qui voudroient ſe retirer, mais qu'il proteſtoit contre eux que lorſqu'il étoit en état d'achever de conquérir la terre entiere, & de l'aſſujettir aux Macédoniens, ils l'avoient abandonné & laiſſé ſeul avec ſes amis, & un petit nombre de ſoldats attachés à ſa fortune.* Cela étoit preſque dans les mêmes termes dans la lettre qu'il écrivit à Antipater, & il ajoutoit qu'il n'eut pas plûtôt achevé de parler, qu'ils ſe mirent tous à crier, *qu'il les menât en quel endroit il voudroit de la terre habitable.*

Ce diſcours ſi adroit pour tâter les troupes, ayant

* *Il ſe jetta dans l'Hyrcanie. Mais avant que de partir.*) Ce paſſage paroît fort embarraſſé dans le texte. Alexandre eſt dans la Parthienne, & il ſemble que les troupes qu'il prend ſont dans l'Hyrcanie ; j'ai ſuivi le ſens que l'hiſtoire m'a préſenté. Alexandre vient de l'Hyrcanie ; il eſt dans la Parthienne, lorſqu'il fait cette harangue à ſes ſoldats, & il rentre dans l'Hyrcanie où il y avoit des mouvemens. De cette maniere tout eſt clair & ſuivi.

ayant fait ſon effet ſur ces braves gens, il ne fut pas difficile d'entraîner les autres, ils ſuivirent d'eux-mêmes l'exemple des premiers. Depuis ce moment il tâcha de rapprocher encore davantage ſa maniere de vivre des mœurs & des manieres des Barbares, comme auſſi de rapprocher les mœurs & les manieres des Barbares des uſages & des façons de faire des Macédoniens, dans l'eſpérance que ce mélange & cette communication de mœurs cimenteroient entre eux une forte d'amitié & d'alliance, & contribueroient plus que la force à maintenir & à aſſurer ſes affaires pendant qu'il ſeroit éloigné. C'eſt pourquoi il fit choiſir trente mille jeunes enfans, & donna ordre qu'on leur enſeignât les lettres Grecques, & qu'on les élevât dans l'exercice des armes à la maniere des Macédoniens, établiſſant ſur eux pluſieurs maîtres & gouverneurs pour en avoir ſoin.

Pour ce qui eſt de ſon mariage avec Roxane, ce fut l'amour ſeul qui le ménagea ; * car ayant vu cette princeſſe à un feſtin, il la trouva ſi belle & ſi charmante, qu'il ne put lui réſiſter. Cependant il parut convenir aſſez à l'état préſent de ſes affaires & aux grands deſſeins qu'il formoit ; car les Barbares s'aſſûrerent plus en lui à cauſe de l'alliance qu'il avoit contractée avec eux par ce mariage ; & ils l'en aimerent encore beaucoup davantage en voyant qu'il étoit ſi ſage & ſi

* *Car ayant vu cette princeſſe à un feſtin.* ) Je ſuis obligé de rendre compte ici d'une leçon ſinguliere que préſente un manuſcrit, au lieu de ἐν τινὶ χρόνῳ, on y lit ἐν χορτάνῳ. J'avoue que je ne ſai ce que c'eſt que *Chortanus*, eſt-ce un dieu, eſt-ce une fête? Quelqu'un plus habile que moi en pourra peut-être tirer quelque choſe d'utile pour l'éclairciſſement de ce paſſage.

ſi continent, & que la ſeule femme dont il étoit devenu paſſionnément amoureux, il n'avoit voulu l'approcher qu'en légitime mariage.

Comme il vit que de ſes deux plus grands amis Epheſtion & Cratere, le premier louoit les nouvelles manieres qu'il avoit priſes, & s'habilloit comme lui à la mode des Barbares, & que le dernier ſe tenoit toujours fortement attaché aux uſages de ſa patrie, il prit le parti d'expliquer ſes volontés aux Barbares par la bouche d'Epheſtion, & aux Grecs & aux Macédoniens par la bouche de Cratere. En général il aimoit beaucoup plus le premier, mais il eſtimoit davantage l'autre. Car il étoit perſuadé, & il le diſoit toujours, qu'Epheſtion aimoit Alexandre, & que Cratere aimoit le roi. De-là naiſſoient entre ces deux favoris des haines ſecrettes qui les porterent à ſe brouiller ſouvent avec éclat, juſques-là qu'un jour dans les Indes ils en vinrent aux mains & tirerent l'épée. Leurs amis des deux côtés ſe rangerent incontinent auprès d'eux tout prêts à prendre parti ; mais Alexandre, y étant accouru, s'emporta ouvertement contre Epheſtion, l'appellant étourdi & écervelé de ne pas comprendre que, ſi on lui ôtoit Alexandre, il ne ſeroit plus rien dans le monde, & retomberoit dans ſon néant. Il tança auſſi fort aigrement Cratere ; & après les avoir remis bien enſemble & les avoir fait embraſſer, il leur jura par Jupiter Ammon & par tous les autres dieux, qu'ils étoient les deux hommes du monde qu'il aimoit le plus ; mais que, s'il apprenoit encore qu'ils ſe fuſſent querellés, il les tueroit tous deux, ou du moins celui qui auroit commencé ; & l'on écrit que depuis ce moment-là ils ne fi-

rent ni ne dirent rien l'un contre l'autre, non pas même par jeu.

En ce tems-là Philotas, fils de Parménion, étoit celui qui avoit le plus de crédit & d'autorité parmi les Macédoniens ; car il étoit vaillant de sa personne, très-patient dans les travaux, & après Alexandre, il n'y avoit point dans toute l'armée de seigneur qui fût si libéral, ni qui aimât si tendrement ceux qui s'attachoient à lui. On dit qu'un jour un de ses amis lui ayant demandé quelque argent, il ordonna qu'on le lui donnât. Son intendant répondit qu'il n'en avoit point : *Eh quoi*, repartit brusquement Philotas, *n'as-tu donc point quelque vaisselle d'argent à moi, ou quelque meuble ?* Mais il étoit d'une hauteur si pleine de faste, & faisoit une si grande profusion de ses richesses, qu'il étoit beaucoup plus magnifique dans ses habits, dans son train & dans tout son équipage, & avoit une table plus somptueuse & plus délicate qu'il ne convenoit à un particulier. Alors même il contrefaisoit la grandeur & la magnificence d'un prince, sans aucune mesure, sans rien de gracieux ni de naturel, & seulement par des manieres étranges & par des airs pleins de vanité & d'affectation. Cela lui avoit attiré la haine de tout le monde, & l'avoit déja rendu très-suspect ; de sorte que son pere Parménion lui dit un jour avec beaucoup de sagesse : *mon fils, fais-toi plus petit.* Il y avoit même déja long tems qu'on l'avoit fort décrié auprès d'Alexandre. Car lorsqu'on prit toutes les richesses qui étoient à Damas après la défaite de Darius dans la Cilicie, comme on eut amené quantité de prisonniers dans le camp, on trouva parmi ces prisonniers une jeune femme qui étoit

de

de la ville de Pydne, & d'une grande beauté, on l'appelloit Antigone. Philotas l'eut en partage; & étant à table avec elle, & comme jeune & comme amoureux il parloit avec beaucoup de liberté & laissoit échapper dans le vin des vanteries & des fanfaronades de soldat, s'attribuant à lui-même, ou attribuant à son pere les plus grandes actions qui avoient été faites dans cette guerre, & appellant ouvertement Alexandre un jeune homme, qui par leur moyen jouissoit du titre de roi.

Cette jeune femme fit confidence de ce discours à un de ses amis; celui-ci, comme cela est assez d'ordinaire, en fit confidence à un autre. de sorte qu'il vint aux oreilles de Cratere, qui, prenant sur l'heure cette femme, la mena secrettement à Alexandre. Ce prince, ayant tout entendu de sa bouche, lui commanda de s'en retourner auprès de Philotas, de recueillir avec soin tout ce qu'elle lui entendroit dire, & de venir le lui rapporter. Philotas, qui ignoroit les piéges qu'on lui avoit tendus, vivoit sans reserve avec Antigone; & dans ces accès de colere ou de vanité, il tenoit tous les jours des discours fort impertinens contre le roi. Quoiqu'Alexandre eût déja des preuves assez fortes contre Philotas, cependant il patienta encore & se retint sans rien faire paroître, soit qu'il se confiât à l'attachement & à l'amitié que Parménion avoit pour lui, soit qu'il craignît leur réputation & leur grande puissance.

Dans ce même tems-là il y avoit dans le camp un certain Lymnus [a], Macédonien, de la ville

[a] Il est appellé *Dymnus* par Quinte-Curce.

 Ville

ville de Chalestra [q], qui avoit violemment conspiré contre Alexandre ; cet homme fit confidence de son dessein à un jeune garçon, nommé Nicomaque, dont il étoit amoureux, & le sollicita de vouloir être de l'entreprise. Nicomaque le refusa avec exécration, & sur le champ il alla découvrir tout le complot à son frere [r] Balinus, qui tout aussi-tôt alla trouver Philotas, [s] & le pria de les introduire sans perdre un moment chez Alexandre à qui ils avoient à déclarer des choses très-grandes, très-importantes, & dont il étoit très-nécessaire qu'il fût instruit.

Philotas, on ne sait pourquoi, car on ne sait sur cela que des conjectures, ne les fit point parler au roi, disant que ce prince étoit occupé à des affaires de plus grande conséquence. Balinus & son frere revinrent encore à la charge pour la seconde fois, & le presserent de les faire parler à Alexandre, mais inutilement. Alors commençant à se défier de Philotas, [t] ils s'adresserent à un autre qui les mena sur l'heure à Alexandre. Là ils déduisirent premierement tout ce qu'ils savoient de la conjuration de Lymnus ; & ensuite ils lui toucherent en passant quelque chose de la conduite de Philotas, qui n'avoit tenu aucun compte d'eux, quoiqu'ils se fussent adressés à lui par deux fois. Ale-

[q] Ville de la Thrace, qui étoit de la domination des Macédoniens

[r] Ou plûtôt *Cebalinus.*

[s] *Et le pria de les introduire.*) Selon Quinte-Curce, Cébalinus alla seul chez Philotas, de peur que s'il menoit son frere Nicomaque chez le roi, où il n'avoit pas accoutumé d'aller, les conjurés en le voyant ne prissent de l'ombrage.

[t] *Ils s'adresserent à un autre.*) Ils s'adresserent à un officier considérable nommé Métron, qui étoit maître de la garderobe ; aussi dans un manuscrit au lieu de πρὸς ἕτερον, on lit πρὸς Μέτρωνα.

[u] *L'avoit*

Alexandre fut très-irrité de cette négligence; mais quand on lui eut rapporté que celui qu'il avoit envoyé pour arrêter Lymnus [a] l'avoit tué, parce qu'il s'étoit mis en défense pour s'empêcher d'être pris, il fut encore plus troublé dans la pensée que la mort de ce traître lui enlevoit les preuves les plus sûres de la conspiration. Comme il étoit donc fort mal disposé pour Philotas, & qu'il le regardoit de très-mauvais œil, cela excita ceux qui le haïssoient de longue main à paroître & à dire hautement que c'étoit une négligence inouie & un aveuglement étrange au roi, de penser qu'un Chalestrien, comme Lymnus, eût osé concevoir de lui-même le projet d'une si audacieuse entreprise; qu'il n'en étoit que le ministre, ou plûtôt que l'instrument, manié & poussé par une main plus forte; & qu'il falloit chercher la source de la conjuration dans ceux qui avoient trouvé un si grand intérêt à la tenir cachée.

Par ces discours & par ces soupçons ayant fait enfin ouvrir les oreilles au roi, ils lui porterent un nombre infini d'accusations & de calomnies contre Philotas; de sorte qu'il fut pris & appliqué à la torture en présence des principaux seigneurs de la cour, & Alexandre lui-même entendant tout de derriere une tapisserie. Et l'on dit qu'ayant oui les prieres basses & indignes qu'il fit à Ephestion pour le conjurer d'avoir pitié de lui, il dit: *Quoi, Philotas, étant si lâche &*

[a] *L'avoit tué, parce qu'il s'étoit mis en défense.*) Selon d'autres il se tua lui-même, en se passant son épée au-travers du corps. Les gardes le porterent dans la tente d'Alexandre, mais il avoit déja perdu la parole & expira sur le moment.

*& d'un courage si bas, as-tu donc bien osé faire une entreprise si grande & si hazardeuse?*

Philotas ayant été condamné à mort & exécuté, Alexandre envoya en Médie des gens pour se défaire de Parménion, grand capitaine & personnage illustre, qui avoit eu beaucoup de part aux exploits de Philippe, & qui seul ou du moins plus qu'aucun autre des plus anciens amis & serviteurs de ce prince, avoit porté Alexandre à entreprendre la conquête de l'Asie. De trois fils qu'il avoit à l'armée, il en avoit vu mourir deux devant lui dans les combats; & enfin, pour récompense de tant de services, il se vit indignement tuer après le supplice infame de son dernier fils.

Ces sanglantes exécutions rendirent Alexandre terrible à la plûpart de ses amis & de ses capitaines, sur-tout à Antipater, qui sur l'heure envoya secrettement vers les Etoliens pour faire avec eux un traité d'alliance. Car les Etoliens craignoient extrêmement Alexandre, * à cause du sac de la ville des Œniades qu'ils avoient ruinée de fond en comble. Ce qui ayant été rapporté à Alexandre, il dit, *que ce ne seroient pas les enfans des Œniades qui les puniroient, mais que lui-même il en feroit une terrible vengeance.*

Peu

* *A cause du sac de la ville des Œniades.*) Cette ville étoit appellée *Œnias* & *Œniades*; elle étoit dans l'Acarnanie, à l'embouchure de l'Achéloüs. Strabon en marque la situation dans son dixieme livre. *On trouve ensuite*, dit-il, *les Œniades & l'Achéloüs, & près de-là le lac des Œniades, qui a trente stades de long & vingt de large.* Il y a de l'apparence que cette ville fut ainsi nommée à cause d'Œnée, pere de Déjanire; elle fut ensuite nommée *Erysichia*, & après encore *Dramageste*. Il en est parlé dans Polybe & dans Diodore.

3 *Qui*

Peu de tems après arriva encore le meurtre de Clitus, qui, à l'entendre raconter simplement, paroît encore plus cruel & plus étrange que le supplice de Philotas; mais, quand on vient à joindre ensemble & la cause de ce meurtre & l'occasion où il fut fait, on trouve que ce ne fut pas un dessein prémédité, mais l'effet d'une fatale aventure, le roi ayant malheureusement fourni pour prétexte à la mauvaise destinée de Clitus l'ivresse & la colere. Et voici comme cela arriva. Il étoit venu du côté de la mer des gens qui avoient apporté à Alexandre des fruits de la Grece; le roi, admirant la beauté & la fleur de ces fruits, fit appeller Clitus à qui il vouloit les montrer & en faire part. Clitus faisoit par hazard ce jour-là un sacrifice; il quitta donc son sacrifice pour aller trouver le roi. Trois des moutons sur lesquels on avoit déja fait les effusions sacrées le suivirent. Alexandre, informé de cet accident, le communiqua aux devins Aristandre & Cléomantis le Lacédémonien, [y] qui assûrerent que c'étoit un très-mauvais signe. Sur cela Alexandre ordonna qu'on sacrifiât promptement ces moutons pour le salut de Clitus, d'autant plus qu'il y avoit trois jours que lui-même il avoit eu en songe une vision assez étrange. Il lui sembla qu'il voyoit Clitus en robe noire assis à sa table avec les fils de Parménion, qui étoient tous morts. Cli-

[y] *Qui assurerent que c'étoit un très-mauvais signe.*) En effet ces trois moutons destinés au sacrifice, & qui avoient déja reçu l'effusion sacrée, venant à suivre Clitus, cela ne disoit-il pas clairement que la même destinée poursuivoit Clitus, & qu'il alloit aussi servir de victime? Il n'en faut pas tant à des devins ingénieux pour leur faire imaginer des explications, qui ont une ombre de vrai-semblance; ils se tirent d'embarras sur des choses plus difficiles & plus obscures.

z Pra-

Clitus n'attendit pas la fin de ſon ſacrifice; il alla ſouper chez le roi qui ce jour-là avoit ſacrifié à Caſtor & à Pollux. Dès que la débauche fut échauffée & qu'on eut commencé à boire, quelqu'un ſe mit à chanter quelques vers d'un certain Pranichus [1], ou ſelon d'autres de Piérion, qui étoient faits contre les capitaines Macédoniens qui depuis peu avoient été battus par les Barbares, & on ſe divertiſſoit ainſi & on rioit à leurs dépens. Les plus vieux de la troupe trouvoient cela très-mauvais, & blâmoient extrêmement & le poëte & le chanteur. Mais Alexandre & ſes courtiſans, qui ſe plaiſoient à entendre ces vers, ordonnerent au muſicien de continuer. Alors Clitus, déja chargé de vin, & naturellement brutal & opiniâtre, s'emporta & dit entr'autres choſes, *qu'il n'y avoit rien de plus honteux & de plus indigne, que de traiter ainſi & de brocarder au milieu des ennemis, & d'ennemis Barbares, des capitaines Macédoniens qui valoient beaucoup mieux que ceux qui les brocardoient, quoiqu'ils euſſent été malheureux dans quelques rencontres.*

Alexandre lui ayant dit ſur cela, *qu'il plaidoit ſa propre cauſe en appellant la lâcheté un malheur.* Clitus ſe leve, & les yeux bouffis de vin & de colere: *C'eſt pourtant cette lâcheté,* lui dit-il, *qui vous ſauva la vie, lorſque, tout fils de Jupiter que vous êtes, vous tourniez le dos à l'épée de Spithridate. C'eſt par le ſang de ces Macédoniens & par ces bleſſures, que vous êtes devenu ſi grand, que, dédaignant Philippe pour pere, vous voulez à toute force paſſer pour fils de Jupiter Ammon.* Alexandre, outré de cette inſolence, lui répondit: *Ah, ſcélérat, en tenant tous les jours de tels diſcours contre moi, & en excitant*

[1] Pranichus & Pierion, poëtes inconnus.

*Mais*

*tant les Macédoniens à la révolte, penses-tu que tu auras long-tems sujet de t'en réjouir? Ah vraiment,* lui répondit Clitus dont l'insolence croissoit toujours, *vous avez raison; nous n'avons pas grand sujet de nous réjouir, puisque nous ne recevons d'autres salaires de nos travaux, & que nous sommes réduits à porter envie au bonheur de ceux qui sont morts avant que d'avoir vu les Macédoniens déchirés avec les verges des Perses, & obligés d'avoir recours à la faveur & à la protection de ces mêmes Perses pour avoir audience de leur roi.*

Pendant que Clitus profere ces paroles sans aucun ménagement, & qu'Alexandre se leve pour se jetter sur lui, & qu'il l'accable d'injures, les plus vieux font tous leurs efforts pour appaiser le tumulte. Alors Alexandre, se tournant vers Xénodochus le Cardianien, & vers Artémius de Colophone : *Ne vous semble-t-il pas,* leur dit-il, *que les Grecs sont parmi les Macédoniens comme des demi-dieux parmi les bêtes sauvages?* Clitus, qui ne veut pas céder, crie, *qu'Alexandre dise tout haut ce qu'il veut dire, ou qu'il n'appelle point à sa table des hommes libres, & qui ne savent dire que la vérité, ou qu'il passe sa vie avec des Barbares & avec des esclaves qui adoreront volontiers sa ceinture Persienne & sa robe blanche.*

A ces mots Alexandre, ne pouvant plus retenir sa colere, prend sur la table une pomme qu'il jette à la tête de Clitus, & cherche son épée; [a] mais Aristophane, un de ses gardes-du corps, l'avoit prévenu & la lui avoit ôtée. Tous les autres l'environnent pour le retenir, & le conjurent

[a] *Mais Aristophane, un de ses gardes-du-corps.*) Selon Quinte-Curce & Arrien, ce garde ne s'appelloit pas *Aristophane*, mais *Aristonus*.

rent de s'appaiſer ; mais lui ſe démêlant de leurs mains, il crie en langage Macédonien, appelle à lui ſes gardes, ce qui étoit le ſigne d'une grande émeute, & ordonne au trompette de ſonner l'alarme. Comme le trompette différoit ou refuſoit d'obéir, le roi lui donna un grand coup de poing ſur le viſage ; & depuis ce tems-là le trompette fut fort eſtimé de tout le monde, comme ayant été ſeul la cauſe de ce que tout le camp ne s'étoit pas ſoulevé.

Comme Clitus continuoit toujours, ſes amis le pouſſerent à grande peine hors de la ſalle. Mais il y rentra incontinent par une autre porte, en chantant avec une audace effrénée & avec un mépris très-inſolent ce paſſage de l'Andromaque d'Euripide : [b] *O dieux, la méchante coutume qui s'eſt établie en Grece! Quand une armée a érigé un trophée de la défaite des ennemis, on ne compte point que cette victoire ſoit l'ouvrage de ces troupes qui ont combattu, mais le général en remporte ſeul toute la gloire. Celui qui ne s'eſt pas plus expoſé que tous ces milliers*

[b] *O dieux! la méchante coutume qui s'eſt introduite en Grece.*) C'eſt ce que Pélée dit à Ménélas dans l'Andromaque d'Euripide, vſ. 693. &c. Plutarque n'en rapporte que le premier vers, parce que de ſon tems on ſavoit les pieces d'Euripide par cœur, & qu'il ſuffiſoit d'en dire un vers, tout le monde ſuppléoit le reſte. Je les ai tous rapportés dans ma traduction, parce que ſans cela il n'y auroit preſque pas de lecteur qui comprît le ſens de ce paſſage, & que d'ailleurs Plutarque dit que Clitus les prononça tous. Ils contiennent un reproche très-amer contre Alexandre, en faiſant entendre que, comme Agamemnon & Ménélas s'attribuoient tout l'honneur de l'expédition de Troie, dont tant de milliers d'hommes avoient aſſuré le ſuccès par leur ſang, Alexandre s'attribuoit de même ſeul la gloire de tous les grands exploits, dont la plus grande partie étoit dûe à la valeur de ſes capitaines.

c Et

*milliers d'hommes, & qui n'a pas plus fait qu'un seul homme, est seul chanté comme vainqueur, & jouit des travaux & de la gloire de tous les autres.*

Le roi, ne pouvant plus retenir son ressentiment que le vin aiguisoit encore, saute à la javeline d'un de ses gardes, la lui arrache, & dans le moment que Clitus passoit près de lui pour se retirer, [c] & qu'il ouvroit la portiere, il lui passe sa javeline au-travers du corps. Clitus pousse un profond soupir, & avec un mugissement horrible il tombe mort. En même tems la colere du roi se dissipe, il revient tout-d'un-coup à lui, & voit tout-autour ses amis muets & saisis de crainte. Il se hâte d'arracher la javeline de ce corps qui étoit étendu à ses pieds, & veut la tourner contre lui-même, mais il en est empêché par ses gardes qui, étant promptement accourus, lui saisissent les mains & l'emportent par force dans sa chambre.

Là il passa toute la nuit & le jour suivant à fondre en larmes. Et après qu'il eut épuisé toutes ses forces à soupirer, à crier & à lamenter, n'en pouvant plus, il demeura sans voix, étendu à terre, poussant seulement de tems en tems de profonds soupirs. Ses amis, qui craignoient les suites de ce silence, entrerent par force dans sa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce que tous les autres lui dirent pour le consoler; mais le devin Aristandre l'ayant fait souvenir & de la vision

[c] *Et qu'il ouvroit la portiere.*) L'usage des portieres est donc fort ancien. Par les planches qui sont dans un manuscrit fort ancien de Térence, qui est dans la bibliotheque du roi, on voit qu'il y en avoit presque à toutes les portes: cet usage a été perdu plusieurs siecles, & il n'y a que peu de tems que la France le connoît.

d Et

vision qu'il avoit eue en songe, & du mauvais présage des moutons, [d] & lui ayant fait entendre que tout ce qui venoit d'arriver étoit réglé de tous les tems par le destin, & par conséquent inévitable, il parut un peu soulagé. Ce que voyant ses amis, [e] ils firent entrer le philosophe Callisthene, parent d'Aristote, & Anaxarque de la ville d'Abdere. Callisthene tâcha d'abord doucement, & selon les regles de la morale, de se rendre maitre de sa douleur, en s'insinuant peu-à-peu auprès de lui par ses discours, & en tournant adroitement tout-autour sans toucher à la plaie, & sans lui rien dire qui pût réveiller son affliction. Mais Anaxarque, [f] qui dès le com-

[d] *Et lui ayant fait entendre que tout ce qui venoit d'arriver étoit reglé de tous les tems par le destin.*) N'eût-il pas mieux valu qu'Aristandre eût accru le repentir du roi, que de prêter des couleurs divines à son crime? Tel eût été le devoir d'un homme vertueux; & Aristandre ne pouvoit ignorer que le repentir poussé à l'extrême, peut seul ramener aux vertus un prince perdu par la flatterie. Mais Aristandre étoit courtisan, mot synonyme d'empoisonneur; Anaxarque qu'on va entendre, montrera le modele sur lequel il semble que tous aient été formés.

[e] *Ils firent entrer le philosophe Callisthene, parent d'Aristote.* Il étoit de la ville d'Olynthe, & Aristote l'avoit donné lui-même à Alexandre. C'étoit un homme d'un très-grand savoir, d'une probité à toute épreuve, & sur-tout très-amoureux de la liberté, ce qui le rendoit d'une humeur peu complaisante & très-peu propre à la cour.

[f] *Qui dès le commencement avoit suivi dans la philosophie une route toute particuliere.*) Au discours horrible qu'il va tenir, il paroît bien qu'il ne suivoit ni Pythagore, ni Socrate, ni Aristote. Aussi a-t-on dit qu'il fut disciple d'un Diomenes de Smyrne, ou d'un Méthrodore, philosophes peu connus: d'autres disent qu'il avoit étudié sous Démocrite, & on trouve en effet qu'il ne s'éloignoit pas des sentimens de ce maître, qui enseignoit que les loix n'étoient que des inventions humaines.

g Car

commencement avoit ſuivi dans la philoſophie une route toute particuliere, & qui avoit la réputation de dédaigner & de mépriſer tous ſes compagnons, ſe mit à crier dès l'entrée : *Quoi, eſt-ce cet Alexandre ſur qui la terre entiere a les yeux? Eh le voilà étendu ſur le plancher fondant en larmes comme un vil eſclave, craignant la loi & le blâme des hommes, lui qui doit être la loi des autres, & la regle de toute juſtice, puiſqu'il n'a vaincu que pour être ſeigneur & maître, & nullement pour ſervir & pour ſe ſoumettre à une vaine opinion. Ne ſavez-vous pas*, continua-t-il, en s'adreſſant à lui-même, *ne ſavez vous pas que Jupiter a auprès de lui ſur ſon throne d'un côté la juſtice, & de l'autre côté Thémis? Pourquoi cela, ſinon pour faire entendre que tout ce que le prince fait eſt toujours équitable & juſte?* Par ce diſcours & autres ſemblables, ce philoſophe allégea véritablement l'affliction du roi; mais il le rendit plus orgueilleux & plus injuſte. En même tems il s'inſinua merveilleuſement dans ſes bonnes graces, & lui rendit très-inſupportable & très-odieuſe la converſation de Calliſthene, qui n'étoit pas déja trop agréable à cauſe de ſa grande auſtérité.

On dit qu'un jour à table devant le roi on vint à parler des ſaiſons & de la température de l'air; Calliſthene ſoutenoit avec tous ceux du pays que ce climat-là étoit beaucoup plus froid & plus rude que celui de la Grece. Anaxarque ſoutenoit le contraire avec la derniere opiniâtreté. Enfin après pluſieurs raiſons alléguées de part & d'autre, Calliſthene dit à Anaxarque : *Il faut pourtant de toute néceſſité que tu tombes d'accord qu'il fait ici plus grand froid qu'en Grece;* [g] *car en Grece*

[g] *Car en Grece toi-même tu paſſois l'hiver avec un ſimple*

*Grece toi-même tu paſſois l'hiver avec un ſimple manteau, & ici tu ne ſaurois durer même à table, ſi tu n'es couvert de trois gros tapis.*

Cela piqua extrêmement Anaxarque; mais ce qui fâchoit le plus les ſophiſtes & les flatteurs qui étoient en grand nombre dans cette cour, c'eſt que Calliſthene étoit couru & recherché des jeunes gens à cauſe de ſon éloquence, & qu'il n'étoit pas moins agréable aux vieillards à cauſe de la vie qu'il menoit, qui étoit réglée, grave, modeſte, contente de ſon état & ſuffiſante à elle-même, & qui confirma le prétexte qu'on donnoit à ſon voyage. Car on diſoit qu'il n'étoit venu trouver Alexandre en Aſie, que pour avoir l'honneur de ramener ſes citoyens & de repeupler ſa patrie. Mais, quoique ſa grande réputation fût la principale cauſe de l'envie qui s'éleva contre lui, il faut avouer qu'il donna lui-même quelque lieu à ſes ennemis de le calomnier auprès du prince. Car il refuſoit ſouvent d'aller ſouper chez lui quand il en étoit prié; & quand il y alloit, il ſe tenoit là ſans parler, faiſant connoître par ſon dédain & par ſon ſilence qu'il n'approuvoit rien de tout ce qu'on diſoit ou qu'on faiſoit, & qu'il n'y prenoit aucun plaiſir; de ſorte que le roi lui dit un jour ce vers: [h] *je hais le ſophiſte qui ne ſait pas être ſage pour lui même.*

On

*ple manteau, & ici tu ne ſaurois durer ſi tu n'es couvert de trois gros tapis.*) C'eſt une raiſon très-naturelle & très-forte, pour prouver que le climat de l'Hyrcanie étoit plus rude & plus froid que celui de la Grece; mais ſous cette raiſon eſt cachée une ſatyre fine. Calliſthene reproche par-là à Anaxarque qu'il étoit ſi gueux en Grece, qu'il n'avoit en hiver qu'un ſimple manteau pour le couvrir.

[h] *Je hais le ſophiſte qui ne ſait pas être ſage pour lui-même.*) C'eſt un vers d'Euripide.

On dit qu'une fois Callisthene soupant chez le roi avec plusieurs autres conviés, toute la compagnie le pria de faire l'éloge des Macédoniens [i] la coupe à la main; que Callisthene le fit, & qu'il traita ce sujet avec tant d'éloquence, que tous les convives se levant de table se mirent à battre des mains & à jetter sur lui des couronnes, & que sur cela Alexandre allégua un passage d'Euripide, [k] qui dit, *que, quand on a en main une belle & riche matiere, il n'est pas difficile d'être éloquent; mais*, ajouta-t-il, *pour nous faire voir*

pide. Alexandre faisoit assez entendre par-là à Callisthene que son humeur revêche le perdroit enfin, & c'est ce qu'Aristote lui-même lui avoit prédit; car un jour voyant avec quelle liberté, ou plûtôt avec quelle insolence, il parloit au roi, il lui appliqua ce vers d'Homere, que Thétis dit à Achille:

*Ὠκύμορος δή μοι, τέκος, ἔσσεαι οἷ' ἀγορεύεις.*
Iliade, xviij. 95.

*Ah mon fils, tu perdras bientôt la vie aux discours que tu tiens-là.*

[i] *La coupe à la main*) Ce n'est pas seulement pour dire ce que nous disons *le verre à la main*, à table pendant le repas; mais cette expression a rapport à la coutume ancienne, qui est expliquée au long dans les remarques sur la vie de Démosthenes. A table la coupe passoit en rond à tous les convives, & celui qui l'avoit chantoit des chansons d'amour, ou quelque chose d'utile pour les mœurs. Ici la compagnie prie Callisthene de substituer à ces chansons l'éloge des Macédoniens.

[k] *Qui dit que quand on a en main une belle & riche matiere.*) Ce passage est des Bacchantes d'Euripide, v. 266. le voici.

Ὅταν λάβῃ τις τῶν λόγων ἀνὴρ σοφὸς
Καλὰς ἀφορμὰς, οὐ μέγ' ἔργον εὖ λέγειν.

*Quand un homme habile a en main un beau sujet, il ne lui est pas difficile de bien parler.*

*l Pas*

*voir toute la force de ton art, blâme ici devant nous les Macédoniens, afin qu'ils en deviennent meilleurs, en apprenant de toi toutes les fautes qu'ils ont faites.*

Alors Callisthene, chantant la palinodie, parla avec beaucoup de liberté & de force contre les Macédoniens; & après avoir fait voir que la division des Grecs avoit été la seule cause de la grandeur & de la puissance de Philippe, il finit par ce mot, *que dans la sédition d'une ville les plus méchans s'emparent des honneurs & des dignités.* Par-là il s'attira de la part des Macédoniens une haine terrible & implacable; & Alexandre lui-même dit tout haut, *que Callisthene n'avoit pas tant donné de preuves de son éloquence, que de sa malignité & de sa mauvaise volonté contre les Macédoniens.*

Voilà ce qu'Hermippus écrit que Stroïbus, lecteur de Callisthene, avoit raconté à Aristote. Il ajoute que Callisthene, s'appercevant bien du refroidissement d'Alexandre à son égard, lui dit par deux ou trois diverses fois en le quittant, ce vers d'Homere : [i] *Patrocle est bien mort, qui valoit beaucoup mieux que toi.* Ce n'est donc pas sans raison qu'Aristote avoit accoutumé de dire, en parlant de Callisthene, qu'il avoit beaucoup d'éloquence,

[i] *Patrocle est bien mort, qui valoit beaucoup mieux que toi.*) C'est un vers du vingt-unieme livre de l'Iliade. Callisthene vouloit dire par là qu'il se consoloit du refroidissement d'Alexandre à son égard, parce qu'il mourroit bientôt, & qu'il ne faut pas se mettre beaucoup en peine du mauvais traitement que fait un homme, dont la vie n'est qu'une vapeur qui se dissipe bientôt. Peut-être même que sous ces paroles il y avoit une menace secrette, que tout ce qu'Alexandre faisoit lui causeroit une prompte mort.

loquence, mais point de sens ; car, en refusant vigoureusement & en philosophe l'adoration qu'on vouloit exiger de lui, & étant le seul qui eût le courage de dire en public ce que tous les plus gens de bien & les plus vieux des Macédoniens n'osoient penser qu'en secret, quoiqu'ils en fussent tous également fâchés, il épargna véritablement aux Grecs une grande honte, & à Alexandre une plus grande encore, en empêchant qu'on ne l'adorât ; mais il se perdit lui-même, parce qu'il parut vouloir plûtôt forcer le roi que le persuader.

Charès de Mitylene écrit qu'Alexandre dans un festin, après avoir bu dans une coupe, la présenta à un de ses amis, que celui-ci l'ayant prise se leva ; [m] & se tournant vers le foyer où étoient les dieux domestiques, il but, & après avoir bu il adora en s'inclinant profondément ; qu'il alla ensuite donner un baiser à Alexandre au milieu du festin, & se remit à table avec lui. Tous les convives ayant fait la même cérémonie à la ronde, Callisthene, quand son tour fut venu, prit la coupe pendant qu'Alexandre n'y prenoit pas garde & qu'il parloit avec Ephestion, & après avoir bu il alla pour baiser le roi comme les autres. Mais Démétrius, surnommé Phidon, ayant crié au prince : *Seigneur, ne le baisez pas, car il est le seul de la table qui ne vous a pas adoré*, Alexandre détourna la tête & lui refusa le baiser. Alors Callisthene dit tout haut : *Voilà donc que je m'en*

m *Et se tournant vers le foyer où étoient les dieux domestiques.*) Il se tourna vers le foyer, parce que c'étoit le côté où Alexandre étoit assis, & que par-là il vouloit faire entendre qu'il falloit déja mettre Alexandre au nombre des dieux domestiques & tutélaires.

*m'en retourne avec un baiser de moins que tous les autres conviés.*

Cela commença à donner au roi quelque éloignement pour lui. Mais plusieurs choses concoururent à sa perte. Premierement on ajouta foi au rapport d'Ephestion, qui dit que Callisthene lui avoit donné sa parole qu'il adoreroit le roi en se prosternant, mais qu'il avoit manqué à sa promesse. Ensuite Lysimachus & Agnon vinrent à la charge, disant que ce sophiste s'enorgueillissoit de son action, comme s'il avoit détruit la tyrannie, & que tous les jeunes gens couroient à lui & le suivoient comme le seul homme libre parmi tant de milliers d'hommes livrés à la servitude. C'est pourquoi, quand la conjuration d'Hermolaüs fut découverte, on trouva quelque apparence de vérité dans la déposition de ceux qui accuserent Callisthene, disant qu'Hermolaüs lui ayant demandé comment il pourroit devenir le plus célebre de tous les hommes, il avoit répondu, *en tuant celui qui en est le plus célebre.* Et pour exciter Hermolaüs à exécuter son projet, il l'exhorta, *à ne pas craindre ce dais d'or qu'on donnoit aux dieux, mais de se souvenir qu'il alloit avoir affaire à un homme qui étoit souvent malade & souvent blessé.*

Cependant ni Hermolaüs, ni aucun de ses complices, dans les plus grandes douleurs de la torture, ne dirent un seul mot contre Callisthene; & Alexandre lui-même, écrivant d'abord à Cratere, à Attalus & à Alcétas tout le détail de la conjuration, tombe d'accord, *que tous ces jeunes gens appliqués à la torture avoient avoué qu'ils avoient tramé ce complot d'eux-mêmes, sans qu'aucun autre y fût entré, ni en eût eu la moindre connoissance.* Mais dans la suite écrivant à Antipa-

ter,

ter, il nomme Callisthene parmi les complices: *Les jeunes gens*, dit-il, *ont été lapidés par les Macédoniens; mais je me suis réservé de punir le sophiste qui les a si bien endoctrinés, ceux qui me l'ont adressé, & ceux qui ont reçu dans leurs villes les parricides qui venoient pour me tuer.* En quoi il découvroit assez ouvertement la mauvaise disposition où il étoit contre Aristote; car Callisthene avoit été élevé auprès de lui, à cause de la parenté, étant fils de Héro, propre niece d'Aristote.

Pour ce qui est du genre de sa mort, les uns disent qu'Alexandre le fit mettre en croix, les autres qu'il mourut de maladie dans les fers. Et Charès assûre qu'après qu'il eut été arrêté on le garda sept mois en prison, afin qu'il fût jugé en plein conseil en présence d'Aristote même; mais que, dans le tems qu'Alexandre fut blessé en combattant contre les Malliens & les Oxydraques, les plus belliqueux peuples des Indes, [a] il mourut de trop de graisse & de la maladie des poux. Mais cela n'arriva que dans la suite.

Cependant Démaratus le Corinthien, déja vieux, se fit un honneur d'aller voir Alexandre; il fit donc le voyage, & quand il fut devant ce prince, il lui dit, *que les Grecs, qui étoient morts avant que de l'avoir vu assis sur le throne des Perses, avoient été privés d'une grande volupté.* Mais il n'eut pas le tems de jouir de la bienveillance & des faveurs de ce prince; car il mourut bientôt après de maladie. Alexandre lui fit des obseques magnifiques,

[a] *Il mourut de trop de graisse & de la maladie des poux.*) Athénée rapporte qu'on le portoit dans une cage de fer, où il étoit mangé de vermine, & qu'enfin on l'exposa à un lion.

gnifiques, & toute l'armée lui éleva un ſuperbe tombeau dont l'enceinte étoit d'une grande étendue, & la hauteur de quatre-vingt coudées. Et ſes cendres furent enſuite portées juſqu'à la mer ſur un chariot à quatre chevaux magnifiquement orné.

Quand Alexandre fut ſur le point de partir pour la conquête des Indes, il vit ſon armée ſi chargée de dépouilles, qu'elle étoit très-peſante & très-difficile à manier & à remuer. Il ne dit rien ſur l'heure ; mais le matin du départ, après que tous les chariots furent aſſemblés & prêts à défiler, il commença lui-même à mettre le feu aux ſiens qui portoient ſes bagages, & à ceux de ſes amis & des principaux de ſa cour, & commanda qu'on en fît autant à tous les autres. Cette réſolution paroiſſoit plus dangereuſe à prendre, qu'elle ne ſe trouva difficile à exécuter ; car il y en eut très-peu qui en fuſſent fâchés ; & la plûpart même jettant des cris de joie & de triomphe, comme par une eſpece d'inſpiration, donnerent de leur équipage à ceux qui en avoient beſoin, & gâterent & brûlerent joyeuſement le reſte ; ce qui encouragea & fortifia encore Alexandre dans ſon deſſein. Déja il s'étoit rendu terrible & implacable dans la punition des moindres fautes ; car un certain Menandre, qu'il avoit fait gouverneur d'un château, ayant refuſé de reſter, & voulant le ſuivre, il le tua de ſa main. Il tua auſſi à coups de fleches un des Barbares qui s'étoient révoltés, nommé Orſodate.

Environ dans ce tems-là une brebis fit un agneau qui avoit autour de la tête une eſpece de tiare, de la même forme & de la même couleur que celle des rois de Perſe, & à chaque

côté

côté de la tiare deux génitoires bien formés. Alexandre, détestant ce signe, [o] se fit purifier par des Babyloniens qu'il menoit toujours avec lui pour ces sortes d'expiations, & dit à ses amis qu'il étoit plus troublé de ce prodige pour l'amour d'eux que pour l'amour de lui même; [p] car il craignoit qu'après sa mort la Fortune ne fît tomber l'empire entre les mains de quelque homme obscur & lâche. Mais un signe plus heureux dissipa bientôt ses craintes. Car un Macédonien, nommé Proxene, qui commandoit les équipages du roi, faisant creuser un lieu pour y dresser la tente de son maître près du fleuve de l'Oxus [q], il découvrit une source d'une liqueur huileuse & grasse; quand on eut épuisé cette premiere liqueur à force d'en tirer, [r] on vit jaillir

[o] *Se fit purifier par des Babyloniens, qu'il menoit toujours avec lui pour ces sortes d'expiations.*) Quand il arrivoit parmi les Payens des signes & des prodiges qui paroissoient funestes, ceux qui croyoient que cela les regardoit se faisoient expier, dans la pensée que cette expiation emportant la souillure, qui avoit pu donner lieu à ce prodige, les mettroit à couvert de ses menaces. Alexandre employe à ces expiations des Babyloniens, comme les plus habiles dans ces sortes de superstitions, qui étoient presque toutes nées dans leur pays.

[p] *Car il craignoit qu'après sa mort la Fortune ne fît tomber l'empire entre les mains de quelque homme obscur & lâche.*) Mais je ne vois pas comment cette tiare qui avoit deux génitoires à chaque côté, pouvoit jamais signifier que l'empire tomberoit entre les mains de quelque homme obscur & lâche; il y avoit bien plus d'apparence qu'elle marquoit qu'il seroit partagé.

[q] Fleuve qui sépare la Bactriane de la Sogdiane, & qui se décharge dans la mer Caspienne au levant.

[r] *On vit jaillir de cette même source une huile très-pure & très-claire.*) Strabon dit *que ceux qui creusent la terre près du fleuve Ochus, trouvent des sources d'huile*, & il ajoute *que comme on trouve*

lir de cette même ſource une huile très-pure & très-claire, qui, ni à l'odeur ni au goût, ne différoit en rien de la véritable huile, & qui, du côté de la blancheur, de l'éclat & de l'onctuoſité, ne lui cédoit en aucune maniere; & ce qui augmente le merveilleux, c'eſt que toute cette terre ne porte point d'oliviers. Il eſt vrai que l'on dit que l'eau de ce fleuve eſt très-onctueuſe, de ſorte que la peau de ceux qui s'y baignent devient toute graſſe & huileuſe.

Alexandre fut ravi de cette découverte, comme il le témoigne lui-même dans la lettre qu'il écrivit à Antipater, où il met cette aventure au nombre des plus grandes faveurs qu'il eût reçues des dieux. Les devins, conſultés ſur cela, répondirent que ce ſigne préſageoit que ſon expédition ſeroit glorieuſe, mais très-laborieuſe & très-difficile, parce que l'huile eſt un préſent que les dieux ont fait aux hommes pour les ſoulager de leurs fatigues & de leurs travaux; auſſi courut-il de grands dangers dans les combats, & eſſuya pluſieurs grandes bleſſures. Mais ce qui travailla & ruina le plus ſon armée, ce fut la diſette des choſes néceſſaires & l'inclémence de l'air. Pour lui, s'efforçant toujours de ſurmonter la Fortune par ſon courage, & ſa puiſſance par ſa vertu, il eſtimoit qu'il n'y avoit rien d'imprenable aux courages aſſûrés & fermes, ni d'inacceſſible aux hardis. On raconte à ce ſujet que, ¹ lorſ-

*trouve dans la terre des liqueurs bitumineuſes & ſulphurées, on y en trouve auſſi de graſſes.* Liv. xj. Il dit de l'Ochus ce que Plutarque dit de l'Oxus; mais ces deux fleuves ſe mêlent & coulent enſemble pendant quelque eſpace de chemin. Quinte-Curce donne un autre tour à ce miracle.

¹ *Lorſ-*

[1] lorsqu'il assiégeoit la roche de Sisimethres, que ses pentes droites & escarpées de tous côtés rendoient inaccessible, voyant ses soldats découragés, il demanda à Oxyartes, *quel homme c'étoit pour le courage que Sisimethres.* Oxyartes lui répondit, *que c'étoit un homme très-timide & très-lâche. Tu dis donc*, repartit vivement Alexandre, *que la roche sera aisée à prendre, puisque celui qui y commande est si poltron.* En effet, ayant intimidé Sisimethres, il se rendit maître de la roche.

Une autre fois attaquant un autre fort qui n'étoit pas moins difficile, parmi les jeunes gens qui étoient commandés pour donner l'assaut, il vit un jeune homme qui s'appelloit Alexandre, il lui adressa la parole & lui dit : *mon ami, tu es obligé de faire de grandes actions de valeur, ne fût-ce qu'à cause du nom que tu portes.* Et quand on lui rapporta que ce jeune homme avoit été tué en combattant avec beaucoup de courage & en se distinguant glorieusement, il en fut très-affligé.

Comme il marchoit vers la ville de Nyse [2], il

[1] *Lorsqu'il assiégeoit la roche de Sisimethres.*) Dans la Bactriane. Strabon marque qu'elle avoit quinze stades, c'est-à-dire dix-huit cent soixante & quinze pas de hauteur, & quatre-vingt stades, c'est à-dire dix mille pas de tour, & que le haut étoit une plaine fertile & suffisante à nourrir cinq cent hommes ; ce fut-là qu'Alexandre épousa Roxane fille d'Oxyartes.

[2] *Comme il marchoit vers la ville de Nyse.*) Arrien l'appelle Nysse, Νύσσα ; il la place entre le fleuve du Cophene & le fleuve de l'Indus, auprès du mont Méris, & il dit qu'elle avoit été bâtie par Dionysius, Bacchus. Ainsi, selon le P. Lubin, il y a de l'apparence que c'est la Dionysiopolis de Ptolemée, qu'il appelle aussi *Nagara.* Le fleuve qui, selon Plutarque, passe au pied des murs de Nyse, doit

il vit que ses Macédoniens craignoient d'en approcher, car elle étoit défendue par un fleuve très-profond qui baigne ses murailles ; & se présentant sur la rive : *lâche que je suis*, s'écria-t-il, *pourquoi n'ai-je pas appris à nager?* Et prenant son bouclier, il alloit s'élancer dans l'eau pour passer à la nage. Ses troupes honteuses se jettent à l'envi dans le fleuve, passent & donnent un furieux assaut. Alexandre fit cesser le combat, & se contenta de tenir la place bloquée. Cependant les assiégés lui envoient des ambassadeurs pour lui demander une honnête composition.

Ces ambassadeurs étant arrivés devant lui furent étonnés de le voir armé sans aucune façon ni cérémonie autour de lui. Mais leur étonnement augmenta encore quand on lui eut apporté un carreau, & qu'il dit au plus âgé d'entr'eux, nommé Acuphis, de le prendre & de s'y asseoir. Acuphis, admirant cette civilité & cette humanité, lui demanda ce qu'il vouloit qu'ils fissent pour devenir ses bons amis. *Je veux*, lui répondit Alexandre, *qu'ils t'élisent pour leur prince, & qu'ils m'envoient pour ôtages cent de leurs plus gens de bien. Mais, seigneur*, repartit Acuphis en souriant, *je les gouvernerai bien mieux, s'ils t'envoient les plus méchans, au lieu de t'envoyer les plus gens de bien.*

" On dit que Taxile avoit dans les Indes un royaume

doit être le Coas de Ptolemée. Pline, livre vj. ch. xxj. parle de cette Nyse près du mont Méris dédié à Bacchus, il la met dans l'Asie; mais il dit que d'autres la mettent dans l'Inde. Stéphanus, *de urb.* la met aussi dans les Indes. Justin, qui appelle cette Dionysiopolis *Nyssa*, convient avec Arrien, & confirme ce que nous avons dit: on lui donne à-présent le nom de *Nerg.*

" *On dit que Taxile avoit dans les Indes un royaume qui*

royaume qui étoit aussi grand que l'Egypte, & aussi abondant en pâturages & en toutes sortes de fruits qu'aucun pays du monde, & que pour lui il étoit homme sage & prudent. Il alla trouver Alexandre, & après l'avoir salué, il lui dit : *Alexandre, qu'est-il besoin de nous faire la guerre & d'en venir aux mains, si tu n'es point venu pour nous ôter l'eau & les autres choses nécessaires à la vie, pour la conservation desquelles seules les hommes qui ont du sens sont forcés de prendre les armes, & de se défendre jusqu'à l'extrémité ? Pour ce qui est des autres biens, richesses & possessions, si j'en suis plus avantagé que toi, je suis prêt à t'en faire part ; & si je le suis moins, je ne refuse pas de recevoir de toi ce qu'il te plaira me départir, & de t'en marquer ma reconnoissance.* Alexandre, ravi de cette franchise, lui dit en l'embrassant : *Penses tu donc, Taxile, qu'avec ces beaux discours & ces grandes marques d'amitié & de confiance nous nous séparerons sans combat ? Non sans doute, & tu n'as rien gagné. Je veux combattre contre toi, & combattre à toute outrance, mais ce sera de bienfaits, afin qu'il ne soit pas dit que tu m'aies vaincu en générosité & en courtoisie.* * En effet,

*qui étoit aussi grand que l'Egypte.*) Alexandre passa l'Inde sur un pont près de la ville Peucolaite. Entre l'Inde & l'Hydaspe est Taxile, ville très grande & bien policée; le pays est beau & fertile, & il y a des auteurs qui disent qu'il est plus grand que l'Egypte Strabon, liv. xv. Le même Strabon appelle, comme Plutarque, le roi du pays *Taxile* ; mais d'autres ont écrit qu'il n'en étoit que *satrape*, qu'il avoit nom *Mophis* ou *Omphis*, & qu'Alexandre lui fit prendre le diadême & le nom de *Taxile*, qui étoit le nom ordinaire de ces rois, & que son pere avoit porté.

* *En effet, après avoir reçu de lui de grands présens, il lui en fit de plus grands encore.*) Quinte-Curce écrit qu'Alexandre lui renvoya tous les présens qu'il lui avoit faits, & y ajouta mille talens

fet, après avoir reçu de lui de grands préfens, il lui en fit de plus grands encore ; & enfin un foir à table il lui préfenta une coupe, & lui dit : *je bois à toi, & avec cette coupe, je te préfente mille talens*. Cette libéralité offenfa extrêmement fes amis, mais elle fit un très-bon effet fur la plûpart des Barbares dont elle lui gagna les cœurs.

Les plus vaillans des Indiens, n'ayant point de guerre chez eux, avoient accoutumé de louer leurs fervices aux villes voifines, & de vivre de la folde qu'elles leur donnoient, & moyennant cela ils les défendoient courageufement. Ces troupes mercenaires firent beaucoup de maux à Alexandre en plufieurs rencontres. Ce prince, irrité de leurs fuccès qu'il trouvoit injurieux à fes armes, un jour, après leur avoir accordé une honnête capitulation dans une place où ils s'étoient enfermés, il les prit en chemin comme ils fe retiroient, & les paffa tous au fil de l'épée. Cette déloyauté eft la feule tache qui ternit fes grands exploits ; car dans tout le refte il a toujours fait la guerre en grand roi & felon toutes les regles & les loix qu'elle donne.

Les philofophes ne lui firent pas moins de peine, & ne lui donnerent pas moins d'affaires que ces Indiens, foit en déchirant la réputation des princes & des rois qui fe déclaroient pour lui, foit en foulevant contre lui les peuples libres, c'eft pourquoi il en fit pendre plufieurs.

Pour ce qui eft de fa bataille contre Porus, il en fait lui-même le détail dans fes lettres ; car il dit que les deux armées étoient féparées par l'Hy-

lens (trois millions), avec beaucoup de vaiffelle d'or & d'argent, quantité de robes à la Perfienne, & trente de fes chevaux, harnachés comme ceux qu'il montoit.

3 Pour

l'Hydaſpe ; que Porus avoit rangé de front ſes éléphans ſur l'autre bord pour en défendre le paſſage, & que lui de ſon côté il faiſoit faire tous les jours un grand bruit & un grand tumulte dans ſon camp [y] pour accoutumer ſes troupes à ne pas craindre les cris des Barbares. Il ajoute qu'une nuit qui étoit fort orageuſe & fort obſcure, prenant avec lui une partie de ſes gens de pied, & l'élite de ſa cavalerie, il s'en alla fort loin des ennemis paſſer à une petite iſle ; que là il ſurvint une pluie très-violente avec des vents impétueux, des éclairs & des tonnerres qui tomboient dans ſon camp ; mais que, malgré cet orage horrible, & quoiqu'il vît pluſieurs de ſes ſoldats tués de la foudre, il ne laiſſa pas de partir de cette iſle & de gagner l'autre bord ; que l'Hydaſpe étoit ſi enflé & ſon cours ſi rapide, qu'il fit une grande breche à cette rive ; que la plûpart de ſes eaux s'engouffrerent dans cette breche ; qu'il fut entraîné lui-même par le courant juſqu'au milieu, & qu'il ne pouvoit ſe ſoutenir de pied ferme, parce que la terre y étoit gliſſante, & qu'elle ſe déroboit ſous ſes pieds, entraînée par l'impétuoſité de l'eau. On prétend que ce fut-là qu'il dit : *O Athéniens, pourriez-vous jamais croire les grands périls que j'eſſuie pour être loué de vous?* [z] Mais, quant à cette derniere par-

[y] *Pour accoutumer ſes troupes à ne pas craindre les cris des Barbares.*) C'eſt Alexandre qui fait faire ce grand bruit dans ſon camp, pour accoutumer ſes troupes aux cris des Barbares. Cependant on a expliqué ce paſſage comme ſi c'étoit Porus qui faiſoit faire ce bruit, pour accoutumer les Barbares à ne pas s'étonner du bruit de ces éléphans, comme ſi c'étoit une choſe nouvelle pour eux.

[z] *Mais quant à cette derniere particularité, c'eſt Onéſicrite qui la rapporte.*) Plutarque décrédite cette particularité

particularité, c'eſt Oneſicrite qui la rapporte. Pour lui, il dit ſeulement que lui & ſes troupes quittant les radeaux qu'ils avoient pris, ils paſſerent par la breche les armes ſur le dos, ayant de l'eau juſqu'aux mammelles; qu'étant paſſé il s'avança avec ſa cavalerie, & devança d'environ vingt ſtades ſes gens de pied, faiſant ſon compte que ſi les ennemis venoient l'attaquer avec leur cavalerie, il ſeroit le plus fort; & que s'ils faiſoient marcher leur infanterie, la ſienne auroit le tems d'arriver pour le ſoutenir.

Le premier cas arriva; Alexandre renverſa d'abord mille chevaux & ſoixante chariots qui s'étoient avancés ſur lui, ſe rendit maître de tous les chariots, & tua environ quatre cent cavaliers. Porus, voyant ſes gens ſi mal menés, connut qu'Alexandre étoit paſſé en perſonne, & marcha à lui avec toutes ſes forces, excepté quelques troupes qu'il laiſſa ſur le bord du fleuve pour s'oppoſer au reſte des Macédoniens, s'ils entreprenoient de paſſer. Alexandre, qui craignoit cette multitude d'ennemis & leurs éléphans qui étoient d'une prodigieuſe grandeur, évita de donner dans le front de leur corps de bataille, alla charger l'aile gauche, & ordonna à Perdiccas d'attaquer en même tems l'aile droite. Ces deux ailes ayant été rompues du premier choc ſe retirerent vers leurs éléphans, à la faveur deſquels elles ſe rallierent. Le combat recommença

ticularité en nommant l'auteur, car cet Onéſicrite, comme Strabon nous en avertit dans ſon quinzieme livre, eſt de tous les hiſtoriens d'Alexandre, celui qui a le plus donné dans le fabuleux, & par ſes menſonges il a ſurpaſſé tous ceux qui ont préféré le merveilleux au véritable.

e La

commença avec plus de furie, & fut beaucoup plus mêlé, de forte que les ennemis ne commencerent à plier & à fe retirer que vers la huitieme heure du jour. C'eft ainfi que l'écrit dans fes lettres le général même qui donna la bataille & qui la gagna.

[a] La plupart des hiftoriens conviennent que Porus excédoit de beaucoup la ftature ordinaire des hommes, & que par fa grandeur & par fa groffeur il répondoit admirablement à la taille prodigieufe de l'éléphant qu'il montoit, & qui étoit le plus grand de l'armée. Cet éléphant fit paroître en cette occafion une prudence admirable & un foin merveilleux de fon roi; car, pendant qu'il le fentit encore plein de vie, animé de colere & par un inftinct de vengeance, il renverfa ceux qui l'attaquoient, & les écrafa en les foulant aux pieds. Mais, quand il s'apperçut qu'accablé de dards & couvert de bleffures il perdoit fes forces, alors craignant qu'il ne tombât, il plia les genoux & fe baiffa doucement jufqu'à terre, afin qu'il pût defcendre fans danger; & quand il fut à terre, prenant avec fa trompe les dards l'un après l'autre, il les lui arracha du corps.

Porus ayant été pris en cet état, Alexandre lui demanda comment il vouloit qu'on le traitât. *En roi*, lui répondit Porus. *Mais*, ajouta Alexandre, *ne demandes-tu rien davantage? Non*, repliqua

[a] *La plûpart des hiftoriens conviennent que Porus excédoit de beaucoup la ftature ordinaire des hommes.* ) A fuivre la lettre du texte, il femble que Porus étoit plus grand que les hommes ordinaires de quatre coudées & une paume, ce qui ne fauroit être cru : voilà un furieux géant. Amiot s'eft trompé ici.

 [b] *L'hifto-*

pliqua Porus, *tout est compris dans ce seul mot.* Alexandre ne lui laissa pas seulement son royaume qu'il gouverna sous le titre de satrape, mais il y en ajouta un autre qui n'étoit pas moins grand; car, ayant subjugué tous les peuples libres, il lui donna une si grande étendue de pays, qu'on assûre qu'il y avoit quinze nations différentes, cinq mille villes considérables, & de bourgs & de villages un nombre infini.

Il donna aussi un autre royaume trois fois plus grand à un de ses amis, nommé Philippe, qu'il y établit satrape. Bucéphale fut percé de coups à cette bataille contre Porus, & il mourut de ses blessures quelque tems après. C'est ainsi que l'écrivent la plûpart des historiens. Mais Onesicrite écrit qu'il mourut de vieillesse & de fatigue, car il avoit alors trente ans. Alexandre fut fort affligé de cette perte, estimant qu'il n'avoit pas moins perdu qu'un ami fidele & affectionné. Il fit bâtir en son honneur une ville dans le lieu même où il fut enterré près de l'Hydaspe, & l'appella *Bucéphalie.* On dit aussi qu'ayant perdu un chien appellé *Pérites*, il fit bâtir de même en son honneur une ville qu'il nomma de son nom. [b] L'historien Sotion écrit qu'il tenoit cette particularité de Potamon de Lesbos.

Cette bataille contre Porus, qui fut si disputée, ralentit le courage des Macédoniens, & les dégoûta de passer plus avant pour la conquête de

[b] *L'historien Sotion écrit.*) Sotion, historien qui vivoit du tems de Tibere, & contemporain de Potamon, qui avoit fait l'histoire des exploits d'Alexandre dans les Indes. Il ne faut pas le confondre avec Sotion qui vivoit vers le tems de Ptolemée Philométor, & qui avoit fait un traité *des Successions des Philosophes*, dont Héraclide Lembus, fils de Sérapion, fit un abregé.

[c] *Qui*

du reste des Indes. Car, voyant qu'ils avoient eu tant de peine à défaire un ennemi qui n'étoit venu contr'eux qu'avec vingt mille hommes de pied & deux mille chevaux, ils s'opposerent de tout leur pouvoir à Alexandre [c] qui vouloit les forcer à passer le Gange, dont la largeur, à ce qu'ils avoient appris, étoit de trente-deux stades, & la profondeur de cent brasses, & dont l'autre bord étoit couvert d'un nombre infini d'escadrons, de bataillons & d'éléphans. [d] Car on assûre que le roi des Gandarites & celui des Prasiens les attendoient de l'autre côté avec quatre-

[c] *Qui vouloit les forcer à passer le Gange, dont la largeur, à ce qu'ils avoient appris, étoit de trente-deux stades.*) Du tems de Strabon il y avoit une lettre que Cratere écrivoit à sa mere Aristopatra, où il lui mandoit qu'Alexandre étoit arrivé au bord du Gange, & qu'il avoit vu lui même ce fleuve, dont il disoit des choses prodigieuses, sur-tout sur sa largeur & profondeur. On sait que le Gange est le plus grand de tous les fleuves des trois continens, que l'Inde est le second, le Nil le troisieme, & le Danube le quatrieme; mais sur la largeur du Gange, les historiens n'ont pas été d'accord; les uns ont dit que la moindre étoit de trente stades, ou trois mille sept cent cinquante pas; & les autres seulement de trois, c'est-à dire de trois cent soixante quinze pas. Mégasthene porte sa moindre largeur même jusqu'à cent stades ou 12500 pas, & sa profondeur à vingt coudées.

[d] *Car on assûre que le roi des Gandarites & celui des Prasiens.*) Quinte Curce ne donne qu'un même roi à ces deux peuples. Il paroît par Strabon que c'étoient deux peuples séparés, comme Plutarque le met ici. Les Gandarites, vers les sources de l'Indus & du Gange; & les Prasiens, sur les bords du Gange, où se jette un autre fleuve appellé Erannoboas. La capitale de ces peuples étoit appellée Palibothra, & le roi, outre son nom de famille, portoit encore celui de sa ville, & étoit appellé Palibothrus. Strabon, livre xv. Le P. Lubin croit que c'est la ville appellée présentement Holobass, dans l'empire du Grand-Mogol.

tre-vingt mille chevaux, deux cent mille hommes de pied, huit mille chariots, & six mille éléphans dressés au combat. Et ce nombre n'étoit point enflé; car le roi Androcottus, qui régna peu de tems après, fit présent à Seleucus de cinq mille éléphans; & avec une armée de six cent mille hommes il traversa & conquit toutes les Indes.

Le desespoir & la colere où jetta Alexandre le refus que firent ses troupes, ne peut s'exprimer; il se renferma dans sa tente où couché à terre pendant trois jours, il ne voulut voir que les officiers de sa maison, disant qu'il ne savoit aucun gré aux Macédoniens de tout ce qu'ils avoient fait jusques-là, s'ils ne passoient le Gange, & que de s'en retourner, comme ils le vouloient, sans achever leur entreprise, c'étoit avouer publiquement qu'ils avoient été vaincus.

Mais enfin ses amis n'oubliant rien pour le consoler & pour le ramener par des remontrances pleines de raison, & ses soldats, accourus en foule à sa porte, implorant sa compassion avec de grands cris & de grands gémissemens, il se laissa fléchir & rebroussa chemin, après avoir imaginé plusieurs choses exagérées & sophistiques, dans la vue d'imposer à la postérité, en grossissant tout, & de lui donner plus d'admiration pour ses exploits par des apparences trompeuses. Car il fit faire des armes plus grandes, des mangeoires pour les chevaux plus hautes, & des mords de bride plus pesans qu'à l'ordinaire, qu'il laissa & fit semer çà & là par la campagne. Il éleva aussi de grands autels en l'honneur des dieux de son pays, qui sont encore aujourd'hui en grande vénération chez les Prasiens, dont les rois passent toutes les années le

Gange,

Gange, & vont faire sur ces autels des sacrifices à la maniere & avec toutes les cérémonies des Grecs. Androcottus, qui étoit alors un jeune enfant, vit souvent Alexandre; & l'on assûre qu'il dit plusieurs fois depuis qu'il s'en étoit très-peu fallu qu'Alexandre ne se rendit maître de tout le pays, [e] par la haine & par le mépris que ces peuples avoient pour leur roi, à cause de sa méchanceté & de la bassesse de sa naissance.

Alexandre, étant parti de là, eut la curiosité d'aller voir la grande mer Océane; pour cet effet il fit bâtir plusieurs vaisseaux à rames, & plusieurs radeaux, sur lesquels il descendit à son aise par les rivieres. Mais cette navigation ne fut point oiseuse, ni sans guerres; car il faisoit souvent des descentes, attaquoit les villes & alloit subjuguant tout le pays des environs. [f] Au siége de la ville des Malliens qui passoient pour les peu-

[e] *Par la haine & par le mépris que ces peuples avoient pour leur roi, à cause de sa méchanceté & de la bassesse de sa naissance.*) C'est le roi Agramme qui ét.*. fils d'un barbier que la reine avoit trouvé bien fait, qu'elle avoit pris en affection, & qu'elle avoit élevé à une grande place auprès du roi. Ce scélérat ayant tué ce prince en trahison, s'empara du royaume sous ombre de la tutele des enfans, qu'il fit mourir ensuite, & eut un fils qui regna après lui. & c'est celui qui regnoit alors. Les peuples sont toujours très-disposés à secouer le joug d'un prince de basse naissance, sur-tout s'il est injuste & cruel.

[f] *Au siege de la ville des Malliens.*) *Malli.* Les Malliens étoient une nation. Plutarque fait ici une ville du même nom, comme cela étoit assez ordinaire. Cependant Strabon ne nomme que le peuple, & dit qu'Alexandre fut en grand danger de sa vie à l'attaque d'une petite ville du pays. Il y a de l'apparence que Quinte-Curce attribue à la ville des Oxydraques ce qui arriva dans cette petite ville des Malliens.

peuples les plus vaillans & les plus belliqueux des Indes, il pensa être mis en pieces; car, ayant chassé à coups de traits ceux qui défendoient les murailles, il y monta le premier par une échelle qui rompit dès qu'il fut monté. Voilà d'abord les Barbares qui se rallient au pied de leur muraille, & qui d'en bas décochent sur lui une infinité de dards. Il avoit déja reçu plusieurs blessures; car il n'avoit que peu de gens avec lui, lorsque ramassant toutes ses forces, il s'élance au milieu des ennemis, & heureusement il tomba sur ses pieds. Ses armes firent un si grand bruit en tombant, & jetterent un si grand éclat de lumiere par la rapidité de ce mouvement, que les Barbares crurent voir quelque grand éclair & quelque fantôme qui le devançoit; c'est pourquoi ils prirent d'abord la fuite & se disperserent tout effrayés. Mais quand ils virent qu'il étoit seul avec deux écuyers seulement, ils coururent sur lui, & à coups d'épées & de piques ils lui firent plusieurs blessures au-travers de ses armes, quoiqu'il se défendit avec une valeur inouie. Enfin un de ces Barbares, se tenant un peu à l'écart, décocha sur lui une fleche avec tant de roideur & de force, qu'elle perça sa cuirasse, & lui entra dans les côtes à l'endroit de la mammelle. Le coup fut si violent qu'il plia les genoux & tomba terre. Celui qui l'avoit blessé courut incontinent à lui le cimeterre à la main pour l'achever. Peucestas & Limnée, qui ne l'avoient pas abandonné, se mirent au-devant, mais ils furent tous deux blessés. Limnée mourut sur la place, & Peucestas faisoit encore quelque résistance, lorsqu'Alexandre se releva & tua le Barbare. Mais, ayant reçu encore de nouvelles blessures, & en dernier lieu un coup de pilon sur le

cou,

cou, alors étourdi de ce coup, & les forces entierement épuisées, il s'appuya contre la muraille, les yeux tournés contre l'ennemi.

Dans ce moment les Macédoniens entrés en foule viennent l'environner, l'enlevent comme il n'avoit plus ni sentiment ni connoissance, & l'emportent dans sa tente. Incontinent le bruit court par toute l'armée qu'Alexandre est mort. Ses médecins scient d'abord avec beaucoup de difficulté & de peine le dard qu'il avoit encore dans le corps, & qui heureusement étoit de bois; & par ce moyen, l'ayant débarrassé de sa cuirasse, non sans un grand travail, ils se mirent à faire l'incision pour arracher le fer du dard qui étoit entré dans une des côtes, & qui avoit quatre doigts de long & trois de large. La douleur de cette opération & la quantité de sang qu'il perdit, le firent tomber en syncope, de sorte qu'il paroissoit presque mort; mais le fer ne fut pas plûtôt arraché, qu'il reprit ses esprits & revint peu-à-peu.

Après avoir échappé à un si grand danger, quoiqu'il fût très-foible & qu'il eût besoin d'observer encore long tems un grand régime, & de se faire panser; cependant, ayant entendu ses Macédoniens faire grand bruit à la porte de sa tente, & témoigner l'impatience qu'ils avoient de le voir, il prit une robe, se montra à eux; & après avoir fait aux dieux des sacrifices, il se remit en chemin toujours sur la riviere, & en marchant il subjugua encore de grands pays & soumit plusieurs grandes villes. Ce fut dans ce dernier voyage [s] qu'il prit dix des philosophes Indiens,

[s] *Qu'il prit dix des philosophes Indiens, qu'on appelle gymnosophistes.* ) Ils n'avoient pas ce nom du tems d'Ale-

diens, qu'on appelle gymnoſophiſtes, & juſtement ceux qui avoient le plus contribué à la révolte du roi Sabbas, & qui avoient fait aux Macédoniens le plus de maux. Et parce que ces dix-là paſſoient pour les plus habiles, les plus ſubtils & les plus concis dans leurs réponſes, [a] il leur propoſa à tous des queſtions qui paroiſſoient inſolubles, les menaçant qu'il feroit mourir le premier celui qui auroit répondu le plus mal, & après lui tous les autres, & commanda au plus vieux d'être lui-même le juge.

Il demanda au premier, *leſquels étoient en plus grand nombre, ou les vivans ou les morts?* Il répondit, *que c'étoient les vivans, parce que les morts n'étoient plus.*

Il demanda au ſecond, *laquelle nourriſſoit le plus d'animaux, la terre ou la mer?* Il répondit, *que c'étoit la terre, parce que la mer en faiſoit partie.*

Au troiſieme il demanda, *quel animal étoit le plus fin?* Il répondit, *que c'étoit celui que l'homme ne connoiſſoit pas encore.*

Au quatrieme il demanda, *par quelle raiſon il avoit porté Sabbas à ſe révolter?* Il répondit, *afin qu'il*

d'Alexandre. Strabon, ſur le rapport de ceux qui avoient ſuivi ce prince à cette expédition, dit qu'il y avoit deux ſectes de ces philoſophes; les uns étoient appellés *Brachmanes*, & les autres *Germanes*; que les Brachmanes étoient les plus eſtimés, parce qu'ils étoient mieux d'accord dans leurs principes, & que de ces Brachmanes les uns s'appelloient *Gymnetes*, les nuds, les autres *les Montagnards*, & les autres *les Polis*, qui habitoient les villes. On peut voir ſon livre xv. où il y a bien des choſes dignes de curioſité.

[a] *Il leur propoſa à tous des queſtions.*) C'étoit l'ancienne coutume de propoſer aux ſages des queſtions difficiles, pour juger de leur ſageſſe & de leur bon eſprit.

*i Juſ-*

*qu'il vécût avec gloire, ou qu'il mourût misérablement.*

Le cinquieme interrogé, *lequel il croyoit avoir été le premier, ou le jour ou la nuit*, répondit, *c'est le jour, mais il n'a precedé la nuit que d'un jour.* Et comme le roi étoit étonné de cette réponse, il ajouta, *qu'à des questions ardues il falloit nécessairement aussi des réponses ardues.*

S'adressant donc au sixieme, il lui demanda, *par quel moyen sur-tout un homme pouvoit se faire aimer?* Il répondit, *si devenu le plus puissant, il sait ne pas se faire craindre.*

Le septieme interrogé, *comment d'homme on pouvoit devenir Dieu*, répondit, *en faisant ce qu'il est impossible à l'homme de faire.*

Il demanda au huitieme, *laquelle étoit la plus forte, de la vie ou de la mort?* Il répondit, *que c'étoit la vie, puisqu'elle supportoit tant de maux.*

Enfin le dernier interrogé, *jusqu'où il étoit bon à l'homme de vivre*, répondit, [1] *jusqu'à ce qu'il ne croie plus que la mort soit préferable à la vie.*

Alors Alexandre, se tournant du côté du juge,

[1] *Jusqu'à ce qu'il ne croie plus que la mort soit préférable à la vie.*) J'avoue que je ne comprends pas bien la finesse de cette réponse; il me semble que ce sage dit le contraire de ce qu'il doit dire. Il y a si peu de gens persuadés que la mort est préférable à la vie, que cette réponse ne dit rien. Je croi qu'il y a une legere faute au texte, & qu'il n'y a qu'une petite lettre à changer pour faire un beau sens, & un sens très-vrai & très-juste, au lieu de μὴ, il faut lire, μὲν, *jusqu'à ce qu'il soit bien persuadé que la mort est préférable à la vie.* Car il est constant que le bon tems pour mourir, c'est lorsqu'on est plus heureux de mourir que de vivre. Tant que l'on croit que la vie est préférable à la mort, on souhaite de vivre, & l'on ne meurt qu'à regret, & par conséquent on se trouve très-malheureux.

k Et

ge, lui ordonna de prononcer. Le juge répondit, *qu'ils avoient tous plus mal répondu l'un que l'autre. Tu dois donc mourir le premier*, repartit Alexandre, *à cause de ce beau jugement. Point du tout, seigneur*, repliqua le juge, *à moins que tu ne veuilles te trouver menteur; car tu as dit que tu ferois mourir le premier celui qui auroit répondu le plus mal.*

Le roi, ayant pris plaisir à la subtilité & à la vivacité de ces réponses, les renvoya tous, après les avoir comblés de présens, [k] & envoya, aux principaux de ces Indiens & à ceux qui avoient la plus grande réputation de sagesse qui vivoient en repos retirés chez eux, Onesicrite pour les prier de venir le trouver. Onesicrite étoit un grand philosophe, & il avoit été un des disciples de Diogene le Cynique. On dit que Calanus le reçut très-fierement, & lui ordonna d'abord

[k] *Et envoya aux principaux de ces Indiens Onésicrite, pour les prier de venir le trouver.*) Strabon, qui raconte cette histoire, dit qu'Alexandre sachant que ces philosophes n'alloient trouver personne, mais qu'ils ordonnoient qu'on allât les trouver, si on vouloit les voir ou les entendre, & ne trouvant pas qu'il fût de sa dignité d'y aller, ni de la justice de les forcer à faire quelque chose contre leurs loix & leurs coutumes, leur envoya Onésicrite, qui lui rapporta que, non loin de la ville, il avoit trouvé quinze hommes qui, depuis le matin jusqu'au soir, se tenoient nuds dans la même situation & dans la même posture où ils s'étoient mis d'abord, & que le soir ils rentroient dans la ville; qu'il avoit parlé à Calanus, qui lui avoit dit des choses admirables, qui sont rapportées dans Strab. liv. xv. & il paroît que ces philosophes avoient eu quelque idée de la félicité du premier homme, & du travail auquel il s'assujettit par son crime, & auquel ses descendans furent assujettis. Onésicrite étoit un grand philosophe, mais fort amateur des fables & des fictions.

*l Mais*

bord avec beaucoup de dureté & d'insolence de dépouiller ses habits & de se mettre tout nud pour entendre ses discours, qu'autrement il ne parleroit point à lui, non pas même quand il viendroit de la part de Jupiter; mais que Dandamis le reçut plus humainement & plus poliment; & qu'après l'avoir entendu parler de Pythagore, de Socrate & de Diogene, il lui dit, *que ces hommes-là lui paroissoient avoir été des gens heureusement nés pour la vertu & pour la sagesse,* [l] *mais qu'ils avoient eu pendant leur vie un peu trop de respect pour les loix.*

D'autres disent que Dandamis n'entra point en discours avec lui, & qu'il lui dit seulement, *quelle si grande raison a obligé Alexandre à faire un si long & si pénible voyage?* Mais pour Calanus il est certain que le roi Taxile lui persuada d'aller trouver Alexandre. Son nom propre étoit Sphines. Mais comme, pour saluer ceux qui l'abordoient, il disoit en son langage Indien *cale*, qui signifie *salut*, les Grecs l'appellerent sur cela *Calanus.* On dit que ce philosophe exposa aux yeux d'Alexandre une belle image & un bel emblême de son empire. Il jetta à terre un grand cuir de bœuf fort sec & fort retiré, & mit le pied sur un des bouts. Ce cuir pressé par un bout baissa & fit élever tous les autres bouts; & faisant ainsi le

[l] *Mais qu'ils avoient eu pendant leur vie un peu trop de respect pour les loix.*) Il me semble que Plutarque dit ceci d'une maniere trop vague. Dandamis ne parle point ainsi en général. Il dit seulement *que ces philosophes lui paroissoient des gens sages, mais qu'ils avoient tort en une chose, c'étoit de préférer la loi ou la coutume à la nature, car autrement ils n'auroient pas honte d'aller nuds comme nous en vivant de peu;* ce qui est très-différent.

le tour du cuir, & preſſant ſur toutes les extrémités, il lui fit voir que, pendant qu'il baiſſoit d'un côté, il s'élevoit de tous les autres, juſqu'à ce que s'étant mis au milieu il tint le cuir en état & également abaiſſé par-tout. Par cette image il devoit lui démontrer qu'il devoit réſider au centre de ſes états, & n'entreprendre pas de ſi grands voyages.

Alexandre employa ſept mois entiers à deſcendre par les rivieres pour arriver à l'Océan. Dès qu'il fut arrivé il s'embarqua, [m] & aborda bientôt à une iſle qu'il nomma Scillouſtis, & que d'autres appellent Pſiltoucis. Là il deſcendit à terre, ſacrifia aux dieux, conſidéra la nature de cette mer & la qualité de la côte qui étoit au-delà, autant qu'il lui fut poſſible d'en approcher; & après avoir prié les dieux, *qu'après lui jamais homme mortel ne paſsât les bornes de ſon expédition*, il rebrouſſa chemin. Il ordonna à ſes vaiſſeaux de faire le circuit en [n] laiſſant l'Inde à leur droite, leur donna Néarque pour amiral, & Oneſicrite pour chef des pilotes; & lui il marcha par terre au-travers du pays des Orites, où il ſe trouva dans une ſi extrême diſette de vivres, qu'il perdit beaucoup de monde, & qu'il ramena à peine de ces Indes la quatrieme partie de ſon armée qui étoit de ſix-vingt mille hommes de pied & de quinze mille chevaux. Les maladies, la méchante nourriture, les exceſſives chaleurs

[m] *Et aborda bientôt à une iſle, qu'il nomma Scillouſtis.* Arrien l'appelle *Cilluta.* Quinte-Curce la déſigne ſans la nommer. Ce fut-là qu'ils virent pour la premiere fois le flux & le reflux de l'Océan; ce qui cauſa d'abord aux ſoldats une grande épouvante.

[n] C'eſt-à-dire de gagner l'Océan méridional pour entrer dans le golfe Perſique.

Il

leurs en emporterent une infinité ; mais la famine fit encore un plus grand ravage parmi ces troupes dans ce pays stérile qui n'étoit ni cultivé ni semé, & dont les habitans étoient des sauvages qui menoient une vie dure & malheureuse, & qui n'avoient pour tout bien que des brebis maigres qui, n'étant nourries que de méchans petits poissons que la mer jettoit sur ses rivages, avoient la chair très-mauvaise & très-puante.

Enfin, après avoir traversé à peine ce pays des Orites en soixante jours de marche, * il arriva sur les confins de la Gédrosie, où il se trouva dans l'abondance de toutes choses ; car, outre que le pays est gras par lui-même, les rois & les satrapes les plus voisins de cette contrée lui envoyerent toutes sortes de provisions. Il fit là quelque séjour pour rafraîchir son armée ; après quoi s'étant mis en chemin il marcha pendant sept jours dans la Carmanie [p], menant une espece de mascarade, & comme une bacchanale avec toute sorte de dissolution. Il étoit traîné par huit chevaux sur un chariot magnifique, au-dessus duquel on avoit dressé un échafaut en forme de théatre quarré, où il étoit avec ses principaux amis, banquetant nuit & jour & faisant la débauche. Ce chariot étoit précédé & suivi d'une infinité d'autres, dont les uns en forme de tentes étoient couverts de riches tapis & de couvertures de pourpre, & les autres en forme de berceaux

* *Il arriva sur les confins de la Gédrosie, où il se trouva dans l'abondance de toutes choses.*) La Gédrosie entre les Orites & la Carmanie. Strabon dit qu'elle est moins brûlée que le reste des Indes, mais plus que l'Asie, & que ce pays ne vaut guere mieux que celui des Icthyophages qui font partie des Orites.

p Au couchant de la Gédrosie.

q *Quand*

ceaux étoient ombragés de branches d'arbres toutes vertes, & qu'on renouvelloit inceſſamment. Ces chariots portoient ſes autres amis & capitaines, tous couronnés de chapeaux de fleurs, & tous noyés de vin & gorgés de viande.

Dans tout ce train vous n'auriez vu ni un bouclier, ni un caſque, ni une javeline; par tout le chemin ce n'étoit que ſoldats qui, avec de grands flacons, des taſſes & des gobelets, puiſoient continuellement du vin dans des tonneaux défoncés ou dans des urnes, & buvoient les uns aux autres, les uns marchant toujours, & les autres aſſis à des tables dreſſées par tout le chemin. La campagne retentiſſoit du ſon des flûtes & des chalumeaux, & on entendoit par-tout le bruit des chanſons, des danſes & des folâtreries de femmes, qui imitoient les excès & les emportemens des bacchantes. Cette marche ſi deſordonnée & ſi diſſolue étoit ſuivie d'une figure très-deshonnête que l'on portoit en pompe, & d'un jeu très-licencieux, où ſe déployoit toute l'inſolence des bacchanales, comme ſi Bacchus eût été là en perſonne, & qu'il eût préſidé lui-même à la fête.

ᵍ Quand il fut arrivé au palais royal de Gédroſie, il y rafraîchit encore ſon armée, en célébrant des fêtes & des jeux; & l'on dit que chargé de vin, il aſſiſta aux jeux qu'il donna pour les danſes des chœurs, où Bagoas, dont il étoit

ᵍ *Quand il fut arrivé au palais royal de Gédroſie.*) Mais il a quitté la Gédroſie, & il a marché ſept jours dans la Carmanie: comment arrive-t-il donc au palais royal de Gédroſie? Cela ne s'accorde point: faut-il lire ici *au palais royal de Carmanie?* Car il arriva à Carmana.

ʳ *Qu'il*

étoit amoureux, & qui fournissoit aux frais d'un de ces chœurs, remporta le prix, & fier de sa victoire, il traversa le théatre avec ses habits de la fête, & alla s'asseoir auprès du roi. Les Macédoniens le voyant, furent si aises, qu'ils se mirent à battre des mains & à jetter de grands cris, & qu'ils presserent si fort Alexandre de le baiser, qu'il le prit entre ses bras & le baisa devant tout le monde.

Là il fut rejoint par Néarque, qui ramena ses vaisseaux, & qui lui fit un si grand plaisir, en lui racontant tout ce qu'il avoit vu dans sa navigation, [r] qu'il vouloit s'embarquer lui-même sur l'Euphrate avec une grosse flotte, dans le dessein d'aller sur l'Océan, de côtoyer l'Arabie & le bas de l'Afrique, & de se rendre par les colonnes d'Hercule dans la mer Méditerranée. Pour cet effet il fit construire grand nombre de vaisseaux dans la ville de Thapsaque [s], & assembla quantité de pilotes & de matelots. Mais l'expédition si hazardeuse qu'il avoit faite dans les Indes, l'attaque de la ville des Malliens, & la grande perte qu'il avoit faite dans le pays des Orites par la famine & par les maladies, tout cela joint ensemble ayant persuadé à tout le monde qu'il ne se tireroit jamais de tous ces dangers, donna l'audace aux peuples soumis de se révolter, & inspira aux gouverneurs des provinces & aux satrapes l'infidélité, l'avarice, & l'insolence.

[r] *Qu'il vouloit s'embarquer lui-même sur l'Euphrate.*) Mais il avoit encore bien du chemin à faire pour regagner l'Euphrate. Il n'avoit qu'à s'embarquer à l'entrée du golfe Persique, ou à un des fleuves de la Carmanie, qui vont se décharger tout auprès. Je soupçonne qu'il y a bien des fautes dans cette géographie de Plutarque.

[s] Ville de Syrie sur l'Euphrate.

lence. En un mot, toutes les parties de son état furent ébranlées, comme par une tourmente générale, & tout fut livré à un esprit de nouveauté. Jusques-là qu'Olympias & Cléopatre se liguant contre Antipater, partagerent entre elles le royaume ; Olympias prit pour elle l'Epire, & Cléopatre la Macédoine. Alexandre informé de ce partage, dit, *que sa mere avoit été la plus avisée de choisir l'Epire, car jamais les Macédoniens ne pourroient supporter d'être gouvernés par une femme.*

Cela l'obligea d'envoyer une seconde fois Néarque vers la mer, résolu de porter la guerre dans toutes ces provinces maritimes. Et lui cependant parcourant les hautes provinces, il punissoit ses lieutenans qui avoient malversé. Il tua lui-même de sa main un des fils d'Abulites, nommé Oxyarte, qu'il perça de sa javeline. Cet Abulites n'avoit fait aucune des provisions de vivres qu'il lui avoit ordonnées pour ses troupes, il avoit seulement ramassé trois mille talens d'argent monnoyé, qu'il lui amena. Alexandre ordonna qu'on mît cet argent devant ses chevaux, & comme ses chevaux n'en mangeoient point, *à quoi me sert donc cette provision que tu m'as faite?* lui dit-il, & en même tems il le fit charger de chaînes, & mettre en prison.

En rentrant en Perse, la premiere chose qu'il fit, ce fut de donner de l'argent à toutes les femmes des Perses ; * comme c'étoit de toute ancien-

* *Comme c'étoit de toute ancienneté la coutume des rois de Perse.*) Il y a de l'apparence que cette coutume étoit un effet de la sagesse de ces peuples qui, en imposant aux rois cette nécessité, avoient voulu les détourner de faire des voyages & de quitter leurs états.

ancienneté la coutume des rois toutes les fois qu'ils revenoient de quelque voyage, ils donnoient à chaque femme une piece d'or. C'eſt pourquoi l'on dit qu'il y a eu bien des rois qui ne ſont pas ſouvent rentrés dans leur royaume, de peur de faire cette libéralité; mais que le roi Ochus n'y entra pas une ſeule fois par un eſprit d'avarice, s'étant toujours banni lui-même de ſa patrie pour conſerver ſon argent.

Enſuite le roi ayant trouvé qu'on avoit ouvert & fouillé le tombeau de Cyrus, il punit l'auteur de ce vol ſacrilége, quoiqu'il fût Macédonien de la ville de Pella, & homme aſſez conſidérable; il s'appelloit Polymachus. Après avoir lû l'épitaphe qui étoit en langage Perſien, il commanda qu'on la mît en Grec, & la voici comme elle fut traduite : *O homme, qui que tu ſois, & de quelque pays que tu viennes, car je ſai fort bien que tu viendras, je ſuis Cyrus, qui ai conquis aux Perſes cet empire; ne m'envie donc point ce peu de terre qui couvre mon corps.* Ces paroles toucherent extrêmement Alexandre, en lui remettant devant les yeux ce grand exemple de l'incertitude & de l'inſtabilité des grandeurs humaines.

Ce fut-là que Calanus ſe voyant travaillé d'une colique fort douloureuſe, pria le roi de lui faire dreſſer un bucher, ſe rendit à cheval au pied de ce bucher, fit ſes prieres aux dieux, répandit ſur lui-même les effuſions ſacrées, & s'étant coupé un toupet de ſes cheveux, comme on coupoit les crins aux victimes pour les prémices, il embraſſa ſes amis, dit adieu à tous les Macédoniens qui étoient préſens, & les pria de ſe réjouir ce jour-là, de boire & de faire bonne chere avec le roi, & les aſſura qu'il reverroit dans peu de tems ce prince à Babylone. Après

avoir proféré ces paroles, il monta gaiement sur le bucher, se coucha, se couvrit le visage; & quand la flamme vint le saisir il ne fit pas le moindre mouvement, mais avec une constance qui étonna toute l'armée, il demeura dans la même posture où il s'étoit mis, & acheva son sacrifice, en s'immolant selon la coutume des sages de son pays. Plusieurs années après un autre Indien qui suivoit César, fit la même chose à Athenes, où l'on montre encore aujourd'hui son tombeau, qu'on appelle *le tombeau de l'Indien.*

Alexandre étant retourné chez lui après cette affreuse cérémonie, pria à souper plusieurs de ses amis & de ses capitaines; & pour obéir à Calanus & lui faire honneur, il proposa une couronne pour prix à celui qui boiroit le mieux. Celui qui but le plus, ce fut Promachus, * qui avala jusqu'à quatre mesures de vin; & ayant reçu le prix de sa victoire, cette couronne estimée un talent, il survécut trois jours. De tous les autres convives il y en eut, au rapport de Charès, quarante-un qui moururent de cette débauche, un froid très-violent étant survenu tout-à-coup à leur ivresse.

Quand il fut arrivé à Suse, il maria tous ses amis; il commença par épouser lui-même la princesse Statira, fille aînée de Darius, & distribua aux plus grands seigneurs de sa cour & à

* *Qui avala jusqu'à quatre mesures de vin.*) Cette mesure appellée χοεὺς par les Grecs, & *congius* par les Latins, contenoit quatre pintes & demie; ainsi Promachus but dix-huit pintes de vin. Nous avons aujourd'hui des bûveurs qui boiroient davantage, mais le vin de ce pays-là étoient bien différent du nôtre.

à ses favoris, les autres dames de la premiere qualité. Il célébra ces nôces avec beaucoup de magnificence, & fit un festin royal, où il reçut aussi tous les autres Macédoniens, qui s'étoient déja mariés dans le pays, renouvellant ainsi les réjouissances de leur mariage. On dit qu'à ce festin il y eut jusqu'à neuf mille conviés, & qu'il fit donner à chacun une coupe d'or pour faire les libations. Tout le reste de la fête répondit à cette somptuosité, jusques-là qu'il acquitta toutes les dettes des Macédoniens, qui montoient à dix mille talens, moins cent trente.

Il y avoit-là un certain Antigene, qui se fit mettre faussement sur le rôle des endettés, & qui produisit collusoirement un homme, qui assura qu'il lui avoit tant prêté de sa banque. Cet argent fut payé comme celui des autres; mais quelque tems après la fourberie fut reconnue, & Alexandre en colere le chassa de sa cour, & lui ôta sa charge de capitaine. Cependant cet Antigene étoit d'une valeur fort distinguée parmi les gens de guerre; car étant encore jeune, & servant dans les troupes de Philippe lorsqu'il assiégeoit la ville de Périnthe, il reçut dans l'œil un trait lancé par une des batteries, ne voulut jamais permettre qu'on lui arrachât ce trait, & ne cessa de combattre qu'après qu'il eut chassé les ennemis, & qu'il les eut repoussés jusques dans leurs murailles. Ce malheureux supportoit fort impatiemment cette infamie, où un sordide intérêt l'avoit précipité; & il y avoit beaucoup d'apparence que la tristesse & le desespoir le porteroient à se tuer lui-même. Alexandre craignant cette extrémité, calma sa colere, lui pardonna, & voulut même qu'il retînt l'argent qu'il avoit reçu.

Nous avons dit qu'il avoit choisi parmi les Perses trente mille jeunes enfans, & qu'il les avoit laissés sous des maîtres & des gouverneurs qui devoient les élever, & leur apprendre le métier de la guerre. Quand il les vit à son retour bien faits, robustes, de bonne mine, & d'une agilité & légéreté merveilleuse dans tous leurs exercices, il fut ravi; mais cela jetta les Macédoniens dans le découragement, par la crainte qu'ils eurent qu'Alexandre, entêté de ces jeunes hommes, ne fît desormais moins de compte d'eux. Voilà pourquoi quand il voulut renvoyer vers la mer les invalides, les malades, & tous ceux qui étoient hors d'état de servir, ils prirent pour un mépris & pour une injure, *qu'après s'être servi d'eux à tout ce qu'il avoit voulu, il les renvoyât ainsi avec honte, & les rejettât à la tête de leur patrie & de leurs parens dans un état bien différent de celui où il les avoit pris. Qu'il donne donc aussi congé à tous les autres, & qu'il regarde tous les Macédoniens comme invalides & estropiés, puisqu'il a avec lui ces jeunes mignons, ces beaux danseurs, avec lesquels il ira conquérir la terre entiere.*

Alexandre fut très-irrité de cette mutinerie, leur fit des réprimandes très-severes; & après les avoir chassés, il donna la garde de sa personne aux Perses, établissant les uns pour ses gardes-du-corps, & faisant des autres ses hérauts, ses huissiers & les exécuteurs de ses ordres. Les Macédoniens le voyant marcher accompagné de ces nouveaux officiers, & se voyant rejettés & chassés avec ignominie, furent très-humiliés; & après avoir communiqué ensemble, ils trouverent qu'ils crevoient de dépit & de jalousie, & qu'ils en étoient presque fous. Enfin

revenus

revenus à eux & touchés de repentir, ils coururent tous ensemble sans armes & en simple tunique devant la porte du palais avec de grands cris & de grands gémissemens, se livrant eux-mêmes à sa vengeance, & conjurant Alexandre de les punir comme méchans & comme ingrats.

Le roi, quoique déja attendri, ne faisoit pas semblant de les entendre; ils ne se rebuterent pas, mais demeurerent-là devant sa porte deux jours & deux nuits, pleurant, se desespérant, & l'appellant leur seigneur & leur roi. Enfin Alexandre ne pouvant plus tenir, fit ouvrir les portes de son palais, sortit; & voyant ces marques de leur douleur, l'état pitoyable où ils étoient & cette grande humiliation, il pleura lui-même assez long-tems avec eux; & après les avoir tancés doucement, & leur avoir parlé ensuite avec beaucoup d'humanité, il donna congé à ceux qui n'étoient plus en état de porter les armes, & les renvoya comblés de magnifiques présens. Il écrivit même à Antipater, gouverneur de la Macédoine, qu'aux jeux publics & dans les théatres, il leur assignât toujours les premieres places, & qu'il les fit asseoir couronnés, & voulut que les enfans de ceux qui étoient morts à son service, tirassent la paye de leurs peres pendant leur bas âge.

Quand il fut arrivé à Ecbatane dans la Médie, & qu'il eut expédié les affaires du royaume les plus pressées, il se mit encore à célébrer des jeux & des fêtes; car il lui étoit venu de Grece trois mille baladins, machinistes & autres bons ouvriers pour ces sortes de divertissemens. Mais il arriva malheureusement dans ces jours-là qu'Epheſtion fut surpris d'une grosse fievre.

Comme il étoit jeune & homme de guerre, il ne pouvoit supporter la diete exacte que sa fievre demandoit; & prenant le tems que son medecin Glaucus étoit allé au théatre, il se mit à dîner, mangea un chapon rôti, & but une bouteille de vin, qu'il avoit fait rafraîchir. Il se trouva fort mal de son intempérance, & mourut peu de jours après.

Alexandre ne se servit nullement de sa raison pour supporter modérément cette perte; il s'abandonna tellement à sa douleur, qu'il ordonna d'abord que l'on coupât les crins à tous les chevaux & à tous les mulets pour marque de deuil, que l'on abbattît les crénaux de toutes les villes des environs, & que l'on mît en croix ce pauvre medecin, comme si Ephestion ne fût mort que par sa faute. Il défendit aussi les flûtes & toute sorte de musique dans son camp pendant longtems. Cela dura jusqu'à ce qu'il eut reçu un oracle de Jupiter Ammon, qui lui ordonnoit de révérer Ephestion, & de lui sacrifier comme à un demi-dieu. Après quoi cherchant dans la guerre la consolation à sa douleur, il partit comme pour la chasse des hommes; & ayant subjugué la nation des Cusséens, il les passa tous au fil de l'épée, jusqu'aux femmes & aux enfans, & il appella cette boucherie *le sacrifice de la consécration d'Ephestion.* Et voulant employer dix mille talens à la dépense de son tombeau, de ses funérailles, & de sa pompe funebre, & surpasser encore cette excessive dépense par la beauté du dessein, & par la singularité & la magnificence des décorations & de tous les ornemens, il desira d'avoir pour entrepreneur Stasicrates, grand architecte & grand machiniste, qui dans toutes ses inventions & dans tous ses

desseins faisoit paroître non-seulement beaucoup de magnificence, mais une hardiesse surprenante & une grandeur dont rien n'approchoit. C'étoit le même qui, s'entretenant avec lui quelque tems auparavant, lui avoit dit que de toutes les montagnes qu'il connoissoit, le mont Athos dans la Thrace étoit le plus propre à être taillé en forme humaine; que s'il vouloit donc lui en donner l'ordre, il lui feroit de ce mont la plus durable de toutes les statues, & celle qui seroit la plus exposée aux yeux de l'univers. De sa main gauche elle soutiendroit une ville peuplée de dix mille habitans, & de sa droite elle verseroit un grand fleuve qui iroit porter ses eaux dans la mer. Mais il refusa cette offre, & alors il étoit après avec des ouvriers à chercher & à imaginer des desseins beaucoup plus étranges & de beaucoup plus grands frais.

Comme il s'avançoit vers Babylone, Néarque, qui étoit déja revenu de la grande mer Océane en remontant par l'Euphrate, lui dit qu'il avoit rencontré quelques Chaldéens, qui l'avoient averti que le roi devoit renoncer au voyage de Babylone. Mais il méprisa cet avis, & continua sa marche. En arrivant près des murailles de la ville, il vit grand nombre de corbeaux qui se battoient, & dont quelques-uns tomberent morts à ses pieds. On lui rapporta en même tems qu'Apollodore, gouverneur de Babylone, avoit fait dans sa place un sacrifice pour consulter les dieux sur lui. D'abord il envoya chercher Pythagore le devin, qui ne nia pas le fait; Alexandre lui demanda comment il avoit trouvé les entrailles des victimes; Pythagore lui répondit que le foie s'étoit trouvé sans tête. *Grands dieux*, s'écria alors le roi, *voilà un*

*terrible présage !* Mais il ne fit aucun mal à ce devin. Il se repentit seulement de n'avoir pas suivi l'avis de Néarque. C'est pourquoi il campoit ordinairement autour de Babylone, & se divertissoit à faire diverses petites parties de plaisir sur l'Euphrate; car il lui arriva plusieurs autres signes qui l'inquiétoient, & qui l'empêchoient d'entrer dans la ville. Entre autres un des plus grands & des plus beaux lions qu'on nourrissoit à Babylone, fut attaqué par un âne domestique, qui le tua à coups de pied. Un jour après s'être deshabillé & fait frotter d'huile, il se mit à jouer à la paume; son jeu fini, lorsqu'il voulut se r'habiller, les jeunes gens qui avoient joué avec lui, virent un homme assis sur son siége dans un grand silence, vêtu de sa robe royale, & la tête ceinte de son diadême. Interrogé qui il étoit, il fut long-tems sans répondre; enfin revenu à lui avec peine, il dit, *qu'il avoit nom Dionysius; qu'il étoit de Messene; qu'ayant été obligé de quitter son pays pour quelques affaires qu'on lui avoit faites, & quelques accusations qu'on avoit intentées contre lui, il s'étoit embarqué & qu'il étoit venu à Babylone; que là il avoit été détenu long-tems dans les fers, & que ce jour-là même le dieu Sérapis s'étant apparu à lui, avoit brisé ses chaînes, l'avoit mené dans cette chambre, & lui avoit ordonné de prendre la robe du roi & son diadême, & de s'asseoir sur son siége, sans dire un seul mot.*

Ces paroles ouies, Alexandre fit mourir cet homme selon le conseil des devins; mais il tomba en même tems dans de grandes angoisses, se défiant d'un côté & desespérant du secours & de la faveur des dieux, & de l'autre entrant dans de violens soupçons contre ses amis. Il craignoit sur-tout Antipater & ses fils, dont l'un,

appellé

appellé Iolas, étoit ſon grand échanſon; l'autre nommé Caſſandre, nouvellement arrivé à la cour, ayant vu quelques Barbares adorer le roi, comme c'étoit un homme nourri dans les mœurs des Grecs, & qu'il voyoit une choſe qui lui étoit toute nouvelle, il ſe mit à rire à gorge déployée. De quoi Alexandre fut ſi irrité, que le prenant par les cheveux avec ſes deux mains, il battit rudement la muraille de ſa tête. * Enſuite comme Caſſandre ſe mettoit en état de répondre à ceux qui accuſoient ſon pere Antipater, le roi le rabrouant avec beaucoup d'aigreur: *Que viens-tu nous chanter*, lui dit-il? *Quoi, des hommes qui n'auroient jamais reçu aucun tort de ton pere ſeroient venus de ſi loin, & auroient entrepris un ſi long & ſi pénible voyage pour l'accuſer fauſſement? Mais, ſeigneur*, repartit Caſſandre, *c'eſt ce long voyage même qui eſt une grande preuve de la fauſſeté de leur accuſation; car plus ils ſont venus de loin, plus ils ont éloigné les preuves & ravi à l'innocent le moyen de ſe juſtifier.* A ces mots Alexandre ſe prenant à rire, *voilà*, dit-il, *de ces ſophiſmes d'Ariſtote, pour prouver également le pour & le contre. Cependant vous ne laiſſerez pas d'être punis, s'il ſe trouve que vous ayez fait la moindre injuſtice à ces gens-là.*

Cette menace inſpira une telle frayeur à Caſſandre, & la lui imprima ſi fortement dans l'ame, que pluſieurs années après, étant déja ſur le throne de Macédoine, & maître de toute la Grece, ſe promenant un jour à Delphes & viſitant

* *Enſuite comme Caſſandre ſe mettoit en état de répondre à ceux qui accuſoient ſon pere Antipater.*) Mais Plutarque n'a rien dit de ces gens qui étoient venus pour accuſer Antipater, & il me ſemble que c'eſt ce qu'il devoit établir.

ſitant les ſtatues dont ce lieu-là eſt enrichi, tout-d'un-coup il apperçut une ſtatue d'Alexandre, dont il fut ſi ſaiſi, qu'il en friſſonna, qu'un tremblement courut par tout ſon corps, & qu'il eut beaucoup de peine à ſe remettre des vertiges & de l'étourdiſſement que lui cauſa cette vue.

Dès qu'Alexandre ſe fut donc abandonné à toutes ces ſuperſtitions, il fut ſi effrayé & eut l'eſprit ſi troublé, que de la plus petite choſe qui arrivoit, pour peu qu'elle parût extraordinaire ou étrange, il en faiſoit d'abord un monſtre, & en tiroit un préſage ſiniſtre. De ſorte que le palais étoit plein de gens qui ſacrifioient, d'autres qui faiſoient des expiations & des purifications, & d'autres enfin qui ſe mêloient de faire des prophéties; tant il eſt vrai que c'eſt un terrible mal que le défaut de confiance dans la divinité, & le mépris qu'on a pour elle. Mais un mal bien terrible encore, c'eſt la ſuperſtition, qui comme l'eau va toujours gagnant les parties baſſes, s'inſinue de même dans les ames abattues & humiliées, & les remplit de folie & de crainte, ce qu'elle fit alors à Alexandre. Cependant malgré ſes frayeurs ſur quelques oracles qui lui furent apportés au ſujet d'Epheſtion de la part du dieu, renonçant à ſon deuil, il ſe livra encore à la débauche, & célébra des fêtes & des feſtins.

Un jour après avoir magnifiquement traité Néarque, il ſe mit au bain ſelon ſa coutume pour aller ſe coucher enſuite; mais il ne put refuſer Médius le Theſſalien, qui vint le prier d'aller l'après-ſoupée faire collation chez lui. Là il but toute la nuit & tout le lendemain, & à la fin du repas il ſentit quelque mouvement de fievre, non comme quelques-uns diſent, avant

qu'il

qu'il eût achevé de boire la coupe d'Hercule, ni surpris tout-à-coup d'une violente douleur au dos, comme s'il eût reçu au-travers du corps un grand coup de pique : ce sont des particularités que quelques historiens ont jugé à propos d'écrire pour donner à cette histoire le dénouement d'une véritable tragédie, & pour la rendre par-là plus touchante & plus pitoyable. Mais Aristobule écrit qu'ayant été attaqué d'une grosse fievre, il sentit une altération si violente qu'il but du vin ; que ce vin lui causa promptement un grand transport, & qu'il mourut le trentieme du mois de Daisius. Dans les éphémérides ou journal de sa vie, voici ce que l'on trouve écrit sur son mal : *Le dix-huitieme du mois de Daisius* [y], *le roi dormit dans sa chambre des bains à cause de sa fievre. Le lendemain dix-neuf, après s'être baigné, il passa dans sa chambre, où il joua aux dez toute la journée contre Médius. Le soir du même jour, après s'être encore baigné, & avoir sacrifié aux dieux, il soupa, & eut la fievre la nuit. Le lendemain qui étoit le vingt, il se baigna, fit le sacrifice ordinaire ; & s'étant couché dans la chambre des bains, il passa tout le jour à entendre le récit que Néarque lui fit de sa navigation, & de tout ce qu'il avoit vu dans la grande mer. Le vingt-un, il fit encore la même chose ; sa fievre augmenta, & il eut une nuit très-mauvaise. Le vingt-deux, sa fievre devint beaucoup plus violente, & il se fit porter près du grand étang, où il s'entretint avec ses capitaines sur les places qui étoient vacantes dans son armée, & leur dit qu'ils ne devoient les donner qu'à des officiers éprouvés. Le vingt-quatre, il fut beaucoup plus mal, mais il ne laissa pas d'offrir le sacrifice & de s'y faire porter.*

y C'est notre mois de Juin.

*ter. Ce jour-là il ordonna à ses principaux capitaines de faire la garde dans la cour, & aux chefs des files & capitaines de cinquante hommes, de passer la nuit & de faire la garde de même hors du palais. Le vingt-cinq il se fit porter dans le palais, qui est au-delà de l'étang; il dormit un peu, mais sa fievre ne diminua point, & ses capitaines étant entrés dans sa chambre, il ne parloit plus. Le vingt-six se passa de même, de sorte que les Macédoniens craignant qu'il fût mort, vinrent avec de grands cris aux portes du palais, & menaçant leurs compagnons, ils les forcerent de leur ouvrir. Dès que les portes furent ouvertes, ils entrerent en foule & en tunique comme ils étoient; ils passerent l'un après l'autre au pied de son lit. Ce même jour Python & Séleucus, envoyés au temple de Sérapis, demanderent au dieu s'ils porteroient Alexandre dans son temple. Le dieu leur répondit qu'ils le laissassent où il étoit. Le surlendemain, qui étoit le vingt-huit il mourut sur le soir.* Toutes ces particularités sont la plupart mot à mot dans ces éphémérides. Et il est certain que sur l'heure il n'y eut personne qui soupçonnât du poison. Mais on dit que six ans après, sur quelque déposition, Olympias fit mourir beaucoup de gens, & qu'elle jetta au vent les cendres d'Iolas, qui étoit mort, & qu'on accusoit d'être celui qui avoit versé le poison dans la coupe. Ceux qui accusent Aristote d'avoir conseillé à Antipater cette action abominable, & d'avoir lui-même porté le poison, disent l'avoir appris d'un certain Agnothémis, qui prétendoit l'avoir souvent oui dire au roi Antigonus. [1] Et l'on assure que ce poison étoit une eau froide

[1] *Et l'on assure que ce poison étoit une eau froide & glacée, qui distille d'une roche près de la ville de Nonacris.*) Nonacris, ville d'Arcadie, près de laquelle il y avoit

froide & glacée qui diſtille d'une roche près de la ville de Nonacris, que l'on recueille goutte à goutte comme une menue roſée, [a] & que l'on conſerve dans la corne du pied d'un mulet, n'y ayant nul autre vaiſſeau où l'on puiſſe la garder; car elle perce, & fait tout éclater par ſon extrême froideur, & par ſa violente acrimonie. Mais la plupart tiennent que toute cette hiſtoire du poiſon eſt une fable faite à plaiſir. Et une grande preuve qu'ils en alleguent, c'eſt qu'après la mort du roi, tous ſes capitaines étant entrés dans une diſſenſion qui dura pluſieurs jours, ſon corps laiſſé-là ſans aucun ſoin ni aucune précaution, dans un pays où les chaleurs ſont exceſſives & étouffées, ne donna aucune marque de cette corruption, mais demeura auſſi ſain, auſſi entier & auſſi frais que dans le premier moment où il avoit rendu l'eſprit.

La reine Roxane ſe trouva groſſe, & cela lui attiroit le reſpect & la vénération des Macédoniens. Mais comme elle étoit extrêmement jalouſe de la reine Statira, elle la trompa par une fauſſe lettre qu'elle lui écrivit ſous le nom d'Alexandre, comme ſi ce prince lui eût mandé de ſe rendre auprès de lui. L'ayant attirée par cette ruſe, elle la tua, & tua auſſi ſa ſœur qu'elle avoit amenée, & jetta les deux corps dans un puits

avoit une roche d'où découloit une eau qui étoit ſi froide & ſi mortelle, qu'on l'appelloit l'*eau du Styx*.

[a] *Et que l'on conſerve dans la corne du pied d'un mulet, n'y ayant nul autre vaiſſeau où l'on puiſſe la garder.*) Je le veux, mais comment auroit-on pu la porter d'Arcadie juſqu'à Babylone? Ne ſe feroit-elle pas évaporée, & n'auroit-elle pas percé tout ce qu'on auroit pu mettre pour boucher ce pied de mulet où on l'auroit verſée?

puits qu'elle combla ensuite ; n'ayant pour ce crime d'autre confident, ni d'autre complice que Perdiccas. Car ce fut lui qui eut d'abord le plus d'autorité, à cause du prince Aridée, qu'il traînoit toujours après lui, moins comme son roi, que comme une garde, qui par sa présence lui assuroit l'autorité royale qu'il usurpoit sous son nom.

Cet Aridée étoit fils de Philippe, qui l'avoit eu d'une courtisane nommée Philinna, femme de basse condition. Il n'avoit pas le jugement bien sain depuis une grande maladie qu'il avoit eue, & qui ne lui étoit venue ni par aucun vice de sa nature, ni par hazard ; mais comme dans son enfance il promettoit beaucoup, & faisoit paroître des mœurs aimables & nobles, Olympias, à qui ces qualités étoient suspectes à cause de son fils Alexandre, lui donna des breuvages qui lui troublerent l'esprit.

*Fin de la vie d'Alexandre.*



JULE

# JULE CESAR.*

SYLLA devenu le maître à Rome, n'ayant pû obliger César ni par promesses, ni par menaces, [a] à répudier sa femme Cornélie, fille de Cinna, qui avoit eu la souveraine puissance, confisqua sa dot. L'inimitié que César avoit pour Sylla, venoit de la parenté qui étoit entre lui & Marius; car le vieux Marius avoit épousé Julie, sœur du pere de César, & de ce mariage étoit né le jeune Marius, qui par-là se trouvoit cousin germain de César, dont nous écrivons la vie. Au commencement Sylla négligea cet ennemi, à cause des grandes affaires qu'il avoit sur les bras, & des grands meurtres qui l'occupoient, & qui ne lui laissoient pas le loisir de penser à celui-là. [b] Et César, qui devoit se contenter d'être

* Quelques écrivains ont cru que cette vie de César est imparfaite, & qu'il y manque le commencement; mais cette conjecture est très-mal fondée. Plutarque passe les commencemens de la vie de César, parce que jusqu'au refus qu'il fit de répudier Cornélie en résistant à Sylla, il n'y a rien d'illustre. Il va tout-d'un-coup à ce qui commence à le faire remarquer.

[a] *A répudier sa femme Cornélie, fille de Cinna.*) Il l'avoit épousée en renonçant au mariage de Cossutia, issue d'une famille consulaire & très-riche, qu'il avoit fiancée fort jeune. Il ne voulut pas suivre l'exemple de Pison, qui, pour plaire à Sylla, répudia Annia, femme de Cinna, qu'il avoit épousée.

[b] *Et César, qui devoit se contenter d'être ainsi oublié, osa briguer le sacerdoce, & s'adressa au peuple.*) De savans critiques ont fort bien remarqué que Plutarque se trompe ici, car il n'est pas vrai que César ne brigua le sacerdoce que sous la domination

tre ainsi oublié, osa briguer le sacerdoce, & s'adressa au peuple pour l'obtenir, quoiqu'il fût à peine entré dans l'âge de l'adolescence ; mais traversé par le crédit de Sylla, il ne réussit pas dans sa poursuite. Sylla s'étant ravisé, pensoit à le faire tuer comme tant d'autres ; & sur ce que quelques-uns de ses amis lui représentoient qu'il n'y avoit pas de raison à faire périr un si jeune enfant, il leur répondit, *qu'ils n'étoient pas eux-mêmes bien sages de ne pas voir dans cet enfant plusieurs Marius.*

Cette parole ayant été rapportée à César, il se déroba & se tint long-tems caché, errant çà & là dans le pays des Sabins. [e] Un jour qu'une grande maladie le forçoit à se faire porter d'une maison dans une autre, il tomba pendant la nuit entre les mains de quelques soldats de Sylla, qui avoient ordre de faire une recherche exacte dans tous ces lieux, & d'arrêter ceux qui y étoient cachés.

nation de Sylla, ni que quand il le brigua, il fut traversé par Sylla. Il paroît par l'histoire que César entré dans sa dix-septieme année, renonçant au mariage de Cossutia qui lui avoit été promise, épousa Cornélie, fille de Cinna, & qu'alors, par le crédit de Cinna & de Marius, il fut designé prêtre de Jupiter, *flamen Dialis ;* mais ensuite Sylla, que sa victoire avoit rendu tout-puissant, l'ayant fort pressé de répudier Cornélie, & ne l'ayant pu obtenir, il le priva de ce sacerdoce ; c'est ainsi que le racontent Velléius & Suétone. On peut voir sur cela les notes de Ruauld.

[e] *Un jour qu'une grande maladie.*) Ruauld a fort bien remarqué que ce passage avoit été mal expliqué ; car Plutarque n'a pas voulu dire que la maladie de César l'avoit obligé à se faire transporter d'une maison dans une autre, mais que la crainte de Sylla l'obligeant à changer souvent de demeure, un jour qu'une maladie le forçoit à se faire porter, & il explique pourquoi il n'alloit pas à pied. Cette maladie étoit une fievre quarte dont il avoit alors un grand accès.

d Il

cachés. Il se tira de ce danger en donnant deux talens au capitaine de ces soldats, nommé Corneille [d], qui le laissa échapper. Il gagna promptement la mer, & se retira en Bithynie auprès du roi Nicomede.

Il ne fut pas long-tems à cette cour ; & s'étant rembarqué, il fut pris près de l'isle de Pharmacuse par les pirates, qui avoient déja de grosses flottes, & un nombre infini d'autres vaisseaux qui gardoient tous les passages. D'abord ces pirates lui demanderent vingt talens pour sa rançon ; il se mit à rire de cette demande comme de la demande de gens qui ne savoient pas quel homme ils avoient pris, & leur en promit cinquante. Après quoi il envoya ses gens l'un dans une ville, l'autre dans une autre pour lui ramasser de l'argent ; & cependant avec un seul de ses amis & deux domestiques, il demeura au milieu de ces pirates Ciliciens, les hommes les plus sanguinaires & les plus grands meurtriers qu'il y eût au monde ; & il les traitoit avec tant de hauteur & tant de mépris, que toutes les fois qu'il vouloit reposer, il envoyoit leur commander de ne point faire de bruit.

Il fut avec eux trente-huit jours, moins comme leur prisonnier, que comme leur prince, qui les tenoit auprès de lui comme ses gardes. Pendant tout ce tems-là il badinoit & jouoit avec eux dans une entiere sécurité, faisoit avec eux tous les exercices du corps ; souvent même il composoit des vers & des harangues qu'il leur récitoit ; & quand il voyoit qu'ils n'en étoient pas touchés, il les appelloit en face ignorans & Bar-

[d] Il s'appelloit *Cornélius Phagita.*

e Une

Barbares. Souvent même en riant il les menaçoit qu'il les feroit pendre. Et ils étoient ravis de cette franchise & de cette liberté qu'ils prenoient en jeu, & qu'ils attribuoient à une simplicité de jeunesse.

Mais après que sa rançon fut venue de Milet, & qu'elle eut été payée, il ne fut pas plûtôt relâché qu'il arma quelques vaisseaux du port de Mélos [e], courut sur ces corsaires qu'il trouva encore à l'ancre à la rade de l'isle, en prit la plus grande partie, reprit tout l'argent qu'il leur avoit donné, & tout leur butin. Et après les avoir remis dans les prisons de Pergame, il alla trouver Junius, qui commandoit pour lors en Asie, & à qui il appartenoit comme préteur, d'ordonner la punition de ces prisonniers. Ce préteur qui avoit les yeux ouverts sur leur argent, qui étoit très-considérable, répondit qu'il aviseroit à loisir à ce qu'il faudroit faire de ces malfaiteurs. Mais César qui connut son but, le laissa-là, s'en retourna promptement à Pergame; & avant que Junius pût donner aucuns ordres, il fit mettre en croix tous ses prisonniers, comme il le leur avoit souvent promis dans leur isle, lorsqu'ils pensoient qu'il ne faisoit que rire & que badiner.

Depuis ce tems-là, comme la puissance de Sylla commençoit à baisser, les amis particuliers de César le presserent de revenir à Rome. Mais auparavant [f] il alla à Rhodes pour y étudier quelque

[e] Une des isles Cyclades.

[f] *Il alla à Rhodes pour y étudier quelque tems sous Apollonius, fils de Molon.*) Selon Suétone, César avoit étudié à Rome sous Apollonius avant l'aventure des pirates; mais Plutarque fait ici mal-à-propos deux hommes d'un seul. Apollonius n'avoit

quelque tems sous Apollonius, fils de Molon, que Ciceron avoit aussi entendu, qui enseignoit la rhétorique avec beaucoup de réputation, & qui avoit d'ailleurs toutes les qualités d'un très-honnête homme. Car on dit que César étoit très-heureusement né pour parler éloquemment & pour plaider devant un peuple, & qu'il avoit cultivé cet heureux naturel avec beaucoup de soin & d'ambition; de sorte que sans contredit il tenoit le second rang, & qu'il n'avoit même renoncé au premier, que parce qu'il avoit mieux aimé travailler à se rendre le premier dans le métier des armes. Ce qui fit qu'il n'eut pas le tems de parvenir par le travail à cette éloquence parfaite pour laquelle il avoit de si grands talens naturels, ayant toujours été occupé à des guerres, ou au maniement des affaires publiques, qui enfin le rendirent maître de l'empire Romain. Aussi long-tems après dans la réponse qu'il fit au livre que Ciceron avoit composé à la louange de Caton, il prie ses lecteurs *de ne pas comparer le style d'un homme de guerre avec celui d'un orateur parfait, & qui avoit tout le loisir de s'occuper à ces sortes d'études.*

Dès qu'il fut de retour à Rome, il appella en justice Dolabella, qu'il accusa d'avoir malversé dans le gouvernement de sa province; & la plûpart des villes de Grece lui fournirent des dépositions. Dolabella fut pourtant absous; & César, pour

voit pas un pere appellé Molon, c'étoit lui-même qui avoit ces deux noms, & qui étoit appellé Apollonius Molo; c'est ainsi que le nomment Suétone, Quintilien & Cicéron lui-même; il est même souvent appellé *Molon* simplement, ce qui seroit ridicule, s'il étoit fils de Molon. Dans la vie de Cicéron, Plutarque fait encore la même faute, comme le savant Ruauld l'a remarqué.

pour reconnoitre l'affection que la Grece lui avoit témoignée dans cette affaire, & pour lui rendre la pareille, plaida pour elle contre Antoine, qu'elle accusoit de concussion devant Marcus Lucullus, préteur de la Macédoine, & fit tant par son éloquence qu'Antoine se voyant sur le point d'être condamné, en appella aux tribuns du peuple, alléguant pour fondement de son appel, qu'il n'étoit pas possible qu'il obtînt justice en Grece contre les Grecs.

Son éloquence dans les causes qu'il plaidoit pour les uns & pour les autres lui eut bien-tôt acquis beaucoup de crédit dans Rome, en lui attirant les bonnes graces de tout ce qu'il y avoit de plus considérable parmi ses citoyens; & le bon accueil qu'il faisoit à tout le monde, sa politesse & les charmes de son commerce lui procurerent l'affection du peuple. Car il étoit d'une politesse & d'une civilité au-delà de son âge; & la somptuosité de sa table, l'excessive dépense qu'il faisoit dans sa maison, & sa magnificence dans sa maniere de vivre contribuerent beaucoup à augmenter peu à peu sa puissance, & à le pousser dans le gouvernement.

Au commencement ses envieux persuadés que les fonds pour continuer toute cette dépense, viendroient bien tôt à lui manquer, & que cette grande puissance s'évanouiroit incontinent, la négligerent, & ne se soucierent pas d'en empêcher le progrès, quoiqu'ils la vissent déja dans un haut point parmi le peuple. Mais quand elle fut montée au comble, qu'il n'étoit presque plus possible de la détruire, & qu'on ne put plus douter qu'elle ne tendit ouvertement à bouleverser l'état, & à changer toute la forme du gouvernement, ils s'apperçurent trop tard qu'il ne

ne faut jamais regarder comme petit le commencement d'une affaire que la continuation ne rend pas d'abord fort grande, & qui du mépris qu'on en fait, tire tout le loisir de s'accroître, & l'avantage de ne trouver enfin aucun obstacle ni empêchement.

Le premier qui parut alors soupçonner & craindre la douceur de sa politique comme la bonace riante, mais trompeuse, de la mer, & qui découvrit la cruauté cachée sous ces manieres si polies, si aisées, si ouvertes, & si douces en apparence, ce fut Ciceron. Car il dit publiquement : *Dans tous les projets que cet homme forme, & dans toute la conduite qu'il tient dans le gouvernement, je découvre des vues toutes tyranniques ; mais*, ajoute-t-il, *quand je vois qu'il ajuste ses cheveux si curieusement & si artistement*, [g] *& qu'il se gratte la tête du bout du doigt, j'avoue que je ne puis m'imaginer qu'un tel homme se mette dans l'esprit un si malheureux dessein de renverser la république.* Mais cela ne fut dit que long-tems après.

La premiere marque qu'il reçut de la bienveillance du peuple, ce fut lorsqu'il disputa contre Caïus Popilius une charge de tribun de soldats, & qu'il l'emporta sur lui, ayant été nommé le premier ; & la seconde encore plus mar-

[g] *Et qu'il se gratte la tête du bout du doigt.*) C'étoit le reproche ordinaire que l'on faisoit aux efféminés, *ignavis*, témoin l'épigramme,

*———— Digito qui caput uno*
*Scalpit, quid credas hunc sibi velle? virum.*

Et ce vers de Juvénal,

*Qui digito scalpunt uno caput.*

marquée, lorsque Julie, femme de Marius, étant morte, il fit dans la place publique, en qualité de son neveu, son oraison funebre, où il étala magnifiquement ses vertus; & quand on emporta le corps, il eut l'audace de produire les images de Marius, qu'on voyoit alors pour la premiere fois depuis la victoire de Sylla, Marius & tous ceux de son parti ayant été déclarés ennemis de la république. Car quelques-uns s'étant mis à crier contre César, le peuple se mit de son côté à crier contre eux, & à battre des mains, marquant d'une maniere très-éclatante l'approbation qu'il donnoit à cette action, & l'admiration qu'il avoit pour son courage d'avoir après un si long-tems ramené dans la ville les honneurs de Marius, en les arrachant comme des enfers où ils étoient ensevelis.

C'étoit une coutume des Romains pratiquée de tout tems, de faire des oraisons funebres à toutes les femmes qui mouroient âgées; mais on n'en faisoit point aux jeunes. César fut le premier qui en fit une à sa femme décédée à la fleur de son âge. Cela lui fit un très-grand honneur, lui concilia une faveur singuliere, & porta même le peuple par la compassion à l'aimer comme un homme doux, humain, & qui avoit des mœurs.

Après qu'il eut fait les funérailles de sa femme, il fut envoyé questeur en Espagne sous le préteur Antistius Veter qu'il honora toute sa vie, & dont il fit le fils questeur à son tour quand il fut parvenu à la préture. A son retour de cet emploi il épousa en troisiemes noces Pompéia, ayant de sa premiere femme Cornélie une fille qui depuis fut mariée au grand Pompée. Comme il faisoit une dépense sans bornes, on croyoit qu'il

acheroit

achetoit à grands frais une gloire bien courte & bien fragile, lorsqu'il achetoit réellement à vil prix les plus grandes choses, & qu'il donnoit peu pour avoir beaucoup. On dit qu'avant que de parvenir à aucune charge il devoit la somme de mille trois cent talens. Mais après que d'un côté il eut encore beaucoup dépensé du sien dans la charge qu'on lui donna d'intendant pour la réparation de la voie Appienne, [b] & que de l'autre côté ayant été fait édile, il eut donné au peuple trois cent vingt paires de gladiateurs, & que, par la dépense énorme & par l'excessive magnificence des spectacles, des fêtes & des festins qu'il donna, il eut effacé l'éclat de tous ceux qui l'avoient précédé, il gagna si fort la bienveillance du peuple, qu'ils cherchoient tous de nouvelles charges & de nouveaux honneurs pour le récompenser.

Rome étoit alors partagée en deux factions; l'une de Sylla, qui étoit très-puissante, & l'autre de Marius, qui n'osoit lever la tête, & qui s'en alloit presque entierement dissipée par le grand abaissement où elle se trouvoit. César, voulant relever & ranimer cette derniere, dans le tems que la magnificence de son édilité faisoit le plus de bruit & occupoit Rome, fit faire secrettement des images de Marius, & des victoires chargées de trophées, & une nuit il alla les poser dans le capitole. Le lendemain matin, quand

[b] *Et que de l'autre côté, ayant été fait édile, il eut donné au peuple trois cent vingt paires de gladiateurs.*) Suétone marque expressément qu'il avoit ramassé un très-grand nombre de gladiateurs, mais que ce grand nombre fit si grand-peur à ses ennemis, qu'on le limita, & il en donna encore moins qu'il n'avoit résolu. *Aliquanto paucioribus, quam destinaverat, paribus.*

quand on vit ces images toutes brillantes d'or, merveilleusement bien travaillées, & qui par leurs inscriptions faisoient connoitre que c'étoient les victoires de Marius sur les Cimbres, on fut très-étonné de l'audace de celui qui les avoit posées, car cela n'étoit pas caché. Le bruit qui s'en répandit d'abord fit que tout le monde accourut à ce spectacle. Les uns crioient que César affectoit la tyrannie en ressuscitant de son chef & si hardiment des honneurs qui avoient été enterrés par des loix & par des ordonnances publiques. Ils disoient que c'étoit-là un essai qu'il faisoit sur le peuple déja amadoué & alléché par la magnificence de ses jeux, pour voir s'il étoit assez apprivoisé par ses fêtes & par les autres excès de son ambition, pour souffrir qu'il jouât à de tels jeux, & qu'il entreprit des nouveautés si considérables. Les partisans de Marius, ayant sur cela repris courage, & se fortifiant les uns & les autres, vinrent en très-grand nombre & firent retentir tout le capitole de leurs acclamations & de leurs battemens de mains. Il y en eut même plusieurs qui, voyant le visage de Marius, verserent des larmes de joie. César étoit élevé jusqu'aux nues par tous les éloges qu'on lui donnoit, & on disoit hautement qu'il étoit le seul digne parent de Marius.

Le sénat s'assemble sur cette aventure, & Catulus Lutatius, qui de tous les Romains étoit celui qui avoit le plus de réputation & d'autorité, s'étant levé, parla très-fortement contre César, & dit alors ce mot qui a été si relevé depuis, *que César n'attaquoit plus la république par des mines & des soûterreins, qu'il la battoit ouvertement par des machines.* Mais après que César par ses réponses eut persuadé le sénat, tous ceux qui

avoient

avoient déja pour lui une grande admiration conçurent encore de plus hautes espérances, & l'exhorterent à ne céder à personne en grandeur de courage; car, avec l'aveu & le consentement du peuple, il surmonteroit tous ses concurrens, & seroit le premier de Rome.

Sur ces entrefaites mourut Métellus qui étoit souverain pontife. Ce sacerdoce fut d'abord brigué par Isauricus & par Catulus, les deux plus illustres personnages de la ville, & qui avoient le plus de crédit dans le sénat. César ne leur céda point, mais se présenta au peuple & fit sa brigue de son côté. Les trois brigues paroissoient assez égales pour rendre le succès douteux. C'est pouquoi Isauricus, qui craignoit d'autant plus cette incertitude, qu'il étoit d'une plus grande dignité, envoya secrettement à César lui offrir de grosses sommes, s'il vouloit renoncer à son ambition & se déporter de sa poursuite. Mais César répondit, *qu'il en emprunteroit encore de plus grandes, & qu'il les employeroit pour l'emporter sur lui.*

Le jour de l'élection venu, & sa mere l'accompagnant jusqu'à la porte de la rue, les yeux baignés de larmes, il l'embrassa en la quittant, & lui dit : *ma mere, vous verrez aujourd'hui votre fils ou souverain pontife, ou banni de Rome.* Les suffrages étant donnés, après de grandes contestations, il l'emporta, ce qui jetta le sénat & les gens de bien dans une furieuse crainte; car ils ne douterent point qu'il ne portât le peuple à tout ce qu'il y avoit de plus hardi & de plus insolent. C'est pourquoi Pison & Catulus se plaignoient hautement de Ciceron, de ce qu'il l'avoit épargné dans l'affaire de Catilina, où il avoit donné beaucoup de prise sur lui; car Catilina, s'étant

proposé non-seulement de changer le gouvernement, mais de tout bouleverser, & d'anéantir & de détruire absolument l'empire, & se voyant soupçonné sur quelques indices assez légers, s'échappa de Rome avant que toute sa trame fût entierement éventée, & le fond de ses desseins & de ses mesures découvert ; mais il laissa dans la ville Lentulus & Céthégus pour entretenir & fomenter la conjuration. Or, si César n'aida point en secret à nourrir leur audace & à leur fournir les moyens de l'exécuter, c'est ce qui est incertain.

Ce qu'il y a de bien constant, c'est que ces deux complices, ayant été convaincus dans le sénat par la force & par l'évidence des preuves, lorsque Ciceron, qui étoit consul, demanda les avis de chacun sur la punition qu'on en devoit faire, tous opinerent à la mort ; mais César s'étant levé, fit un long discours qu'il avoit préparé avec soin, où il soutenoit : *Que de faire mourir des hommes de cette dignité & d'une si grande naissance, sans leur avoir fait leur procès dans les formes, cela ne lui paroissoit ni juste ni conforme aux coutumes Romaines, si ce n'est dans la derniere nécessité. Que, si on les gardoit dans les prisons de telles villes de l'Italie que Ciceron voudroit choisir, jusqu'à ce que Catilina fût défait, alors le sénat auroit la liberté de connoître en repos & à loisir de l'affaire de ces deux accusés, & d'en ordonner ce qui lui paroîtroit juste & raisonnable.*

Cet avis ayant paru très-humain, & ayant été appuyé par une éloquence très-véhémente, ceux qui opinerent ensuite s'y rangerent tous, & même la plûpart de ceux qui avoient déja opiné changerent & revinrent à ce sentiment. Mais, quand ce fut à Caton & à Catulus d'opiner, ils s'oppo-

s'opposérent très-fortement à cet avis de César; Caton sur-tout, qui dans son avis appuya même sur les soupçons qu'il y avoit contre lui, & le chargea vigoureusement, de sorte que les deux complices furent livrés à l'exécuteur; & lorsque César sortit du sénat, plusieurs des jeunes gens qui accompagnoient Ciceron pour la sûreté de sa personne, coururent à lui l'épée nue. Mais on dit que Curion, l'ayant couvert de sa robe, le sauva de leurs mains, & que Ciceron lui-même, lorsque ces jeunes gens jetterent sur lui les yeux comme pour recevoir l'ordre, leur fit signe de ne le pas tuer, soit qu'il craignit le peuple, soit qu'il jugeât ce meurtre entierement injuste & contraire aux loix. Et si cela est vrai, j'avoue que je ne comprends pas comment Ciceron n'en dit rien dans le traité qu'il fit sur son consulat. Mais dans la suite du tems il fut fort blâmé de ne s'être pas servi de l'occasion si favorable que cette conjoncture lui offroit, & d'avoir craint le peuple qui favorisoit & protégeoit extraordinairement César. Car même peu de jours après, César, étant entré dans le sénat, & tâchant de se justifier des soupçons & des présomptions qu'on avoit contre lui, toute l'assemblée se souleva, & il essuya de violens reproches.

Comme cette séance duroit plus long-tems que de coutume, le peuple allarmé vint à la porte avec de grands cris assiéger le sénat, redemander hautement César, & commander qu'on le lui rendit. C'est pourquoi Caton, qui craignoit quelque remuement & quelque nouveauté de la part des nécessiteux de Rome, qui étoient comme les boutefeux du peuple, & qui avoient mis toutes leurs espérances en César, conseilla au

 sénat

sénat [i] de leur faire distribuer du bled tous les mois, [k] ce qui n'ajoutoit par an à la dépense ordinaire

*i De leur faire distribuer du bled tous les mois.)* On avoit fort mal traduit, *de leur faire distribuer du bled pour un mois.* Σιτηρέσιον ἔμμηνον, ne signifie pas *du bled pour un mois*, mais *le bled pour tous les mois*, *le bled pour chaque mois*, CIBARIA MENSTRUA, comme parle Cicéron. On a dit de même *usura menstrua*, l'usure qui se paye tous les mois. Une marque sûre que c'est ainsi que ce passage doit être entendu; c'est que dans la vie de Caton d'Utique, Plutarque dit *que Caton persuada au sénat de gagner la populace disetteuse & toujours ameutée pour les séditions*, *en la faisant comprendre dans la distribution du bled qu'on faisoit au peuple*. Cette distribution ne se faisoit pas un seul mois, mais tous les mois. La remarque suivante va faire voir combien cette erreur étoit grande.

*k Ce qui n'ajoutoit par an à la dépense ordinaire*, *que cinq millions cinq cent mille drachmes.*) Cela faisoit ce que les Romains appelloient *ducenties vicies*, c'est-à-dire *vingt-deux fois decies*, vingt-deux fois cent vingt-cinq mille livres; cette évaluation en drachmes ou deniers romains, est fort juste. Toute la somme faisoit donc deux millions sept cent cinquante mille livres. Plutarque la fait beaucoup plus forte dans la vie de Caton d'Utique, car il la porte à mille deux cent cinquante talens, ou à sept millions cinq cent mille drachmes, qui font trois millions sept cent cinquante mille livres, à moins qu'il ne faille corriger ce passage par celui de la vie de Caton, comme Ruauld l'a cru, ou celui de la vie de Caton par celui-ci; car il n'y a pas d'apparence que Plutarque se soit contredit. Quoi qu'il en soit, ce passage est très considérable, car il nous fait juger combien Rome étoit peuplée, puisqu'il falloit au moins deux millions sept cent cinquante mille livres par an pour fournir seulement le bled à la simple populace; & l'on voit en même tems par-là combien se sont trompés ceux qui ont expliqué ce passage du bled d'un seul mois. Cette somme feroit si grande, qu'elle suffiroit à nourrir la populace d'un royaume. Au reste cet établissement de Caton ne dura point, & n'eut lieu apparemment que pour cette premiere fois.

l Les

dinaire que cinq millions cinq cent mille drachmes. Ce nouvel établissement calma visiblement pour l'heure une très-grande crainte, & relâcha & dissipa la plus grande partie de la puissance de César, dans le tems même qu'il alloit être préteur, & se rendre plus redoutable par cette charge. Sa préture ne produisit pourtant aucun trouble dans l'état; mais il lui arriva dans sa maison une aventure fort desagréable.

Il y avoit à Rome un jeune homme, nommé Publius Clodius, patricien de naissance, qui vivoit avec beaucoup d'éclat, à cause de ses immenses richesses, & qui étoit d'ailleurs très-éloquent, mais qui, en insolence, en audace & en témérité, ne cédoit à aucun de ceux qui s'étoient rendus les plus célebres par leur infamie & par leur scélératesse. Ce jeune homme devint amoureux de Pompéia, femme de César, & elle n'étoit pas fâchée de cette passion. Mais l'appartement de cette jeune dame étoit si exactement gardé, & Aurélia, mere de César, femme d'une grande sagesse, observoit de si près sa belle-fille, que les rendez-vous avec ses amans étoient très-difficiles & très-hazardeux.

[1] Les Romains ont une déesse qu'ils adorent sous

1 *Les Romains ont une déesse qu'ils adorent sous le nom de la bonne déesse.*) Cicéron nous apprend tout ce qu'on peut savoir de cette déesse, & du sacrifice qu'on lui faisoit, c'est dans son oraison *de Haruspicum responsis*, qui est contre Clodius, *Car*, dit-il, *quel sacrifice si ancien y a-t-il que celui que nous tenons de nos premiers rois, & qui égale l'ancienneté de cette ville? Quel sacrifice si secret & si caché, que celui qui exclud non-seulement les regards curieux, mais encore ceux des passans, & où la méchanceté la plus déterminée, ni l'impudence même la plus outrée, n'oseroient entrer? C'est ce sacrifice*

ſous le nom de la bonne déeſſe, comme les Grecs en ont une qu'ils adorent ſous le nom de *Gynaicea, la déeſſe des femmes.* Les Phrygiens, ſe l'appropriant, diſent que c'étoit la mere du roi Midas. Les Romains prétendent que la bonne déeſſe eſt une Dryade qui eut commerce avec le dieu Faune; & les Grecs aſsûrent que c'eſt celle des meres de Bacchus, qu'il eſt défendu de nommer, & que de-là vient que les femmes qui célebrent ſa fête, couvrent leurs tentes de branches de vigne; & ſelon la fable il y a aux pieds de la ſtatue de la déeſſe un dragon ſacré. Mais pendant tout le tems que dure la fête, il n'eſt permis à aucun homme d'entrer dans la maiſon où l'on célebre ces ſaintes cérémonies, ni aux maris même d'y reſter. Les femmes retirées en leur particulier célebrent ces ſacrifices, où elles font, dit-on, beaucoup de choſes conformes à ce qui ſe pratique aux myſteres d'Orphée. Quand

*fice que jamais mortel, avant Clodius, n'a violé dans aucun ſiecle. Jamais homme avant lui n'a entrepris de s'y montrer; jamais homme n'a été aſſez ſcélérat pour le mépriſer, ni pour concevoir ſans horreur la ſeule penſée d'y aſſiſter. Ce ſacrifice, qui eſt fait par les vierges veſtales, qui eſt fait pour la proſpérité du peuple Romain, qui eſt fait dans la maiſon du premier magiſtrat, qui eſt célébré avec des cérémonies inconnues, & à une déeſſe dont il eſt défendu aux hommes de ſavoir même le nom, &c.* Puis donc que, dans le tems même que cette aventure venoit d'arriver, les cérémonies de ce ſacrifice étoient entiérement inconnues au public & tenu ſecretes avec tant de religion, & le nom même de la déeſſe ignoré de tous les hommes, faut-il s'étonner que Plutarque ne nous en diſe rien de certain? Une ſeule choſe m'embarraſſe ici, c'eſt que Cicéron nous dit qu'il étoit défendu aux hommes de ſavoir le nom de cette déeſſe; les femmes le ſavoient, comment put-il être tenu ſi caché? Cela eſt bien glorieux aux dames Romaines.

Quand donc le tems de la fête est venu, le consul ou le préteur (car c'est chez l'un ou l'autre qu'elle doit toujours être célébrée) sortent de leur maison, & avec eux tout ce qu'il y a d'hommes. La femme reste seule maitresse dans sa maison qu'elle orne & approprie. La plûpart de ces cérémonies se font pendant la nuit, & ces veilles sont mêlées de beaucoup de divertissemens & de concerts de musique. Cette année-là c'étoit à Pompéia, femme de César, à célébrer cette fête, parce que César étoit préteur. Clodius, qui n'avoit point encore de barbe, & qui par cette raison se flattoit qu'il ne seroit pas connu, prit une robe de femme & tout l'ajustement d'une chanteuse, & alla pour entrer dans cette maison, ressemblant parfaitement à une jeune femme. Il trouva heureusement les portes ouvertes, & fut introduit sans aucune crainte par une jeune esclave qui étoit la confidente de cette passion. Cette esclave, l'ayant quitté pour aller avertir sa maitresse, fut assez long-tems sans revenir. Clodius n'osa pas demeurer dans l'endroit où elle l'avoit laissé; & comme il alloit errant çà & là dans cette grande maison, évitant soigneusement les lumieres, une des femmes d'Aurélia le rencontre, & en femme qui croyoit parler à une femme, elle l'agaça & voulut jouer avec lui; il reculoit toujours, mais elle le traîna au milieu de la salle, & lui demanda qui elle étoit & d'où elle étoit? Clodius répondit qu'il attendoit la servante de Pompéia, appellée *Abra*; mais sa voix l'ayant découvert, cette femme d'Aurélia se rapprocha promptement de la lumiere & de la compagnie, criant qu'elle venoit de découvrir un homme déguisé en femme. A ce cri toutes les dames sont

éperdues & effrayées, & Aurélia sur le champ fait cesser le sacrifice, couvre d'un voile les choses sacrées ; & après avoir ordonné qu'on fermât soigneusement toutes les portes, elle fait ellemême la revue dans toute sa maison avec des flambeaux, cherchant Clodius. Enfin elle le trouva caché dans la chambre de la jeune esclave qui l'avoit introduit. Clodius, reconnu par toutes les dames, fut mis dehors. Les dames sortirent aussi incontinent pendant la nuit, & découvrirent à leurs maris tout ce qui venoit d'arriver.

Le lendemain dès le matin le bruit se répandit par toute la ville que Clodius avoit commis un attentat horrible, & tout le monde disoit qu'il devoit être puni pour faire réparation nonseulement à la maison qu'il avoit offensée, mais à la ville & aux dieux. Sur l'heure même un des tribuns l'accuse d'impiété, & l'appelle en justice. Les principaux du sénat s'élevent en même tems contre lui & le chargent de plusieurs autres débauches & dissolutions, entr'autres d'un commerce criminel avec sa propre sœur qui étoit mariée à Lucullus. Le peuple se met entre deux, & s'opposant à ces ardentes poursuites, défend vivement Clodius, ce qui lui fut d'un grand secours auprès de ses juges qui se trouverent tout étonnés & qui craignirent le peuple. Mais César répudia aussi-tôt Pompéia ; & ayant été appellé en témoignage contre Clodius au jugement du procès, il dit, *qu'il n'avoit aucune connoissance de tout ce qu'on alléguoit contre lui*. Comme ce discours parut fort étrange, l'accusateur lui demanda pourquoi il avoit donc répudié sa femme : *c'est*, dit-il, *parce que je veux que ma femme soit exempte même de soupçon*. Les uns disent que César

ſar parla ainſi, penſant véritablement ce qu'il diſoit; & les autres croient que ce ne fut que pour complaire au peuple qui avoit entrepris de ſauver Clodius. Il fut donc abſous, [m] la plûpart des juges ayant donné leurs avis ſur pluſieurs affaires en même tems, d'un côté pour ne pas s'expoſer au reſſentiment du peuple, s'ils le condamnoient; & de l'autre pour ne pas ſe perdre d'honneur & de réputation auprès des gens de bien par une abſolution formelle.

[n] Le gouvernement de l'Eſpagne échut à Céſar

[m] *La plûpart des juges ayant donné leurs avis ſur pluſieurs affaires en même tems*) Plutarque a voulu rendre ici ce que les Latins diſoient *ferre ſententias per ſaturam*; & comme il ne pouvoit le traduire à la lettre en ſa langue, il s'eſt contenté de l'expliquer, & c'eſt ainſi que doit faire tout bon traducteur ſur les choſes qui ne peuvent paſſer d'une langue dans une autre. Les Latins diſoient *ferre ſententias per ſaturam*, lorſqu'en donnant ſon avis ſur une choſe, on le donnoit en même tems ſur pluſieurs, ce qui faiſoit *ſatura lex*, lorſque le peuple étoit conſulté en même tems *una rogatione*, ſur pluſieurs chefs. En cette occaſion, ſi les juges avoient prononcé uniquement ſur l'affaire de Clodius, & qu'ils l'euſſent condamné, ils auroient offenſé le peuple; au lieu qu'en prononçant en même tems ſur pluſieurs chefs, la choſe étoit plus couverte en quelque façon. Les inconvéniens de cette maniere de juger *per ſaturam* ayant été connus, elle fut abrogée par la loi *Cæcilia* & *Didia*, & les juges furent obligés de prononcer ſéparément ſur chaque fait, ce qu'on appelloit *dividere ſententiam*.

[n] *Le gouvernement de l'Eſpagne échut à Céſar à l'iſſue de ſa préture.*) Ceux qui ne ſont pas verſés dans l'antiquité Romaine, croiroient ſur ce paſſage que le gouvernement de toute l'Eſpagne échut à Céſar, ce qui eſt faux. Il n'eut que celui de l'Eſpagne ultérieure. *Ex prætura ulteriorem ſortitus Hiſpaniam*, dit Suétone. Caſaubon accuſe ſur cela Plutarque de négligence, où il ſoupçonne qu'il y a faute au texte, & que Plutarque avoit écrit, τὴν ἐκτὸς Ἰβερίαν. On peut voir ſur cela les notes de

far à l'iſſue de ſa préture. Ses créanciers qui le virent ſur ſon départ, & qu'il n'étoit pas en état de ſatisfaire, ſe mirent à l'importuner & à crier contre lui ; c'eſt pourquoi il eut recours à Craſſus qui étoit le plus riche des Romains, & qui avoit beſoin de l'activité & de la chaleur de Céſar pour ſe ſoutenir contre Pompée. Craſſus s'obligea envers les plus difficiles & les plus intraitables de ſes créanciers, ſe rendit caution pour lui de huit cent trente talens, & procura par-là à Céſar la liberté de partir pour ſon gouvernement.

On dit que dans ce voyage, comme il traverſoit les Alpes & qu'il paſſoit dans une petite ville de Barbares, qui n'avoit que peu d'habitans, & tous très-miſerables, ſes amis qui l'accompagnoient lui dirent en riant & en badinant : *Seroit-il poſſible que dans cette bicoque il y eût des brigues pour les charges & pour les emplois, des débats pour les premiers honneurs, & des envies & des jalouſies entre les plus puiſſans ?* Et que Céſar lui répondit très-ſérieuſement : *Pourquoi non ? Pour moi je ſais bien que j'aimerois mieux être le premier dans ce que vous appellez une bicoque, que le ſecond à Rome.*

Une autre fois en Eſpagne ſe trouvant de loiſir, il ſe mit à lire quelque choſe de la vie d'Alexandre ; & après avoir lu il fut long-tems tout penſif en lui-même, & enfin il ſe mit à pleurer. Ses amis étonnés lui demanderent la cauſe de ſes larmes : *Eh quoi*, leur dit-il, *ne trouvez-vous pas que c'eſt une choſe triſte pour moi qu'Alexandre, à l'âge que j'ai,*

de Ruauld. *Animadv.* xx. L'Eſpagne ultérieure comprenoit la Luſitanie & la Bétique, c'eſt-à-dire le Portugal & l'Andalouſie.

*lui, eût déja tant conquis de royaumes, & que moi je n'aie encore fait aucun exploit éclatant?* Aussi ne fut-il pas plûtôt arrivé en Espagne, qu'il commença à mettre la main à l'œuvre, de sorte qu'en peu de tems il eut assemblé dix nouvelles cohortes qu'il joignit aux vingt qui y étoient déja: & avec ces troupes il marcha contre les Calleciens & les Lusitaniens, les défit & pénétra jusqu'à l'Océan, en soumettant des nations qui n'avoient jamais obéi aux Romains. Et s'il sut bien gouverner les affaires de la guerre, il ne sut pas moins bien conduire celles de la paix; car il rétablit l'union & la concorde dans les villes, & régla très-sagement les procès & les différends qui naissoient journellement entre les débiteurs & les créanciers. Car il ordonna que les créanciers prendroient les deux tiers de leurs revenus des débiteurs jusqu'à leur entier remboursement, & que les débiteurs jouiroient de l'autre tiers, jusqu'à ce qu'ils fussent acquittés. Ce réglement satisfit les uns & les autres, & en quittant l'Espagne, il y laissa une grande réputation & emporta beaucoup de richesses. Il enrichit aussi ses soldats qui, très-contens de lui, l'honorerent du titre d'*imperator.*

Quand il fut arrivé en Italie il se trouva dans un grand embarras. * Les loix Romaines vouloient

* *Les loix Romaines vouloient que ceux qui demandoient le triomphe, demeurassent hors de la ville.* ) Ces loix étoient fort sages; car, comme ceux qui demandoient le triomphe revenoient avec des troupes, ils auroient pu causer de grands desordres dans la ville s'ils y étoient entrés, & se faire décerner le triomphe par force. Au lieu que ceux qui demandoient le consulat étant seuls, on n'avoit rien à craindre, & il falloit que le peuple eût la satisfaction de les voir ses supplians.

† Cela

loient que ceux qui demandoient le triomphe demeuraffent hors de la ville, & que ceux qui briguoient le confulat fuffent dans la ville actuellement. Ne pouvant point donc concilier des loix fi oppofées, car il étoit arrivé juftement dans le tems de l'élection des confuls, il prit le parti d'envoyer au fénat le prier de lui accorder la permiffion de briguer le confulat par le moyen de fes amis fans entrer dans la ville. Caton s'oppofa d'abord très fortement à fa requête en faifant valoir la loi; & quand il vit que la plûpart gagnés par Céfar penchoient à la recevoir, il tâcha d'éloigner la conclufion, en gagnant du tems & en confumant le jour entier à parler & à expliquer fes raifons. ᵖ Cela fit que Céfar fe réfolut à laiffer là le triomphe & à pourfuivre le confulat.

Etant donc incontinent entré dans la ville, il prit un parti qui abufa tout le monde, mais qui ne trompa nullement Caton; ce fut de remettre bien enfemble Pompée & Craffus, les deux plus grands & les plus puiffans perfonnages de Rome. Céfar, les ayant donc rendu amis, attira à lui par cette reconciliation la grande puiffance de l'un & de l'autre, & on ne fe donna pas de garde que, par cette action qui paroiffoit au-dehors pleine d'honnêteté, il renverfa entierement la république. Car il n'eft pas vrai, comme quelques-uns le penfent, que ce fut l'inimitié

ᵖ *Cela fit que Céfar fe réfolut à laiffer-là le triomphe, & à pourfuivre le confulat.*) En effet le confulat valoit bien mieux pour lui que le triomphe. Celui-ci n'étoit qu'un honneur d'un jour, au lieu que l'autre étoit une puiffance de durée qui lui donnoit le tems de venir à-bout de fes deffeins. Céfar laiffe-là l'éclatant, & va au folide.

tié de César & de Pompée qui causa les guerres civiles, ce fut plûtôt leur amitié, parce qu'ils ne s'unirent d'abord que pour ruiner l'aristocratie ; & quand elle fut ruinée ils se diviserent, chacun voulant usurper la principale autorité. Caton, qui prophétisa plusieurs fois ce qui en arriveroit, n'en remporta d'abord que la réputation d'un homme fâcheux, difficile, & qui vouloit se mêler de tout ; mais dans la suite on lui rendit justice, & l'on vit que c'étoit un conseiller sage, mais malheureux.

Cependant César, appuyé de l'amitié de Crassus & de Pompée, & marchant entre ces deux grands personnages qui lui servoient comme de gardes, descendit à la place où il fut nommé consul avec beaucoup d'éclat, & on lui donna pour collegue Calpurnius Bibulus. Il ne fut pas plûtôt installé dans sa charge, qu'il publia des loix moins convenables à un consul qu'à un tribun des plus séditieux & des plus insolens ; car pour plaire au peuple il proposa quelques partages de terres & quelques distributions de bleds. Les principaux & les plus gens de bien du sénat s'y étant opposés de toute leur force, comme il ne cherchoit depuis long-tems qu'un prétexte, il se mit à crier & à protester, *qu'on le forçoit malgré lui de recourir au peuple, & que la rigueur & l'opposition du sénat le réduisoient à la dure nécessité de rechercher sa protection* ; comme en effet il se retira vers lui.

Là, produisant d'un côté Crassus, & de l'autre Pompée, il leur demanda tout haut, *s'ils n'approuvoient pas ses loix ;* ils répondirent *qu'ils les approuvoient.* Il les exhorta donc à le secourir & à venir le soutenir contre ceux qui s'y opposoient avec menaces & l'épée au poing. Ils le pro-

promirent ; & Pompée ajouta, *que contre ces épées il viendroit avec l'épée & le bouclier.* Ce mot déplut extrêmement au sénat qui le trouva peu digne de la gravité de ce personnage, peu conforme à la considération que le sénat avoit pour lui, peu convenable au respect qui étoit dû à cette compagnie, & au contraire le mot d'un furieux & d'un étourdi ; mais il fut très-agréable au peuple.

César n'oublioit rien pour s'assûrer de plus en plus de la puissance de Pompée. Il avoit alors sa fille Julie qui étoit fiancée à Servilius Cæpio ; malgré cet engagement il la fiança à Pompée, & dit qu'il donneroit à Servilius la fille de Pompée qui n'étoit pas absolument libre ; car elle étoit promise à Faustus, fils de Sylla. Peu de tems après César épousa Calpurnie fille de Pison, & désigna Pison consul pour l'année suivante. Ce fut là que Caton cria de toute sa force en plein sénat, & prit à témoin les dieux & les hommes, protestant que c'étoit une chose insupportable de voir le maquignonnage que ces gens-là faisoient des plus grandes charges par ces mariages, & comment en trafiquant de femmes ils se donnoient les uns aux autres les premieres dignités, les gouvernemens & le commandement des armées. Bibulus, second consul, voyant qu'il n'avançoit rien en s'opposant à ces loix, & qu'au contraire il avoit été souvent en danger d'être tué avec Caton dans les assemblées publiques, il se renferma dans sa maison où il passa le reste du tems de son consulat.

Pompée, d'abord après son mariage, remplit la place d'hommes armés, & fit confirmer les loix que César avoit faites en faveur du peuple, & décerner à César pour cinq ans le gouvernement

ment de la Gaule, tant de-çà que de-là les Alpes, auquel il ajouta toute l'Illyrie avec quatre légions. Caton ayant voulu s'oppoſer à ces réglemens, Céſar le fit prendre & mener en priſon, dans l'eſpérance qu'il en appelleroit aux tribuns. Mais, comme il marchoit ſans dire une ſeule parole, Céſar, qui vit que non-ſeulement les principaux ſupportoient difficilement cette violence, mais encore que le peuple, par reſpect pour la vertu de Caton, ſuivoit dans un morne ſilence & avec une contenance triſte & humiliée, pria lui-même en ſecret un des tribuns de tirer Caton des mains de ſes licteurs. De tous les ſénateurs il y en eut très-peu qui le ſuiviſſent au ſénat; les autres très-offenſés ſe retirerent. Et Conſidius, un des plus âgés de ceux qui l'avoient ſuivi, lui ayant dit, *que tous les autres n'avoient oſé venir par la crainte où ils étoient de ſes armes & de ſes ſoldats. Et toi*, lui répondit Céſar, *pourquoi la même crainte ne t'a-t-elle pas obligé auſſi à gagner ta maiſon? C'eſt*, lui repartit Conſidius, *que la vieilleſſe bannit de moi toute crainte; car le tems qui me reſte à vivre eſt ſi court, qu'il ne demande ni ménagement ni prévoyance.*

De tous les decrets qui furent faits ſous le conſulat de Céſar, le plus honteux fut celui par lequel il fit élire tribun du peuple le même Clodius qui l'avoit deshonoré, & qui avoit violé les ſecrettes & myſtérieuſes veilles que les dames célébroient dans ſa maiſon; mais le deſſein de ruiner Ciceron fut le ſeul motif qui le fit élire. Auſſi Céſar ne partit pour ſon gouvernement qu'après qu'il les eut brouillés, & qu'il eut fait bannir Ciceron de l'Italie. Car on dit que tout cela ſe paſſa avant les guerres des Gaules. Mais les guerres qu'il fit dans la ſuite, & les glorieu-

ses campagnes où il dompta les Gaules, lui ayant donné comme un nouveau commencement de vie, & l'ayant jetté dans une route toute différente du passé, le font paroître un aussi grand homme de guerre & aussi excellent capitaine qu'aucun autre de ceux qui ont été regardés comme les meilleurs généraux, & qui ont été le plus généralement admirés de tout le monde pour leur conduite & pour leur courage. Car, soit qu'on lui compare les Fabius, les Scipions, les Métellus & ceux de son tems, ou qui ont été peu de tems avant lui, les Sylla, les Marius, les deux Lucullus, & Pompée lui-même, *dont la gloire vole jusqu'aux cieux*, en quelque espece de vertu militaire que ce soit, on trouvera que les exploits de César l'emportent sur tous les autres. Il a surpassé l'un par la difficulté des lieux où il a fait la guerre; l'autre par l'étendue des pays qu'il a conquis; celui-ci par le nombre & par la force des ennemis qu'il a vaincus; celui-là par la férocité & l'infidélité des nations qu'il a adoucies & apprivoisées; cet autre par l'humanité, la douceur & la clémence envers ses prisonniers; cet autre enfin par les présens & les bienfaits dont il a récompensé ses troupes; & que tous ensemble il les a surpassés par le grand nombre des batailles qu'il a gagnées, & par la multitude infinie des ennemis qu'il a tués. Car en moins de dix ans qu'il a fait la guerre dans les Gaules, il a pris d'assaut plus de huit cent villes, dompté trois cent nations, & combattu à diverses fois en bataille rangée contre trois millions d'ennemis, dont il en a taillé en pieces un million & fait un million de prisonniers. D'ailleurs il a toujours trouvé tant d'affection & tant de bonne volonté dans ses soldats,
que

que ceux qui ſous les autres chefs ne différoient en rien des autres hommes, devenoient invincibles quand il s'agiſſoit de la gloire de Céſar, & couroient tête baiſſée aux plus grands périls avec une fureur que rien pouvoit ni arrêter ni ſoutenir. Je n'en rapporterai que trois ou quatre exemples.

Acilius, dans le combat naval qui fut donné près de Marſeille, s'étant jetté dans une galere ennemie, eut d'abord la main droite abattue d'un coup d'épée; mais avec le bouclier qu'il tenoit de la gauche, il pouſſa toujours ſa pointe, & donnant dans le viſage des ennemis, il les renverſa tous & ſe rendit maitre de la galere.

Le centurion Caſſius Scéva, au combat de Dyrrachium contre Pompée, ayant eu un œil crevé d'un trait, l'épaule percée d'un javelot, & la cuiſſe traverſée d'un autre, [g] & reçu ſur ſon bouclier cent trente coups, appella les ennemis comme pour ſe rendre; & deux d'entr'eux s'étant approchés, il abattit l'épaule de l'un d'un grand coup d'épée, & ayant bleſſé l'autre au viſage, il lui fit tourner le dos; & à la fin encore il ſe ſauva, ſes compagnons étant accourus à ſon ſecours.

Dans la Grande-Bretagne, les chefs-de-files s'étant engagés dans un lieu marécageux & plein d'eau, & y étant fort preſſés par les Barbares, un ſoldat de Céſar, à la vue de ce général qui étoit

g *Et reçu ſur ſon bouclier cent trente coups.*) Céſar qui conte lui-même cette action dans ſon troiſieme livre de la guerre civile, dit, *deux cent trente coups*. Et il ajoute qu'il lui donna deux cent mille ſeſterces, vingt-cinq mille livres; le fit paſſer du huitieme rang au premier, & qu'outre les prix militaires qu'il donna aux ſoldats de ſa cohorte, il doubla leur paye.

étoit ſpectateur du combat, ſe jetta au milieu des ennemis, & fit de ſi grands efforts, & tant d'actions d'une valeur éclatante, qu'il les obligea à prendre la fuite, & ſauva ſes officiers. Enſuite paſſant le marais après tous les autres avec des peines infinies au-travers de cette eau bourbeuſe, partie à nage & partie à pied; enfin il gagna l'autre rive, mais ſans ſon bouclier. Céſar, plein d'admiration pour ſon grand courage, courut à lui avec de grands cris de joie & de grandes louanges pour l'accueillir & le careſſer. Mais lui, tout morne, la tête baiſſée & le viſage couvert de larmes, il ſe jetta à ſes pieds, & lui demanda pardon de ce qu'il n'avoit pas conſervé ſon bouclier.

En Afrique, Scipion, ayant ſurpris un des vaiſſeaux de Céſar, que montoit Granius Pétronius qui venoit d'être fait queſteur, paſſa au fil de l'épée tout l'équipage; & quant au queſteur, il lui dit qu'il lui donnoit la vie. Le queſteur répondit, *que ce n'étoit pas la coutume des ſoldats de Céſar de recevoir la vie, mais de la donner aux autres;* & tirant ſon épée il ſe la paſſa au-travers du corps.

Or ce grand courage & cette ambition de bien faire, c'étoit Céſar qui les faiſoit naître, & qui les nourriſſoit en eux par les grandes récompenſes & par les grands honneurs dont il les combloit ſans aucun ménagement, faiſant voir que les richeſſes qu'il amaſſoit dans toutes ſes guerres, il ne les gardoit ni pour ſatisfaire ſon luxe, ni pour vivre dans les plaiſirs, mais qu'elles étoient chez lui comme des prix en réſerve pour la valeur, & qu'il ne ſe trouvoit riche qu'autant qu'il étoit en état de récompenſer ceux de ſes ſoldats qui ſe rendoient dignes de ſes

dons;

tions; & ce qui contribuoit encore à produire ce bon effet, c'eſt qu'il s'expoſoit le premier aux plus grand périls, & qu'il ne s'exemptoit d'aucun des travaux de la guerre.

Il eſt vrai que, pour ce mépris des dangers, on n'en étoit point étonné à cauſe de cet ardent deſir de gloire dont il étoit enflammé; mais pour ſa patience dans les travaux, comme elle étoit beaucoup plus grande que ſes forces ne permettoient, il n'y avoit perſonne qui n'en fût ſurpris. Car il étoit d'un tempérament très-foible, grêle de corps, d'une chair blanche & molle, ſouvent travaillé de grands maux de tête, & ſujet au mal-caduc dont il ſentit la premiere attaque à Cordoue en Eſpagne. Cependant il ne tira point de ces indiſpoſitions un prétexte de ſe délicater & de vivre dans la molleſſe. Au contraire, il chercha dans la guerre un remede à ſes indiſpoſitions, en les combattant par de longues & fréquentes marches, par un régime ſimple & frugal, & par des gîtes à l'air en raſe campagne, & en endurciſſant ainſi ſon corps à toutes les fatigues ſans l'épargner.

Quand il ſe repoſoit, c'étoit ordinairement chemin faiſant, ou dans un chariot, ou dans une litiere, mettant ainſi ſon repos à profit, & le réduiſant en action. Le jour il alloit viſiter les châteaux, les villes, les camps fortifiés, ayant à côté de lui dans ſon chariot un des ſecrétaires qu'il entretenoit pour faire écrire ſous lui en voyageant, & derriere lui un ſoldat qui portoit ſon épée; & dans cet équipage il faiſoit une ſi grande diligence, que la premiere fois qu'il ſortit de Rome avec charge publique, il arriva ſur les bords du Rhône le huitieme jour.

Il étoit très-bon homme de cheval, & cet exer-

exercice lui étoit devenu très - aisé par l'habitude ; car il s'étoit accoutumé à pousser des chevaux à toute bride en tenant ses mains entrelacées derriere le dos. Et dans cette expédition des Gaules il s'accoutuma à dicter des lettres en marchant à cheval, & il fournissoit en même tems à deux secrétaires, & à un plus grand nombre encore, selon Oppius. [r] On prétend aussi que César fut le premier qui imagina de communiquer par lettres avec ses amis, ou dans son camp ou à la ville, quand la nécessité des affaires le demandoit, & que le tems ne lui permettoit pas de s'entretenir avec eux de bouche à cause du nombre infini de ses occupations, & de la vaste étendue du camp ou de la ville.

Pour ce qui est de sa simplicité dans son vivre, & du peu de façon qu'il y faisoit, on en rapporte

[r] *On prétend aussi que César fut le premier qui imagina de communiquer par lettres avec ses amis, ou dans son camp, ou à la ville.*) L'usage des lettres n'a été imaginé que pour écrire aux absens, & naturellement on n'écrit point à ceux qui sont dans le même lieu. Cependant il est bien difficile de croire qu'avant César personne ne se fût avisé d'écrire d'un quartier de la ville à un autre, quand on ne pouvoit voir les gens à qui on avoit affaire, & qu'on avoit des choses pressées à leur communiquer. On écrit même à des gens qui sont dans la même maison, quand on n'a pas le tems de descendre ou de monter à leur appartement. C'est ce qui a fait croire que Plutarque parloit ici de lettres en chiffre, & il est vrai que César avoit inventé une sorte de chiffre fort nouveau, en mettant toujours la lettre de l'alphabet qui étoit la quatrieme, c'est-à-dire la troisieme après celle que le mot demandoit. Par exemple, au lieu d'un *a* il mettoit un *d*, & au lieu d'un *d* un *g*, & ainsi de suite. Suét. 56. Mais un chiffre nouveau ne fait pas qu'un homme soit inventeur des chiffres. Plutarque parle assûrément des lettres écrites dans le même lieu d'un quartier à un autre.

porte une preuve bien ſenſible. Valérius Léo, qui étoit ſon hôte à Milan, lui donnant un jour à ſouper, lui ſervit un plat d'aſperges où l'on avoit mis de l'huile de ſenteur, au lieu de bonne huile; il en mangea tout bonnement ſans faire ſemblant de rien, & gronda fort ſes amis qui s'en plaignirent : *car il vous devoit ſuffire*, leur dit-il, *de n'en point manger; & celui qui ſe plaint de cette groſſiéreté eſt lui-même très-groſſier.*

Un jour dans un voyage il ſurvint une ſi grande tempête, qu'il fut obligé de ſe retirer dans la chaumiere d'un pauvre homme, où n'ayant trouvé qu'une petite chambre qui ſuffiſoit à peine pour un homme ſeul, il dit à ſes amis : *les lieux les plus honorables, il faut les céder aux plus grands, & les plus néceſſaires aux plus malades*, & laiſſa la chambre à Oppius qui étoit incommodé, & voulut qu'il y couchât pendant que lui & ſes amis coucheroient à la porte ſous une avance que faiſoit le toit.

La premiere des guerres qu'il fit dans les Gaules, ce fut contre les Helvétiens & les Tigurins, qui, après avoir brûlé leurs douze villes & quatre cent villages, s'étoient avancés & vouloient paſſer par la province des Romains, comme autrefois les Cimbres & les Teutons auxquels ils n'étoient inférieurs ni en audace ni en nombre; car [s] ils étoient trois cent mille hommes

[s] *Ils étoient trois cent mille hommes en tout.*) Céſar en met davantage: *On trouva* dit-il, *dans le camp des ennemis, en lettres grecques, le nombre de ceux qui étoient ſortis en âge de porter les armes, & celui des femmes, des vieillards & des enfans. Il y avoit deux cent ſoixante-trois mille Suiſſes, trente-ſix mille Stulingiens, trente-deux mille Boyens, avec vingt-trois mille de Bâle, & quatorze de Lauſane, qui faiſoient en tout trois cent ſoixante-huit mille*

mes en tout, dont il y en avoit cent quatre-vingt dix mille portant les armes. [t] César envoya d'abord contre les Tigurins Labiénus qui les rencontra sur la Saône, & les tailla en pieces. [u] Mais, comme il menoit lui-même son armée à une ville de ses alliés, les Helvétiens tomberent sur lui à l'improviste. Il gagna donc promptement un lieu fort d'assiete où il assembla & rangea ses troupes; & quand on lui eut amené son cheval de bataille : *je m'en servirai*, dit-il, *après la victoire pour la poursuite, marchons seulement aux ennemis*, & alla les charger à pied.

Le combat fut fort long & sanglant; & après qu'il eut rompu tout ce qui étoit en bataille, il eut encore beaucoup d'affaires à forcer leur camp qu'ils avoient remparé de leurs chariots, & qui étoient défendus non seulement par ceux qui étoient échappés de la défaite, & qui s'étoient ralliés derriere leurs retranchemens, mais encore par leurs enfans & par leurs femmes qui, combattant de-dessus leurs chariots avec la derniere opiniâtreté, se firent tailler en pieces. De sorte que le combat, qui avoit commencé vers la

*mille personnes, dont il y avoit quatre-vingt-douze mille combattans.* Liv. I. de la guerre des Gaules.

[t] *César envoya d'abord contre les Tigurins Labiénus.*) Mais César dit lui-même qu'il laissa Labiénus à la garde du retranchement qu'il avoit fait depuis le lac de Geneve jusqu'au mont Jura, & que lui en personne, avec trois légions, il alla attaquer les Tigurins comme ils passoient la Saône, & qu'il en tua une grande partie.

[u] *Mais comme il menoit lui-même son armée à une ville de ses alliés.*) A Bibracte, qui est Autun. César décrit ce combat dans son premier livre de la guerre des Gaules. Ce fut-là que pour ôter toute espérance de retraite, & pour rendre le péril égal, il renvoya son cheval, & ensuite tous les autres firent de même.

*x Mais*

la feptieme heure du jour, ne finit que vers le milieu de la nuit.

A ce grand exploit qui fut fuivi d'une victoire fi fignalée, il en ajouta un plus grand encore ; il raffembla tous les Barbares qui étoient échappés de la bataille, & qui étoient au nombre de plus de cent mille, les obligea d'aller habiter les terres qu'ils avoient abandonnées, & leur commanda de rebâtir les villes qu'ils avoient brûlées. Ce qu'il fit de peur que les peuples de la Germanie, trouvant un fi bon pays fans habitans, ne paffaffent le Rhin & n'allaffent s'y établir.

La feconde guerre fut contre les Germains eux-mêmes pour la défenfe des Celtes, quoiqu'il eût auparavant fait déclarer leur roi Ariovifte, ami & allié du peuple Romain ; * mais c'étoient des voifins infupportables à ceux qu'il avoit foumis ; & il étoit aifé de voir que, fi l'occa-

* *Mais c'étoient des voifins infupportables à ceux qu'il avoit foumis, & il étoit aifé de voir )* Ce paffage doit être éclairci par ce que les députés des Celtes dirent à Céfar, & qui eft rapporté dans le premier livre de la guerre des Gaules. Qu'il y avoit deux factions parmi les Celtes ; que les Auvergnacs étoient chefs de l'une, & ceux d'Autun l'étoient de l'autre ; que les premiers, aidés de ceux de la Franche-Comté, avoient imploré le fecours des Germains, qui avoient paffé le Rhin au nombre de quinze mille ; que ceux-ci furent fuivis par beaucoup d'autres, attirés par la bonté du terroir, de forte qu'ils étoient alors fixvingt mille ; que ceux d'Autun avoient été battus en deux batailles, & réduits à donner leurs enfans pour ôtages à ceux de la Franche-Comté ; que fi on n'y donnoit ordre, tous les Allemands pafferoient le Rhin, & viendroient s'établir dans les Gaules, & qu'Ariovifte étoit devenu fi infolent & fi furieux, que fi les Romains refufoient de les fecourir, ils feroient obligés d'abandonner leur pays pour s'affranchir de la tyrannie.

l'occasion s'en présentoit, ils ne se contenteroient pas des terres qu'ils avoient occupées dans la Franche-Comté, mais qu'ils vouloient encore s'étendre & envahir la Gaule entiere, dont ils chasseroient les habitans. César voyant donc que la frayeur s'étoit emparée de l'esprit de ses officiers, & sur-tout des plus nobles & des plus jeunes qui n'étoient venus servir sous lui que dans l'espérance de s'enrichir & de vivre dans le luxe & dans les délices, il les assembla tous, dit à ceux qui avoient peur, *qu'ils n'avoient qu'à se retirer & à ne pas s'exposer à contre-cœur, puisqu'ils étoient si mous & si lâches;* & leur déclara, *qu'avec sa dixieme légion toute seule il iroit attaquer les Barbares; car ils n'étoient pas plus redoutables que les Cimbres, ni lui moins bon capitaine que Marius.* La dixieme légion, touchée de cette marque d'estime, lui députa ses officiers pour lui en marquer sa reconnoissance. Les autres légions rejetterent toute la faute sur leurs chefs, & tous ensemble pleins d'ardeur & de bonne volonté, ils le suivirent pendant six journées jusqu'à la septieme; il campa à deux cent stades de l'ennemi.

Cette arrivée de César refroidit extrêmement l'audace d'Arioviste; car, au lieu qu'il s'étoit flatté que les Romains n'auroient pas le courage de l'attendre, s'il alloit à eux, il voyoit qu'ils venoient à lui. Comme il ne s'y attendoit point, il fut étonné de la témérité de César, & il vit que son armée en étoit troublée. Mais ce qui émoussoit encore plus la pointe de leur courage, y ce furent les prédictions de leurs femmes qui se

y *Ce furent les prédictions de leurs femmes.*) Il y a dans le grec, τὰ μαντεύματα τῶν ἱερῶν γυναικῶν, *les prédictions des femmes sacrées;* mais j'ai suivi ici la correction de M. de

ſe mêloient de deviner ; [1] car, après avoir conſidéré les tournoyemens & les tourbillons que les courans font dans les fleuves, & les bruits différens des eaux, elles rendoient leurs oracles, & leur défendoient d'engager le combat avant la nouvelle lune.

Céſar, informé de cette diſpoſition où ils étoient, & voyant qu'ils ſe tenoient en repos, crut qu'il étoit plus avantageux pour lui de les aller attaquer pendant qu'ils étoient ainſi découragés, que de demeurer là ſans rien faire en attendant le tems qu'ils croyoient favorable. Il alloit donc eſcarmoucher contr'eux juſques dans leurs retranchemens & ſur les collines où ils étoient campés, & il les piqua & irrita tellement par ces inſultes, que pleins de furie ils deſcendirent dans la plaine pour donner le combat. Là, ayant été défaits & mis en fuite, [a] Céſar les

de Thou, qui avoit marqué à la marge, *il faut peut-être lire* ἰδίων au lieu d'ἱερῶν, *de leurs propres femmes*, ce qu'il confirme par le texte de Dion, qui dit, αἱ γυναῖκες αὐτῶν Βαρβάρων, *les femmes même des Barbares*, & par celui de Céſar, *matresfamilias eorum*.

[1] *Car après avoir conſidéré les tournoyemens & les tourbillons que les courans font dans les fleuves.*) Plaiſante ſorte de divination ! mais il n'y a rien dans la nature dont la ſuperſtition n'ait fait tirer des augures ; tout parle aux ſuperſtitieux. Céſar n'explique point le genre de divination dont ces femmes ſe ſervoient, il dit ſeulement : *Quod apud Germanos ea conſuetudo eſſet ut matresfamilias eorum ſortibus & vaticinationibus declararent utrum prælium committi ex uſu eſſet, nec ne* ; & il ajoute qu'*en cette occaſion elles dirent que les Germains ne pouvoient pas eſpérer de remporter la victoire, s'ils donnoient le combat avant la nouvelle lune.*

[a] *Céſar les pourſuivit pendant trois cent ſtades juſques ſur les bords du Rhin.*) Cela eſt inoui, trois cent ſtades font trente-ſept mille cinq cent pas, c'eſt-à-dire douze lieues

les pourſuivit pendant trois cent ſtades juſques ſur les bords du Rhin, rempliſſant toute la plaine de morts & de dépouilles. Arioviſte, qui avoit pris la fuite des premiers, paſſa le Rhin avec un petit nombre des ſiens dans une nacelle qu'il trouva fort à propos attachée au rivage. On dit qu'il y eut ſur la place quatre-vingt mille morts.

Céſar, après avoir glorieuſement terminé deux grandes guerres dans cette ſeule campagne, laiſſa ſes troupes en quartier d'hiver dans la Franche-Comté ſous les ordres de Labiénus; & pour avoir l'œil de plus près ſur ce qui ſe paſſeroit à Rome, il alla dans la Gaule [b] en-deça du Po, qui faiſoit partie de ſon gouvernement. Car le fleuve de Rubicon ſépare le reſte de l'Italie de la Gaule qui eſt en-deçà des Alpes. Là il tint les états, & pratiqua & gagna beaucoup de gens; car il y avoit une affluence merveilleuſe de monde qui ſe rendoit auprès de lui pour le voir & pour lui faire la cour. Il donnoit tout ce qu'on lui demandoit, & les renvoyoit tous comblés de préſens, & encore plus de promeſſes & d'eſpérances. Pendant tout le tems que dura cette expédition, Pompée ne s'apperçut pas que tantôt Céſar défaiſoit ſes ennemis avec les armes de

lieues à vingt-cinq ſtades par lieue. Il y a faute au texte, d'autant plus que Céſar ne met que cinq mille pas. *Atque omnes*, dit-il, *terga verterunt, neque prius fugere deſtiterunt quam ad flumen Rhenum millia paſſuum ex eo loco circiter quinque pervenerunt*; & une marque ſûre que Céſar avoit écrit *millia quinque*, & non pas *millia quinquaginta*, comme il y a dans quelques éditions, c'eſt que ſon traducteur grec a mis στάδια τετταράκοντα, *quarante ſtades*, qui font juſtement cinq mille pas. Plutarque avoit mis apparemment *trente ſtades*, dont les copiſtes ont fait enſuite *trois cent*.

[b] Dans la Lombardie.

[c] Ceux

de ſes citoyens, & tantôt qu'il gagnoit ſes citoyens avec l'argent de ſes ennemis.

Sur les nouvelles qu'il reçut dans la Gaule, que les Belges, qui ſont les plus puiſſans des Gaulois, & qui occupent la troiſieme partie de la Gaule, s'étoient révoltés, & qu'ils avoient levé & aſſemblé quantité de troupes, il marcha à eux avec une extrême diligence. Il les trouva qui pilloient & ravageoient le pays de leurs voiſins, alliés des Romains, les attaqua, défit tout ce qui ſe trouva enſemble, les tailla en pieces, car ils ne firent pas beaucoup de réſiſtance; & fit un ſi grand carnage, que les étangs & les fleuves les plus profonds furent remplis de morts, de maniere que les Romains les paſſoient à pied. De tous les révoltés, ceux qui étoient les plus voiſins de l'Océan ſe rendirent ſans combat.

De là il mena ſon armée contre les [c] Nerviens, les plus ſauvages & les plus belliqueux des Belges, qui habitoient un pays couvert de bois & tout coupé de haies & d'arbres entrelacés. Après avoir retiré leurs biens, leurs vieillards, leurs femmes & leurs enfans au fond d'une forêt, le plus loin qu'ils avoient pu de l'ennemi, dans un marais inacceſſible, ils ſe mirent en marche au nombre de ſoixante mille, & allerent fondre ſur Céſar dans le tems que ſes troupes étoient occupées à travailler à la clôture de leur camp, & qu'il ne s'attendoit point à cette attaque ſubite. D'abord ils renverſerent ſa cavalerie; & enveloppant ſa douzieme & ſa ſeptieme légion, ils tuerent ou mirent hors de combat tous leurs officiers & chefs de bandes. Si Céſar n'eût arraché le bouclier à un ſoldat, & que, fendant la preſſe, de

[c] Ceux du Haynaut & du Cambréſis.

 *Et*

de ceux qui combattoient devant lui, il ne se fût jetté sur les Barbares, [d] & que la dixieme légion, voyant du haut de la coline le danger auquel il étoit exposé, ne fût accourue & n'eût renversé & taillé en pieces les premiers rangs des Barbares, il ne se fût pas sauvé un seul Romain. Mais, ranimés par cette audace de César, ils combattirent tous au-delà de leurs forces. Cependant avec tous ces grands efforts ils ne purent faire tourner le dos aux Nerviens, il fallut les hâcher en pieces dans la place même qu'ils occupoient. On dit que de soixante mille il ne s'en sauva que cinq cent, & que de quatre cent sénateurs ou conseillers qu'ils avoient dans leur armée, il n'en échappa que trois.

Le sénat, sur les nouvelles de ce grand succès, ordonna quinze jours de prieres & de processions publiques pour remercier les dieux, ce qu'on n'avoit encore jamais fait pour aucune autre victoire. Car le péril avoit paru fort grand, tant de nations s'étant soulevées en même tems; & parce que c'étoit César qui étoit vainqueur, l'affection que le peuple lui portoit rendit sa victoire & plus considérable & plus éclatante. Après qu'il avoit donné ordre aux affaires des Gaules au-delà des monts, il revenoit toujours passer l'hiver autour du Po, pour tenir la main à ce qui se passoit à Rome, où non-seulement ceux qui briguoient les charges le trouvoient toujours

[d] *Et que la dixieme légion.*) C'est ainsi qu'il faut lire, *la dixieme légion*, & non pas *la douzieme*, comme il est dans le texte; car César dit lui-même que ce fut la dixieme légion qui vint à son secours, envoyée par Labiénus. La douzieme avoit assez d'affaires ailleurs, & elle étoit fort pressée. Au reste ce combat est admirablement décrit dans César, livre ij.

toujours prêt à fournir aux frais, & après s'être fait élire par le moyen de son argent dont ils s'étoient servis pour corrompre le peuple, ils faisoient ensuite dans leur magistrature tout ce qui pouvoit augmenter sa puissance, mais encore les plus illustres & les plus grands personnages de la ville, se rendoient auprès de lui à Luques, comme Pompée, Crassus, Appius gouverneur de la Sardaigne, Népos proconsul en Espagne. De sorte qu'il avoit autour de lui six-vingt licteurs qui portoient les faisceaux, & plus de deux cent sénateurs. Ils ne se séparerent qu'après avoir tenu un grand conseil, où il fut résolu que Pompée & Crassus seroient consuls l'année suivante; & que l'on continueroit à César son gouvernement des Gaules pour autres cinq ans, & qu'on lui fourniroit l'argent nécessaire, ce qui parut très-étrange & très-déraisonnable à tous les gens sages; car ceux mêmes qui avoient reçu de César tant de richesses, vouloient persuader au sénat de lui donner de l'argent, comme s"il n'en eût point eu; ou plûtôt ils le forçoient à le faire, quoiqu'il gémît en secret de ces belles ordonnances. Il est vrai que Caton n'étoit pas présent, car ils l'avoient éloigné exprès en l'envoyant à l'expédition de Cypre; mais Favonius, le plus zélé imitateur de Caton, y étoit, & voyant qu'il ne gagnoit rien à s'opposer à ces decrets, il se leva brusquement, gagna la porte & se mit à crier au peuple. Démarche encore très-inutile, car personne ne voulut seulement l'écouter, les uns par respect pour Pompée & pour Crassus, & les autres par la faveur & par la bienveillance qu'ils portoient à César, & parce qu'ils ne vivoient que de l'espérance qu'ils avoient en lui;

[a] César étant retourné au printems à l'armée qu'il avoit laissée dans les Gaules, il trouva une furieuse guerre allumée dans le pays ; deux grandes nations des Germains, les Usipetes [f] & les Tenchteres, avoient passé le Rhin pour s'emparer des terres qui sont en-deçà. Et sur la bataille que César leur donna [g], il écrit lui-même dans ses

[a] *César étant retourné au printems à l'armée qu'il avoit laissée dans les Gaules. il trouva une furieuse guerre allumée dans le pays.*) Ce que Plutarque va dire de la guerre des Usipetes & des Tenchteres, se passa sous le consulat de Crassus & de Pompée ; mais auparavant & après l'affaire de Namur qu'il a omise, il s'étoit passé des choses considérables dont il ne fait aucune mention. En un mot Plutarque passe ici tout le troisieme livre de César de la guerre des Gaules sans en dire un seul mot ; il passe la guerre des Romains dans le Valais ; la révolte de ceux de Vannes & leur défaite ; la défaite de ceux d'Evreux, de Lisieux & de Coutance ; la conquête de la Gascogne, & les courses de César sur les terres de Térouenne & de Gueldres. Il est vrai que la plûpart de ces choses furent exécutées par ses lieutenans Galba, Crassus, Titurius Sabinus ; mais la bataille navale contre ceux de Vannes, où César étoit, la réduction de cette place, & son expédition contre ceux de Térouenne & de Gueldres, méritoient qu'il en dît un mot en passant, quand ce n'auroit été que pour marquer la suite & la liaison des faits.

[f] Les peuples de la Mark & de la Westphalie, & ceux de Munster & de Cleves.

[g] *Il écrit lui même dans ses commentaires.*) Le texte porte, *dans ses éphémerides.* Et par-là on voit que Plutarque appelle ici *les éphémerides* les commentaires de César. Et c'est ce que Ruauld lui a reproché. Car ce sont deux ouvrages très-différens. Les éphémerides de César étoient des journaux, où il avoit marqué ce qui lui étoit arrivé jour par jour, & ses commentaires sont une histoire suivie de ses expéditions, année par année. Ces derniers sont ὑπομνήματα, & les autres ἐφημερίδες, *diurna*. Servius parle de ces éphémerides, & en rapporte une aventure singuliere qui étoit arrivée à César. Plutarque ne devoit donc pas confondre

ses Commentaires que ces Barbares, lui ayant envoyé des députés, & ayant obtenu de lui une suspension d'armes, ne laisserent pas de l'attaquer en chemin, & qu'avec huit cent chevaux ils en mirent en fuite cinq mille de sa cavalerie, qui, sur la foi donnée, ne se doutoient de rien, & ne s'attendoient pas à cette attaque; que le lendemain ils lui envoyerent de nouveaux députés, comme pour excuser le passé & pour faire prolonger la trêve, mais en effet pour le tromper encore s'ils en trouvoient l'occasion; qu'il les fit arrêter, & marcha contre les Barbares, estimant que c'étoit une simplicité & une pure folie de se piquer de foi avec des gens si perfides, & qui venoient de commettre une si grande infidélité. Tanusius [h] écrit que, lorsque le sénat ordonna des prieres & des processions pour cette victoire, Caton fut d'avis qu'il falloit livrer César aux Barbares pour détourner de-dessus la ville la punition dûe au violement de la trêve, & pour la faire tomber sur la tête de son auteur.

De tous ceux qui avoient passé le Rhin, il y en eut quatre cent mille qui furent taillés en pieces. Les autres qui se sauverent de cette défaite, en très-petit nombre, & qui repasserent ce fleuve, furent recueillis par les Sicambres, autre nation des Germains. [i] César, profitant de ce

fondre ces deux ouvrages. On peut voir sur cela la remarque de Ruauld, *animadvers.* xxj.

[h] C'est Tanusius Géminius, grand ami de Cicéron; il avoit écrit une histoire & des annales.

[i] *César profitant de ce prétexte.*) La cavalerie ennemie qui ne s'étoit pas trouvée au combat, s'étoit retirée chez les Sicambres. César envoya sommer ces peuples de lui remettre cette cavalerie, qui lui avoit fait la guerre; ils

ce prétexte, d'ailleurs avide de gloire, & ravi d'être le premier des Romains qui eût passé le Rhin avec une armée, bâtit un pont sur ce fleuve qui est fort large, qui en cet endroit-là répand fort loin ses eaux des deux côtés, & dont le cours est fort roide & fort rapide; de sorte que les grosses pieces de bois & les troncs d'arbres que les ennemis jettoient dans le courant, étant poussés avec impétuosité contre le pont par la violence de l'eau, portoient de si grands coups aux pieux qui le soutenoient, qu'ils les rompoient ou les ébranloient. Mais, pour les défendre contre ce choc, il arma au pied ceux du haut d'un éperon qui, s'avançant contre le courant, les soutenoit & détournoit tout ce qui venoit donner contre: & ceux d'en-bas il les appuya chacun de grosses pieces de bois en forme d'arc-boutans pour les soutenir contre la violence des vagues. Et par ce moyen, ayant calmé la fureur du fleuve qui s'élevoit contre ce pont, il fit voir un spectacle au delà de toute croyance, ce pont parfait & achevé en dix jours. Il fit donc passer son armée, sans que personne osât s'y opposer. Car les Sicambres & les Sueves mêmes, les plus belliqueux & les plus aguerris de tous les Germains, s'étoient retirés dans le fond de leurs forêts & de leurs profondes vallées. César, après avoir brûlé & saccagé leur pays, & secouru & fortifié les alliés des * Romains, repassa en Gaule & fit rompre son pont, n'ayant employé

Ils répondirent que la domination Romaine finissoit au Rhin, & que comme il ne vouloit pas que les Germains passassent le Rhin malgré lui, il n'étoit pas juste non plus qu'il voulût étendre sa domination au delà de ce fleuve.

* Les Ubiens.

ployé que dix-huit jours en tout dans la Germanie.

Son expédition contre la Grande-Bretagne est d'une audace qu'on ne sauroit trop admirer ; car il fut le premier des Romains qui pénétra avec une armée jusqu'à l'Océan occidental, & qui, embarquant des troupes sur la mer Atlantique, porta la guerre dans cette isle ; [1] & lorsque l'on doutoit même de son existence, à cause de l'excessive grandeur qu'on lui donnoit, & qu'elle étoit un sujet de contestation & de dispute entre les historiens, dont la plûpart soutenoient que son nom & tout ce qu'on en disoit étoient des fables, qu'elle n'avoit jamais été & qu'elle n'étoit point, il entreprit de la conquérir & d'étendre l'empire Romain au-delà de la terre habitable. Il fit deux expéditions dans cette isle ; & par les divers combats qu'il y donna, il fit plus de mal aux ennemis qu'il ne fit de bien à ses troupes ; car il n'y avoit rien de bon à gagner avec des peuples si pauvres, & qui menoient une vie si misérable. Il ne finit donc pas cette guerre si heureusement qu'il le desiroit ; mais ayant seulement reçu du roi du pays des ôtages, & réglé les impôts que l'isle devoit payer, il retourna dans la Gaule.

En y arrivant, il trouva des lettres qu'on étoit sur le point de lui porter dans l'isle, & que ses amis

1 *Et lorsque l'on doutoit même de son existence à cause de l'excessive grandeur qu'on lui donnoit.*) Comment les Romains auroient ils douté de l'existence de l'Angleterre, puisqu'elle avoit envoyé sans cesse des secours aux Gaulois? On ne doutoit donc point de l'existence de l'isle, mais on doutoit des grandes choses qu'on en disoit ; car la fable se joue des choses inconnues comme d'un domaine qui lui appartient.



m *César*

amis lui écrivoient pour lui apprendre la mort de sa fille qui étoit morte en couches chez son mari Pompée ; ce qui causa une très-grande douleur & à Pompée & à César. Leurs amis communs en furent aussi fort troublés, voyant que par cette mort l'alliance qui étoit entre ces deux personnages, & qui entretenoit la paix & la concorde dans l'état, d'ailleurs malade & travaillé par des divisions secrettes & toutes prêtes à éclater, étoit entierement rompue. Car même l'enfant dont elle étoit accouchée, & qui, s'il eût vécu, eût pu encore entretenir leur union, mourut peu de jours après sa mere. Le peuple, malgré les tribuns, enleva le corps de Julie & le porta dans le champ de Mars où elle fut enterrée.

[m] César, ayant été contraint de partager son armée en plusieurs corps à cause de son excessive grandeur & de la distribuer dans plusieurs quartiers des Gaules, afin qu'elle y passât l'hiver, reprit le chemin d'Italie, selon la coutume. Mais il

[m] *César ayant été contraint de partager son armée en plusieurs corps, à cause de son excessive grandeur.)* Il avoit huit légions ensemble. César dit lui-même, liv. v. que la sécheresse avoit mis la disette dans le pays, ce qui l'obligea de répandre ses troupes pour les faire subsister, & il ne les quitta qu'après qu'elles se furent bien retranchées & établies dans leurs quartiers. Le seul reproche qu'on puisse peut-être faire à César, c'est d'avoir pris des quartiers trop éloignés, & qui ne pouvoient s'entre-secourir assez promptement. César semble avoir voulu prévenir ce reproche en écrivant dans son cinquieme livre, que toutes ces légions, à la reserve d'une qui étoit plus éloignée & dans un pays tranquille où il n'y avoit rien à craindre, étoient renfermées dans l'espace de cinq cent mille pas, ou vingt-cinq ou trente lieues. Mais les géographes y en trouvent davantage.

n Et

il ne fut pas plûtôt parti, que toute la Gaule se souleva, & que plusieurs grosses armées, s'étant mises en campagne, allerent attaquer les Romains dans leurs quartiers, & les insulter jusques dans leurs retranchemens. Les plus vaillans de ces révoltés, & ceux qui étoient en plus grand nombre sous la conduite d'Ambiorix, allerent fondre sur le camp de Cotta & de Titurius Sabinus, * & taillerent en pieces la légion & les cinq cohortes qu'ils commandoient.

Après cette victoire ils allerent avec soixante mille hommes attaquer la légion qui étoit aux ordres de Ciceron dans un autre camp à cinquante milles du premier. * Et peu s'en fallut qu'ils

* *Et taillerent en pieces la légion & les cinq cohortes.*) Plutarque passe ceci trop legerement, & ne dit pas un mot de la perfidie d'Ambiorix qui mérite d'être relevée, car c'est ici ce qu'il y a de plus instructif. Ambiorix, après avoir taillé en pieces ceux qui étoient sortis pour couper du bois & des fascines, alla attaquer le camp; mais ayant été répoussé avec perte, il demanda qu'on lui envoyât quelqu'un pour traiter avec lui. Il fait semblant d'être des amis de César, & comme ami de Sabinus, il lui conseilla de pourvoir de bonne-heure à sa retraite, parce que les Germains avoient passé le Rhin en grand nombre, & qu'ils tomberoient sur lui en deux jours. Ce rapport fait au camp, il y eut grande contestation, Cotta s'opposoit au dessein de se retirer, mais Sabinus l'emporta. Ils décampent à la pointe du jour, & ils ne sont pas plûtôt en marche qu'ils sont enveloppés par les Gaulois, & taillés en pieces.

* *Et peu s'en fallut qu'ils ne le forçassent.*) Car ils lui donnerent plusieurs assauts sans relâche. Enfin Ambiorix voulut surprendre Cicéron, comme il avoit surpris Cotta & Sabinus. Mais Cicéron ne fut pas si crédule, sachant bien que jamais il ne faut prendre conseil de son ennemi. L'attaque recommença avec une nouvelle furie; & ce fut-là que se passa l'aventure de deux braves centurions, Pulfion & Varénus, aventure aussi agréable que les plus belles fictions de la poésie.

qu'ils ne le forçassent, presque tous ceux qui le défendoient ayant été blessés en plusieurs assauts, & faisant plus que leurs forces ne pouvoient permettre ; car les malades & les blessés ne se donnoient aucun relâche ni jour ni nuit.

César, qui étoit déja fort loin, ayant été enfin averti de l'état où Ciceron se trouvoit, revient sur ses pas en toute diligence avec sept mille hommes qu'il assembla à la hâte, & marcha à grandes journées pour le dégager. Les assiégeans, informés de son approche, levent le siége, & avec toutes leurs forces ils vont au-devant de lui, méprisant le petit nombre de ses troupes, & comme sûrs de l'enlever. César, pour les tromper, fit semblant de fuir devant eux ; & ayant gagné un poste commode pour une petite troupe qui est forcée de se défendre contre une grande multitude, il travailla à s'y retrancher, défendit à ses gens de tenter aucun combat & de sortir pour escarmoucher, & leur commanda d'élever leur rempart & de bien boucher leurs portes pour faire paroitre & plus de foiblesse & plus de frayeur, & pour attirer par-là le mépris des Barbares. Cela réussit comme il l'avoit pensé ; les Gaulois viennent à la débandade attaquer le rempart avec insolence. Alors César, qui tenoit ses légions & sa cavalerie toutes prêtes, sort tout-à-coup par toutes les portes & les surprend tellement qu'ils prennent la fuite, & qu'il en fait une terrible boucherie. Ce grand succès appaisa toutes les révoltes des Gaulois dans ces quartiers-là, outre qu'il passa tout l'hiver dans les Gaules, & qu'il alloit en personne dans tous les endroits suspects, prenant soigneusement garde à toutes les nouveautés ; & les prévenant par sa présence ; car, pour

rem-

remplacer les légions qu'il avoit perdues, il en reçut trois d'Italie, dont deux étoient des légions que Pompée lui prêtoit, & une qu'il avoit nouvellement levée dans la Gaule autour du Po.

[p] Sur ces entrefaites dans le fond des Gaules, les semences de révolte qu'on avoit déja jettées depuis long-tems en secret parmi les peuples du pays les plus belliqueux, & qui étoient nourries & entretenues par les chefs les plus redoutables & les plus puissans, pousserent tout-à-coup & produisirent la plus grande & la plus terrible de toutes les guerres qu'on eût encore vues, tant par le grand nombre de troupes qu'ils avoient ramassées de toutes parts, & par la quantité d'armes qu'on avoit assemblées, & des grands fonds qu'ils avoient faits, que par le nombre des places fortes qu'ils avoient occupées, & par la difficulté des lieux où ils s'étoient retirés, joint qu'on étoit alors dans la plus rude saison de l'année; on voyoit par-tout les fleuves couverts de glaces, les forêts chargées de neiges, les campagnes devenues des étangs par les débordemens des torrens & des rivieres, & les chemins cachés ici sous les monceaux de neiges, & là sous des marais & des eaux débordées qui en déroboient la vue & la connoissance.

Il paroissoit donc absolument impossible que César s'opposât aux desseins des Gaulois, redoutables

[p] *Sur ces entrefaites*) Plutarque passe encore ici tout le sixieme livre des commentaires de César, où il y a pourtant des choses considérables qui se passerent entre la derniere victoire de César & l'affaire de Vercingentorix qu'il va conter, comme la défaite de ceux de Treves, le second passage du Rhin par César, & la poursuite d'Ambiorix.

[q] Les

doutables d'ailleurs par leur nombre ; car il y avoit plusieurs nations qui s'étoient liguées sur les sermens les plus solemnels. Les plus considérables de ces nations, c'étoient les Arverniens [q] & les Carnutes [r] ; & ils avoient donné toute la conduite & l'intendance de cette guerre à Vercingentorix dont les Gaulois avoient assassiné le pere, parce qu'il vouloit se faire roi. Vercingentorix donc, déclaré général, partagea ses troupes en plusieurs corps sur lesquels il établit plusieurs capitaines sous lui, & attira dans son parti tout ce qui est jusqu'à la Saône, à dessein de faire prendre les armes tout-d'un-coup à toute la Gaule, pendant que tout se préparoit à Rome pour se soulever contre César. Et s'il avoit attendu un peu plus tard, & que César eût été engagé dans les guerres civiles, la frayeur qu'il auroit répandue dans toute l'Italie, n'auroit pas été moindre que celle qu'y avoient autrefois semée les armes des Cimbres.

Mais César, qui de tous les capitaines du monde étoit celui qui savoit le mieux se servir de tout ce qui pouvoit être utile à la guerre, & sur-tout profiter du tems, n'eut pas plûtôt appris cette révolte générale, qu'il partit en diligence. Par la promptitude de sa marche faite avec un travail incroyable au milieu de l'hiver le plus rude, il fit voir aux Barbares qu'il avoit avec lui une armée invincible, & que rien ne pouvoit arrêter. Car, lorsqu'il auroit paru même incroyable qu'un courier fût venu en plusieurs jours du lieu où il étoit jusqu'à eux, on le voyoit arrivé

[q] Les Arverniens, ceux d'Auvergne, sur-tout ceux de Clermont & de S. Flour.

[r] Carnutes, ceux de Chartres & d'Orléans.

arrivé en beaucoup moins de tems avec toute son armée, ravageant leur pays, détruisant leurs châteaux, forçant leurs villes & recevant tous ceux qui venoient se rendre à lui, jusqu'à ce que les Eduens [s] s'étant aussi révoltés, eux qui s'appelloient auparavant freres des Romains, & qui étoient fort honorés parmi eux, & s'étant joints aux autres Gaulois, jetterent l'épouvante & le découragement dans ses troupes. Voilà pourquoi il décampa très-promptement, traversa le pays des Lingons [t], pour s'approcher des Séquaniens [u] qui étoient ses amis & plus voisins de l'Italie que le reste de la Gaule.

Les ennemis qui l'avoient suivi fondirent sur ses troupes dans leur marche, & les environnant avec plusieurs milliers de combattans, ils tomberent en même tems avec toute leur cavalerie sur ses ailes & sur le front de son corps de bataille. César, sans s'étonner, partage de même sa cavalerie en trois corps, & soutient les efforts des Barbares. On se bat en même tems partout avec beaucoup d'acharnement. [x] Enfin César,

[s] Peuples des dioceses d'Autun, de Lyon, de Mâcon, de Chalons sur Sône, & de Nevers.

[t] Le diocese de Langres.

[u] Peuples du diocese de Besançon.

[x] *Enfin par le courage des Germains.*) Il y a dans le grec, Τοῖς μὲν ἄλλοις καταπολεμῶν, ce qui ne peut être entendu, au-moins je ne l'entends point; je suis persuadé qu'il y a là une faute très-considérable, & qu'il faut lire, Τοῖς Γερμάνοις καταπολεμῶν, & cela sur le texte même de César, qui dit en propres termes que les Germains ayant gagné le haut d'une colline, & en ayant chassé les Barbares, furent cause que tout le reste prit la fuite: *Tandem Germani ab dextro latere summum jugum nacti hostes loco depellunt, &c.* liv. vij. C'est sur cela que Plutarque dit, Τοῖς Γερμάνοις καταπολεμῶν ἐκράτησε, ce qui est très grec pour dire, *il vainquit en achevant leur défaite par le moyen des Germains.*

ſar, par le courage des Germains qu'il entretenoit dans ſes troupes, & qui gagnerent le haut d'une colline, rompit les Gaulois ; & après un combat fort long & fort opiniâtre, il remporta par-tout l'avantage. Mais il ſemble qu'au commencement de cette guerre il reçut quelque échec ; car les Arverniens montrent encore dans un de leurs temples une épée qui y eſt appendue, comme une dépouille gagnée ſur Céſar. Il eſt vrai que long-tems après, comme on la montroit à Céſar, il ſe prit à rire ; & ſes amis le preſſant de la faire ôter, il ne le voulut jamais, la regardant comme une choſe ſacrée.

Cependant ceux qui s'étoient ſauvés ſe retirent avec leur roi Vercingentorix vers [y] Alexie où ils ſe renferment. Céſar les y ſuit & campe le lendemain devant la place, quoiqu'elle lui parût imprenable, tant à cauſe de la force & de la hauteur de ſes murailles, qu'à cauſe du grand nombre de troupes qui la défendoient. Pendant le ſiége il ſe trouva expoſé à un danger ſi grand, que l'imagination en eſt étonnée, & qu'on ne ſauroit l'exprimer ; car tout ce qu'il y avoit de plus braves gens dans toute la Gaule, s'étant aſſemblé, vint en armes au ſecours de la place, [z] au nombre de trois cent mille combattans, & ceux qui étoient dedans montoient à plus de ſoixante-dix mille hommes de bonnes troupes. De ſorte

[y] Aliſe près de Flavigny.

[z] *Au nombre de trois cent mille combattans.*) Par la revûe générale qui ſe fit dans l'état d'Autun, on trouva qu'il y avoit huit mille chevaux, & deux cent quarante mille hommes de pied. Quelle apparence que Céſar pût réſiſter à une ſi nombreuſe armée, ſur-tout ayant à ſe défendre en même tems contre ceux de la ville qui étoient au nombre de plus de ſoixante-dix mille hommes ?

*z C'eſt*

ſorte que Céſar, enfermé & aſſiégé au milieu de deux ſi puiſſantes armées, fut forcé de ſe retrancher & de ſe couvrir de deux circonvallations, l'une intérieure contre ceux de la place, & l'autre extérieure contre le ſecours; car ſi ces deux puiſſances ſe fuſſent jointes, c'en étoit fait de Céſar. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon & de juſtice que ce ſiége d'Alexie lui a fait plus d'honneur & lui a acquis plus de réputation & de gloire que tous ſes autres exploits; car il n'y en a point où ſon habileté, ſon grand ſens & ſon audace paroiſſent avec plus d'éclat. Mais ce qu'il y a de plus admirable, [a] c'eſt que Céſar déroba aux aſſiégés la connoiſſance de la venue d'un ſi grand ſecours, & qu'ils n'en ſurent rien qu'après qu'il eut défait cette multitude dans un grand combat; & une choſe plus ſurprenante encore, c'eſt que ſes troupes mêmes qui gardoient la circonvallation intérieure du côté de la ville, n'apprirent ſa victoire que par les cris des

[a] *C'eſt que Céſar déroba aux aſſiégés la connoiſſance de la venue d'un ſi grand ſecours.*) Je ne ſai pas quels mémoires Plutarque a ſuivis, car Céſar lui-même dit que, comme on voyoit de la ville tout ce qui ſe paſſoit au-dehors, les aſſiégés ſortirent pour féliciter les autres de leur venue. Comment Plutarque a-t-il pu concevoir qu'on ait caché aux aſſiégés l'arrivée d'un ſecours de trois cent mille hommes? Cela eſt impoſſible. Il va encore plus loin, il dit que les troupes même de Céſar, qui gardoient la circonvallation intérieure, n'apprirent ſa victoire que par les cris des hommes & par les lamentations des femmes d'Alexie; & cela eſt encore contraire au rapport de Céſar, qui écrit qu'il avoit mis ſon armée en bataille ſur l'une & l'autre circonvallation, afin que chacun sût le poſte où il devoit combattre. Plutarque avoit vu ſans doute quelque relation infidelle, mais il devoit conſulter le véritable original, puiſqu'il lui étoit connu.

des hommes & par les lamentations des femmes d'Alexie, qui voyoient des deux côtés de la ville quantité de boucliers ornés d'or & d'argent, grand nombre de cuirasses souillées de sang, quantité de vaisselle d'or & d'argent, & plusieurs pavillons Gaulois que les soldats Romains portoient dans leur camp, si grande fut la promptitude avec laquelle toute cette grande puissance s'évanouit, & se dissipa comme un fantôme ou comme un songe, la plus grande partie ayant été tuée dans le combat.

Les assiégés, après s'être fait beaucoup de peine à eux-mêmes, & en avoir beaucoup fait à César, se rendirent enfin; & leur général Vercingentorix, ayant pris ses plus belles armes, & un cheval magnifiquement harnaché, sortit des portes; & après avoir fait quelques passades autour de César qui étoit assis sur son tribunal devant son camp, il mit pied à terre, dépouilla ses armes & vint se mettre aux pieds de César, où il demeura dans un profond silence jusqu'à ce que César le donna en garde à ses gens, afin qu'on le réservât pour son triomphe.

Il y avoit long-tems que César avoit formé le dessein de détruire Pompée, comme aussi Pompée de son côté n'avoit en vue que de ruiner César. Car Crassus, qui étoit le seul qui, comme un athlete, pouvoit prendre la place de l'un des deux qui viendroit à manquer, & faire tête au survivant, ayant été tué par les Parthes, il ne restoit d'autre parti à César, pour se rendre très-grand, que de détruire celui qui l'étoit; & à celui-ci, pour empêcher sa perte, que d'ôter du monde celui qu'il craignoit. Il est vrai qu'il n'y avoit pas long-tems que Pompée s'étoit avisé que César étoit à craindre; car il l'avoit toujours

mé-

méprisé, dans la pensée qu'il ne lui seroit pas bien difficile de rabaisser & de perdre celui qu'il avoit lui-même élevé. Mais César au contraire, ayant toujours eu ce but dès le commencement de ruiner tous ses rivaux, fit comme un athlete qui va courir la campagne pour se fortifier & s'exercer, il s'éloigna de Rome; & en s'exerçant dans toutes ces guerres des Gaules, il aguerrit & fortifia son armée, & augmenta sa réputation par ses grands exploits, jusqu'à le disputer au grand Pompée, de sorte qu'il n'attendoit plus que des occasions pour éclater & pour exécuter son entreprise.

Pompée lui en fournit bientôt des prétextes de son côté, & il en tira encore de nouveaux des conjonctures & du mauvais gouvernement qui étoit à Rome, où l'on souffroit que ceux qui briguoient les charges missent au milieu de la place des tables, & qu'ils achetassent publiquement à beaux deniers comptans avec une impudence horrible les voix du peuple qui, après avoir honteusement trafiqué de son suffrage, venoit aux assemblées non donner simplement sa voix à celui qui l'avoit payé, mais combattre pour lui avec des armes offensives. Et il arrivoit souvent qu'ils ne se séparoient qu'après avoir souillé de sang & de morts le tribunal, laissant toujours la ville dans l'anarchie comme un vaisseau sans pilote & sans gouvernail; de maniere que ceux qui avoient du sens auroient été bien satisfaits s'ils avoient pu se promettre qu'une si grande démence, une si furieuse confusion & une tourmente si horrible ne les jetteroient pas dans un état pire encore que la monarchie.

Il y en avoit même plusieurs qui osoient dire publiquement qu'il n'y avoit de salut pour l'em-

pire que de se voir réduit sous la puissance d'un seul, & que cet unique remede à tous ses maux il devoit le recevoir de la main du médecin le plus doux & le plus habile, voulant désigner couvertement Pompée. Mais, comme par tous ses discours il faisoit semblant de rejetter cet honneur, lorsque toutes ses actions & toutes ses démarches tendoient à le faire décerner la dictature, Caton s'étant apperçu de ce manege, & craignant qu'il ne réussit, conseilla au sénat de le nommer seul consul, afin que, content de cette espece de monarchie plus légitime, il ne forçât pas le peuple à lui en donner une plus violente & plus dangereuse, en le faisant dictateur. Le sénat le crut, nomma Pompée seul consul [b], & lui prolongea le tems de ses gouvernemens, car il en avoit deux, l'Espagne & l'Afrique entiere, qu'il gouvernoit en y envoyant ses lieutenans & en y entretenant des armées pour lesquelles il recevoit toutes les années mille talens du trésor public.

Dès ce moment César, informé du tout, envoie aussi demander le consulat & une pareille prolongation pour ses gouvernemens. Pompée ne dit pas un seul mot d'abord ; mais Marcellus & Lentulus, qui d'ailleurs haïssoient César, s'y opposerent de toutes leurs forces, & dirent & firent également ce qui étoit nécessaire & ce qui ne l'étoit pas, pour mieux parvenir à le deshonorer & pour le ravaler davantage. Car ils priverent du droit de bourgeoisie ceux de Novocome [c], que César avoit établis depuis peu dans la Gaule ; & Marcellus, étant consul, fit fouetter de

[b] Ce fut le troisieme consulat de Pompée, l'an de Rome 702.

[c] Ville du Milanois.

de verges un de leurs sénateurs qui étoit venu porter ses plaintes à Rome, & lui dit, *qu'il lui imprimoit ces marques pour le faire souvenir qu'il n'étoit pas citoyen Romain, & qu'il n'avoit qu'à les aller montrer à César.*

Mais, après le consulat de Marcellus, César ayant ouvert ses trésors qu'il avoit amassés dans les Gaules, & y laissant puiser tous ceux qui se mêloient du gouvernement, autant qu'ils en vouloient, & ayant acquitté le tribun Curion de dettes très-considérables, & donné au consul Paulus quinze cent talens qu'il employa à bâtir & à dédier dans la place publique cette célebre basilique au lieu où étoit la basilique de Fulvius, alors Pompée, craignant ses menées, commença à agir ouvertement soit par lui-même soit par ses amis, & à solliciter fortement qu'on envoyât un successeur à César. En même tems il lui envoya redemander les troupes qu'il lui avoit prêtées pour la guerre des Gaules, & César les lui renvoya après avoir donné à chaque soldat deux cent cinquante drachmes.

Ceux qui les ramenerent à Pompée semerent parmi le peuple des propos qui n'étoient ni bons ni honnêtes pour César, & qui acheverent de corrompre & de gâter Pompée par les vaines espérances dont ils le remplirent. Ils lui dirent que toute l'armée de César le desiroit impatiemment, & que, si à Rome il avoit tant de peine à venir au-dessus de ses affaires à cause de l'envie qu'on lui portoit, & du vice du gouvernement, il pouvoit s'assûrer que dans les Gaules l'armée étoit toute prête à lui obéir, & qu'elle n'auroit pas plûtôt repassé les monts pour rentrer en Italie, qu'elle se rangeroit à ses ordres,

tant

tant César lui étoit devenu odieux par le grand nombre de campagnes qu'il lui faisoit faire, & suspect par la crainte de la monarchie à laquelle il paroissoit aspirer.

Cela remplit Pompée d'une vaine présomption qui le rendit très-nonchalant. Il négligea de faire les levées & tous les autres préparatifs nécessaires pour la guerre, comme n'ayant rien à craindre, & se flattant qu'il lui suffisoit de combattre César dans le sénat par ses discours & par ses avis en s'opposant toujours à ses demandes. De quoi César ne faisoit pas grand état; car on dit même qu'un officier qu'il avoit envoyé à Rome, s'étant rendu à la porte du sénat pour attendre ce qui y seroit résolu, comme on lui rapporta que la compagnie n'accordoit point à César la prolongation qu'il demandoit pour ses gouvernemens : *le sénat la lui refuse*, dit il, *mais celle-ci la lui donnera*, en mettant la main sur le pommeau de son épée.

Cependant la demande de César avoit une grande apparence de raison & de justice ; il offroit de poser les armes pourvû que Pompée en fît de même, & qu'ils allassent tous deux comme particuliers attendre les récompenses qu'il plairoit à leurs citoyens de leur donner. Car de lui ôter à lui ses troupes, & de laisser à Pompée les siennes, c'étoit, en l'accusant d'aspirer à la tyrannie, donner à son rival un moyen sûr de s'en emparer. Curion proposoit hautement ces conditions au peuple de la part de César, & il étoit écouté avec de grands battemens de mains, il y en eut même qui, quand il se retira, jetterent sur lui des couronnes de fleurs comme sur un athlete victorieux.

*a Dans*

[d] Dans ce moment Antoine, tribun du peuple, apporta des lettres que César écrivoit sur ce sujet, & qui contenoient les mêmes offres, & il les fit lire dans le sénat malgré l'opposition des consuls. Là, Scipion, beau-pere de Pompée, ouvrit un avis, que, si dans le jour marqué César ne posoit pas les armes, il seroit déclaré ennemi de l'empire Romain. Les consuls font opiner & demandent tout haut, premierement si l'on étoit d'avis que Pompée congédiât ses troupes, & ensuite si l'on vouloit que César licenciât aussi les siennes. [e] Il n'y eut que fort peu de voix pour le premier avis, toutes furent pour l'autre excepté un très-petit nombre. Sur cela Antoine ayant proposé que tous les deux se démissent de leur commandement, tout le monde sans exception se rangea à cet avis. Mais le grand bruit que fit Scipion avec beaucoup de violence, & les clameurs du consul Lentulus qui crioit qu'il falloit recourir aux armes, & non pas aux opinions contre un voleur, firent que le sénat se leva,

[d] *Dans ce moment, Antoine, tribun du peuple, apporta des lettres que César écrivoit.*) César écrit lui-même que ce fut Fabius qui rendit ces lettres aux consuls, & qu'on eut bien de la peine à obtenir qu'elles fussent lûes dans le sénat, quelque instance qu'en fissent les tribuns. Après qu'elles eurent été lûes, les consuls, qui étoient alors C. Claudius Marcellus & L. Cornélius Lentulus, ne voulurent jamais qu'on délibérât sur ses offres, & firent opiner sur l'état présent des affaires.

[e] *Il n'y eut que fort peu de voix pour le premier avis.*) Dion écrit qu'il n'y eut personne qui fût d'avis que Pompée licenciât ses troupes, & qu'au contraire toutes les voix furent pour que César congédiât les siennes. Il n'y eut que Cælius & Curion pour César; & il ne faut pas s'en étonner, Pompée étoit aux portes de Rome avec son armée, moyen bien sûr pour avoir la pluralité des voix.

leva, que l'assemblée fut rompue, & que l'on changea de robe à Rome comme dans un deuil public, à cause de cette dissension.

Bientôt après voilà d'autres lettres de César qui paroissoient plus modérées & plus raisonnables; car il offroit d'abandonner tout, pourvû qu'on lui laissât le gouvernement de la Gaule en-deçà des Alpes, & l'Illyrie avec deux légions, jusqu'à ce qu'il pût obtenir un second consulat. Ciceron, revenu depuis peu de son gouvernement de Cilicie, & qui cherchoit tous les moyens d'accommoder ces différends, adoucissoit Pompée le plus qu'il lui étoit possible. Pompée consentoit bien à laisser à César la Gaule & l'Illyrie, mais il vouloit qu'il ne gardât point de troupes. Et Ciceron, pour trouver un milieu, tâchoit de persuader aux amis de César de faciliter l'accommodement, en le faisant contenter de ces deux provinces & de six mille hommes seulement pour toutes troupes. Pompée étoit déja rendu & donnoit son consentement, mais le consul Lentulus s'y opposa avec beaucoup de vigueur; & après avoir fort maltraité Antoine & Curion, il les chassa honteusement du sénat, donnant par-là à César le plus spécieux & le plus honnête de tous les prétextes. Aussi ne manqua-t-il pas de s'en servir pour animer ses soldats, en leur faisant voir des hommes considérables, des magistrats publics, obligés de s'enfuir dans des voitures de louage & en habits d'esclaves; car ils étoient sortis de Rome ainsi déguisés de peur d'être reconnus.

César n'avoit alors avec lui que trois cent chevaux & cinq mille hommes de pied, le reste de son armée qu'il avoit laissée dans ses quartiers au-delà des Alpes, devoit le joindre incessamment;

ment ; car il avoit envoyé de ses lieutenans pour la faire partir. Mais voyant que l'exécution de son entreprise, & l'attaque qu'il méditoit, ne demandoient point d'abord tant de bras, & qu'elles demandoient plûtôt qu'il étonnât ses ennemis par son audace & par sa diligence, en ne leur laissant pas le tems de se reconnoitre (car il les étonneroit bien plus facilement en tombant sur eux à l'improviste, qu'il ne les forceroit en les attaquant après de grands préparatifs) il commanda à ses capitaines & à ses chefs-de-bandes de ne prendre que leurs épées pour toutes armes, & de se saisir de Rimini, grande ville de la Gaule, sans y tuer personne & sans y exciter aucun tumulte, autant que cela dépendroit d'eux. Il donna son armée à conduire à Hortensius, & lui il passa toute la journée en public, à voir des combats de gladiateurs ; & le soir un peu avant la nuit, après s'être baigné, il entra dans la salle, se tint quelque tems avec ceux qu'il avoit invités à souper, & dès que la nuit fut venue il se leva de table, pria les conviés de faire bonne chere, de se réjouir & de l'attendre sans bouger, car il alloit revenir sur l'heure. Il avoit dit auparavant à un petit nombre de ses amis de le suivre, non tous ensemble, mais l'un par un chemin & l'autre par un autre, afin que cela fût moins remarqué ; & montant dans un coche de louage, il poussa d'abord par un chemin opposé à celui qu'il avoit dessein de tenir, & ensuite il tourna tout court vers Rimini.

Quand il fut arrivé sur le bord du Rubicon qui sépare la Gaule en-deçà des Alpes du reste de l'Italie, il commença à faire de grandes réflexions ; car plus il approchoit du danger, plus il étoit combattu & agité par la grandeur & par

même tems celles de toutes les loix de sa patrie, vous eussiez vu non les hommes & les femmes, comme cela est ordinaire, courir par toute l'Italie dans un mortel effroi, mais les villes entieres, se levant de leur place, prendre la fuite & se transporter d'un lieu à un autre. Rome même fut remplie comme d'une inondation de peuples fugitifs qui y affluoient de tous les environs, tellement qu'il n'étoit plus au pouvoir d'aucun magistrat de la contenir ni par raison ni par autorité dans une tourmente si grande & dans une si violente agitation, & qu'il s'en fallut bien peu qu'elle ne se détruisît elle-même par ses propres mains. Car dans toute la ville il n'y avoit pas un seul endroit qui ne fût agité & ébranlé par des passions contraires & par des mouvemens très-violens, ceux qui se réjouissoient de ce desordre ne pouvant se tenir en repos, mais allant de place en place, & tombant par-tout avec fureur sur ceux qui le craignoient & qui en étoient affligés, comme cela ne se peut autrement dans une grande ville où il y a toujours différens partis. Non contens de ces insultes, ils les menaçoient encore de l'avenir avec la derniere insolence.

Pompée lui-même, déja très-étonné, étoit encore plus troublé par tous les discours qu'on lui venoit tenir de côté & d'autre. Les uns lui disoient qu'il portoit justement la peine de ce qu'il avoit agrandi & fortifié César contre lui-même & contre l'état ; & les autres lui reprochoient que, lorsque César avoit bien voulu se relâcher, & qu'il avoit offert des conditions de paix très-justes & très-raisonnables, il les avoit rejettées & l'avoit laissé honteusement insulter par Lentulus. Et Favonius ne feignit pas de lui dire, *qu'il frappât donc la terre du pied*, sur ce qu'un

jour, en plein ſénat, Pompée, parlant magnifiquement de lui-même, défendoit aux ſénateurs de s'embarraſſer & de s'inquiéter des préparatifs pour la guerre; car dès qu'il ſeroit parti, il n'auroit qu'à frapper la terre du pied, & qu'il en ſortiroit des légions dont il rempliroit toute l'Italie.

Cependant Pompée étoit encore fort ſupérieur à Céſar en nombre de troupes, mais on ne lui permettoit pas de ſuivre ſon ſentiment; car ſur des nouvelles très-fauſſes & ſur des terreurs qu'on lui inſpiroit, comme ſi l'ennemi eût déja été aux portes & qu'il eût tout ſoumis, enfin on l'obligea à céder au torrent & à ſe laiſſer emporter à la fuite avec les autres. Prétextant donc qu'il voyoit Rome pleine de trouble, il quitte la ville, ordonnant au ſénat de le ſuivre, & défendant d'y reſter à tous ceux qui préféroient leur patrie & leur liberté à la tyrannie. Les conſuls mêmes prirent la fuite ſans avoir fait les ſacrifices qu'ils faiſoient ordinairement avant que de ſortir de la ville. La plûpart des ſénateurs s'enfuirent auſſi, prenant & raviſſant à la hâte tout ce qu'ils trouvoient chez eux le plus à la main, comme s'ils l'avoient enlevé aux ennemis. Et de ceux qui avoient été d'abord les plus affectionnés au parti de Céſar, il y en eut qui furent ſi troublés d'effroi, qu'ils ſe laiſſerent emporter au torrent des fuyards ſans aucune néceſſité. C'étoit un ſpectacle très-pitoyable de voir cette ville dans cette furieuſe tempête, comme un vaiſſeau abandonné des pilotes, s'en aller à l'aventure ſans aucune eſpérance de ſalut. Mais bien que ce délogement fût triſte, les Romains regardoient la fuite comme leur patrie, à cauſe de l'amour qu'ils avoient pour Pompée, & ils regardoient Rome comme

comme le camp de César. Car Labiénus même, qui avoit toujours été un des plus intimes amis de César, qui avoit été son lieutenant & qui avoit parfaitement bien servi sous lui dans toutes les guerres des Gaules, quitta alors son parti & se retira vers Pompée. Cette infidélité n'empêcha pas que César ne lui renvoyât tout son argent & son équipage. Après quoi il alla camper devant Corfinium où Domitius commandoit pour Pompée avec trente cohortes.

[h] Domitius desespérant de pouvoir défendre sa place, demanda du poison à un de ses esclaves, qui étoit médecin. Cet esclave lui donna un breuvage qu'il avala, dans l'espérance de mourir très promptement; mais bien-tôt après ayant appris que César usoit d'une humanité admirable envers ses prisonniers, il se mit à déplorer son infortune, & à se plaindre de la promptitude avec laquelle il avoit pris cette funeste résolution. Mais le médecin guérit ses frayeurs, en l'assurant qu'il lui avoit donné un breuvage pour l'assoupir, & nullement pour le tuer, dont il fut si aise, qu'il se leva, & alla trouver César, à qui il toucha dans la main, & qui lui donna la liberté & la vie. [i] Malgré ces faveurs il se déroba bien-tôt, & alla retrouver Pompée.

Ces

[h] *Domitius, desespérant de pouvoir défendre sa place, demanda du poison.*) César ne parle point de cette aventure de Domitius. Peut-être a-t-il voulu l'épargner. Il paroît seulement qu'il y avoit beaucoup de gens qui ne pouvant se sauver à cause des lignes de circonvallation, dont César avoit enfermé la place, avoient résolu de se tuer.

[i] Et lui rendit encore deux cent cinquante mille écus, qu'il avoit mis en dépôt entre les mains des magistrats.



[k] *César*

Ces nouvelles étant portées à Rome, réjouirent extrêmement tous ceux qui y étoient restés, & firent même que beaucoup de ceux qui s'en étoient fuis, y retournerent. Cependant César s'étant rendu maître de l'armée de Domitius, & ensuite de toutes les troupes que Pompée avoit mises en garnison dans plusieurs villes, il se rendit si puissant & si redoutable, qu'il marcha contre Pompée lui-même. Mais Pompée ne l'attendit point, & s'étant retiré à Brunduse, il envoya d'abord les consuls à Dyrrachium avec une partie de l'armée; & dès que les vaisseaux qui les avoient portés furent retournés au port, [a] César étant déja arrivé devant la place, & ayant commencé à boucher l'entrée du havre, il se prépara au départ & s'embarqua pour les aller joindre, comme nous l'écrirons en détail dans sa vie. César vouloit d'abord le suivre, mais il manqua de vaisseaux; c'est pourquoi il s'en retourna à Rome avec la gloire de s'être rendu maître de toute l Italie en soixante jours sans aucune effusion de sang.

Comme il vit la ville beaucoup plus rassurée & plus paisible qu'il ne s'y étoit attendu, & qu'il y trouva beaucoup de sénateurs, il leur parla très-humainement & très-gracieusement, & les exhorta

[a] *César étant déja arrivé devant la place.*) César en arrivant devant Brunduse, trouva que les consuls Lentulus & C. Claudius Marcellus étoient passés à Dyrrachium avec une grande partie de l'armée, & que Pompée étoit demeuré à Brunduse avec vingt cohortes. Il résolut donc de fermer le port pour l'empêcher de se sauver. Après neuf jours de siége, comme la digue étoit à demi faite, les vaisseaux, qui avoient porté les consuls à Dyrrachium, retournerent au port, & alors Pompée commença à se préparer au départ.

exhorta à envoyer des députés à Pompée pour traiter d'un accommodement à des conditions convenables. Mais aucun d'eux ne voulut se charger de cette commission, soit qu'ils craignissent Pompée qu'ils avoient abandonné, soit qu'ils crussent que César ne pensoit pas ce qu'il disoit, & que ce n'étoit qu'un beau discours qu'il donnoit à la bienséance. Dans cette occasion le tribun Métellus voulant l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public, & lui alléguant les loix qui le défendoient, César lui dit : *Le tems des armes & celui des loix sont deux; si ce que je fais te déplaît, tu n'as qu'à te retirer, car la guerre ne souffre pas cette liberté de paroles & toutes ces contradictions. Quand nous aurons posé les armes & que l'accommodement sera fait, alors tu viendras haranguer tout à ton aise. Et quand je te parle ainsi*, ajouta-t-il, *je veux bien que tu saches que je te fais grace, & que je me relâche de mon droit, car tu es à moi, toi & tous ceux qui après avoir quitté mon parti, sont tombés entre mes mains.* En adressant ces paroles à Métellus, il s'approcha des portes du trésor; & comme on n'apportoit pas les clefs, il envoya chercher des serruriers, & leur commanda, s'ils ne pouvoient pas ouvrir ces portes, de les enfoncer. Métellus voulut s'y opposer encore, & plusieurs le louoient de sa fermeté; mais César haussant le ton, le menaça qu'il le tueroit sur le champ s'il l'importunoit davantage : *Et tu n'ignores pas, jeune homme*, lui dit-il, *qu'il m'est plus aisé de le faire que de le dire.* Ces dernieres paroles épouvanterent Métellus, il se retira, & fournit à César sans plus de difficulté & très-promptement tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre.

D'abord il partit pour l'Espagne, résolu d'en

chasser Afranius & Varron, lieutenans de Pompée dans cette province, & après leur avoir enlevé leurs troupes, & s'être emparé de leurs gouvernemens, de marcher à Pompée, sans laisser derriere aucun ennemi. Dans cette expédition il fut très souvent en danger de sa personne par mille embuches qu'on lui dressa, & il se vit sur le point de voir périr son armée par la disette de vivres; mais malgré toutes ces extrémités il ne cessa de talonner les ennemis, de leur présenter la bataille, & de les environner de tranchées jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de leurs troupes & de leurs camps. Les officiers prirent la fuite & se retirerent vers Pompée.

César étant revenu à Rome, Pison son beaupere le pressa d'envoyer des députés à Pompée pour convenir de quelque accommodement; mais Isauricus, pour plaire à César, s'y opposa. Il fut élu dictateur [l] par le sénat, & la premiere chose qu'il fit, ce fut de rappeller les bannis, de rétablir les fils de ceux qui avoient été persécutés & proscrits par Sylla, & de soulager les débiteurs par une certaine décharge des usures. Il fit quelques autres ordonnances semblables, mais en petit nombre; car il ne fut dictateur qu'onze jours, après lesquels il déposa cette espece de monarchie; & s'étant nommé consul avec Servilius Isauricus, il alla à Brunduse se mettre à la tête de son armée; mais il fit une si grande diligence, que toutes ses troupes ne purent le suivre. Cependant dès qu'il fut arrivé, [m] quoiqu'il

[l] L'an de Rome 705.

[m] *Quoiqu'il n'eût avec lui que six cent chevaux d'élite, & cinq légions*) César marque lui-même que, comme il trouva peu de navires à Brun-

qu'il n'eût avec lui que six cent chevaux d'élite & cinq légions, il ne laissa pas de s'embarquer. Il partit vers le solstice d'hiver au commencement de Janvier, qui répond au mois que les Athéniens appellent Poseideon ; & ayant traversé la mer Ionienne, il se rendit maître d'Orique & d'Apollonie [n], mais auparavant [o] il avoit renvoyé ses vaisseaux à vuide à Brunduse pour amener le reste des troupes qui n'avoient pû y arriver avant son départ. Ces troupes épuisées par tant de fatigues, qui avoient consumé toute leur vigueur, & lasses d'avoir à combattre sans relâche contre un si grand nombre d'ennemis, se plaignoient hautement de César pendant leur route. *Où est-ce donc*, disoient-elles, *que cet homme veut nous mener? Quelle fin veut-il mettre à nos travaux? Quand cessera-t-il de nous traîner par toute la terre en se servant de nous comme si nous étions des corps de fer* [p]? *Cependant le fer même s'use à force de coups ; à la longue les boucliers ont besoin de repos, & les cuirasses demandent à être soulagées. César ne s'apperçoit-il pas à nos blessures qu'il* com-

Brunduse, il ne put faire passer avec lui que quinze mille hommes de pied, & cinq cent chevaux. Et dans la suite il appelle ces quinze mille hommes non pas cinq légions, comme Plutarque, mais sept ; c'est-à-dire que ces légions n'étoient pas completes.

[n] Villes sur la côte d'Epire.

[o] *Il avoit envoyé ses vaisseaux à vuide à Brunduse, pour amener le reste des troupes.*) Il les renvoya sous la conduite de Calénus. Mais pour être partis trop tard, ils perdirent l'opportunité du vent, & rencontrerent Bibulus qui en prit trente, sur lesquels il déchargea sa colere, & les brûla tous avec les pilotes & les matelots pour intimider les autres. César, liv. iij.

[p] Le grec dit, *si nous étions comme impassibles & sans ame.*

 q La

*commande à des hommes mortels, & qu'étant mortels nous sentons & nous souffrons tout ce que comporte cette condition mortelle? Dieu lui-même ne peut pas forcer la saison de l'hiver & le tems des vents & des tempêtes. Et c'est dans ce tems-là qu'il nous expose à la merci de la mer, comme s'il ne poursuivoit pas ses ennemis, mais comme s'il les fuyoit.*

En tenant ces discours, ils marchoient lentement vers Brunduse. Mais en arrivant, lorsqu'ils virent que César étoit déja parti, ils changerent aussi-tôt de langage, & s'accablant eux-mêmes d'injures, & s'appellant traîtres à leur général, ils s'emporterent de même contre leurs officiers de ce qu'ils n'avoient pas hâté leur marche. Et grimpant au haut des rochers de la côte, ils jettoient leurs regards sur la haute mer vers l'Epire, pour voir s'ils ne découvriroient point les vaisseaux qu'on devoit leur renvoyer pour les passer.

Cependant César, qui étoit à Apollonie, voyant que l'armée qu'il avoit avec lui n'étoit pas suffisante pour rien hazarder, & que les troupes de Brunduse tardoient à venir, ne sachant que faire, & très-affligé de cet état, il prit la résolution très-dangereuse de s'embarquer seul dans une frégate à douze rames, sans communiquer à personne son dessein, & de passer promptement à Brunduse, quoique toute cette mer fût couverte de vaisseaux ennemis. Dès que la nuit fut venue il prit un habit d'esclave, monta dans la frégate, se jetta-là comme un homme de néant auquel personne ne prend garde, & se tint en repos sans dire une seule parole. [1] La frégate étoit portée à la mer par le

[1] *La frégate étoit portée à la mer par le fleuve de l'Aaius,*

le fleuve de l'Anius dont l'embouchure étoit ordinairement fort aisée & fort tranquille, parce qu'il se levoit tous les matins un petit vent de terre qui repoussoit les vagues de la mer, & en facilitoit l'entrée au fleuve. Mais malheureusement cette nuit-là il se leva un vent marin si violent qu'il amortit le vent de terre, & que le fleuve irrité par le flux & par la résistance des vagues, qui poussées avec furie combattoient contre son courant, devint dangereux & terrible, ses eaux étant forcées de remonter vers leur source avec des tournoyemens affreux & avec un mugissement horrible, de maniere qu'il étoit impossible au pilote de surmonter cette violence & de gouverner. C'est pourquoi il commanda aux rameurs de ramer vers la pouppe pour remonter le fleuve. Ce que César ayant entendu, il se leve tout-à-coup, se montre, & prenant la main du pilote surpris & étonné de voir-là César : *marche, mon ami*, lui dit-il, *ose tout & ne crains rien, tu menes César & sa fortune.* A ce mot, les matelots oublient l'hiver & ses tourmentes, & ramant de toutes leurs forces avec un merveilleux courage, ils tâchoient de surmonter la violence des vagues. Mais l'embouchure ne pouvant être franchie par aucuns efforts, César qui voyoit sa frégate faire eau de tous côtés, & prête à couler à fond, permit au pilote, quoiqu'avec peine, de retourner en-arriere. Quand il eut regagné son camp, ses soldats vinrent en foule au devant de lui, se plaignant

*nius.*) C'est un fleuve de l'Epire, Strabon l'appelle *Aoüs*, & il dit qu'il coule à dix stades d'Apollonie. Il ajoute qu'Hécatée l'appelle *Æas*. Polybe l'appelle *Loüs*. Mais il faut corriger *Aoüs*, comme Casaubon l'a remarqué.

*1 Bientôt*

gnant hautement, & lui témoignant leur douleur de ce qu'il ne s'assuroit pas de vaincre avec eux seuls, & que plein de chagrin & d'inquiétude il exposoit sa personne au plus grand danger pour aller chercher les absens, comme se défiant de ceux qu'il avoit avec lui.

[r] Bien-tôt après, Antoine arrive de Brunduse avec les troupes. [s] Alors César plein de confiance présente le combat à Pompée, qui étoit campé dans un bon poste où il tiroit abondamment des vivres & de la terre & de la mer; au lieu que César, qui dès le commencement n'avoit pas été dans l'abondance, se trouva enfin dans une disette extrême. [t] Ses soldats soûtinrent cette incom-

[r] *Bientôt après, Antoine arrive de Brunduse avec les troupes.*) Antoine & Calénus amenerent sur les vaisseaux que ce dernier avoit ramenés, & qui étoient échappés à Bibulus, huit cent chevaux & quatre légions, savoir trois vieilles & une nouvelle; & Antoine renvoya ses navires à Brunduse, pour amener le reste qui n'avoit pu s'embarquer.

[s] *Alors César plein de confiance.*) Plutarque parle ici de ce qui se passa devant Dyrrachium, ville maritime de l'Epire; & il passe en peu de mots des choses bien merveilleuses. Car ce fut-là une façon toute particuliere de faire la guerre. César assiégeoit une armée beaucoup plus forte que la sienne, une armée qui n'avoit reçu aucun échec, & qui ne manquoit de rien, car il lui venoit des vivres en abondance, quelque vent qu'il soufflât, au lieu qu'il étoit réduit à une disette extrême. Il n'y a rien de plus instructif pour un homme de guerre que tout ce qui se fit-là. On peut le voir dans le troisieme livre de la guerre civile.

[t] *Ses soldats soutinrent cette incommodité en pilant une certaine racine, & en la détrempant avec du lait.*) César raconte qu'en cette extrémité ceux qui avoient été avec Valérius en Sardaigne, trouverent l'invention de faire du pain avec une racine appellée *clara*, en la détrempant avec du lait, & qu'ils jettoient de ces pains à l'ennemi quand il leur reprochoit leur disette, afin de lui re-

incommodité en pilant une certaine racine, & en la détrempant avec du lait; souvent même ils la pétrissoient & en faisoient du pain, & s'avançant jusqu'aux premieres gardes des ennemis, ils leur jettoient de ces pains dans leurs retranchemens, & leur disoient, *que pendant que la terre produiroit de ces racines, ils ne cesseroient de tenir Pompée assiégé.*

Pompée ne souffroit plus que l'on montrât ces pains, ni qu'on rapportât ces discours dans le camp; car ses soldats perdoient déja courage, ne redoutant rien tant que la brutale patience des ennemis qui paroissoient impassibles, & qui comme bêtes sauvages supportoient les plus grandes extrémités. Tous les jours il y avoit des escarmouches sous les retranchemens de Pompée, & César y remportoit toujours l'avantage, * hors une seule fois où ses troupes ayant été renversées & mises en fuite, il courut risque de perdre tout son camp; car Pompée étant sorti en bataille, personne ne fit ferme, tout prit la fuite, tellement que les tranchées furent pleines de morts, & qu'on poursuivit ses troupes avec grand meurtre jusques dans leurs lignes & dans leurs retranchemens.

César,

retrancher toute espérance de les pouvoir chasser par la faim.

* *Hors une seule fois où ses troupes ayant été renversées & mises en fuite.*) Il parle ici de l'affaire qui se passa lorsque Pompée, ayant fait embarquer de nuit, sur des barques & des chaloupes, grand nombre d'archers & d'infanterie legere, avec des fascines & des couvertures d'osier pour leurs casques, tira sur le minuit soixante cohortes de son camp, ou des forts qui l'environnoient, & alla attaquer les retranchemens de César, qui étoient les plus proches de la mer & les plus éloignés de son quartier.

* Il

César, informé de ce desordre, accourut au-devant des fuyards, & tâcha de les rallier & de les ramener au combat, mais inutilement. * Il voulut prendre les drapeaux des enseignes pour les arrêter; les uns les laissoient entre ses mains, & les autres les jettoient à terre, de sorte que les ennemis en prirent trente-deux; il pensa même y être tué; car ayant rencontré un soldat fort grand & fort robuste qui fuyoit, & ayant porté la main sur lui pour l'arrêter, & pour lui faire tourner tête à l'ennemi, ce soldat plein de frayeur & de trouble leva l'épée pour le frapper; mais l'écuyer de César le prévint & lui abattit l'épaule d'un coup d'épée.

Ce jour-là César desespéra si fort de ses affaires, que lorsque Pompée, ou par trop de précaution, ou par le caprice de la fortune envieuse, eut manqué de mettre fin à cette grande œuvre, & qu'après avoir repoussé & renfermé les fuyards dans leur camp, il s'en fut retourné sans pousser sa pointe, César en se retirant dit tout haut: *aujourd'hui la victoire étoit aux ennemis, s'ils avoient eu un homme qui eût su vaincre.* Et étant entré dans sa

* *Il voulut prendre les drapeaux des enseignes pour les arrêter; les uns les laissoient entre ses mains.*) Ce que Plutarque dit ici ne se passa point à l'attaque de ses retranchemens par Pompée, mais à l'attaque qu'il fit lui-même tout de suite d'un poste où il avoit appris qu'une légion de Pompée s'étoit enfermée. Il y eut-là un grand combat, où César eut du pire, moins par la valeur de ses ennemis, qu'à cause de la séparation de ses troupes, du desavantage du lieu, & du desordre qui se mit parmi les soldats. Il dit lui-même que dans ces deux attaques il perdit neuf cent soixante hommes d'infanterie & quatre cent de cavalerie, parmi lesquels il y eut plusieurs chevaliers Romains, trente tribuns & centurions, & trente deux drapeaux. Liv. iij. de la guerre civile.

sa tente, & s'étant couché, il passa la nuit la plus triste & la plus inquiete qu'il eût jamais passée, s'abandonnant à des reflexions sans fin, & se reprochant la mauvaise conduite qu'il avoit eue; car ayant devant lui des pays abondans en toute sorte de biens, & quantité de bonnes villes par-tout dans la Macédoine & dans la Thessalie, au lieu d'attirer-là toute la guerre, il avoit plûtôt pris le parti de camper sur le bord de la mer, où ses ennemis étoient les plus forts à cause de leurs flottes, & où il étoit bien plus assiégé par la disette, qu'il n'assiégeoit ses ennemis par ses armes. Déchiré par tous ces raisonnemens & affligé de la nécessité qui le pressoit & de la mauvaise situation de ses affaires, il leva son camp, résolu de marcher contre Scipion dans la Macédoine. Car ou il attireroit après lui Pompée, & le forceroit à combattre dans des lieux où il ne tireroit pas de même ses vivres de la mer, ou bien il viendroit aisément à bout de Scipion seul si Pompée l'abandonnoit.

Cette retraite de César enfla le courage de l'armée de Pompée & de tous ses officiers, qui la regardant comme un aveu de sa défaite & comme une fuite, vouloient qu'on le poursuivît. Mais Pompée n'avoit garde de hazarder une bataille de si grande conséquence; & se sentant abondamment pourvu de tout ce qui est nécessaire pour attendre le bénéfice du tems, il vouloit traîner la guerre en longueur, & matter & consumer par les délais le peu de vigueur qui restoit à l'armée ennemie. Véritablement ce qu'il y avoit de plus aguerri dans cette armée, avoit une grande expérience & une extrême audace pour un jour de combat; mais pour des marches, pour des campemens, pour attaquer des

des remparts & des murailles, pour paſſer les nuits ſous les armes, c'eſt ce que la plûpart ne pouvoient plus faire à cauſe de leur grand âge, les longues & grandes fatigues ayant rendu leurs corps peſans pour ces ſortes de travaux, & les ayant forcés de faire céder leur bonne volonté à leur foibleſſe. D'ailleurs même on diſoit que dans les troupes de Céſar, il régnoit une maladie contagieuſe, qui venoit de la mauvaiſe nourriture qu'elles avoient priſe, &, ce qui étoit encore plus conſidérable, Céſar manquoit d'argent & de vivres; de ſorte qu'il paroiſſoit qu'en très-peu de tems il ſe détruiroit & ſe conſumeroit lui-même.

Pour toutes ces raiſons Pompée refuſant d'en venir à un combat, Caton fut ſeul de ſon avis par la ſeule envie d'épargner le ſang de ſes citoyens; car même ayant vu les corps de ceux des ennemis qui avoient été tués à la derniere attaque, & qui étoient au nombre de mille, il ſe retira la tête couverte du pan de ſa robe, & verſant des larmes. Tous les autres traitoient Pompée de lâche qui fuyoit le combat, & ils tâchoient de le piquer & de l'aiguillonner en l'appellant *Agamemnon & roi des rois*, pour lui reprocher qu'il ne vouloit point quitter cette eſpece de monarchie, & qu'il étoit ravi & ſe complaiſoit en lui-même de voir tant de capitaines à ſes ordres, & aſſidus dans ſa tente pour lui faire la cour. Favonius voulant imiter la liberté & la franchiſe de Caton, déploroit tragiquement leurs malheurs de ce qu'encore cette année cette belle monarchie de Pompée les empêcheroit d'aller manger des figues de Tuſculum. Et Afranius qui étoit fraîchement revenu d'Eſpagne, où il avoit mal fait, & qui étoit ac-

cu.é

cusé d'avoir vendu & livré son armée, s'adressant à lui-même, lui demanda tout haut, *pourquoi il n'alloit pas combattre contre ce marchand, qui avoit acheté de lui ses gouvernemens.*

Ces reproches & ces railleries piquerent sensiblement Pompée & le pousserent à donner la bataille malgré lui, & à poursuivre César, qui avoit déja fait une grande partie de sa marche avec beaucoup de peines & de grandes difficultés, personne ne lui portant des vivres, & tous le méprisant également à cause de sa défaite à Dyrrachium. y Mais après qu'il eut pris d'assaut la ville de Gomphes, qui est la premiere ville de Thessalie qu'on rencontre en venant d'Epire, non-seulement il nourrit abondamment son armée, mais il la délivra de sa maladie d'une maniere fort étrange & fort surprenante; car ses soldats ayant du vin à foison, se mirent à boire avec excès, & se livrant à la débauche & à toutes sortes de momeries, & célébrant par tout le chemin comme des bacchanales, cette ivresse continuelle & cette bonne chere, qui ne finissoit point, chasserent le mal qu'une cause toute contraire avoit produit, & changerent entierement leur constitution.

z Quand les deux armées furent entrées dans la

y *Mais après qu'il eut pris d'assaut la ville de Gomphes.*) Androphene, préteur de la Thessalie, y commandoit. César, qui vit qu'il falloit l'emporter avant que Pompée ou Scipion pussent la secourir, la fit attaquer en même tems de tous côtés en arrivant. L'assaut commença vers les trois heures après midi; & quoique les murailles fussent fort hautes, il en fut maître avant le coucher du soleil.

z Tout ce qui suit jusqu'à la fin de cet article, manquoit au texte; il a fallu le reprendre dans la vie de Pompée, comme Amiot l'a fort bien fait.

la plaine de Pharsale, & qu'elles se furent campées vis-à-vis l'une de l'autre, Pompée retomba dans sa premiere résolution, d'autant plus même qu'il avoit eu des présages sinistres, & que la nuit il avoit eu un songe qui l'alarmoit; car il avoit songé qu'il se voyoit à Rome dans le théatre, & que tout le peuple le recevoit avec de grands battemens de mains, & que lui il se mit à orner de quantité de riches dépouilles la chapelle de Vénus, appellée *Nicéphore*. Cette vision le rassuroit d'un côté à cause de ces battemens de mains, mais elle le troubloit aussi de l'autre; car il craignoit que César rapportant son origine à Vénus, ce songe ne signifiât que lui-même par ses propres dépouilles il orneroit & releveroit la gloire & l'éclat du descendant de cette déesse.

Mais si Pompée étoit alarmé, tous ses capitaines au contraire étoient si fiers & si insolens, que dévorant la victoire par leurs espérances, & croyant la tenir entre leurs mains, ils en partageoient déja les fruits. Déja Domitius, Lentulus Spinther & Scipion s'entrebattoient pour la charge de souverain pontife que possédoit César, & qu'ils regardoient comme vacante. Et il y en eut plusieurs qui envoyerent à Rome retenir & louer d'avance les maisons les plus commodes pour des consuls & pour des préteurs, comme se tenant assurés de monter à ces dignités d'abord après la guerre finie. Mais ceux qui se trémoussoient le plus, & qui témoignoient le plus d'impatience d'en venir aux mains, c'étoient les chevaliers, tout fiers de l'éclat de leurs armes, du bon état de leurs chevaux, de leur bonne mine, & de leur nombre; car ils étoient sept mille contre mille que César avoit. Ils se

voyoient

voyoient encore fort supérieurs en infanterie; car ils avoient quarante-cinq mille hommes de pied, & César n'en avoit que vingt-deux mille. Mais César ayant assemblé ses soldats, leur dit, [a] *que Cornificius qui lui amenoit deux légions, étoit déja fort proche, & que quinze autres cohortes sous le commandement de Calénus, étoient aux environs de Mégare & d'Athenes*, & il leur demanda *s'ils vouloient attendre ces troupes, ou s'ils aimoient mieux donner la bataille seuls & en avoir toute la gloire.* Ils se mirent tous à crier qu'ils le prioient de ne pas attendre, de se mettre à leur tête, & d'imaginer quelque ruse pour attirer l'ennemi, & pour l'engager à en venir à un combat.

César commença par faire un sacrifice pour purifier son armée, & dès qu'il eut immolé la premiere victime, le devin lui déclara d'abord qu'il donneroit la bataille dans trois jours. César lui demanda s'il n'appercevoit point dans les entrailles quelque signe d'un bon succès. *C'est sur quoi*, lui répondit le devin, *vous n'avez qu'à vous interroger vous-même, car vous répondrez mieux que moi; les dieux me montrent seulement un grand changement & une révolution générale, qui vont mettre toutes choses dans un état tout contraire à celui où elles sont. Si vous vous trouvez donc bien présentement, attendez-vous à être mal; & si vous êtes mal, soyez assuré que vous serez bien.* Et la nuit qui précéda la bataille, comme il visitoit les gardes, vers le minuit on apperçut en l'air un grand brandon de feu, qui passant par-dessus son camp parut aller

[a] *Que Cornificius qui lui amenoit deux légions, étoit déja fort proche.*) C'est Q. Cornificius, questeur de César, & qu'il avoit envoyé pour gouverneur en Illyrie l'été précédent avec deux légions.

b César

aller tomber avec une flamme fort vive & fort éclatante dans celui de Pompée ; & comme on posoit les gardes du matin, on sentit tout-à-coup une espece de tumulte parmi les ennemis comme une terreur panique. [b] César s'attendoit si peu à combattre ce jour-là, qu'il avoit déja donné le signal de lever le camp, & de se retirer pendant les ténebres.

Comme l'armée décampoit, & que les tentes étoient déja pliées, ses coureurs vinrent à toute bride lui annoncer que les ennemis sortoient de leurs retranchemens pour donner bataille. Ravi de cette nouvelle, il crie aux soldats qu'il faut demeurer ; & après avoir fait ses prieres aux dieux, il range ses troupes & les partage en trois corps ; [c] il donne celui du milieu à commander à Domitius, l'aile gauche à Antoine, & il se place

[b] *César s'attendoit si peu à combattre ce jour-là, qu'il avoit déja donné le signal pour lever le camp.*) César voyant qu'il auroit du desavantage à attaquer Pompée sur la montagne où il étoit campé, & qu'il ne pouvoit l'attirer au combat, crut qu'il lui feroit avantageux de tenir la campagne; parce qu'en changeant souvent de camp, il feroit mieux subsister ses troupes, & travailleroit celles de son ennemi, outre que dans ce changement il se présenteroit quelque occasion de donner bataille. Cela réussit encore plûtôt qu'il n'avoit cru. Car à peine avoit-on plié les tentes, qu'on apperçut Pompée qui avoit quitté ses retranchemens.

[c] *Il donne celui du milieu à commander à Domitius l'aile gauche à Antoine, & il se place à la droite où étoit sa dixieme légion.*) César écrit lui-même qu'il mit la dixieme légion à la droite selon sa coutume, & la neuvieme à la gauche, fortifiée de la huitieme, à cause qu'elle étoit fort affoiblie par les combats de Dyrrachium; que le reste de ses légions remplissoit l'espace entre les deux aîles ; qu'Antoine commandoit la gauche, Sylla la droite, & Domitius le corps de bataille, & que pour lui il se plaça à la droite vis-à-vis de Pompée.

*d L'armée*

place à la droite où étoit sa dixieme légion à la tête de laquelle il vouloit combattre. Et voyant la cavalerie des ennemis opposée à cette aîle droite, & craignant leur grand nombre & l'éclat de leurs armes, il fit secretement venir six cohortes qu'il détacha de la troisieme ligne, & les plaçant derriere son aîle leur ordonna tout ce qu'elles devoient faire quand cette cavalerie viendroit le charger.

[d] L'armée de Pompée étoit rangée de cette maniere : Pompée étoit à l'aile droite, [e] Domitius étoit à la gauche, & il avoit donné le corps de bataille à son beau-pere Scipion. Toute sa cavalerie s'étoit jettée à cette aîle gauche, comme assurée d'envelopper l'aîle droite de César, & de commencer la déroute par l'endroit où commandoit ce général même. Car elle faisoit son compte qu'il n'y avoit point de bataillon si

[d] *L'armée de Pompée étoit rangée de cette maniere : Pompée etoit à l'aile droite.*) César écrit tout le contraire, car il dit que Pompée étoit à la gauche. *Pompée*, dit-il, *étoit à l'aile gauche avec les deux légions que César lui avoit renvoyées ; & à la droite étoit la légion de la Cilicie, avec les cohortes qu'Afranius avoit amenées d'Espagne, que Pompée considéroit comme ses meilleures troupes, & Scipion étoit au milieu avec les légions de la Syrie.* Il ne nomme pas celui qui commandoit la droite, à moins qu'il ne veuille faire entendre que c'étoit Afranius.

[e] *Domitius étoit à la gauche.*) Appien met aussi Domitius à la gauche, mais Lucain assure qu'il étoit à la droite.

*——— Tibi nomine pugnax*
*Adverso, Domiti, frons dextri tradita Martis.*

Mais voilà donc deux Domitius, l'un qui commande le corps de bataille de César, & l'autre une des aîles de Pompée. On peut soupçonner qu'il y a faute au texte.

*f Et*

si profond dans cette aile droite qui pût soutenir l'effort d'une cavalerie si nombreuse, mais qu'ils seroient d'abord rompus, & qu'elle leur passeroit sur le ventre au premier choc.

Les deux généraux étant sur le point de faire sonner la charge, Pompée commanda à son infanterie de se tenir ferme & bien serrée, & d'attendre l'ennemi sans s'ébranler, jusqu'à ce qu'il fût à la portée du javelot. [f] Et César dit lui-même qu'en cela il fit une grande faute, pour avoir ignoré qu'au commencement du combat l'impression que l'on fait en courant de vîtesse est & plus forte & plus terrible, qu'elle ajoûte beaucoup de roideur & de violence aux coups, & qu'elle enflamme le courage qui est soufflé & allumé par le mouvement rapide de tant de milliers d'hommes, comme la flamme par le vent.

Quand les trompettes eurent donné le signal, César prêt à s'ébranler, vit le capitaine de la premiere compagnie d'une légion, brave homme de sa personne, très-éprouvé dans une infinité d'actions, & auquel il avoit beaucoup de confiance, qui encourageoit ses soldats, & les exhortoit à bien faire leur devoir. Il l'appella par son nom, & lui adressant la parole : *eh bien, Caius Crassinius*, lui dit-il, *que devons-nous espérer? Avons-nous bon courage?* Alors Crassinius lui tendant la main & haussant la voix, lui répondit : *César*,

*f Et César dit lui-même, qu'en cela il fit une grande faute.*) Dans les remarques sur la vie de Pompée, j'ai rapporté les propres termes de César. C'est aux grands capitaines à décider si César a raison d'appeller cela une faute. J'ai oui dire & j'ai lu que des généraux de grande réputation ont pratiqué quelquefois avec succès ce que Pompée ordonne ici à ses troupes, & que César blâme si fort.

*g Mais*

*César, nous vaincrons avec gloire, & aujourd'hui vous me louerez mort ou vif.* En finiſſant ces mots, il ſe jette le premier avec impétuoſité ſur les ennemis, attirant après lui toute ſa troupe, qui étoit de ſix-vingts ſoldats. Il taille en pieces tout ce qu'il rencontre ſur ſon paſſage, pénetre toujours plus avant, & fait un grand carnage, juſqu'à ce qu'enfin il reçut dans la bouche un coup d'eſtoc pouſſé avec tant de violence, que la pointe de l'épée ſortit par le chignon du cou.

Les deux corps de bataille étant ainſi engagés & combattant avec beaucoup de furie, la cavalerie de l'aile gauche de Pompée s'avance fierement, & étend ſes eſcadrons pour envelopper l'aile droite de César; [g] mais avant qu'ils puſſent la charger, les ſix cohortes que César avoit placées à la queue de ſon aile pour corps de réſerve, donnent bruſquement ſans lancer le javelot de loin comme de coutume, & ſans chercher à frapper à coups de main, ni les cuiſſes, ni les jambes des ennemis, mais donnant droit dans les yeux, & cherchant à les aſſéner au viſage ſelon l'ordre qu'ils avoient reçu; car César ſe douta bien que ces cavaliers, très-novices dans les combats, & peu accoutumés aux bleſſures,

[g] *Mais avant qu'ils puſſent la charger.*) Je ne ſai pas quels mémoires Plutarque a ſuivis ſur cette bataille de Pharſale; mais ce qu'il dit ici, que les ſix cohortes de César tomberent ſur la cavalerie de Pompée avant qu'elle eût eu le tems de charger l'aile droite de César, eſt démenti par César lui-même, qui dit que cette cavalerie renverſa la ſienne qui étoit plus foible, & lui fit perdre du terrein. *Eodem tempore equites à ſiniſtro Pompeii cornu, ut erat imperatum, univerſi procurrerunt, omniſque multitudo ſagittariorum ſe profudit; quorum impetum noſter equitatus non tulit, ſed paulum loco motus ceſſit, &c.* Lib. iij. de bello civili.

blessures, comme jeunes mignons qu'ils étoient, & faisant parade de leur beauté & de cette fleur de jeunesse, éviteroient sur-tout ces sortes de blessures, & n'attendroient point, tant par la crainte du danger présent d'être tués, que par l'horreur d'une difformité qui dureroit toute leur vie. [h] Et cela arriva comme il l'avoit prévu. Ces jeunes chevaliers ne pouvoient souffrir ces javelines qu'on leur portoit dans le visage, & n'osoient regarder ce fer qui brilloit si près de leurs yeux, mais ils détournoient la vûe, & se couvroient la tête pour garantir leur visage; & enfin ayant ainsi rompu leurs rangs, ils prirent honteusement la fuite, abandonnant tous leurs gens de pied à la boucherie. Car d'abord ceux qui les avoient renversés envelopperent leur infanterie, & la prenant en queue & de front, ils la taillerent en pieces.

Pompée voyant de son aîle droite la cavalerie de sa gauche fuir à vauderoute, ne fut plus le même

h *Et cela arriva comme il l'avoit prévu.* ) César dit lui-même que ce corps de reserve de six cohortes seroit cause du gain de la bataille, & il l'avoit dit à ses soldats en les haranguant. *Neque vero Cæsarem fefellit, quin ab iis cohortibus, quæ contra equitatum in quarta acie collocatæ essent, initium victoriæ oriretur, ut ipse in cohortandis militibus pronuntiaverat.* Lib. iij. Frontin met la prévoyance de César dans tout son jour, en expliquant l'ordonnance qu'il donna à ces six cohortes. *Sed deinde cohortes in subsidio retinuit ad res subitas. Sed dextro latere conversas in obliquum, unde equitatum hostiam expectat, collocavit, nec ulla res ad victoriam plus eo die Cæsari contulit.* « Il fit un » corps de reserve de six co- » hortes pour les cas qui » pourroient arriver subite- » ment, & il les rangea en » biais, leur faisant tourner » le visage à droite par où il » attendoit que la cavalerie » de Pompée l'attaqueroit, » & rien ne contribua da- » vantage ce jour-là à la vic- » toire de César.

i B

même qu'il étoit auparavant, & ne se souvint plus qu'il étoit le grand Pompée; mais semblable à un homme dont un dieu avoit aliéné l'esprit, ou qui étoit étonné de cette défaite qu'il regardoit comme divinement avenue, [1] il piqua droit au camp sans dire une seule parole, se retira dans sa tente, & s'assit en attendant ce qui arriveroit. Enfin toute son armée ayant plié & pris la fuite, les ennemis allerent attaquer ses retranchemens, & combattre contre ceux qui les défendoient; alors, comme revenu à lui-même, il s'écria: *Quoi, jusques dans mon camp?* Et sans dire un seul mot de plus, il quitta son manteau de général & les marques de sa dignité, & prenant un habit convenable à sa fuite, il se déroba & gagna le chemin de Larisse. Or toutes les aventures qu'il eut depuis, & comment s'étant livré lui-même aux Egyptiens, il fut assassiné par ces traîtres, c'est ce que nous exposerons en détail dans sa vie.

César ayant forcé le camp de Pompée, & voyant ce grand nombre d'ennemis qu'on avoit tués, & ceux que l'on tuoit encore, dit en soûpirant: *ils l'ont voulu, ils m'ont réduit à cette nécessité. Moi, César, après tant de grandes batailles gagnées, après tant de guerres si glorieusement terminées, si je m'étois dessaisi de mes troupes, j'aurois été condamné.* Pollion écrit qu'il prononça ces paroles en langage Romain, & que lui, il les mit ensuite

[1] *Il piqua droit au camp sans dire une seule parole.*) Il ne dit rien en se retirant; mais en arrivant à son camp il dit aux officiers qu'il avoit laissés pour le garder: *Songez à bien défendre le camp, s'il arrivoit quelque malheur. Je m'en vais visiter les autres portes, & assurer les corps-de-garde.*

 2 Et

ensuite en Grec. Il ajoûte que la plûpart de ceux qui furent tués à l'attaque des retranchemens, n'étoient que des valets, [k] & qu'il ne périt dans le combat que six mille hommes. César incorpora dans ses légions la plûpart des gens de pied qui furent faits prisonniers. Il pardonna aux principaux & aux plus considérables. De ce nombre fut Brutus, celui qui le tua depuis; & l'on dit, que comme après le combat il fut quelque tems sans paroître, César en fut très-inquiet, & qu'ensuite s'étant trouvé plein de vie, & s'étant venu rendre à lui, il en témoigna une extrême joie.

[l] Parmi le grand nombre de présages qui annoncerent cette victoire, le plus remarquable & le plus éclatant fut celui qui arriva à Tralles. Dans le temple de la Victoire il y avoit une statue de César : toute la place d'alentour étoit une terre fort dure d'elle-même, & d'ailleurs elle étoit pavée d'une pierre aussi dure que le marbre;

[k] *Et qu'il ne périt dans le combat que six mille hommes.*) César dit qu'il y mourut environ quinze mille hommes des ennemis, & qu'il y eut plus de vingt quatre mille prisonniers; qu'il y gagna huit aigles & cent quatre-vingt drapeaux, & qu'il ne perdit qu'environ deux cent soldats & quelques trente centurions, du nombre desquels étoit Crastinus.

[l] *Parmi le grand nombre de présages qui annoncerent cette victoire.*) César en rapporte quelques-uns. Il dit qu'il apprit qu'au temple de Minerve à Elide, la statue de la Victoire qui étoit tournée vis-à-vis de la déesse, se tourna vers la porte du temple le jour du combat. Qu'à Antioche on entendit par deux fois un si grand cri d'armée, & un si grand bruit de trompettes, que toute la ville prenant les armes courut sur les remparts. La même chose arriva à Ptolémaïde. A Pergame, dans le sanctuaire du temple, où il n'étoit permis qu'aux seuls prêtres d'entrer, on entendit un bruit de tambours. Ensuite il rapporte celui de Tralles.

m Pour

bre ; cependant de cette terre & de ce pavé il s'éleva tout-d'un-coup une palme joignant le piédestal de la statue. Et dans Padoue Caïus Cornélius, homme fort célebre dans l'art de la divination, compatriote de l'historien Tite-Live, & fort connu de lui, étoit ce jour-là assis à contempler le vol des oiseaux. D'abord, comme le rapporte Tite-Live, il connut le tems de la bataille, & dit à ceux qui étoient-là présens, *que cette grande affaire alloit se vuider, & que les deux généraux menoient les troupes à la charge.* Ensuite s'étant remis à observer, & ayant vu certains signes, il se leva plein d'enthousiasme, & cria : *César, tu as vaincu.* Comme tous les assistans étoient étonnés de cette saillie, il ôta de dessus sa tête la couronne qu'il portoit, & jura *qu'il ne la remettroit jamais que l'évenement n'eût justifié son témoignage & servi de preuve à son art.* Tite-Live assure que cela se passa de cette maniere.

César, après avoir affranchi toute la nation des Thessaliens en faveur de la victoire qu'il avoit remportée dans leur pays, se mit à poursuivre Pompée ; & étant arrivé en Asie, il affranchit aussi les Gnidiens [m] pour faire plaisir à Théopompe qui avoit fait le recueil des fables, & il déchargea tous les habitans de l'Asie de la troisieme partie des impôts.

Quand il aborda à Alexandrie, Pompée avoit déja été assassiné ; & comme Théodotus lui présenta sa tête, il détourna la vûe, & ayant reçu seu-

m *Pour faire plaisir à Théopompe.*) C'est Théopompe de Gnide, un des intimes amis de César, & qui avoit beaucoup de crédit auprès de lui. Il ne faut pas le confondre avec Théopompe de Chio, qui vivoit du tems de Philippe, pere d'Alexandre.

ſeulement ſon anneau, qui lui ſervoit de cachet; il ſe prit à pleurer à chaudes larmes. Tous ceux des amis & des familiers de Pompée qui s'étoient écartés dans la campagne, & qui furent pris par le roi, il les combla de préſens, & les reçut à ſon ſervice. Il écrivit à Rome à ſes amis, *que le plus grand & le plus agréable fruit qu'il tiroit de ſa victoire, c'étoit de ſauver tous les jours quelques-uns de ſes citoyens, qui avoient pris les armes contre lui.*

Pour ce qui eſt de la guerre qu'il eut à Alexandrie, les uns diſent qu'elle fut ſans aucune néceſſité, & qu'il ne l'entreprit que par l'amour qu'il eut pour Cléopatre; ce qui fut auſſi honteux pour ſa réputation, que dangereux pour ſa perſonne. Les autres en accuſent les miniſtres du roi, & particulierement l'eunuque Pothin qui avoit le plus de crédit & d'autorité à la cour, le même qui avoit tué Pompée, & qui ayant chaſſé Cléopatre, dreſſoit ſecrettement des embûches à Céſar. Et l'on prétend que ce fut par cette raiſon que Céſar commença depuis ce tems-là à paſſer les nuits en feſtins pour ſe tenir mieux ſur ſes gardes. Outre ces embûches ſecretes que Pothin lui dreſſoit, il faiſoit encore & diſoit tous les jours ouvertement contre lui mille choſes inſupportables, qui marquoient un mépris outré, & qui tendoient à l'expoſer à la haine publique; car il faiſoit diſtribuer à ſes ſoldats le bled le plus vieux & le plus gâté, leur diſant qu'ils devoient s'en contenter & prendre patience, puiſqu'ils vivoient aux dépens d'autrui. Il avoit la malice de ne faire ſervir à la table du roi que de la vaiſſelle de bois ou de terre, diſant que la vaiſſelle d'or & d'argent, c'étoit Céſar qui l'avoit en gages pour quelque dette. Car le

pere du roi qui régnoit alors, devoit effectivement à César dix-sept millions cinq cent mille drachmes, dont César avoit déja remis les sept millions cinq cent mille drachmes à ses enfans, & ne demandoit plus que les dix millions restans pour l'entretien de son armée. Pothin au lieu de le payer, le pressoit tous les jours de partir & d'aller terminer les grandes affaires qu'il avoit sur les bras, & qui étoient pour lui de plus grande conséquence que le payement de cette somme; qu'après qu'il auroit tout fini il recevroit cet argent avec les bonnes graces du roi. Mais César lui répondit *qu'il n'avoit pas besoin du conseil des Egyptiens pour ses affaires*, & dépêcha secretement à Cléopatre un homme affidé pour la presser de revenir sans délai.

Cette princesse ne prit avec elle de tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile, se jetta dans un petit bateau, & arriva au pied des murailles du château d'Alexandrie qu'il étoit déja nuit toute close. Mais voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'entrer sans être connue, elle s'avisa de ce stratagême : elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes; Apollodore le couvrit d'une enveloppe, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, & le porta de cette maniere par la porte du château dans l'appartement de César. On dit que ce fut le premier attrait qui porta César à l'aimer; car cette ruse lui fit juger que cette princesse avoit beaucoup d'audace & beaucoup d'esprit; & qu'ensuite son commerce & les graces de sa conversation ayant achevé de le subjuguer, [a] il la raccommoda avec

[a] *Il la raccommoda avec le roi son frere, & voulut qu'elle régnât conjointement avec lui.*) Cela étoit expressément

avec le roi son frere, & voulut qu'elle regnât conjointement avec lui. Il y eut un grand festin pour célébrer la fête de cette réconciliation.

Dans ce festin un des esclaves de César, qui étoit son barbier, porté par sa timidité & par sa défiance naturelle, en quoi il surpassoit tous les hommes, alloit furetant par tous les coins de la salle & du palais; & prêtant par-tout l'oreille, attentif à tout ce qui se passoit, il découvrit une embûche que dressoient à César l'eunuque Pothin, & Achillas général des troupes d'Egypte. César en ayant été averti, mit des gardes dans la salle, & tua Pothin. Achillas se sauva à l'armée, & excita contre lui une guerre très-dangereuse & très difficile; car César avec très-peu de troupes avoit à résister en même tems à une grande ville & à une puissante armée.

° Le premier grand danger où il se trouva, ᵖ ce fut la disette d'eau; car les ennemis lui avoient

ſément porté par le testament du roi leur pere, dont il avoit fait exécuteur le peuple Romain.

° *Le premier grand danger où il se trouva, ce fut la disette d'eau.*) Mais avant celui-là il s'étoit trouvé dans un autre, qui n'étoit pas moins grand, lorsqu'il fut attaqué dans le palais par Achillas qui s'étoit rendu maître d'Alexandrie. César décrit ce combat à la fin du troisieme livre de la guerre civile.

p *Ce fut la disette d'eau.*) La ville d'Alexandrie étoit toute creuse sous terre & pleine d'aqueducs par où elle recevoit l'eau du Nil, & la distribuoit dans les maisons des particuliers, où elle s'éclaircissoit peu-à-peu dans des puits & dans des citernes; les maîtres des maisons & leurs familles bûvoient de cette eau-là, mais le menu peuple étoit forcé de boire de l'eau courante qui étoit bourbeuse & très-mal saine; car il n'y avoit point de fontaine dans la ville. Comme le fleuve étoit au pouvoir des ennemis, ils crurent qu'ils pourroient ôter l'eau à César. Ils boucherent donc tous les conduits par où elle étoit portée dans

avoient ôté toute l'eau de la riviere en bouchant les aqueducs qui la portoient dans son quartier.

Le second fut la perte de sa flotte, qu'il fut forcé de brûler lui-même pour empêcher les ennemis de s'en saisir ; & le feu s'étant communiqué de l'arsenal au palais, consuma la grande bibliotheque que les rois y avoient assemblé avec beaucoup de dépense & de soin.

¶ Le troisieme, ce fut au combat naval qu'il donna près de l'isle du Phare ; car ayant vu dedessus la digue ses gens pressés, il sauta dans un esquif, & alla à leur secours. Les Egyptiens accoururent de tous côtés pour l'envelopper ; mais il se jetta à la mer, & gagna à la nage avec beaucoup de peine & de difficulté ses galeres les plus éloignées. On dit que quand il se jetta il tenoit par hazard quelques papiers, & qu'il les garda toujours sans les abandonner, les tenant d'une main au-dessus de l'eau pendant qu'il nageoit de l'autre, quoiqu'il fût en butte à tous les traits des ennemis & qu'il fût obligé de plonger

dans son quartier ; & non contens de cela, ils entreprirent par un travail long & pénible de faire remonter celle de la mer par des roues & par des machines, pour corrompre celle qui étoit en reserve dans des citernes & dans les puits. César remédia à cette extrémité en faisant creuser des puits en diligence. En une nuit il trouva quantité d'eau douce qui rendit inutiles tous les travaux des ennemis. *César*, dans la guerre d'Alexandrie.

¶ *Le troisieme, ce fut au combat naval qu'il donna près de l'isle du Phare.*) Plutarque confond ici des choses qui méritoient d'être distinguées & racontées même en détail. Il y eut d'abord un grand combat naval. Après ce combat, César attaqua l'isle, & ensuite la digue, & ce fut dans cette derniere attaque que se passa ce que Plutarque raconte ici.

ger souvent. [r] L'esquif qu'il avoit quitté fut coulé à fond avec tous ceux qui étoient dedans. Enfin le roi s'étant retiré vers ses troupes, César le suivit, l'attaqua dans son camp, le força, & lui tua beaucoup de monde. Le roi ayant voulu se sauver dans un vaisseau disparut, & on n'en sut depuis aucunes nouvelles. [s] Cela donna lieu à César d'établir reine d'Egypte sa sœur Cléopatre, qui étoit grosse de lui, & qui bien-tôt après accoucha d'un fils, que les peuples d'Alexandrie appellerent Césarion.

Cette guerre d'Alexandrie ainsi terminée, César prit le chemin de la Syrie avec sa sixieme légion. Dès qu'il fut entré en Asie, il apprit que Domitius Calvinus, qui avoit le gouvernement de l'Asie mineure & des provinces voisines, ayant été défait par Pharnace, fils de Mithridate, s'étoit enfui du royaume de Pont avec un peu de troupes, & que Pharnace poursuivant sa victoire avec une ardeur extrême, s'étoit rendu maitre de la Bithynie & de la Cappadoce, & alloit se saisir de la petite Arménie, ayant fait soulever contre les Romains les rois & les tétrarques de tout le pays. César marcha contre lui avec trois légions; [t] & lui ayant donné une grande

[r] *L'esquif qu'il avoit quitté, fut coulé à fond.*) César conte cela autrement; car il dit qu'ayant voulu gagner son vaisseau, il fut si accablé de la foule, qu'il fut forcé de se jetter à la nage pour gagner ses galeres les plus éloignées, car il se douta de ce qui arriveroit à son vaisseau, qui en effet périt avec tous ceux qui étoient dedans.

[s] *Cela donna lieu à César d'établir reine d'Egypte sa sœur Cléopatre.*) César ne donna pas la couronne à Cléopatre seule, il la donna aussi à son jeune frere, à qui, par le testament du feu roi, elle étoit substituée en cas que son aîné vînt à mourir sans enfans.

[t] *Et lui ayant donné une grande bataille près de la ville*

grande bataille près de la ville de Zéla, il défit toute son armée, & le chassa du royaume de Pont; & pour marquer la promptitude & la rapidité de cette victoire en écrivant à Amintius un de ses amis, il ne mit que ces trois mots, *veni, vidi, vici*, « je suis venu, j'ai vû, j'ai » vaincu ». Mais dans le langage Romain ces trois mots ayant une même terminaison, & n'étant tous que de deux syllabes, ont une grace & une briéveté admirable qu'une autre langue ne sauroit conserver.

Après ce grand succès il repassa en Italie & s'en retourna à Rome où il arriva comme l'année, pour laquelle il avoit été nommé dictateur pour la seconde fois, étoit près de finir; jamais avant lui cette charge n'avoit été annuelle. Il fut élu consul pour l'année suivante. Mais il fut fort blâmé de ce que ses soldats ayant tué dans une émeute deux personnages prétoriens, Cosconius & Galba, il n'en fit d'autre punition que de les appeller citoyens, au lieu de les appeller soldats, & que même il leur fit distribuer à chacun mille drachmes, & leur assigna de grandes portions de terre dans l'Italie.

On mit aussi sur son compte, & on lui reprocha les fureurs de Dolabella, l'avarice insatiable d'Amintius, les débauches & les ivrogneries d'Antoine, & l'insolence de Corfinius, [u] qui s'étoit

*ville de Zela.*) La description de cette bataille mérite d'être lûe. César y met dans un beau jour la folle témérité de Pharnace. Plutarque appelle cette ville *Zela* comme Strabon, & César l'appelle *Zelie*. Elle étoit dans le Pont appellé *Polémoniaque*.

[u] *Qui s'étoit fait adjuger la maison de Pompée.*) Xylander & Crusérius ont cru avec raison qu'il y a une transposition dans le texte de Plutarque, & qu'il faut la

s'étoit fait adjuger la maison de Pompée, * & qui l'abattoit pour la faire plus grande, comme ne la trouvant pas suffisante pour lui. Toutes ces choses déplaisoient fort aux Romains; César ne l'ignoroit pas, & il auroit bien voulu qu'elles n'eussent pas été; mais à cause de ses vues de politique, il étoit forcé de se servir de ces agens pour arriver à ses fins.

Caton & Scipion s'étant sauvés en Afrique après la bataille de Pharsale, & y ayant assemblé des forces considérables par le secours du roi Juba, César résolut de marcher contr'eux. Il passa en Sicile vers le solstice d'hiver; & pour ôter à ses officiers & à ses soldats toute espérance d'un plus long délai, & pour les tenir en état de partir à toute heure, il fit dresser son pavillon sur le bord de la mer, de sorte que les flots venoient presque battre au pied. Dès que le vent fut favorable, y il s'embarqua, fit voile avec

la corriger en lisant, *l'insolence de Cornificius, & les ivrogneries d'Antoine, qui s'étoit fait adjuger la maison de Pompée.* Car c'étoit, non Cornificius, mais Antoine qui s'étoit fait adjuger la maison de Pompée, où il faisoit tous les jours des débauches horribles, comme cela paroît par la seconde philippique de Cicéron, & par quelque passage de Plutarque même dans la vie d'Antoine.

* *Et qui l'abattoit pour la faire plus grande, comme ne la trouvant pas suffisante pour lui.*) Cette réflexion de Plutarque est très sage. Rien ne déplaît tant à des citoyens que de voir un homme médiocre occuper la maison d'un grand personnage, & la changer toute entiere parce qu'il ne la trouve ni assez grande ni assez magnifique pour lui. Cela marque les derniers excès du luxe. Les exemples de cette folie, & d'une plus grande encore, ne manquent pas à notre siecle.

y *Il s'embarqua, fit voile avec trois mille hommes de pied & fort peu de cavalerie.*) Hirtius dit qu'il embarqua jusqu'à six légions & deux mille chevaux. Mais apparemment

avec trois mille hommes de pied & fort peu de cavalerie ; & les ayant mis à terre sans être découvert, [z] il se rembarqua pour aller quérir le reste de ses troupes, craignant qu'il leur arrivât quelque échec en chemin. Il les trouva faisant route & les amena toutes dans son camp.

Là il apprit que les ennemis se confioient sur quelque ancien oracle qui portoit, *que tel étoit l'ordre des destinées, que la race de Scipion vainquît toujours en Afrique.* Il seroit difficile de dire si César eut seulement en vue de se divertir & de se mocquer de Scipion qui commandoit l'armée ennemie, [a] ou s'il agit sérieusement pour s'approprier l'oracle ; quoi qu'il en soit, il avoit dans son armée un homme peu considérable par lui même, & dont on ne faisoit aucun compte, qui étoit pourtant de la maison des Scipions Africains, [b] & qu'on appelloit Scipion Salution. Dans

remment Plutarque parle ici des trois mille hommes de pied & des cent cinquante chevaux, avec lesquels il prit terre ; les vaisseaux qui portoient les autres troupes s'étant égarés à cause des vents contraires.

z *Il se rembarqua pour aller querir le reste de ses troupes.* ) Il se rembarqua à deux lieues de Ruspine avec sept cohortes ; mais après avoir passé la nuit dans ses navires, au point du jour, comme il vouloit partir, la flotte dont il étoit en peine arriva, de sorte qu'il fit descendre ses gens pour la recevoir sur le rivage, & fit aussitôt entrer les vaisseaux dans le port.

a *Ou s'il agit sérieusement pour s'approprier l'oracle.* ) Il y a plus d'apparence au premier, car César n'étoit pas assez simple pour croire que les destinées fussent attachées, non à la personne, mais au nom, & qu'il fût en son pouvoir de les transférer en substituant un homme de même nom à la place de celui que le ciel auroit eu en vûe.

b *Et qu'on appelloit Scipion Salution.* ) Plutarque n'explique pas ce qui avoit fait donner à ce Scipion le sobriquet de *Salution*, & c'est pourtant ce qui peut mener

Dans tous les combats & dans toutes les rencontres, il donnoit à ce Scipion le commandement de l'armée, comme s'il eût été le véritable général „ & cela arrivoit souvent; car il étoit souvent obligé d'en venir aux mains, parce qu'il manquoit de vivres; [e] il n'avoit ni beaucoup de bled

ner à l'intelligence du mot & à son origine. Suétone ne l'a pas oublié. *Despectissimum quemdam*, dit-il, *cui ad opprobrium vitæ Salutioni cognomen erat.* « Un homme très-méprisé, à qui on avoit donné le surnom de Salution pour lui reprocher sa vie infame ». *Salution* est donc un mot qui marque quelque infamie. Selon Vossius, son origine est grecque; de σαλπίζων σαλπίγγων, *trompette*, on a fait *salpitio*, *salvito*, & *salutio*. Et on a donné ce nom aux bouffons de profession qui s'enfloient les joues pour se faire donner des soufflets qui fissent plus de bruit. Ainsi *salutio* est un bouffon qui se livre à toutes sortes d'affronts & d'insultes. De-là vient que dans les gloses on trouve *salapitta*, ῥάπισμα, soufflet. Et sur cela le même Vossius prétend qu'il faut corriger ce vers de Catulle,

*Di magni, Salicippium disertum;*

& qu'il faut lire *salapittium*; mais cela me paroît bien forcé. Je préfere la conjecture de Lipse, qui croyoit que ce Scipion avoit été nommé, non *Salution*, mais *Salacion*, par un diminutif du mot *salax*. De *salax*, *salacio*; comme de *senex*, *senecio*; & de cette maniere la véritable leçon de Catulle seroit *salacippium*. Cela est plus naturel & plus vraisemblable.

[e] *Il n'avoit ni beaucoup de bled pour les hommes ni beaucoup de fourrage pour les chevaux.*) Plutarque passe ici beaucoup de choses très-importantes. Car ce qu'il va dire n'arriva qu'après la jonction de Scipion & de Labiénus, & auparavant il s'étoit passé des faits considérables, comme tout ce que César fit avant l'arrivée de ses troupes, son décampement de devant la ville de Damiette, son combat avec la cavalerie de Juba, & surtout sa rencontre avec Labiénus, qui fut une bataille mémorable.

bled pour les hommes, ni beaucoup de fourrage pour les chevaux, & ses cavaliers étoient obligés de leur donner pour toute pâture de la mousse & de l'algue du rivage, après l'avoir lavée dans de l'eau douce pour en ôter la salure, & y avoir mêlé un peu de sainfoin pour leur donner du goût. Cette disette venoit de ce que les Numides, qui sont très-dispos & très-légers à cause de la vitesse de leurs chevaux, paroissoient tous les jours en grand nombre & tenoient la campagne, de sorte qu'on n'osoit s'écarter pour aller au fourrage.

Un jour que la cavalerie de César n'avoit rien à faire, elle s'amusoit à regarder un Africain qui dansoit merveilleusement, & jouoit en même tems de la flûte à donner de l'admiration. Tous ces cavaliers étoient assis tout émerveillés, ayant laissé à leurs valets le soin de leurs chevaux. Tout-à-coup les ennemis les enveloppant fondent sur eux, en tuent une partie, & les autres ayant pris la fuite pour gagner leur camp, ils les poursuivent & entrent pêle-mêle avec eux. Si César en personne & avec lui Pollion ne fussent accourus à leur secours, & n'eussent arrêté leur fuite, la guerre étoit entierement finie, & César défait. Il y eut encore une autre rencontre où les ennemis remporterent quelque avantage. Et ce fut dans cette occasion là que César, voyant l'enseigne qui portoit l'aigle prendre la fuite, courut à lui, & le prenant par le cou il lui fit tourner visage, & lui dit, *c'est là que sont les ennemis.*

Ces premiers succès éleverent le courage à Scipion, & lui donnerent l'audace d'en venir à une bataille. Laissant d'un côté Afranius, & de l'autre Juba, campés séparément avec peu de troupes.

troupes, il se mit à fortifier un camp au-dessus d'un étang près de la ville de Thapse, [d] afin qu'il servit de fort & de retraite à ses gens dans le combat. Comme il travailloit à ces retranchemens, César, après avoir traversé avec une rapidité incroyable un pays marécageux & tout coupé de défilés & de montagnes, tomba sur lui à l'improviste, prit les uns en queue, attaqua les autres de front; & les ayant tous mis en fuite, il poursuivit sa pointe: & profitant de l'occasion & de la faveur de la Fortune [e], il prit tout d'un train le camp d'Afranius, & ensuite celui des Numides; Juba s'étoit retiré. Ainsi, dans une petite partie d'un seul jour, il se rendit maitre de trois camps, & tua cinquante mille hommes des ennemis, sans avoir perdu cinquante hommes.

Voilà, comme quelques historiens racontent, le succès de cette bataille. Mais il y en a d'autres qui assûrent que César ne se trouva pas a l'action, parce que, comme il mettoit ses gens en bataille, & qu'il donnoit ses ordres, il fut surpris d'une attaque du mal-caduc auquel il étoit sujet, & que, comme il en sentit les premieres approches, avant qu'il lui eût entierement lié les sens & abattu les forces, étant déja dans le tremblement, il se fit porter dans une des tours prochaines où il se tint en repos jusqu'à ce que l'accès fût passé.

D'un grand nombre d'hommes consulaires ou prétoriens qui échapperent de la bataille & qui furent pris, les uns se tuerent eux-mêmes, & César en fit mourir plusieurs. Comme il avoit une

[d] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Thapsaque.*

[e] Il avoit donné pour mot *la bonne fortune.*

f Car

une forte passion d'avoir en sa puissance Caton en vie, il marcha à la hâte vers Utique où Caton avoit été laissé pour la défendre, ce qui fit qu'il ne se trouva pas au combat. Mais, ayant appris en chemin qu'il s'étoit tué lui-même, il parut visiblement qu'il en étoit fâché, & on n'en sauroit deviner la raison, quoique dans le moment il s'écria : *O Caton, je t'envie la gloire de ta mort, puisque tu m'as envié celle de te donner la vie.* Cependant le traité qu'il fit contre lui après sa mort même, ne marque pas un homme bien intentionné, & qui fût disposé à lui faire grace. *f* Car comment auroit-il épargné Caton vivant, s'il l'eût eu en sa puissance, puisqu'il répandoit tant de venin & tant de bile sur Caton mort? Mais de la clémence avec laquelle il pardonna à Ciceron, à Brutus & à mille autres, qui avoient porté les armes contre lui, on conjecture qu'il lui auroit aussi pardonné, & que ce traité étoit moins l'effet de la haine qu'il eut pour lui, que d'une ambition de politique, car il fut fait pour une telle occasion. Ciceron avoit composé l'éloge de Caton, & il avoit donné le nom même de *Caton* à son livre. Cet ouvrage étoit fort estimé & fort couru, comme on peut penser, tant à cause de la réputation de son auteur qui étoit le plus éloquent des orateurs de son tems, que pour la grandeur & la beauté du sujet qui étoit des plus riches. Cela chagrina César qui crut que l'éloge d'un homme qui s'étoit tué pour ne

*f Car comment auroit-il épargné Caton vivant, s'il l'eût eu en sa puissance, puisqu'il répandoit.*) Il me semble que ce n'est pas-là une raison; César auroit pu épargner Caton, non par amitié pour lui, mais par vanité & par politique.

*g* En

ne pas tomber entre ses mains, étoit pour lui un secret reproche Il y répondit donc dans un traité où il assembla beaucoup de charges & d'accusations contre Caton, & qu'il intitula *Anticaton.* L'un & l'autre de ces ouvrages ont encore aujourd'hui des partisans fort zélés, à cause de la vénération que l'on conserve pour Caton & pour César.

Quand César fut retourné d'Afrique à Rome, il parla magnifiquement de sa victoire dans la harangue qu'il fit au peuple. Il dit qu'il avoit subjugué une si grande étendue de pays, qu'il en reviendroit tous les ans dans les greniers publics deux cent mille mesures Attiques de bled, & trois millions de livres d'huile. [g] Ensuite il fit ses trois triomphes; celui d'Egypte, celui de Pont & celui d'Afrique. Dans le titre de ce dernier, il n'étoit fait aucune mention de Scipion, mais seulement du roi Juba; & dans ce triomphe fut mené Juba, le fils de ce roi, qui étoit encore enfant & qui éprouva le plus heureux de tous les esclavages, puisque de Barbare & de Numide qu'il étoit, il se rendit digne d'être compté parmi les historiens Grecs les plus savans & les plus célebres.

Après ses triomphes il fit de grandes largesses à ses soldats, & donna de grands festins & de magnifi-

[g] *Ensuite il fit ses trois triomphes.*) Pourquoi Plutarque ne met-il que trois triomphes, puisqu'il y en eut quatre? Il oublie même le plus considérable & le plus important, qui est celui des Gaules. *Triumphavit post devictum Scipionem quater eodem mense, sed interjectis diebus. Primum & excellentissimum triumphum egit Gallicum, sequentem Alexandrinum, deinde Ponticum, huic proximum Africanum.* Suét. On peut voir Ruauld, *animadvers.* xxiij.

*h Car*

magnifiques ſpectacles au peuple ; [k] car il le traita à vingt-deux mille tables à trois lits, & le régala de combats de gladiateurs & de combats de vaiſſeaux dans le Cirque, en l'honneur de ſa fille Julie qui étoit morte long-tems auparavant.

[i] Ces ſpectacles finis, on fit le dénombrement du

[k] *Car il le traita à vingt-deux mille tables à trois lits.*) Nous ſavons que ſur chaque lit il y avoit au-moins trois conviés, ſouvent quatre, comme Horace nous l'aſſure dans la ſatyre jv. du liv. 1.

*Sæpe tribus lectis videas cœnare quaternos.*

Il y en avoit même ſouvent cinq, quelquefois davantage. Cicéron, dans l'oraiſon contre Piſon, *Græci Stipati, quini in lectulis, ſæpe plures.* Il y avoit donc à ces vingt-deux mille tables près de deux cent mille citoyens au-moins. Apparemment Plutarque n'étoit pas bien informé de ce que contenoient ces lits, puiſqu'il va nous dire qu'après ces ſpectacles finis, il ne ſe trouva que cent cinquante mille citoyens dans Rome. La remarque ſuivante va mettre dans tout leur jour les erreurs où Plutarque tombe ici.

[i] *Ces ſpectacles finis, on fit le dénombrement du peuple, & au lieu de trois cent vingt mille citoyens, &c.*) Il y a ici trois erreurs conſidérables, comme le ſavant Ruauld l'a fort bien remarqué, *animadv.* xxjv. La premiere, de dire que Céſar fit le dénombrement du peuple, car cela eſt faux, quoique l'épitome de Tite-Live, Appien & Dion le diſent après lui. Céſar ne fit point du-tout le dénombrement. Suétone n'en dit pas un mot, & Auguſte lui-même dit dans les marbres d'Ancyre, *que dans ſon ſixieme conſulat*, qui étoit l'an de Rome 725. *il fit le dénombrement, qui n'avoit pas été fait depuis quarante-deux ans.* La ſeconde, c'eſt d'aſſurer qu'un peu avant la guerre civile entre Céſar & Pompée, il n'y avoit à Rome que trois cent vingt mille citoyens, car long-tems auparavant le nombre en étoit beaucoup plus grand, & il s'étoit toujours augmenté depuis. Et la troiſieme enfin, c'eſt d'avancer qu'en moins de trois ans,

du peuple ; & au lieu de trois cent vingt mille citoyens qu'il y avoit auparavant, il ne s'en trouva que cent cinquante mille, si grande étoit la calamité que cette guerre civile avoit causée, & tant elle avoit emporté de peuple, sans compter tous les autres fléaux & tous les autres malheurs qu'elle avoit versés dans toute l'Italie & dans toutes les provinces de l'empire.

Ce dénombrement étant achevé, il fut élu consul pour la quatrieme fois, & il marcha d'abord en

ans, ces trois cent vingt mille citoyens furent réduits par cette guerre civile à cent cinquante mille ; car une marque sûre de la fausseté de ce fait, c'est que peu de tems après, César tira de cette même ville quatre-vingt mille citoyens pour les colonies d'outre-mer. N'auroit il laissé que soixante dix mille hommes dans Rome ? Et ce qui est encore plus fort, c'est que dix-huit ans après, Auguste, qui étoit alors dans son sixieme consulat, fit le dénombrement dont je viens de parler, & le nombre des citoyens monta à quatre millions soixante-trois mille. *Censere civium Romanorum capita quadragies centum millia & sexaginta tria millia.* D'où seroit venue en si peu d'années une augmentation si prodigieuse ? Ruauld ne s'est pas contenté de montrer ces fautes dans le texte, il a encore découvert la source de ces erreurs ; car il fait voir que Plutarque n'entendant pas finement le latin, a été trompé par ce passage de Suétone, qui dit de César, chap. jv. *Recensum populi, nec more, nec loco solito, sed vicatim per dominos Insularum egit, atque ex viginti trecentisque accipientium frumentum e publico, ad centum quinquaginta retraxit.* Suétone parle du dénombrement, de la recherche que César fit des pauvres citoyens qui recevoient du bled du public, il en trouva trois cent vingt mille, qu'il réduisit à cent cinquante mille, & Plutarque a mal pris *recensum* pour *censum*, pour le dénombrement fait par les censeurs ; & c'est ce qui l'a jetté dans les autres fautes. A toutes ces preuves on peut encore ajouter celle qui se tire du festin que César donna au peuple sur vingt-deux mille tables à trois lits, comme je l'ai expliqué dans la remarque précédente.

k *Qu'il*

en Espagne contre les fils de Pompée, qui avoient assemblé une armée formidable par le grand nombre de troupes dont elle étoit composée, & qui témoignoient une audace digne des chefs d'une si grande puissance, de sorte qu'ils jetterent César dans un grand danger. La grande bataille qui décida de cette guerre fut donnée sous les murailles de la ville de Munde.

A cette bataille, César, voyant ses gens fort pressés ne faire plus qu'une molle résistance, fend les bataillons & les escadrons, & se jette à corps perdu au milieu de la mêlée, criant à ses troupes : *N'avez-vous point de honte de livrer ainsi votre général à des enfans?* Enfin après de grands efforts il repoussa & renversa les ennemis, & en fit un si grand carnage, [k] qu'il leur tua plus de trente mille hommes sur la place, & ne perdit que mille des siens; mais c'étoit tout ce qu'il avoit de plus brave. Après cette bataille en se retirant dans son camp, il dit à ses amis, *qu'il avoit souvent combattu pour la victoire, mais que ce jour-là il avoit combattu pour sa propre vie.*

[l] Il gagna cette bataille le jour de la fête des Dio-

[k] *Qu'il leur tua plus de trente mille hommes sur la place.*) Cela est confirmé par Hirtius, qui écrit que Pompée perdit au-moins trente mille hommes, avec Labiénus & Varus, à qui on fit des obseques, & environ trois mille chevaliers Romains, tant d'Italie que de la province. César ne perdit que mille soldats tant de cavalerie que d'infanterie, sans compter cinq cent blessés. Les treize aigles furent prises avec toutes les enseignes & les faisceaux, & dix-sept officiers généraux. Le reste se sauva dans la ville, sans quoi il n'en seroit pas échappé un seul.

[l] *Il gagna cette bataille le jour de la fête des Dionysiaques.*) Les interpretes ont fait ici une faute très-considérable. Le grec dit, τῇ τῶν Διονυσίων ἑορτῇ, *Dionysiorum festo.* L'interprete Latin

Dionyſiaques, auquel jour on dit que le grand Pompée étoit ſorti de Rome pour aller commencer cette guerre civile quatre ans auparavant. Le plus jeune de ſes deux fils ſe ſauva du combat, & peu de jours après Didius porta à Céſar la tête de l'aîné.

Ce fut-là la derniere de ſes guerres. L'entrée triomphale qu'il fit pour cette victoire, bleſſa plus les Romains qu'aucune choſe qu'il eût encore faite. Car il ne triomphoit point pour avoir défait des capitaines étrangers ni des rois Barbares, mais pour avoir ruiné les enfans & détruit la race du plus grand perſonnage que Rome eût porté, & qui avoit été perſécuté par la Fortune. Tout le monde trouvoit que c'étoit une choſe indigne de triompher des calamités de ſa patrie & de ſe réjouir d'un avantage qu'on devoit plûtôt déplorer, & qui ne pouvoit être excuſé

tin a traduit, *Hanc victoriam obtinuit Saturnalibus.* « Il remporta cette victoire » la fête des Saturnales ». Jamais on n'a pu prendre les Dionyſiaques pour les Saturnales, c'étoient deux fêtes très-différentes. La faute d'Amiot n'eſt pas moins grande: *Il gagna cette bataille le jour propre des Bacchanales.* Comment Céſar auroit-il gagné cette bataille le propre jour des Bacchanales? Il y avoit déja cent quarante-un ans que cette fête ne ſubſiſtoit plus, & qu'elle avoit été proſcrite de toute l'Italie par un arrêt du ſénat, à cauſe de ſes abominations, comme Tite-Live le rapporte au long dans ſon trente-neuvieme livre. Plutarque parle ici de la fête que les Romains appelloient *Liberalia*, & qui eſt marquée au 17. de Mars dans leur calendrier. *Liberalia*, dit Feſtus, *Liberi feſta quæ apud Græcos dicuntur Dionyſia.* Et comme *Liber* & *Dionyſius* font deux noms de Bacchus, c'eſt ce qui a trompé Amiot, & qui lui a fait croire très-mal-à-propos que la fête appellée *Liberalia* étoit la même que les *Bacchanales.* Ce qui eſt une très-grande erreur.

eusé ni envers les dieux ni envers les hommes, que par la seule nécessité ; & ce triomphe paroissoit plus indigne encore pour César qui jamais auparavant n'avoit ni envoyé des couriers ni écrit des lettres publiques sur toutes les victoires qu'il avoit remportées dans les guerres civiles, mais en avoit toujours rejetté la gloire, comme ayant honte d'avoir vaincu. Cependant les Romains, fléchissant sous la grande fortune de ce personnage & recevant le frein, persuadés que le seul moyen de respirer & de se voir délivrés de toutes ces guerres civiles & de tous ces maux, c'étoit d'être soumis à un seul maître, le nommerent dictateur perpétuel. Et c'étoit-là une tyrannie visible, puisqu'à la souveraine autorité & à la pleine & indépendante puissance de la monarchie, on ajoûtoit une entiere sûreté de n'en être jamais dépossédé.

Ciceron fut le premier qui proposa au sénat de lui décerner de grands honneurs, mais dont la grandeur étoit encore en quelque façon modérée & humaine. Après lui il y en eut d'autres qui en ajouterent de si excessifs, comme combattant à l'envi à qui l'en combleroit davantage, que, par tous ces honneurs outrés & hors de saison, ils le rendirent insupportable & odieux, même à ceux qui étoient naturellement les plus doux. Aussi dit-on que ses ennemis ne travaillerent pas moins que ses flatteurs pour les lui faire décerner, afin d'avoir plus de prétextes de s'élever contre lui & de ne paroître avoir conspiré contre sa personne que par des raisons très-valables & très-légitimes, d'autant plus même qu'après avoir terminé les guerres civiles, il ne donnoit aucune prise sur lui, & qu'on ne pouvoit former la moindre plainte. Et il semble que ce fut

fut avec beaucoup de raison que les Romains ordonnerent alors qu'on bâtiroit en son honneur un temple à la Clémence, pour lui rendre graces de la douceur & de l'humanité dont il avoit usé dans sa victoire ; car il pardonna à la plûpart de ceux qui avoient pris les armes contre lui, & donna même à quelques-uns des emplois & des charges considérables, entr'autres à Brutus & à Cassius, car l'un & l'autre furent préteurs. Il ne négligea pas non plus les statues de Pompée qui avoient été abattues, mais il eut soin de les relever ; sur quoi Ciceron dit fort bien, *que César, en relevant les statues de Pompée, avoit affermi les siennes.*

Tous ses amis le pressant de prendre des gardes pour la sûreté de sa personne, & s'offrant même de lui en servir, il ne le voulut jamais, disant, *qu'il valoit mieux mourir une fois, que de craindre & d'attendre la mort à toute heure.* Et persuadé que l'amour de ses citoyens étoit la plus belle, la plus honorable garde qu'il pût avoir autour de lui, il tâcha de gagner le peuple par des festins & par des distributions de bled, & les soldats par des colonies où il les envoya. Les plus considérables furent Carthage & Corinthe. Et ce qu'il y a de bien singulier sur ces deux villes, [m] c'est que, comme il leur étoit arrivé auparavant d'être prises & détruites toutes deux en même tems, il leur arriva aussi à toutes deux d'être en même tems rebâties & repeuplées. Il

[m] *C'est que comme il leur étoit arrivé auparavant d'être prises toutes deux en même tems.*) Elles avoient été prises & brûlées toutes deux cent deux ans auparavant, 144. ans avant l'ere chrétienne, Carthage par le dernier Scipion l'Africain, & Corinthe par Mummius Achaïcus, & elles furent rebâties & repeuplées la même année, cent deux ans après.

Il acquit encore l'affection des nobles, en promettant aux uns des consulats & des prétures, en amusant & consolant les autres par d'autres charges & par d'autres honneurs, & en les entretenant tous de belles espérances, afin qu'ils s'accoutumassent & se soumissent volontairement à sa domination. Il poussoit si loin pour eux ses égards & sa complaisance, que le consul Fabius Maximus étant mort subitement le dernier jour de son consulat, [a] il nomma Caninius Rebilus consul pour ce seul jour-là. [b] Et sur ce que tout le monde alloit chez ce consul pour le féliciter & pour l'accompagner par honneur au sénat, comme c'étoit la coutume, Ciceron dit fort plaisamment : *hâtons-nous, de peur que cet homme ne sorte de charge avant que nous lui ayons fait notre compliment.*

César étoit si fort né pour faire de grandes choses, & son ambition étoit si vaste, que ses grands succès, bien loin de le porter à jouir en repos de la gloire qu'il avoit acquise, ne furent qu'une amorce & un appât qui, réveillant son audace, lui inspirerent de plus grands desseins, & allumerent dans son cœur un amour d'une gloire

[a] *Il nomma Caninius Rebilus consul pour ce seul jour-là.*) *Pridie calendas Januarias repentina consulis morte cessantem honorem in paucas horas petenti dedit.* Suétone, 76.

[b] *Et sur ce que tout le monde alloit chez ce consul.*) Les railleries de Cicéron ne finissoient point sur son chapitre, tantôt il disoit : *Nous avons un consul bien vigilant, car il n'a pas fermé l'œil un seul moment dans tout son consulat.* Tantôt : *Nous avons en un consul d'une si étrange sévérité, & si grand censeur, que sous son consulat personne n'a ni dîné, ni soupé, ni dormi.* Et une autre fois : *Caninius est parvenu à faire demander sous quels consuls il a été consul.*

gloire encore plus grande, comme si celle dont il jouissoit eût été usée & flétrie. Et cette violente passion n'étoit autre chose qu'une jalousie de lui-même, une émulation de lui contre lui, comme contre un étranger, & une obstinée persévérance à vouloir toujours se surpasser, & faire combattre contre ses exploits passés ceux qu'il méditoit encore.

Il avoit formé le dessein, & il faisoit déja ses préparatifs, d'aller contre les Parthes, & après les avoir subjugués, de traverser l'Hyrcanie en côtoyant la mer Caspienne & le mont Caucase, & de se jetter de-là dans la Scythie pour dompter ensuite tous les pays voisins de la Germanie, & la Germanie même; & revenir à Rome par les Gaules, après avoir arrondi l'empire Romain, en lui donnant de tous côtés l'Océan pour bornes.

Pendant qu'il se préparoit pour cette expédition, il prenoit des mesures pour couper l'isthme de Corinthe, & il avoit en tête de détourner les rivieres de l'Anio & du Tibre, de réunir leurs eaux, de les conduire par un grand canal qu'il creuseroit depuis Rome jusqu'à la ville de Circei, & de les faire tomber dans la mer près de Terracine pour la commodité & la sûreté des marchands qui venoient faire leur commerce à Rome. Outre ces grands ouvrages il pensoit encore à détourner les eaux qui, en inondant toute la campagne entre la ville de Nomentum & celle de Setium, n'en faisoient qu'un grand & vaste marais, & à dessécher toutes ces terres capables de fournir le labour à plusieurs milliers de charrues. Il méditoit de plus d'opposer de fortes barrieres à la mer près de Rome par de bonnes levées; & après avoir nettoyé la rade d'Ostie

mal

mal sûre & dangereuse même pour les vaisseaux, d'y faire des ports & des abris, où tant de navires qui y abordoient de toutes parts pussent être sans crainte. Mais tous ces ouvrages se préparoient & ne s'éxécuterent point.

Il n'en fut pas de même de la correction du calendrier; [p] cette réformation de l'inégalité des tems, qui jettoit une confusion horrible dans l'année, fut agréablement & sagement imaginée par lui; & ayant été heureusement conduite à sa fin, elle a été depuis d'un très-grand usage & d'une merveilleuse utilité. Non-seulement dans les anciens tems les Romains n'avoient point de périodes réglées qui pussent faire quadrer la révolution des mois avec leur année, de sorte que leurs sacrifices & leurs jours de fête, étant reculés peu-à peu, se trouvoient par succession de tems tomber dans des saisons entierement opposées à celles de leur institution. Mais ceux mêmes du tems de César, où l'année n'étoit plus lunaire, mais solaire, vivoient dans une grande ignorance sur cette matiere; les prêtres, qui étoient les seuls qui connussent les tems, tout-d'un-coup, lorsque bon leur sembloit, & sans que personne s'y attendît, ajoutoient à l'année un

[p] *Cette réformation de l'inégalité des tems, qui jettoit une confusion horrible dans l'année.*) Car par cette inégalité, le calendrier Romain avoit avancé de près de trois mois du tems de César; de sorte que ce qu'on dit arrivé de son tems à la fin de Février, doit être compté avant la mi-Novembre, & ainsi du reste. Avant César on avoit souvent tâché de corriger ce défaut, mais l'on n'étoit jamais parvenu à le faire avec la derniere exactitude. César en approcha plus que les autres, & on peut dire qu'il a ouvert le chemin à une parfaite réformation. On peut voir ce qui a été remarqué sur la vie de Numa.

un mois intercalaire qu'ils appelloient *Mercédonien*, dont le roi Numa avoit été l'inventeur; mais c'étoit un remede bien foible & un moyen bien court pour corriger les grands mécomptes qui se commettoient dans le calcul comme nous l'avons écrit dans sa vie.

César, ayant proposé cette question aux plus grands philosophes & aux plus habiles mathématiciens, publia par leur moyen, sur les regles déja trouvées, une correction singuliere & plus exacte, dont ils se servent encore aujourd'hui, & qui fait qu'ils se trompent moins que tous les autres peuples sur cette inégalité qui causoit le desordre des mois & des années. ¶ Cependant cette invention si utile ne laissa pas de fournir des sujets de raillerie à ses envieux & à ceux qui ne pouvoient supporter sa grande puissance; car Ciceron même, si je ne me trompe, entendant quelqu'un qui disoit, *demain se levera la constellation de la lyre*, ne put s'empêcher de répondre, *oui elle se levera par édit*, comme les hommes ne recevant cette innovation que par force.

Mais ce qui excita contre lui la haine la plus déclarée, & qui fut enfin la cause de sa mort, ce fut la passion qu'il témoigna de se faire déclarer

¶ *Cependant cette invention si utile ne laissa pas de fournir des sujets de raillerie à ses envieux.*) Dès qu'un homme commence à être odieux, les meilleures choses qu'il fait, l'exposent à la censure. Par cette réformation du calendrier, César donnoit sujet à ses ennemis de dire qu'il vouloit aussi gouverner le ciel. Il n'est pas étonnant que les ignorans fissent de ces railleries; mais que Cicéron tombât dans ce travers, c'est ce qui me surprend. Cicéron devoit être mieux instruit qu'un autre du desordre de l'ancien calendrier, lui sur-tout qui avoit traduit Aratus il y avoit déja long-tems.

ter roi. Car à l'égard du peuple, ce fut la premiere cause de son aversion pour lui ; & à l'égard de ceux qui lui en vouloient déja, & qui depuis long-tems nourrissoient dans leur cœur un secret venin contre lui, ce fut un prétexte très spécieux & très-honnête de le faire éclater. Il est vrai que ceux qui s'efforçoient de lui procurer cet honneur, alloient semant parmi le peuple qu'il étoit expressément porté par les livres des sibylles, *que le royaume des Parthes seroit conquis par les Romains, quand ils y porteroient la guerre sous la conduite d'un roi, mais qu'autrement ils n'y entreroient jamais.* Un jour même qu'il revenoit d'Albe à Rome, ils eurent l'audace de le saluer du titre de roi. Le peuple paroissant troublé & alarmé d'une nouveauté si inouïe, il fit semblant d'être en colere, & dit, *qu'il ne s'appelloit pas Roi mais César.* Personne ne répondit un seul mot, & il se fit un profond silence. César fort mécontent & fort triste continua son chemin.

Un autre jour le sénat lui ayant décerné des honneurs plus qu'humains, les consuls & les préteurs, suivis de tous les sénateurs, allerent le trouver pour lui en porter la nouvelle & pour l'en féliciter. Il étoit assis dans la tribune, & quand ils entrerent il ne daigna pas se lever, mais il leur donna audience sur son siége, comme à de simples particuliers, & répondit à leur compliment, *que les honneurs qu'ils lui faisoient étoient si excessifs, qu'il falloit les réduire plûtôt que de les augmenter.* Cette hauteur n'affligea pas seulement le sénat, mais encore tout le peuple, comme la ville de Rome étant méprisée dans ce mépris qu'il témoignoit pour le sénat. Et tous ceux à qui il étoit permis de ne pas rester là s'en

retournerent la tête baissée & dans une horrible consternation.

Il s'en apperçut, se retira sur l'heure dans sa maison, & se découvrant la gorge, il crioit à ses amis qu'il étoit prêt à la tendre à ceux qui voudroient le tuer. Enfin il s'avisa de s'excuser sur sa maladie ordinaire qui étoit le haut-mal ; car cette maladie ne laisse pas à ceux qui en sont attaqués l'usage de leurs sens quand ils parlent debout devant une multitude, mais ils sentent d'abord des secousses & des tremblemens qui sont suivis d'éblouissemens & de vertiges qui les font tomber ensuite dans une privation entiere de connoissance & de sentiment. Mais cela n'étoit nullement vrai ; au contraire, on dit que, comme il voulut se lever devant le sénat, il fut retenu par un de ses amis, ou plûtôt de ses flatteurs, par Cornélius Balbus qui lui dit : *Ne vous souviendrez-vous point que vous êtes César, & ne souffrirez-vous point qu'on vous rende les respects qui vous sont dûs, & qu'on vous fasse la cour comme au plus grand & au plus digne?*

A ces sujets de mécontentement qu'il donna au sénat & au peuple, il ajouta encore le mépris pour les tribuns qu'il traita avec la derniere indignité. On célébroit la fête des Lupercales, sur laquelle plusieurs auteurs ont écrit pour faire voir que c'étoit anciennement une fête de bergers, & qu'elle a beaucoup de rapport avec la fête que l'on célebre en Arcadie, & qu'on appelle la fête des *Lyceïens*. Les jeunes gens des plus nobles maisons & la plûpart même des magistrats courent ce jour-là tout nuds par la ville, & avec des courroies fort larges qui ont tout leur poil, ils frappent, par maniere de jeu & de divertissement,

ment, tous ceux qu'ils rencontrent dans le chemin. Les femmes les plus diſtinguées & de la premiere qualité vont exprès au-devant d'eux & préſentent leurs mains aux coups, comme les écoliers dans les écoles, perſuadées que cela eſt très-bon aux femmes groſſes pour les faire accoucher heureuſement, & aux ſtériles pour leur faire avoir des enfans. Céſar regardoit cette fête de la tribune, aſſis ſur un ſiége d'or, & vêtu d'une robe triomphale.

Antoine étoit un de ceux qui couroient dans cette courſe ſacrée, car il étoit conſul. Quand il fut dans la place, & que la foule ſe fendit pour le laiſſer paſſer, il s'approcha de la tribune & préſenta à Céſar un diadême qu'il portoit à la main, & qui entouroit une couronne de branches de laurier. D'abord on entendit un battement de mains non fort éclatant, mais ſourd & petit, comme fait ſeulement par des perſonnes apoſtées. Mais Céſar ayant rejetté ce diadême, alors tout le peuple ſe mit à battre des mains. Antoine préſenta encore le diadême, & peu de gens applaudiſſent; Céſar le rejette encore, & tout le monde applaudit. Céſar, deſabuſé par cette ſeconde tentative, ſe leva & commanda qu'on allât conſacrer cette couronne au capitole.

Quelques jours après on vit dans la ville ſes ſtatues couronnées chacune d'un bandeau royal; & deux des tribuns, Flavius & Marcellus, s'étant tranſportés ſur les lieux, les arracherent; & ayant rencontré d'abord quelques-uns de ceux qui avoient ſalué Céſar en l'appellant *roi*, ils les traînerent en priſon. Le peuple les ſuivoit en battant des mains, & en appellant ces deux tribuns des Brutus, parce que ce fut Brutus qui

anciennement chassa les rois de Rome, & qui transféra l'autorité souveraine au sénat & au peuple. César, irrité de cet outrage, déposa ces tribuns; & dans les plaintes qu'il en fit, il insulta aussi le peuple, [r] en les appellant tous par plusieurs fois des brutaux & des Cumains.

Cela fut cause que la plûpart se tournerent vers Brutus qu'on disoit descendu du côté de son pere de cet ancien Brutus, & du côté de sa mere des Serviliens, autre maison noble & illustre, & qui de plus étoit neveu & gendre de Caton. Cet homme haïssoit naturellement la monarchie; mais les grands honneurs & les graces considérables qu'il recevoit tous les jours de César refroidissoient en lui cette haine, & l'empêchoient de se porter, comme il auroit fait, à la détruire; car non seulement César lui sauva la vie à la bataille de Pharsale, après la défaite & la

[r] *En les appellant tous par plusieurs fois des brutaux & des Cumains.*) Des Cumains, c'est-à-dire des gens grossiers & stupides; car les Cumains étoient fort décriés pour leur stupidité: σκώπτεται δ' εἰς ἀναισθησίαν ἡ Κύμη. *Cumes est brocardée pour sa stupidité*, dit Strabon, livre xiij. & il en rapporte les raisons; la premiere, qu'ils furent trois cent ans sans s'aviser de mettre aucun impôt sur les marchandises qui entroient dans leurs ports, & sans s'appercevoir qu'ils habitoient une ville maritime; & la seconde, qu'ayant engagé leurs portiques pour quelque somme d'argent qu'ils avoient empruntée, & n'ayant pas payé au terme porté par le contrat, les créanciers les empêcherent de se promener sous les portiques. Mais les pluies étant venues, ces créanciers touchés de quelque honte, firent publier que les Cumains pouvoient se retirer sous leurs portiques, ce qui donna lieu à ce brocard, *que les Cumains ne sentoient pas qu'il falloit se mettre à couvert sous leurs portiques pendant la pluie, si on ne les en avertissoit par la voix du crieur.*

la fuite de Pompée, & à sa priere il la sauva à plusieurs de ses amis, mais encore il l'honora toujours depuis de sa confiance la plus intime. Cette année-là même il lui avoit procuré la préture la plus honorable, l'avoit fait désigner consul pour la quatrieme année d'après, en le faisant préférer à Cassius qui s'étoit déclaré son concurrent. Et l'on rapporte que César dit en cette occasion : *Cassius allegue pour lui des raisons plus fortes & plus justes, mais il ne passera pourtant pas avant Brutus.*

Un jour que quelques-uns accusoient Brutus en sa présence après la conjuration déja formée, il n'ajouta point foi à leur rapport; au contraire, se prenant la peau avec la main, il dit, *cette peau attend tranquillement Brutus*, voulant faire entendre que Brutus par sa vertu étoit bien digne de régner, mais que pour régner il ne commettroit jamais ni ingratitude ni crime. Cependant ceux qui desiroient un changement, & qui avoient les yeux sur lui seul, ou du moins qui attendoient plus de lui que des autres, n'osoient pas véritablement lui parler ni s'ouvrir à lui; mais la nuit ils semoient des billets dans son tribunal & sur le siége où il donnoit ses audiences en qualité de préteur. La plûpart de ces billets étoient conçus en ces termes : *Tu dors, Brutus; tu n'es pas Brutus.*

Cassius, s'étant apperçu que ces reproches piquoient Brutus & réveilloient en lui le desir ambitieux d'honneur & de gloire, s'attacha plus que jamais à ceux qui écrivoient ces billets, & les poussa à continuer; car il avoit aussi en son particulier une haine secrette pour César, par les raisons que nous avons expliquées dans la vie de Brutus. Aussi étoit-il suspect à César qui

 s'en

s'en étoit apperçu ; jusques-là qu'il dit un jour à ses amis ; *Que vous semble de Cassius ? Pour moi je vous avoue qu'il ne me plaît pas trop, car il est bien pâle.*

Une autre fois on accusoit auprès de lui Antoine & Dolabella, comme des gens qui remuoient & qui machinoient contre lui quelques nouveautés : *Oh*, dit-il, *je ne crains pas beaucoup ces gens si gras & si bien peignés, mais plûtôt ces pâles & ces maigres*, voulant parler de Cassius & de Brutus. Mais ce seul exemple semble faire voir que la destinée n'est pas si cachée qu'inévitable ; car on dit que de celle de César il y en eut des signes merveilleux & des présages manifestes. Il peut bien être que les feux célestes, les spectres que l'on vit en l'air, & les oiseaux nocturnes & solitaires, qui en plein jour allerent se poser au milieu de la place Romaine, ne méritent pas d'être remarqués & rapportés dans un accident si grand & si funeste. Mais Strabon le philosophe raconte * que l'on vit en l'air des hommes

* *Que l'on vit en l'air des hommes de feu acharnés les uns contre les autres.*) De tout tems la superstition des peuples a cru que le ciel étoit soigneux de prédire la mort des hommes remarquables par quelques signes. C'est une suite de l'erreur qui a donné naissance & qui a si long-tems fait rechercher l'astrologie judiciaire. A peine commence-t-on à s'en desabuser. Dans le dernier siecle, de combien de présages n'a-t-on pas prétendu qu'avoit été annoncée la mort de Henri IV ? *Le ciel & la terre*, dit un de nos historiens, *lui en donnerent de très-sinistres. Le mai qui avoit été planté dans la cour du Louvre, tomba de lui-même. On vit en l'air*, dit-on, *une armée fantastique composée de huit à dix mille hommes, avec des enseignes miparties de bleu & de rouge, des tambours prêts à battre la caisse, & un chef de grande apparence à la tête. On trouva sur un autel un billet qui*

hommes de feu acharnés les uns contre les autres; que le valet d'un soldat, en secouant sa main, jettoit beaucoup de flamme, de sorte que ceux qui le virent crurent qu'il étoit brûlé; mais quand il eut cessé il se trouva qu'il n'avoit aucun mal; & que César faisant un sacrifice, on trouva une victime sans cœur, ce qui étoit un prodige terrible; car la nature ne souffre pas qu'il y ait un seul animal sans cette partie. On entend encore plusieurs personnes qui rapportent qu'un devin [t] l'avertit de se donner garde d'un grand danger qui le menaçoit le propre jour que les Romains appelloient les ides [u] de Mars; que ce jour étant venu César alla au sénat à son ordinaire; que saluant le devin, il lui dit en riant & en se mocquant: *& bien, voilà les ides de Mars venues*; & que le devin lui répondit tout bas: *oui, elles sont venues, mais elles ne sont pas passées.*

Le jour d'auparavant, Marcus Lépidus lui donnant à souper, il se mit à signer quelques lettres à table, comme c'étoit sa coutume; pendant qu'il signoit, les autres s'entretenant ensemble proposoient quelques questions, entr'autres, *quelle mort étoit la meilleure*; & lui les prévenant tous il se hâta de répondre en haussant la voix, *la moins attendue.*

Après le souper il se retira chez lui; & étant couché avec sa femme à son ordinaire, voilà tout-

*qui avertissoit que le roi devoit être assassiné. Des pronostiqueurs avertirent la reine. Et cette princesse s'étant éveillée en sursaut toute éplorée, dit au roi, qu'elle songeoit qu'on le tuoit d'un coup de couteau.* Tout cela prouve combien sont lents les progrès de la raison.

[t] Le devin s'appelloit Spurinna.

[u] C'étoit le 15. de Mars.

M vj   [x] *Mais*

tout-d'un-coup que les portes & les fenêtres de sa chambre s'ouvrent d'elles-mêmes ; il s'éveilla en sursaut, & étonné du bruit & de la lumiere, car il faisoit clair de lune, il entend Calpurnia qui, profondément endormie, poussoit des soupirs & des gémissemens confus, & proféroit des mots inarticulés qu'il ne pouvoit entendre, mais il sembloit qu'elle le pleuroit en le tenant égorgé entre ses bras. D'autres disent que ce ne fut pas là le songe de Calpurnia, * mais qu'il y avoit au comble de la maison de César une espece de pinacle que le sénat lui avoit accordé pour lui faire honneur, comme un ornement qui distinguoit sa maison de toutes les autres, ainsi que Tite-Live l'écrit ; que ce fut cet ornement-là que Calpurnia songea qu'elle voyoit arracher, & que c'étoit ce qui causoit ses lamentations & ses larmes.

Le jour ayant paru, elle conjura César de ne point sortir ce jour-là, s'il étoit possible, & de remettre le sénat ; ou, s'il faisoit si peu de compte de ses songes, d'avoir recours à quelque autre sorte

* *Mais qu'il y avoit au comble de la maison de César une espece de pinacle, que le sénat lui avoit accordé pour lui faire honneur.*) Ce pinacle étoit une sorte d'ornement que l'on mettoit au haut des temples. Les Grecs l'appelloient ἀετὸς, ἀέτωμα, & les Romains *fastigium*. Il ne dépendoit pas des citoyens de mettre de ces ornemens sur leurs maisons. C'étoit un honneur qu'il falloit obtenir du sénat, comme tout ce qui se prenoit sur le public. C'est ainsi que pour faire honneur à Publicola, on lui donna la permission de faire que la porte de sa maison s'ouvrît dans la rue, au lieu de s'ouvrir en-dedans. Au reste ce pinacle étoit orné de quelques statues des dieux, ou de quelques figures de la Victoire, ou d'autres ornemens, selon le rang & la qualité de ceux à qui ce privilége étoit accordé.

ſorte de divination, & de conſulter les entrailles des victimes pour tâcher de percer dans l'avenir. Cela lui cauſa quelque ſorte de ſoupçon & d'alarme ; car jamais il n'avoit apperçu en Calpurnia aucune foibleſſe de femme ni aucune ſorte de ſuperſtition, & alors il la voyoit très inquiete & très-agitée.

Enfin les devins, après pluſieurs ſacrifices, lui ayant rapporté que les ſignes n'étoient pas favorables, il prit la réſolution d'envoyer Antoine congédier le ſénat. Mais dans le moment arriva Décius Brutus, ſurnommé Albinus, en qui Céſar avoit une entiere confiance, juſques-là que dans ſon teſtament il l'avoit inſtitué ſon ſecond héritier, & qui cependant étoit entré dans la conjuration avec Brutus & Caſſius. Ce Décius Brutus, craignant donc que, ſi Céſar remettoit l'aſſemblée à un autre jour, leur complot ne fût éventé, ſe mocqua des devins dont il fit des plaiſanteries, & reprit ſérieuſement Céſar de ce qu'il fourniſſoit par-là des ſujets de plainte & de reproche au ſénat qui ne manqueroit pas de regarder cette remiſe comme un mépris & comme une inſulte : *Car ils ne ſont tous venus*, lui dit-il, *que ſur ce que vous les avez mandés vous-même ; & ils ſont venus en intention de vous déclarer roi de toutes les provinces de l'empire Romain hors de l'Italie, & de vous octroyer le privilege de porter le diadême par-tout ailleurs & ſur terre & ſur mer. Que ſi, préſentement qu'ils ont déja pris leur place*, ajouta-t-il, *quelqu'un va leur dire qu'ils n'ont qu'à ſe retirer & qu'à revenir lorſque Calpurnia aura eu des ſonges plus favorables, quel grand ſujet de parler cela ne donnera-t-il pas à vos envieux ? Et quelqu'un pourra-t-il ſupporter vos amis quand ils voudront vous excuſer, & ſoutenir que ce n'eſt point ici*

*de*

*de notre côté une dure servitude, & de votre part une tyrannie ouverte ? Que si vous voulez absolument éviter cette journée, comme une journée malheureuse que vous détestez, il est beaucoup mieux que vous alliez vous-même, & que vous leur déclariez de votre propre bouche que vous remettez l'assemblée à un autre jour.* Et en finissant ces mots il le prit par la main & le fit sortir.

Il étoit à peine hors de sa porte, qu'un esclave étranger fit tous ses efforts pour parler à lui ; mais voyant qu'il étoit impossible d'en approcher à cause de la foule dont il étoit environné, il fendit la presse & se jetta dans la maison où il se remit entre les mains de Calpurnia, lui disant qu'elle n'avoit qu'à le garder chez elle jusqu'à ce que César fût revenu, car il avoit des choses très-importantes à lui découvrir.

Artemidore de Gnide, qui enseignoit l'éloquence grecque, qui par-là étoit en quelque sorte de commerce & de familiarité avec quelques-uns des complices de Brutus, & qui étoit informé d'une grande partie de ce qui se tramoit, vint au-devant de lui avec un papier où étoit détaillé tout ce dont il vouloit l'avertir. Voyant donc que César recevoit tous les papiers qu'on lui présentoit, & qu'il les donnoit à ses officiers qu'il avoit autour de lui, il s'approcha le plus près qu'il put, & lui dit : *César, lisez ce papier vous seul & très-promptement, car il contient des choses d'une très-grande conséquence, & qui vous importent extrêmement.* César l'ayant pris tâcha par plusieurs fois de le lire, mais il en fut toujours empêché par la foule qui l'interrompoit incessamment. Tenant donc toujours ce papier dans la main, car c'étoit le seul qu'il eût gardé, il entra dans le sénat.

Il

Il y en a qui disent que ce fut un autre qui lui donna ce papier, & qu'Artemidore n'en put jamais approcher, quelques efforts qu'il fit, & qu'il fut toujours repoussé pendant tout le chemin. Il est vrai que toutes ces choses ont pu arriver fortuitement & par hazard ; mais, comme dans le lieu où le sénat fut assemblé ce jour-là, & qui devint la scene de cette sanglante tragédie, il y avoit une statue de Pompée, & que c'étoit même un des édifices qu'il avoit consacrés & dédiés pour servir d'ornement à son théatre, [y] cela montre évidemment que ce fut l'ouvrage d'un dieu qui conduisit toute cette entreprise, & qui marqua cet endroit pour le lieu de l'exécution. Car on dit même que Cassius, avant que de mettre la main à l'œuvre, tournant les yeux sur cette statue de Pompée, l'invoqua en secret & l'appella à son aide, [z] quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentimens d'Epicure. Mais le moment de l'exécution venu, le danger présent remplit son ame d'une fureur & d'un enthousiasme, qui lui firent oublier ces anciens raisonnemens philosophiques qu'il avoit toujours suivis. [a] Antoine, qui

[y] *Cela montre évidemment que ce fut l'ouvrage d'un dieu qui conduisit toute cette entreprise.*) Comme si les dieux avoient amené-là César pour le faire mourir au pied de la statue de Pompée, & afin qu'il lui servît comme de victime.

[z] *Quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentimens d'Epicure.*) Et par conséquent fort éloigné de croire que les dieux devoient être invoqués, & encore plus que les hommes, après leur mort, entendoient les prieres qu'on leur adressoit.

[a] *Antoine, qui étoit fidele à Cesar, & d'une force de corps étonnante, fut retenu dehors par Brutus Albinus.*) Dans la vie de Brutus, il nous dira qu'Antoine fut retenu dehors par C. Trébanius. Comment Plutarque est-il tombé dans une contradiction si évidente, en écrivant un fait si considérable & si connu? [b] A

qui étoit fidele à César, & d'une force de corps étonnante, fut retenu dehors par Brutus Albinus, qui entama exprès avec lui une fort longue conversation.

Quand César fut entré, le sénat se leva pour lui faire honneur. Une partie des conjurés environna son siége, & les autres allerent au-devant de lui comme pour joindre leurs prieres [b] à celles de Métellus Cimber qui intercédoit pour le rappel de son frere, & l'accompagnant toujours ils continuerent de le prier jusqu'à ce qu'il fût à son siége. Il s'assit rejettant toutes leurs prieres; mais, comme ils revenoient toujours à la charge, & qu'ils le pressoient plus vivement jusqu'à lui faire violence, il se fâcha contre eux. Alors Métellus, lui prenant la robe avec les deux mains, lui découvrit le cou, c'étoit le signal dont les conjurés étoient convenus pour se jetter sur lui; & Casca fut le premier qui lui donna un coup d'épée près du cou. Mais le coup ne fut ni mortel ni bien appuyé, & il y a de l'apparence qu'en commençant une si hardie entreprise, il fut si troublé, que

[b] *A celles de Métellus Cimber.*) Ce Cimber ne s'appelloit pas *Métellus*, mais *Tullius*. Il est ainsi dans un manuscrit. Et Suétone l'appelle de même, *Illicoque Cimber Tullius, qui primas partes susceperat, quasi aliquid rogaturus, propius accessit.* Il est vrai qu'Appien l'appelle *Atilius Cimber.* Et on le trouve ainsi dans une médaille, *Atilius Cimber.* Mais cette médaille est suspecte aux antiquaires avec raison. Il faut lire dans Appien, *Tullius Cimber.* Ni Fulvius Ursinus, qui a ramassé toutes les médailles de la famille Atilia, ni Antonius Augustinus qui a fait un long dénombrement de tous ceux qui en ont été, ne reconnoissent cet Atilius Cimber. Le passage de Plutarque pourroit faire croire que ce Cimber s'appelloit *M. Tullio Cimber*, & que de *M. Tullius* les copistes ont fait *Métellus*.

que sa main fut mal asſûrée ; de ſorte que Céſar, s'étant tourné, ſaiſit ſon épée & la tint toujours. En même tems ils ſe mirent tous deux à crier, Céſar, en langage Romain, *ſcélerat de Caſca, que fais-tu ?* & Caſca, en Grec, & s'adreſſant à ſon frere, *mon frere, à mon ſecours.*

A ce commencement terrible, ceux qui étoient préſens & qui ne ſavoient rien de la conſpiration, furent ſi ſaiſis d'étonnement & d'horreur, que friſſonnant de tout leur corps, ils n'eurent la force ni de prendre la fuite, ni de ſecourir Céſar, ni de proférer une ſeule parole. Alors tous les conjurés tirent leurs épées & l'environnent de toutes parts, de ſorte que de quel côté qu'il ſe tournât, il ne voyoit que des épées nues qu'on lui portoit au viſage, & qui le perçoient. Comme une bête féroce acculée par les veneurs, il ſe debattoit cherchant à ſe démêler d'entre toutes ces mains armées contre ſa vie ; car il falloit qu'ils euſſent tous leur part à ce meurtre, & qu'ils goûtaſſent tous, pour ainſi dire, à ce ſang, comme aux libations d'un ſacrifice. C'eſt pourquoi Brutus même lui porta un grand coup dans l'aîne. Et il y a des auteurs qui rapportent que, ſe défendant contre tous les autres, & trainant ſon corps çà & là en criant, il n'eut pas plûtôt vu Brutus l'épée à la main, qu'il ſe couvrit la tête du pan de ſa robe, & s'abandonna à ſes ennemis, étant pouſſé ſoit par le hazard, ſoit par les conjurés auprès du piédeſtal de la ſtatue de Pompée, qui en fut toute enſanglantée ; de ſorte qu'il ſembloit que Pompée lui-même préſidoit à cette vengeance qu'on faiſoit de ſon ennemi abattu à ſes pieds, & rendant les derniers abois par la quantité de bleſſures qu'il avoit reçues. Car il fut percé en vingt-trois endroits ; & l'on dit que

plus

plusieurs des conjurés se blesserent les uns les autres en portant tous en foule leurs coups sur un seul & même corps.

Quand ils l'eurent achevé, le sénat, voyant Brutus s'avancer au milieu, comme pour rendre raison de ce qui venoit d'être fait, n'eut pas la force de l'entendre ; & s'écoulant par toutes les portes, il prit la fuite & alla remplir le peuple de trouble & d'effroi ; de sorte que les uns fermoient leurs portes, & que les banquiers abandonnoient leurs banques & leurs comptoirs. On ne voyoit par-tout que des gens qui couroient, les uns allant sur le lieu pour voir ce spectacle horrible, & les autres en revenant après l'avoir vu. Antoine & Lépidus, qui étoient les plus grands amis de César, s'étant dérobés, se retirerent dans des maisons de particuliers. Mais Brutus & ses complices, encore tout chauds & tout fumans de ce meurtre, & montrant leurs épées nues, sortirent tous ensemble du sénat, & prirent le chemin du capitole, non point en gens qui fuyoient, mais avec un visage gai & plein de confiance, appellant le peuple à la liberté, & s'arrêtant à parler aux nobles qu'ils rencontroient sur leur passage. Il y en eut même qui se joignirent à eux, & qui se mêlerent dans leur troupe, comme ayant eu part à l'action, pour usurper faussement une gloire qui ne leur étoit pas dûe. De ce nombre furent Caïus Octavius, & Lentulus Spinther, qui dans la suite furent bien punis de leur vanité ; car Antoine & le jeune César les firent mourir, & encore n'eurent-ils pas la satisfaction de jouir de la gloire qu'ils avoient si sottement recherchée, & pour laquelle ils mouroient, personne ne voulant croire qu'ils eussent été de la conjuration, & ceux même

qui

qui les faisoient mourir, punissant en eux non l'effet, mais la volonté.

Le lendemain Brutus, accompagné de tous les conjurés, descendit sur la place, & fit un grand discours au peuple qui l'écouta sans marquer qu'il approuvât ni qu'il desapprouvât ce meurtre; mais par son morne silence il témoignoit assez que d'un côté il avoit pitié de César, & que de l'autre il avoit beaucoup de respect & de vénération pour Brutus. Mais le sénat décerna une amnistie générale de tout le passé; & pour calmer les esprits, il ordonna que César seroit honoré comme un dieu, & qu'on ne changeroit pas la moindre petite chose de tout ce qu'il avoit fait & établi pendant sa dictature, & distribua des gouvernemens & des honneurs convenables à Brutus & à ses complices, tellement qu'on étoit persuadé que tout étoit remis en bon état & dans la meilleure disposition du monde.

Mais, quand on eut ouvert le testament de César, qu'on eut trouvé qu'il faisoit à chaque Romain un legs d'argent assez considérable, & que l'on vit porter au-travers de la place son corps tout déchiré de plaies, alors il n'y eut plus moyen de retenir la multitude qui, troublant l'ordre & la marche du convoi, se mit à assembler les bancs, les portes & les tables de la place autour du corps, à les entasser & à en faire un bûcher où ils le brûlerent; après quoi, prenant de ce bûcher des tisons ardens, ils coururent chez les meurtriers pour les brûler dans leurs maisons. Il y en eut d'autres qui se répandirent par toute la ville pour les chercher & pour les mettre en pieces, mais ils n'en rencontrerent pas un seul, car ils se tinrent bien renfermés.

Un certain Cinna, qui étoit des amis de César, avoit

avoit eu la nuit précédente un ſonge aſſez étrange. Il ſongea, dit-on, que Céſar l'invitoit à ſouper, & que, comme il le refuſoit, Céſar le prit par la main & l'entraina malgré lui, quelque réſiſtance qu'il pût faire. Dès qu'il eut appris que l'on brûloit dans la place le corps de Céſar, il ſe leva & alla pour lui rendre les derniers honneurs, quoique ce ſonge lui demeurât toujours ſur le cœur, & qu'il eût même la fievre. Dès qu'il parut ſur la place, quelqu'un du peuple dit ſon nom à un autre qui le demandoit; cet autre le dit à ſon voiſin, & dans le moment il courut de bouche en bouche que c'étoit un de ceux qui avoient tué Céſar, car parmi les conjurés il y en avoit un qui portoit auſſi le nom de Cinna; & le prenant pour ce meurtrier, tout le peuple ſe jetta ſur lui & le mit en pieces dans la place même. Cela épouvanta Brutus & Caſſius qui peu de jours après ſortirent de la ville pour ſe dérober à cette fureur. Et quant à ce qu'ils firent & ſouffrirent dans la ſuite, nous l'avons écrit dans la vie de Brutus.

Céſar mourut âgé de cinquante-ſix ans, après n'avoir ſurvécu Pompée qu'un peu plus de quatre années. Toute ſa vie, il l'employa à pourſuivre la domination & la ſouveraine puiſſance autravers d'une infinité de dangers, & il l'obtint enfin avec mille peines; mais il n'en eut qu'un vain titre, & il ne tira d'autre fruit de tous ſes travaux qu'une gloire qui lui attira la haine de ſes citoyens. Il eſt vrai que le grand & puiſſant démon qui l'avoit conduit toute ſa vie, l'accompagna encore après ſa mort, en ſe déclarant ſon vengeur & en pourſuivant ſes meurtriers & par terre & par mer, juſqu'à ce qu'il n'en reſtât pas un ſeul non-ſeulement de ceux qui avoient trempé

pé leurs mains dans son sang, mais encore de ceux qui n'avoient été que de la confidence, & qui n'avoient fait qu'approuver le complot.

Parmi les choses humaines, ce qui arriva de plus merveilleux, c'est l'aventure de Cassius qui, ayant été vaincu à la bataille de Philippes, se tua de la même épée dont il avoit tué César. Et parmi les choses divines, [c] ce fut une grande comete qui, après le meurtre de César, fut vue fort éclatante & fort lumineuse pendant sept nuits, & qui disparut ensuite; & encore l'obscurcissement de la lumiere du soleil dont le globe fut toujours fort pâle pendant cette année-là, & qui, se levant tous les matins sans ses rayons étincelans, ne jettoit qu'une chaleur foible & impuissante, de sorte que l'air fut toujours épais, grossier & ténébreux par la débilité de la chaleur qui seule le subtilise & le raréfie; & que les fruits, à cause de cette froideur de l'air, demeurerent imparfaits, se flétrirent & périrent avant que de parvenir à leur maturité. Mais ce qui marque encore d'une maniere plus sensible que

[c] *Ce fut une grande comete, qui, après le meurtre de César, fut vûe fort éclatante & fort lumineuse pendant sept nuits.*) Pline nous a conservé un passage d'Auguste qui succéda à César, & qui dit que cette comete parut tout-d'un-coup pendant les jeux qu'il célébroit en l'honneur de César. *In ipsis ludorum meorum diebus sidus crinitum per septem dies in regione cœli quæ sub septentrionibus est, conspectum. Id oriebatur circa undecimam horam diei, clarumque & omnibus terris conspicuum fuit. Eo sidere significari vulgus credidit Cæsaris animum inter deorum immortalium numina receptam: quo nomine id insigne simulacro capitis ejus, quod mox in foro consecravimus, adjectum est.* Pline, lib. ij. cap. 25. Voilà l'origine bien marquée de cette étoile que les poëtes ont tant vantée, & qu'on voit dans les médailles sur la tête de César.

[d] Ville

que ce meurtre de César avoit déplu aux dieux, ce fut le fantôme qui s'apparut à Brutus ; & voici quel il fut.

Comme Brutus étoit sur le point de passer son armée du port d'Abyde [d] au rivage opposé, & qu'il reposoit la nuit dans sa tente, selon sa coutume, sans dormir, & pensant profondément à ses affaires & à ce qui pouvoit arriver ( car on dit que de tous les capitaines qui ont jamais été, c'étoit le moins sujet à dormir, & celui que la nature avoit fait le plus propre à veiller & à se passer du secours du sommeil pour rétablir ses forces ) il lui sembla qu'il entendoit quelque bruit à la porte de sa tente. Regardant donc à la clarté d'une lampe qui étoit sur ses fins & presque mourante, il apperçut un spectre terrible, un homme d'une grandeur extraordinaire & d'une mine hideuse & épouvantable. Cette vue lui causa d'abord quelque effroi ; mais voyant que ce fantôme ne faisoit & ne disoit rien, & qu'il se tenoit seulement debout près de son lit dans un profond silence, il lui demanda *qui il étoit ;* le spectre lui répondit : *je suis ton mauvais génie, Brutus, & tu me verras bientôt aux champs de Philippes : eh bien,* lui répondit Brutus sans s'étonner, *nous t'y verrons,* & en même tems le spectre disparut.

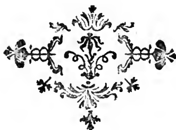
Quelque tems après, dans la bataille qu'il donna dans la plaine de Philippes contre Antoine & le jeune César, Brutus remporta la victoire la premiere journée, renversa de son côté tout ce qui se trouva devant lui, & le poursuivit jusque dans le camp de César, qu'il pilla. Quelques jours après, comme il se préparoit à combat-

tre

[d] Ville d'Asie sur l'Hellespont, vis-à-vis de Seste.

tre encore, la nuit qui précéda ce second combat le même spectre s'apparut encore à lui, sans lui dire une seule parole; mais Brutus, comprenant bien par-là que sa derniere heure étoit venue, se jetta tête baissée au milieu des plus grands dangers. Cependant, quoiqu'il abandonnât sa vie sans aucun ménagement, il ne put être tué dans la bataille; mais son armée ayant été rompue & mise en fuite, il se retira sur une croupe de montagne hérissée de rochers, se jetta sur son épée, & un de ses amis aidant le coup, il se perça d'outre en outre, & expira sur le champ.

*Fin de la vie de César.*



COM-

# COMPARAISON*

## D'ALEXANDRE ET DE CESAR.

L'Empire Romain a été si fécond en vertus, & sur-tout en vertus militaires, qu'il m'offroit plusieurs grands capitaines dignes d'être mis en parallele avec Alexandre, même parmi ses contemporains. Mais, depuis que César a paru, il faut tomber d'accord que c'est celui qu'on peut le plus justement lui comparer. Je puis dire même que, si dans les autres comparaisons des hommes illustres dont j'ai écrit la vie, j'ai choisi les athletes que je pouvois opposer, dans celle-ci je n'ai fait que suivre le consentement général de tous les hommes. La terre entiere m'a prévenu & m'a montré César comme le plus digne d'être comparé à Alexandre, & comme celui qui a avec lui le plus de conformité. En effet, leurs principaux traits sont parfaitement semblables; même ambition, même passion pour la guerre, même ardeur à poursuivre leurs desseins, même courage; même audace dans les combats, même générosité pour les vaincus, & même confiance dans leur fortune. Alexandre effaça la gloire de tous les capitaines Grecs qui l'avoient précédé, & César obscurcit de même tous les capitaines Romains qui avoient été avant lui. Dès qu'il eut paru, tout s'éclipsa, comme lorsque le soleil vient à se montrer, il obscurcit tous

* Cette comparaison n'est pas de Plutarque; le traducteur l'a suppléée à celle qui est perdue.

tous les feux de la nuit, & pour me ſervir des paroles de Pindare, il fait de toute l'étendue du ciel un vaſte deſert par ſa lumiere.

Mais, comme dans les viſages les plus reſſemblans, il y a toujours quelque diſſemblance qui les diſtingue, de même parmi les traits les plus ſemblables de ces deux grands hommes, on en trouve de particuliers qui marquent entr'eux une aſſez grande différence. Nous allons les parcourir les uns & les autres, & examiner le plus équitablement qu'il nous ſera poſſible leurs vices & leurs vertus, afin que par cette comparaiſon le lecteur puiſſe voir ſans peine celui qui mérite d'être préféré, & dans lequel on trouve la grandeur la plus véritable & la plus ſolide.

Du côté de la naiſſance, ils n'ont l'un ſur l'autre aucun avantage. Alexandre deſcendoit d'Hercule par ſon pere, & d'Achille par ſa mere, ainſi il remontoit juſqu'à Jupiter. Et Céſar y remontoit de même par Anchiſe & Vénus dont il ſe diſoit deſcendu. Mais Alexandre deshonora en quelque ſorte cette naiſſance en la déguiſant & en ſe diſant fils de Jupiter, & né du commerce qu'il vouloit faire accroire que ce dieu avoit eu avec ſa mere; au lieu que Céſar, ſe tenant dans l'hiſtoire de ſa maiſon, ſe contentoit de dire, *que les Juliens deſcendoient de Vénus, & que dans ſa famille on trouvoit la majeſté des rois qui ſont au-deſſus de tous les hommes, & la ſainteté des dieux qui ſont les maîtres des rois.*

Ils étoient tous deux d'une beauté ſinguliere & d'une mine haute, pleine de douceur & de majeſté. Le feu de leurs yeux annonçoit l'ardeur & l'impétuoſité de leur courage. Ils eurent pourtant chacun un défaut que leurs hiſtoriens n'ont pas oublié. Céſar étoit chauve, & Alexandre penchoit

la tête d'un côté. Mais le défaut de César fut enfin caché ſous ſes victoires qui lui donnerent le droit de porter une couronne de laurier ; & celui d'Alexandre diſparut preſque par la flatterie des courtiſans, peuple ſinge du maître ; car ou ils l'effacerent, ou ils le rendirent moins remarquable en l'imitant. La nature avoit formé à Alexandre un corps capable de réſiſter aux plus grands travaux ; ce qu'elle refuſa à Céſar à qui elle donna un corps foible & délicat ; mais il corrigea par le travail cette foibleſſe naturelle, & il tira de la guerre même un remede à ſes indiſpoſitions, en ne ſe ménageant pas, en s'endurciſſant à toutes les fatigues, & en convertiſſant ſon repos même en action. Or, de ne devoir les forces du corps qu'à ſon courage & à ſon travail, cela eſt plus glorieux que de les avoir reçues de la nature.

Ils étoient poſſédés par la même ambition, ou plûtôt par la même paſſion de dominer & de ſe rendre les maîtres. Alexandre encore enfant ſe plaignit à ſes camarades des conquêtes de ſon pere Philippe, qui ne lui laiſſeroit rien à conquérir ; & Céſar, dans un âge plus avancé, paſſant les Alpes, avoua à ſes amis qu'il aimeroit mieux être le premier dans un méchant petit bourg, que le ſecond à Rome. Et en Eſpagne, liſant un jour la vie d'Alexandre, il ſe mit à pleurer de ce qu'il n'avoit encore rien fait d'éclatant dans un âge où ce prince avoit déja conquis tant de royaumes. Mais cette paſſion étoit mieux placée dans Alexandre né roi, que dans Céſar né dans une condition privée malgré la nobleſſe de ſon extraction, & qui, renfermé au milieu de pluſieurs grands hommes, tous ſes égaux, ne pouvoit s'aggrandir & forcer les barrieres de

cette

cette égalité, qu'en commettant les plus grandes injustices.

Il est vrai que d'un autre côté, cela même tourne à l'avantage de ce dernier ; car il n'est pas si étonnant de voir un prince né dans le sein de la royauté, & aidé par tous les appuis qu'elle donne, s'élever au faîte de la grandeur, que de voir un particulier se bâtir lui-même cette haute fortune. Il semble qu'il faut de plus grandes qualités dans celui qui ne doit son élevation qu'à lui-même, que dans celui qui en doit la meilleure partie à ses ancêtres qui en ont jetté les premiers fondemens.

Du côté de l'éducation, Alexandre a eu sur César un grand avantage. On ne parle point des précepteurs de César, on voit seulement qu'il va à Rhodes pour y étudier sous le philosophe Apollonius Molon; au lieu qu'Alexandre eut chez lui plusieurs précepteurs & gouverneurs, & que son pere Philippe appella auprès de lui Aristote, le plus célebre & le plus savant des philosophes pour lui en confier le soin. Ce fut cette éducation qui inspira à Alexandre un si grand amour pour les sciences & pour les belles-lettres, qu'il avouoit qu'il aimoit mieux être au-dessus des autres hommes par le savoir, que par la puissance, & qu'il avoit pour Homere une si grande estime, qu'il n'envioit à Achille que le bonheur d'avoir eu pour le héraut de ses exploits un si grand poëte. Mais on peut dire que César, avec une éducation plus commune, ne fit pas moins de progrès dans les lettres, comme le témoignent les différens traités qu'il composa, & comme nous le voyons encore par ses Commentaires & par les éloges qu'ont donnés à son éloquence ses contemporains.

Les commencemens d'Alexandre jettent un éclat qui promet tout ce qu'il a fait de grand dans la suite. Laissé régent du royaume à l'âge de seize ans, il dompta des peuples rebelles & prit leur ville d'assaut ; deux ans après il commanda une aîle sous son pere Philippe à la bataille de Cheronée, où il enfonça le bataillon sacré des Thébains ; & à l'âge de vingt ans, parvenu à l'empire par la mort de son pere, & trouvant son royaume mal assûré, les nations Barbares prêtes à secouer le joug, & la Grece peu accoutumée à la domination des Macédoniens, & pleine d'agitation & de trouble ; dans cette conjoncture si délicate, il refusa de suivre les conseils de ses amis qui vouloient qu'il abandonnât la Grece, & qu'il ne s'opiniâtrât pas à la retenir par la force ; qu'il fit revenir les Barbares par la douceur, & qu'il flattât ces commencemens de révolte. Il rejetta ces avis timides ; & tirant sa sûreté de sa magnanimité & de son audace, il marcha contre les Barbares, & les défit dans un grand combat. Il tourna ensuite ses armes contre les Thébains, & s'assûra la Grece par la punition des rebelles.

Les commencemens de César n'ont rien de si lumineux ; on ne parloit presque pas de lui avant son mariage, & les premieres années qui le suivirent n'offrent rien qu'on puisse opposer à ces grandes actions du Macédonien ; à moins qu'on ne veuille faire valoir la fermeté qu'il témoigna encore jeune contre Sylla, ses manieres pleines de hauteur avec les corsaires dont il étoit prisonnier, & la punition qu'il en fit après les avoir battus dans leur port. Il falloit en effet une grande audace pour résister aux menaces d'un homme aussi impérieux & aussi cruel que Sylla, & pour en user avec ces corsaires si féroces, non comme

leur prisonnier, mais comme leur maître. D'ailleurs il falloit bien que César tout jeune encore eût fait éclater un caractere bien grand & bien redoutable pour avoir donné lieu à Sylla de dire, *que dans cet enfant il y avoit plusieurs Marius.* Mais ces lueurs peuvent-elles être comparées aux commencemens d'Alexandre qui se rend maître de la Grece, qui soumet la Thrace & l'Illyrie, & qui subjugue les Triballes & les Moësiens ?

Les moyens qu'ils prirent l'un & l'autre pour s'aggrandir, mettent entr'eux une très-grande différence. Dans le procédé d'Alexandre on ne trouve que noblesse, que franchise, que vérité ; & dans celui de César on découvre souvent la bassesse, la fraude & la ruse. Il fait honteusement la cour au peuple ; il propose des loix très-séditieuses pour gagner sa faveur ; il avance au tribunat le plus méchant de tous les hommes, & il fait un trafic honteux de mariages pour parvenir à ses fins.

La politique est l'art des princes & des hommes d'état ; celle de César étoit des plus profondes & des plus raffinées. Il poursuivoit en même tems le consulat & le triomphe ; mais, comme les loix l'empêchoient d'obtenir le premier pendant qu'il seroit à la tête des troupes aux portes de la ville, après avoir demandé inutilement un privilege, il abandonne le triomphe, entre dans Rome & brigue le consulat, préférant en bon politique le plus sûr & le plus utile au plus éclatant. Il reconcilie Pompée & Crassus, & par cette reconciliation il attire à lui toute leur puissance. Ainsi cet acte qui paroissoit au-dehors plein d'humanité, le mit en état de renverser la république. Il défait ses ennemis avec les armes de ses

citoyens, & il gagne ses citoyens avec l'argent de ses ennemis. Alexandre n'a rien en ce genre qu'on puisse lui comparer; mais ce desavantage lui est honorable. La politique n'est digne de louange que quand elle est employée par la justice à de bonnes fins.

Un trait de la politique de César qu'on peut louer, c'est lorsqu'après avoir battu les Helvétiens dans une grande bataille, il assembla tous ceux qui étoient échappés du combat, au nombre de plus de cent mille, & les força de retourner dans leur pays & d'y rebâtir les villes qu'ils avoient brûlées; car il craignoit que les Germains, trouvant un si bon pays sans habitans, ne passassent le Rhin & ne vinssent s'y établir, ce qui auroit été fort dangereux pour Rome.

Mais ne peut-on pas louer aussi la politique d'Alexandre, lorsque, pour maintenir & pour assûrer ses affaires pendant qu'il seroit éloigné, il prit trente mille enfans des principaux de Perse, & ordonna qu'on les élevât dans les lettres Grecques & dans tous les exercices des Macédoniens, s'assûrant ainsi habilement & de la fidélité des peres & de l'affection des enfans qu'il auroit pour soldats après les avoir eus pour ôtages?

Son mariage avec Roxane, & ensuite avec la fille de Darius, & les noces qu'il célébra avec tant de somptuosité des principaux de sa cour avec les filles des plus grands seigneurs des Perses, peuvent être regardées comme l'effet d'une grande prudence qui joignoit les deux plus puissantes nations de la terre par les liens du mariage, les plus forts de tous les liens. A moins qu'on ne veuille dire que le plaisir & l'attrait d'une grande & magnifique fête, mêlée d'amour & de disso-

diſſolution, qui avoient déja vaincu ſa continence, eurent plus de part que la politique à cette union.

Quant à leurs actions de guerre qui les caractériſent particulierement, il eſt aiſé de les comparer. Mais il n'eſt pas ſi aiſé de décider lequel remporte l'avantage, ce jugement demanderoit le capitaine le plus expérimenté. Nous allons propoſer ce qui nous paroît de plus ſenſible.

Pluſieurs choſes ſont néceſſaires pour faire un grand général; car, ſans compter les qualités du corps, il faut la prudence pour bien entreprendre, pour bien former ſes deſſeins, & pour bien diſpoſer les moyens qui peuvent aſsûrer le ſuccès des entrepriſes; l'habileté pour choiſir les lieux propres à camper, pour bien mettre les troupes en bataille ſelon le terrein, ſelon les différentes occaſions, & ſelon les ennemis qu'on a en tête, pour ſe procurer tous les avantages poſſibles & pour les ravir à l'ennemi; l'adreſſe pour lui cacher ſes projets, & pour pénétrer & prévenir les ſiens; &, comme dit Platon après Homere, pour lui voler ſes réſolutions, ſes deſſeins & toutes ſes entrepriſes; la prévoyance pour aſſûrer ſes convois, pour ſe précautionner contre les embûches; le courage & l'audace pour exécuter; la vivacité pour profiter de toutes les conjonctures, & pour voir d'un coup d'œil & corriger les deſordres qui arrivent ſouvent au milieu d'une grande action, & qui dérangent les meſures les mieux priſes & les mieux concertées; & par-deſſus tout cela un ſang froid, un jugement ferme & une liberté d'eſprit, qui ne ſe troublent jamais au milieu des plus grands périls.

Toutes ces qualités ſe ſont trouvées au ſouve-

rain degré dans César & dans Alexandre ; mais ce dernier a plus donné à la Fortune qui a beaucoup de pouvoir dans toutes les choses humaines, & qui le déploie avec plus d'insolence dans les actions de la guerre.

Après s'être essayé contre les Thébains, & avoir fait des actions qui honoreroient les plus grands capitaines, il entreptend son expédition d'Asie avec des moyens peu proportionnés à un si grand projet. Il part avec trente mille hommes de pied, cinq mille chevaux & deux cent talens, pour aller combattre Darius qui avoit des millions d'hommes & des trésors immenses pour les entretenir.

L'audace de cette entreprise étonne l'imagination, & la maniere dont il l'exécuta saisit & transporte. Rien de plus brillant que le passage du Granique ; Alexandre y paroit plûtôt un homme possédé, qu'un homme de sens rassis ; à le voir au milieu de ce fleuve, souvent entraîné & couvert de ses ondes, on croit voir Achille luttant contre les efforts des vagues du Scamandre & du Simoïs. Enfin avec des peines infinies & au milieu d'une grêle de traits, il gagne l'autre bord, & après un assez long combat il remporte une victoire signalée. Sardis & plusieurs autres villes se rendent à lui. Il prend par force Milet & Halicarnasse ; il soumet les Pisidiens révoltés, & passe comme un torrent dans la Paphlagonie & la Cappadoce qu'il subjugue. Il s'avance vers la Syrie au-devant de Darius, & gagne une seconde bataille dont le succès n'est dû qu'à sa grande habileté & au bon ordre où il range ses troupes. Il va ensuite assiéger Tyr ; pendant le siége il fait une course en Arabie ; & après la prise de cette place qui lui coûta sept

mois

mois & des peines infinies, il alla assiéger Gaza capitale de la Syrie, & s'en rendit maître. Delà il se mit en marche pour aller en Egypte consulter l'oracle de Jupiter Ammon au-travers d'une infinité de difficultés qui paroissoient insurmontables. De retour en Phénicie il marche contre Darius qui revenoit avec une armée d'un million d'hommes, & le défait dans un grand combat qui le rend maître de Babylone & de l'empire des Perses.

A ces grands exploits d'Alexandre on peut opposer ceux que César fit en Espagne où il subjugua des nations qui n'avoient jamais obéi aux Romains, & leur préférer ses glorieuses campagnes contre les Helvétiens, les Tigurins, les Germains & les Belges, où il dompta les Gaules, prit d'assaut plus de huit cent villes, dompta trois cent nations, combattit à diverses fois en bataille contre trois millions d'ennemis, en tailla plus d'un million en pieces, fit un million de prisonniers, termina en une seule campagne deux grandes guerres, & remplit de morts les fleuves & les étangs.

A l'action d'Alexandre qui traverse des fleuves en luttant contre leurs ondes, on oppose celle de César qui, à la guerre d'Alexandrie, s'exposa à un danger encore plus grand, en se jettant dans un esquif pour aller au secours de ses troupes qui étoient pressées à l'attaque du Phare, & en se lançant ensuite à la mer pour gagner à la nage ses galeres les plus éloignées, quoiqu'en butte à tous les traits des ennemis. Il fut le premier des Romains qui passa le Rhin avec une armée; & s'il le passa sur un pont, ce pont achevé en dix jours fait encore l'étonnement & l'admiration des hommes. Et ce qu'il y

a de plus admirable encore, c'eſt que toute cette expédition de la Germanie ne lui coûta que dix-huit jours.

A l'audace de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, on peut oppoſer celle de l'expédition de Céſar dans la Grande-Bretagne. Alexandre ſatisfit la paſſion qu'il avoit toujours eue de pouſſer ſes conquêtes juſqu'au bout du monde; & il eut la ſatisfaction de naviger quelques ſtades ſur l'Océan oriental. Mais Céſar fut le premier des Romains qui pénétra avec une armée juſqu'à l'Océan occidental, & qui, s'étant embarqué ſur la mer Atlantique, porta la guerre dans une iſle de l'exiſtence de laquelle pluſieurs vouloient encore douter; & en la ſoumettant il étendit les bornes de l'empire Romain au-delà de la terre habitable.

Porus fit plus de peine à Alexandre avec vingt mille hommes de pied & deux mille chevaux, que Darius ne lui en avoit fait avec ſes armées innombrables; & la bataille qu'Alexandre gagna contre lui, & où il le fit priſonnier, lui eſt plus glorieuſe que tous les avantages qu'il remporta contre ce roi des Perſes.

Mais cette bataille contre Porus n'eſt point à égaler à celle que Céſar gagna contre Arioviſte, ni à celle qu'il gagna contre les Nerviens, les plus belliqueux des Belges. On ne l'égalera pas non plus à ſon combat contre Ambiorix qui, profitant de ſon abſence, étoit tombé ſur le quartier de Cotta & de Titurius Sabinus, l'avoit forcé, & enſuite à la tête de ſoixante mille hommes étoit allé attaquer le quartier de Ciceron. Céſar revint ſur ſes pas avec ſept mille hommes, & ſuppléant par la ruſe à ſa foibleſſe, il augmenta l'audace des Barbares par une feinte frayeur,

frayeur, les porta à venir attaquer ses retranchemens avec le desordre que produit la confiance augmentée par le mépris qu'on a pour son ennemi, tomba sur eux & en fit une horrible boucherie.

Cette bataille contre Porus ne contre-balancera pas non plus celle que César gagna contre Vercingentorix qui avoit excité la plus horrible guerre que les Romains eussent eu encore à soutenir, & qui venoit à la tête de plusieurs nations liées par les sermens les plus solemnels, & aussi redoutables par leur courage que par leur nombre. César, au milieu d'un hiver affreux, fait une diligence incroyable même dans un courier, ravage leur pays, force leur ville. Il est attaqué dans sa marche & environné de toutes parts, il soutient par-tout l'effort des Barbares, les défait après un combat fort opiniâtré, & les force à se retirer dans Alexie.

Le siége de Tyr qu'Alexandre prit d'assaut, celui de la ville de Gaza, qu'il força de même après y avoir été blessé, celui de la Roche de Sisimethres, & celui de la ville des Malliens, n'égalent pas tous ensemble le seul siége d'Alexie où César suivit Vercingentorix. Jamais capitaine ne s'est trouvé engagé à une affaire plus difficile, ni exposé à un plus grand danger. Il y avoit dans la place plus de soixante-dix mille hommes de bonnes troupes, & trois cent mille combattans les plus braves de toute la Gaule marcherent à son secours, de sorte que César se trouva enfermé entre ces deux nombreuses armées. Son habileté, son grand sens & son audace le tirerent heureusement d'un pas si terrible; il défit cette multitude prodigieuse, &

força Vercingentorix à rendre Alexie, & à venir se mettre à ses pieds.

Alexandre n'a rien qu'on puisse opposer à cette action de César, ni même à celle qu'il fit à la guerre d'Alexandrie, où il avoit à résister en même tems à une grande ville & à une puissante armée ; & ce qui rendoit sa situation plus dangereuse, il manquoit d'eau, & il fut obligé de brûler sa flotte pour empêcher les ennemis de s'en saisir. Il surmonta toutes ces difficultés par sa capacité & par son courage. Il força le roi d'Egypte à se retirer vers ses troupes, il l'attaqua dans son camp, le défit avec un grand carnage, l'obligea à se sauver, & termina ainsi glorieusement cette guerre, si une guerre entreprise pour une femme peut jamais être terminée glorieusement.

La bataille que César gagna dans le Pont contre Pharnace qui avoit défait Domitius Calvinus, & enlevé aux Romains la Bithynie & la Cappadoce, & ce qu'il fit en Espagne contre Afranius & Varron, lieutenans de Pompée, dont il enleva les troupes & les camps, peuvent se soutenir contre les deux plus grands exploits d'Alexandre en Asie.

Mais je ne sais si dans tous ceux d'Alexandre on en pourra trouver qui ne soit pas inférieur à la défaite du grand Pompée dans les champs de Pharsale, à celle de Scipion en Afrique, où César, dans une petite partie d'un jour, se rendit maître de trois camps & tua cinquante mille hommes ; & à celle des fils de Pompée, sous les murs de Munde, où César leur tua trente mille hommes sur la place, & où il ne dut la victoire qu'à sa valeur & au grand exemple qu'il donna à ses troupes.

On

On dira à l'avantage d'Alexandre qu'il fut toujours invincible ; au lieu que César fut quelquefois battu. Mais outre qu'on ne doit pas reprocher à un capitaine des échecs aussi-tôt réparés que reçus, cela même tourne à l'avantage de ce dernier ; car quelle idée ne doit-on pas avoir des troupes qui ont battu César, & quelle gloire n'est-ce pas de les vaincre ? D'ailleurs Alexandre mourut fort jeune pendant le torrent de ses prospérités, & avant que la Fortune eût pu penser à changer de parti. S'il avoit vécu plus longtems, peut-être qu'il auroit enfin éprouvé ses changemens ; car où est l'homme qu'elle ait toujours favorisé pendant le cours d'une longue vie ? N'est-ce pas la longue vie qui livra le grand Cyrus aux plus cruels revers ? N'est-ce pas elle encore qui y livra le grand Pompée ? Sans parler de plusieurs autres grands rois & grands capitaines qui ont été des exemples sensibles de la vicissitude des choses humaines.

Mais on peut dire aussi qu'Alexandre, en mourant fort jeune, diminue & affoiblit les avantages que César a sur lui par le grand nombre de ses victoires. Il n'est pas juste de comparer le total d'une longue vie au total d'une vie fort courte qui a passé comme un éclair. Si Alexandre avoit vécu aussi long-tems que César, il auroit pu être battu comme lui ; mais il auroit pu aussi faire de grandes choses comme lui & se surpasser lui-même.

Ce qui donne à César un avantage incontestable sur son rival, c'est la qualité des ennemis qu'ils ont eu à vaincre. Alexandre n'a eu presque jamais en tête que des troupes qui fuyoient souvent avant que d'avoir combattu, & qui présentoient moins un ennemi qu'un butin aisé à

prendre ;

prendre ; au lieu que César a toujours combattu contre des hommes très-aguerris, & qu'il falloit hacher en pieces dans le poste qu'ils occupoient. Il étoit plus aisé à Alexandre de parcourir & d'entrainer des provinces, qu'à César de gagner un pied de terrein.

César n'a pas eu seulement en tête des Barbares terribles & aguerris, il a eu à combattre les capitaines Romains de la plus grande réputation & des armées Romaines, c'est-à-dire, des troupes & des capitaines qui avoient triomphé de la plus grande partie de l'univers.

Que s'il faut mesurer les exploits moins par leur grandeur & par les difficultés qui les accompagnent, que par l'utilité qui en revient, & par les motifs qui les produisent, les avantages se trouveront partag s.

Des ennemis très-redoutables par leur courage, par leur férocité, & par leur nombre, s'élevent contre Rome & la remplissent d'effroi. César la délivre de tous ces dangers qui lui avoient paru si grands, que les prêtres & les vieillards, qui jusques là avoient été dispensés d'aller à la guerre, perdirent leur immunité en cas de guerre contre les Gaulois. Tous les temples retentissent d'actions de graces, & le sénat ordonne des quinze jours de prieres & de processions publiques pour remercier les dieux ; ce qu'on n'avoit jamais fait pour aucune victoire. Les premiers exploits d'Alexandre furent de même utiles à son pays. Il mit à couvert la Macédoine des entreprises de ses voisins. Mais dans la suite courant après des conquêtes éloignées, il s'éloigna du principal devoir d'un roi, qui est de conserver ses états ; il épuisa la Macédoine d'hommes & d'argent, & donna lieu à toutes les divisions

qui

qui la déchirerent. Il eſt vrai que Céſar par les guerres civiles gâta tout le bien qu'il avoit fait par ſes premiers exploits, & verſa dans Rome de plus grandes terreurs que celles dont il l'avoit délivrée.

Quant aux motifs, qui ſont l'ame des actions, & qui en font tout le prix au jugement des ſages, Alexandre paroit fort ſupérieur à Céſar. S'il entreprend de conquérir l'Aſie, c'eſt pour venger la Grece des ravages que les Barbares y avoient faits ; s'il cherche à tout ſoûmettre, ce n'eſt pas pour faire des eſclaves, mais pour rendre les peuples plus heureux. Ce caractere domine toujours en lui ; il n'a pas plûtôt défait Darius, & ne ſe voit pas plûtôt maitre de l'empire des Perſes, que la Grece recueille les premiers fruits de ſes victoires. Son premier ſoin fut d'abolir toutes les tyrannies qui s'y étoient élevées ; il rétablit toutes les villes dans leurs droits & dans leurs privileges, & leur rend toute leur liberté. On dira que Céſar affranchit de même les Theſſaliens après la bataille de Pharſale, qui rendit la liberté aux Cnidiens, & qu'il déchargea les habitans de l'Aſie de la troiſieme partie des impôts ; mais ce caractere eſt mal ſoûtenu, par-tout ailleurs il paroit fort éloigné de cet eſprit. Il ſacrifie tout à ſon ambition particuliere ; les plus grandes injuſtices ne lui coûtent rien pour s'agrandir. Il voit avec plaiſir Catilina & ſes complices prêts à renverſer l'empire par les révoltes des nations & par des guerres étrangeres, & à détruire Rome par le feu ; & il ſe prépare à profiter de ces troubles & de cet embraſement pour regner dans cette ville réduite en cendres. Un reſte de raiſon naturelle, qui condamne toujours intérieurement les forfaits, a beau

beau le remplir d'agitation & de trouble quand il est sur le point de passer le Rubicon pour se rendre maître de l'Italie, la rage de dominer l'emporte sur ces remontrances ; & malgré ses remords, il se jette tête baissée dans cette entreprise qui alloit produire tant de maux. Dans tout l'empire Romain il n'y a pas un seul citoyen à qui il ne fasse la plus grande de toutes les injures, puisqu'il lui ravit la liberté, qui est le plus grand bien des hommes. Le caractere de tyran est si fort imprimé en lui, que sous la feinte douceur dont il tâche de le couvrir, & lorsqu'il paroît servir le plus utilement sa patrie par ses grands succès, c'est alors qu'il travaille & qu'il prend des mesures pour l'assujettir. Il s'exerce contre ses ennemis, pour apprendre à dompter & à assujettir ses citoyens. Les offres & les propositions d'accommodement qu'il fait, & qui paroissent au-dehors si justes & si raisonnables, ne sont qu'un leurre qu'il jette à ses rivaux pour les amuser. César paroît né pour la ruine des hommes, & Alexandre pour leur bonheur.

Dans le caractere de leur valeur il y a encore une différence essentielle qui donne à Alexandre un avantage infini sur César. Dans tout ce que fait ce dernier on voit le grand homme, mais toujours l'homme ; on ne trouve rien qui soit au-dessus des forces humaines ; au lieu que dans les grandes actions d'Alexandre on entrevoit comme des rayons de divinité ; il ose des choses qui demanderoient, non pas un homme, mais un Dieu, & il les exécute ; comme Achille, il prouve la vérité de la définition qu'Homere fait de la valeur, que c'est une inspiration divine, que c'est un Dieu qui s'empare de l'homme & qui agit en lui ; César enleve notre estime,

&

& Alexandre entraîne notre admiration.

Cet air de divinité ne ſe fait pas ſeulement ſentir dans les actions de la guerre, il perce dans ſes actions civiles. En partant pour l'Aſie il donne tout ſon bien à ſes amis, & ne ſe reſerve que l'eſpérance ; & après ſes victoires il donne aux rois vaincus ou ſoûmis des royaumes plus grands que ceux qu'ils avoient avant leur défaite, & les comble de préſens. Tout ce qui l'approche reſſent les effets de ſa libéralité & de ſa magnificence, Alexandre donne en maître du monde plûtôt qu'en roi.

La libéralité de Céſar eſt une libéralité intéreſſée. Il achete à grand prix des appuis & des ſuffrages ; au lieu que celle d'Alexandre eſt l'effet d'une nature bien faiſante qui, comme celle des dieux, ne cherche que le plaiſir & la gloire de donner.

Céſar amaſſoit de grandes richeſſes, & il les gardoit comme des prix en reſerve pour en couronner la valeur utile à ſes projets. Mais Alexandre ne ſe contentoit pas de payer magnifiquement ceux qui le ſervoient, il étendoit plus loin ſa reconnoiſſance ; il conſervoit aux enfans de ceux qui étoient morts à ſon ſervice, la paye de leurs peres pendant leur bas âge ; & en payant ainſi aux deſcendans les belles actions de leurs ancêtres, il en conſervoit la mémoire à la poſtérité, & les propoſoit en exemple.

Cette même grandeur paſſoit dans ſes diſcours les plus familiers. Parménion lui conſeilloit d'accepter les offres de Darius, & lui dit *qu'il les accepteroit s'il étoit Alexandre. Et moi auſſi*, répondit vivement Alexandre, *je les accepterois ſi j'étois Parménion.* Ses amis vouloient qu'il n'attaquât Darius que la nuit, pour cacher à ſes troupes le

nombre

nombre prodigieux d'ennemis qu'il alloit combattre. *Je ne dérobe pas la victoire*, leur répliqua-t-il. Parménion lui marquoit son étonnement de ce qu'il dormoit d'un sommeil si profond & si tranquille la veille de la grande bataille qu'il alloit donner à Darius. *Eh*, lui répondit Alexandre, *ne trouves-tu pas que c'est avoir déja vaincu, que d'avoir arrêté la fuite de notre ennemi, & de l'avoir déterminé à combattre?* Dans cette simplicité on trouve un sublime dont rien n'approche; Alexandre y paroît autant Alexandre que dans ses plus grandes actions.

Les mots qu'on a conservés de César ne présentent rien de si grand, à moins qu'on ne veuille leur opposer ce qu'il dit au pilote de sa frégate, qui étonné du danger où il étoit, ne pouvant surmonter l'effort des vagues, vouloit rebrousser chemin. *Ose tout & ne crains rien*, lui dit-il, *tu menes César & sa fortune*. Il vouloit que la confiance en sa fortune prévalût dans l'esprit de ce pilote effrayé, sur les terreurs d'une mort présente qui le menaçoit. Ce mot montre en effet un grand caractere; mais pour paroître aussi grand que ceux d'Alexandre, il auroit peut-être besoin que le succès l'eût justifié.

Cette même grandeur, Alexandre la communiquoit à ses troupes; ses soldats ne se croyoient plus des hommes mortels tant qu'ils servoient sous lui. Il est vrai que César a eu de ce côté-là le même avantage; ses soldats, qui sous les autres chefs n'avoient rien au-dessus des autres hommes, devenoient sous lui invincibles & de véritables héros. L'un & l'autre ont pourtant essuyé quelquefois les murmures & éprouvé le découragement de leurs troupes; mais ils ont sû tous deux les ranimer & les ramener à leur de-

voir

voir par les mêmes voies & avec la même magnanimité.

Ils avoient tous deux des qualités morales qui les rendoient égaux, même frugalité dans leur vivre, & même attention pour leurs amis. Mais Alexandre ne donna jamais une si grande marque de cette attention que celle qu'en donna César lorsqu'un orage l'ayant obligé de se retirer dans une chaumiere où il n'y avoit qu'une petite chambre qui suffisoit à peine à un homme seul, il la céda à un de ses amis malade, & coucha à la porte sous un auvent. Alexandre s'intéressoit pour ses amis, & César s'incommodoit pour les siens.

Ils ont été tous deux loués de leur humanité & de leur clémence. Et il est vrai qu'ils en ont donné de grandes marques en plusieurs occasions. Alexandre pardonna aux Athéniens qui avoient reçu les Thébains dans leur ville, & César pardonna aux principaux officiers de Pompée qui furent pris à la bataille de Pharsale. Alexandre arrivant auprès de Darius, qui venoit d'expirer, témoigne combien il est touché de son malheur, & fait voir la douleur la plus sensible. Et César, quand on lui présente la tête de Pompée, détourne les yeux & verse des larmes. Cependant ils ont commis l'un & l'autre des actes d'une insigne cruauté. César fit mourir plusieurs hommes consulaires & plusieurs prétoriens qui furent faits prisonniers à la bataille de Thapse, & Alexandre en entrant en Asie donna ordre à ses troupes de passer au fil de l'épée tous les hommes sans aucun quartier. Mais en cela César paroit le plus blâmable, car il exerça cette cruauté contre des ennemis vaincus, dont il n'avoit plus rien à craindre ; au lieu qu'Ale-

xandre en usa contre des peuples encore à vaincre & qui avoient les armes à la main. Quel vice horrible que la cruauté, puisqu'elle est si condamnable lors même qu'elle paroit nécessaire & utile ! Il est vrai qu'Alexandre se laissa aller aussi à cette cruauté inutile dans le sac de Thebes; mais le repentir qu'il témoigna de cette barbarie, & les remords qu'il en eut, méritent qu'on la lui pardonne. Il en est de même du meurtre de Clitus, il en effaça la honte par son desespoir & par ses larmes. D'ailleurs ce fut un meurtre commis dans les mouvemens d'une violente colere aiguisée par le vin.

Il n'en est pas de même du supplice de Philotas, de celui de Callisthene, & de la mort de Parménion, qu'il envoya tuer en Médie malgré les grands services qu'il en avoit reçus. Ces cruautés commises de sang froid, sur des accusations très-légeres & dénuées de preuves, font à sa vie une tache que rien ne sauroit laver.

La déloyauté qu'il commit lorsqu'il fit passer au fil de l'épée une garnison après la capitulation qu'il lui avoit accordée, est encore plus honteuse. Jamais semblable perfidie n'a terni les exploits de César, à moins qu'on ne veuille regarder de même œil la prétendue infidélité qu'il commit quand il marcha contre les Germains malgré le traité de paix que les Romains avoient fait avec eux, & qu'il leur tua trois cent mille hommes. Mais cette action de César fut justifiée par tout le peuple Romain qui en remercia les dieux; au lieu que celle d'Alexandre n'a été excusée par personne.

Alexandre, trompé par l'éclat de la valeur d'Achille, avoit pris ce héros pour son modele; & ne distinguant point ce que ce caractere a de véri-

véritablement grand, & ce qu'il a de brutal & de barbare, il l'imitoit dans ce qu'il a de plus vicieux. C'est à cette pernicieuse imitation qu'on doit imputer la barbarie qu'il exerça sur les Cusséens qu'il immola jusqu'aux femmes & aux enfans, à la douleur qu'il avoit de la mort d'Epheſtion, appellant cette horrible boucherie un sacrifice qu'il faisoit à son ami. Il se souvint malheureusement qu'Achille avoit immolé plusieurs princes Troyens sur le tombeau de Patrocle, & il oublia le blâme que le poëte donne à cette inhumanité en la rapportant. Il ne fit pas réflexion combien sa barbarie surpassoit celle de cet homme féroce & implacable. Un Troyen avoit tué Patrocle, mais les Cusséens n'avoient pas tué Epheſtion. César étoit bien éloigné de se porter à un excès si barbare.

D'un autre côté aussi, jamais César n'a remporté de victoire si glorieuse que celle qu'Alexandre remporta sur lui-même, lorsqu'ayant en son pouvoir la femme & les filles de Darius, qui étoient d'une beauté parfaite, il n'écouta que la sagesse. Ces princesses furent dans son camp comme dans un saint temple, honorées & servies avec tout le respect dû à leur naissance & à leur vertu.

Aussi jamais prince n'a reçu un plus grand éloge que celui qu'Alexandre reçut de la bouche de Darius, lorsque ce prince après sa défaite, pria les dieux que s'ils avoient résolu de faire finir l'empire des Perses, il n'y eût qu'Alexandre assis sur le trône de Cyrus, & ensuite lorsqu'expirant percé de traits, il lui envoya donner des marques touchantes de son affection & de sa reconnoissance, & mourut dans l'espérance que les dieux le récompenseroient de la douceur, de l'huma-

l'humanité, & de la générosité dont il avoit usé envers ce qu'il avoit de plus cher au monde. Ce témoignage rendu par un ennemi mourant, sera plus estimé par les sages que tous les monumens élevés à la gloire de César; il vaut seul tous ses triomphes.

Du côté de la sagesse César ne peut entrer en parallele avec Alexandre. Quelle comparaison d'un homme si décrié pour les mœurs, qu'on l'appella en plein sénat *le mari de toutes les femmes & la femme de tous les hommes*, avec un prince qui fut un modele parfait de sagesse & de vertu! Il est vrai que la teinture qu'Alexandre avoit reçue par l'éducation ne fut pas assez forte pour conserver sa fleur jusqu'à la fin, elle se ternit & s'effaça; il tomba enfin dans le déreglement, & ne put se garantir d'un vice infame qu'il avoit toujours abhorré; mais il n'en faut accuser que le trop long commerce qu'il eut avec des Barbares très-efféminés & très-dissolus.

La sobriété est une vertu nécessaire à tous les hommes, mais indispensable dans les princes. Le vice qui lui est opposé les plonge dans des desordres, qui, sans compter les maux qu'ils peuvent produire, les dégradent, & les font paroître indignes du haut rang où ils sont placés. Dans la débauche, la justice & l'injustice sont confondues, & l'on ne connoît d'autres bornes que sa passion. Alexandre aimoit la table sans être adonné au vin. Mais les dernieres années de sa vie, il se plongea dans des excès qui le deshonorent. Ce fut dans une débauche qu'à l'instigation d'une courtisane, il brûla le palais de Persepolis, & dans une autre il tua Clitus. César au contraire fut toujours très-sobre, & ses ennemis même l'ont reconnu. Caton disoit de

lui

lui *qu'il étoit le seul qui plein de sobriété étoit venu renverser la république.*

La robe barbare qu'Alexandre prit, & le mélange qu'il fit des mœurs des Perses avec celles des Macédoniens, pourroient peut-être se justifier par des vues de politique, si l'on n'y découvroit pas un fonds de vanité, & s'il n'y avoit pas toujours beaucoup de honte au vainqueur de s'abaisser aux mœurs & aux usages des vaincus. Mais peut-être faut-il imputer cet oubli à ses excessives prospérités. Où trouveroit-on un jeune prince victorieux qui pût résister toujours aux faveurs continuelles d'une fortune si complaisante ?

La bacchanale qu'il mena dans la Carmanie où il marcha pendant sept jours avec toute la dissolution & la licence de gens qui suivent les thyrses de Bacchus, est une tache à son expédition. César en mena une toute pareille dans la Thessalie qu'il traversa avec son armée plongée dans le vin & dans la débauche. L'un & l'autre pourroient peut-être s'excuser par la disette que les deux armées avoient soufferte dans les pays qu'elles venoient de traverser. Qui ne sait combien il est difficile de contenir des troupes, qui après avoir essuyé une grande famine, se trouvent dans un pays gras & abondant ? Mais celle de César est encore plus excusable en ce que son armée trouvoit dans ces excès un remede à la maladie contagieuse dont elle étoit travaillée.

On découvre quelquefois dans les plus grands hommes un mélange de grandeur & de bassesse, dont ceux qui ne connoissent pas l'infirmité humaine, pourroient être étonnés. Alexandre n'est pas content de la réputation vraie & solide que ses grandes actions lui promettoient dans la postérité,

ſtérité, il veut encore lui impoſer par des apparences trompeuſes. Il fit faire des armes plus grandes, des mangeoires de chevaux plus hautes, & des mords de bride plus peſans qu'à l'ordinaire, qu'il laiſſa & qu'il fit ſemer çà & là dans la campagne du Gange, pour exciter une plus grande admiration parmi les races futures. Jamais Céſar ne donna la moindre marque d'une pareille vanité, ou plûtôt d'une pareille foibleſſe. Bien loin de vouloir augmenter ſa réputation par un menſonge, il ne voulut pas même détruire un menſonge qui bleſſoit ſa réputation. Les Arverniens montroient dans un de leurs temples une épée qui y étoit appendue comme une dépouille gagnée ſur Céſar, & ils la montrent encore aujourd'hui. Un jour Céſar paſſant dans leur pays on lui fit voir cette épée, & ſes amis le preſſerent de la faire ôter comme un titre qui le deshonoroit; mais il ne fit qu'en rire, & la laiſſa comme une choſe ſacrée, ſe repoſant de ſa gloire ſur ſes grands exploits.

Le grand courage ne paroît pas ſeulement dans les actions de la guerre, il y a des occaſions qui pour paroître moins terribles, n'en ſont pas moins dangereuſes, & demandent même un courage plus ferme & plus réſolu. Dans ce dernier genre Céſar n'a rien qu'on puiſſe oppoſer à ce que fit Alexandre lorſque dans une preſſante maladie averti par une lettre de Parménion que ſon médecin devoit l'empoiſonner, il ne laiſſa pas de recevoir des mains de ce médecin la médecine qu'il lui préſenta, lui donna la lettre qui l'accuſoit de ce parricide; & pendant qu'il la liſoit il but la coupe ſans héſiter, & ſans donner la moindre marque de ſoupçon ni d'inquiétude. La politique toujours timide & défiante, tâchera peut-

être

être de trouver de l'imprudence dans cette action, mais l'héroïsme y reconnoitra toujours sa marque.

L'ambition de César étoit de se faire roi d'un peuple qui avoit une aversion insurmontable pour les rois ; & celle d'Alexandre étoit de se faire reconnoitre dieu. L'ambition de l'un étoit injuste, & celle de l'autre étoit impie. Mais il y a entre eux cette différence, que César voulut se faire roi après avoir versé un déluge de maux dans l'empire, & qu'Alexandre voulut se faire reconnoitre dieu après avoir comblé la terre de biens. Il porta le bonheur & la lumiere par toutes les contrées qu'il parcourut & qu'il subjugua, il n'y eut que celles qui ne le virent point qui demeurerent plongées dans les ténebres, comme celles qui sont privées de la clarté du Soleil. L'un se montre indigne d'être roi par les maux qu'il fait, & l'autre paroit un dieu par les biens qu'il procure.

Voyons présentement quels ils étoient l'un & l'autre à l'égard de la religion, qui est le fondement des mœurs. Alexandre avoit des opinions assez saines sur la divinité ; c'étoit le fruit qu'il avoit tiré de son commerce avec les plus grands philosophes qu'il avoit toujours aimés. Il commençoit toujours sa journée par un sacrifice, & ne manquoit jamais de rendre graces aux dieux des succès qu'ils lui avoient accordés. De ce fonds de religion venoit le respect qu'il avoit pour les asyles & pour les prêtres. César ne paroit ni si instruit, ni si religieux ; il fait des sacrifices dans les grandes occasions, & purifie ses troupes, mais il donne cela à la coutume, & il paroit plus soigneux de consulter les dieux, que de les remercier. Ce qu'ils ont eu tous deux de

semblable, c'est l'art d'éluder les présages qui leur étoient contraires, ou de s'en moquer & de les tourner à leur avantage par des traits d'esprit. La seule différence qui est entre eux, c'est que César fut toujours le même, & qu'Alexandre tomba dans une horrible superstition, toujours plus injurieuse à la Divinité que l'irreligion même, comme nous l'avons montré ailleurs.

Cependant par les prodiges que les dieux firent pour Alexandre, il paroît que la providence veilloit particulierement pour lui. La pluie miraculeuse qui survint tout d'un coup pendant qu'il traversoit les deserts pour aller à l'oracle d'Ammon, & qui, en desaltérant son armée presque morte de soif, la délivra du danger d'être submergée dans ces monceaux de sable mouvant que le vent de midi élevoit comme des montagnes de flots, & les corbeaux qui lui servirent de guides le jour par leur vol, & la nuit par leur croassement, en font des preuves sensibles. Les dieux n'ont jamais rien fait de semblable pour César.

Le caractere de l'ambitieux est de compter pour rien le passé, de s'élever toujours au-dessus de ce qu'il y a de plus grand, & quand il n'a plus de rival, de s'en faire un de lui-même, & de travailler à se surpasser. Telle est l'ambition de César & d'Alexandre. Ce dernier, après avoir poussé ses conquêtes jusqu'aux lieux où se leve le Soleil, méditoit de s'embarquer sur l'Euphrate, de faire le tour par la mer méridionale, & de se rendre par les colonnes d'Hercule dans la mer Méditerranée pour soumettre le midi comme il avoit soumis l'Orient. Et César non content d'avoir tout subjugué depuis l'Euphrate jus-

qu'au-

qu'au-delà de la mer Atlantique, se préparoit à marcher contre les Parthes, à traverser l'Hyrcanie en côtoyant la mer Caspienne & le mont Caucase, & à se jetter dans la Scythie, pour dompter ensuite tous les pays voisins de la Germanie & la Germanie même, & de revenir delà à Rome après avoir arrondi l'empire Romain, & lui avoir donné de tous côtés l'Océan pour bornes. Et pendant qu'il faisoit ces préparatifs, il ordonnoit des ouvrages immenses pour la gloire & pour la commodité de Rome. La terre a-t-elle jamais porté deux ambitieux si étonnans? Mais la mort qui se rit des desseins des hommes, vint renverser ces grands projets.

La mort de l'un & de l'autre fut presque semblable par les signes qui la précederent & par les avertissemens qu'ils en eurent. Alexandre est averti par les Chaldéens de ne pas entrer dans Babylone; il méprise cet avis, il y entre & en sort; sur cela il se moque de la prédiction des Chaldéens. Mais ces devins l'assurent qu'il est encore menacé, & que Babylone lui sera funeste; il y rentre, & il y meurt.

César est averti de même par un devin d'éviter les ides de Mars; le jour des ides venu, César se moque du devin: *voilà les ides venues*, lui dit-il. *Oui*, répliqua le devin, *mais elles ne sont pas passées;* & il fut tué le même jour. Mais si leur mort est semblable par les prodiges qui l'annoncerent, elle est bien différente par le genre & par ce qui l'accompagna. Alexandre meurt dans son lit d'une maladie causée par une grande débauche, & il meurt regretté & pleuré par les Perses comme par les Macédoniens. Au lieu que César est poignardé en plein sénat par ceux qu'il honoroit le plus de sa bienveillance, & ses meur-

triers sont d'abord regardés comme des libérateurs ; on leur décerne de grands honneurs, & les gouvernemens les plus considérables. Alexandre s'attira l'amour & l'admiration des hommes & de ses ennemis même par ses actions ; & César attira l'envie & la haine de ses citoyens par les siennes. Comme il s'étoit fait tyran, il eut le sort des tyrans, & mourut de la mort qui leur est ordinaire.

Tite-Live n'a pas craint d'interrompre le fil de son histoire pour examiner ce qui seroit arrivé, si Alexandre, au lieu de marcher contre les Barbares, eût porté ses armes en Italie. Je crois m'éloigner moins du dessein de cette comparaison en recherchant ici lequel seroit plus avantageux pour un état, d'avoir un général d'armée comme Alexandre, ou d'en avoir un comme César, à ne considérer que leurs vertus guerrieres & politiques.

Les actions d'Alexandre ont un brillant qui éblouit ; son enthousiasme de valeur transporte son lecteur comme il l'a transporté lui-même. Mais dans celles de César on trouve plus de sureté. Qu'on suive Alexandre, on est pour lui dans des alarmes continuelles, il va périr. Qu'on suive César, son expérience & sa sagesse tranquillisent & donnent plus de confiance, que les périls où il s'expose, n'inspirent de terreur. Le transport de courage n'est pas toujours un bon guide, c'est souvent une impétuosité aveugle qui enfante la témérité, & la témérité est tôt ou tard malheureuse. Rien ne paroit plus dangereux pour un état, qu'un capitaine qui compte sur des miracles, car les miracles ne sont pas surs ; & comme dit Aristophane, les dieux se lassent enfin de conduire les téméraires qui abusent de leur se-

cours.

cours. Si Alexandre avoit été vaincu dans un seul combat, il l'auroit été pour toute la guerre, & n'auroit pû se relever. Au lieu que César battu a toujours trouvé en lui des ressources, & a battu ses vainqueurs. Car comme le propre de l'imprudence est de convertir en malheur le bonheur même, la prudence au contraire tire le bonheur du milieu des revers, c'est la mere des bons succès; & si la fortune déploye quelquefois contre elle sa puissance, elle est enfin obligée de lui céder.

*Fin de la compar. d'Alexandre & de César.*



# TABLE DES MATIERES

## DU TOME NEUVIEME.

### A

Son

B



C



La

Souvent

## D

## E



## F



## G

## M



## N



*Néarque*

## O



## P



 *Perdiccas*,

*Phi-*

## R



## S

## T



## V



## X



## Y



*Fin de la Table des Matieres du neuvieme Volume.*

